LES ÉCRIVAINS DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE

L'ŒUVRE DE

CHARLES MAURRAS

***

ROMANTISME
ET
RÉVOLUTION

ÉDITION DÉFINITIVE, AVEC UNE PRÉFACE NOUVELLE, DE

L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE

SUIVI DE

AUGUSTE COMTE — LE ROMANTISME FÉMININ
MADEMOISELLE MONK — L'INVOCATION A MINERVE
(1904)

TROIS IDÉES POLITIQUES :

CHATEAUBRIAND, MICHELET, SAINTE-BEUVE
(1898)



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON, 3

MCMXXII

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Dans la collection *Les Écrivains de la Renaissance française :*

L'ŒUVRE DE CHARLES MAURRAS :

* *Kiel et Tanger.* La République française devant l'Europe. (Édition définitive.)

** *La Démocratie religieuse.* Édition définitive en un seul volume de : *Le Dilemme de Marc Sangnier. La Politique religieuse. L'Action française et la religion catholique.*

*** *Romantisme et Révolution.* Édition définitive en un seul volume de : *L'Avenir de l'Intelligence* (suivi de *Auguste Comte, Le Romantisme féminin, Mademoiselle Monk ou la génération des événements*) et de *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve.*

**** *Tombeaux.*

Une Campagne royaliste au « Figaro ».
L'Enquête sur la Monarchie (1900-1909).
Quand les Français ne s'aimaient pas. Chronique d'une renaissance. 1895-1909.
Si le coup de force est possible (en collaboration avec H. Dutrait-Crozon).

ARTICLES DE GUERRE :

La France se sauve elle-même. De Juillet à mi-Novembre 1914.
Le Parlement se réunit. De mi-Novembre 1914 à fin Août 1915.
Ministère et Parlement. De Septembre à fin décembre 1915.
La Blessure intérieure. De Janvier à fin Mai 1916.
Le Pape, la Guerre et la Paix.
La Part du Combattant.
Les Chefs socialistes pendant la Guerre.
Les Trois aspects du Président Wilson.

Jean Moréas. Étude littéraire. (*Épuisé.*)
Le chemin de Paradis. (E. de Boccard.)
L'Idée de la décentralisation. (Bureaux de l'Action Française.)
Anthinea. D'Athènes à Florence. (Champion.)
Les Amants de Venise. George Sand et Musset. (E. de Boccard.)
Un Débat nouveau sur la République et la décentralisation (en collaboration avec MM. Paul-Boncour, Joseph Reinach, Clemenceau, Xavier de Ricard, Varenne, Clémentel, etc.). (*Épuisé.*)
Libéralisme et Libertés : Démocratie et Peuple. (Bureaux de l'Action Française.)
Idées Royalistes. (Bureaux de l'Action Française.)
L'Étang de Berre. (Champion.)
Athènes Antique. (E. de Boccard.)
Inscriptions, poèmes. (Marcerou et Sant'Andréa.)

JUSTIFICATION
DES ÉDITIONS ET TIRAGES

I. *L'Avenir de l'Intelligence,* suivi de *Auguste Comte, le Romantisme féminin, Mademoiselle Monk, Invocation à Minerve :*

Première édition à 5.500 exemplaires, chez Fontemoing, mai 1905 ;

Deuxième édition, corrigée, *premier tirage*, 3.300 exemplaires à la Nouvelle Librairie Nationale, 12 décembre 1917 ;

Deuxième tirage, à 2.200 exemplaires, 14 octobre 1918.

II. *Trois Idées Politiques*, chez Champion, éditeur, Paris.

Première édition : 500 exemplaires ; Novembre 1898 ;

Deuxième édition, corrigée, à 3.000 exemplaires, même éditeur ; 1912.

Ces différents ouvrages sont réunis dans la présente édition définitive.

Le présent exemplaire appartient à l'édition définitive, qui comporte une préface commune rédigée en mai 1922.

Le bon à tirer a été donné le 20 mai 1922 à 5.000 exemplaires sur vélin teinté des Papeteries Navarre, numérotés de 1 à 5 000, et à 50 exemplaires sur vélin teinté pur fil Lafuma, numérotés de I à L.

Nous remercions notre excellent confrère M. Edouard Champion, éditeur à Paris, qui a bien voulu nous autoriser à reproduire, dans cette édition définitive, Trois Idées Politiques dont la première édition avait été faite par les soins du regretté Honoré Champion en 1898.

N° 4891



PRÉFACE DE L'ÉDITION DÉFINITIVE

J'ai réuni, sous le titre qui leur convient le mieux, deux ouvrages parus en 1898 et en 1904. Ils sont classés dans ce recueil par ordre d'importance, mais leur suite chronologique forme aussi leur suite logique et l'on fera bien de lire les *Trois idées politiques,* que l'on trouvera page 237, avant *l'Avenir de l'intelligence,* qui se présente page 27. Mon premier opuscule est contemporain de la dernière de nos révolutions, la révolution dreyfusienne; il contribua peut-être à rallier les éléments de la réaction qui suivit. L'autre ouvrage fit sa partie dans cette réaction. Tous les deux sont formés de monographies discontinues mais concordantes. Qu'elles traitent de l'anarchie, de la démocratie ou de la ploutocratie, du pur positivisme ou de l'empirisme organisateur, qu'elles s'appliquent à Chateaubriand ou à Comte, à Michelet ou à Sainte-Beuve, aux monstres délicieux du romantisme féminin ou à cette Jeune Captive qui ramena Louis XVIII, l'analyse y converge à la même synthèse explicitement formulée : l'essentiel en est dégagé dans le petit discours-programme final qui est intitulé l'*Invocation à Minerve.*

Il y manque toujours un exposé d'histoire politique et littéraire qui serve de raccord à ces membres épars. Cependant, de ce quart de siècle, je n'ai pas quitté le sujet : livres, revues, journaux, leçons orales, rien de mon effort n'a servi qu'à faire la même lumière sur la même erreur capitale. Maintenant que je lie la gerbe, il siérait de donner au moins l'idée de la multitude des explications latérales apportées au thème central.

Je le ferai peut-être un jour pour combler des vides criants. Mon étude du romantisme appelle un examen de ses principales victimes. Ce qui concerne George Sand et Musset ayant trouvé place dans mes *Amants de Venise,* il faudrait un « Lamartine »

et un « Hugo », peut être même, en vis-à-vis, un Maistre, un Bonald, un Renan. Enfin ne vaudrait-il pas la peine de prévenir les malentendus épineux par un double regard sur l'art classique en général et l'art classique du grand siècle, ne serait-ce que pour montrer que des cercles concentriques ne sont pas des cercles égaux ? Ainsi s'éclairerait ce qui est par ce qui a été, distingué de ce qui doit être.

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain !

Pour échapper au vain excès de confiance, disons que ces promesses renouvelées d'André Chénier sont grevées de toutes les servitudes de l'avenir. Et voyons ce qui est acquis.

I. L'origine commune

On raconte qu'en juillet 1830, l'un des vainqueurs des barricades se précipita, noir de poudre, chez un ami en s'écriant : *« Les romantiques sont vaincus. »* Pour ce héros républicain, les défenseurs armés de la monarchie légitime et les poètes évocateurs du moyen âge catholique ne devaient faire qu'un : il croyait reconnaître le pur esprit classique dans le langage de Thiers, de Béranger, de Paul-Louis Courrier. C'est en un sens à peine différent que Taine attribuait à l'esprit classique l'élaboration de l'esprit révolutionnaire.

Ce rapprochement de surface est rectifié désormais ; amis et adversaires du Romantisme tombent d'accord de son identité profonde avec la Révolution ; c'est un résultat de la discussion. Il importe de le maintenir. Romantisme et Révolution ressemblent à des tiges, distinctes en apparence, qui sortent de même racine. Le mouvement d'idées ou plutôt d'imaginations que jalonnent les dates de 1750, 1789, 1830, 1848, 1898, est une chose qui se tient ou se soutient dans toutes les provinces de l'activité et du rêve : morale, politique, poésie, histoire, philosophie, religion. L'unité de l'esprit humain se retrouve sans cesse dans cette ample végétation de différences due aux complexités des événements et des hommes. S'il en résulte des litiges, ils sont solubles, et ce qu'il y a de classicisme dans Béranger ou Thiers ne fait peut-être pas de difficulté plus

grave que le loyalisme monarchique de Chateaubriand, ni d'objection plus embarrassante que la ferveur légitimiste de Victor Hugo ou l'action révolutionnaire du plus classique de nos écrivains vivants, Anatole France.

L'erreur de Taine nous confond! Comme on l'a remarqué assez plaisamment, c'est dans le *Contrat* de Rousseau, plutôt que dans l'*Art Poétique* de Boileau, qu'on a chance de découvrir les idées directrices de Robespierre. Esprit d'analyse, confiance dans la raison, passion du *continu pensé*, du clair, de l'Intelligible, vocabulaire gréco-romain et décor antique, déclamations tirées du *Conciones*, exemples du *De Viris*, ces habitudes de langage, si elles furent héritées de l'âge classique, ne possédaient par elles-mêmes aucune des propriétés du génie révolutionnaire. La forme oratoire et discursive fut un instrument de l'Esprit tant que le service des intérêts ne l'eut pas corrompue. C'est cette corruption qu'il s'agit d'expliquer. De même, l'étude enthousiaste des orateurs républicains de Rome et d'Athènes eût continué de tourner à l'avantage de la monarchie, de l'aristocratie et de la tradition si l'on eût continué de l'éclairer par l'étude de l'histoire qui enveloppe ces antiques expériences du gouvernement populaire : elles comportaient des conditions très spéciales, la servitude par exemple, et ces conditions favorables ne purent épargner au régime insensé des conséquences qui ont figures de sanction ; par ses porte-paroles naturels, un Corneille, un Bossuet, l'esprit classique voyait ces sanctions et les relatait avant qu'un esprit tout différent, venu d'ailleurs, n'eût pris sa place pour les obscurcir ou les contester. Cette déviation démocratique est donc, très proprement, l'effet dont il faut démêler les causes ; l'esprit classique l'a subie, il ne l'a pas faite : par lui-même, il n'explique rien ici.

Cette explication, l'œil autrement perçant d'Auguste Comte l'avait trouvée et Taine n'y a pas pris garde. Dans une note marginale d'un exemplaire qui est à la Bibliothèque Nationale, Taine se vante, assure-t-on, de n'avoir pu poursuivre l'âpre lecture du *Système de Politique positive*. Cela est bien tant pis pour lui : paresse ou malice, il l'aura payé ! Un peu plus de persévérance l'aurait conduit jusqu'aux formules par lesquelles,

ayant défini le mouvement de la Réforme *une sédition systématique de l'individu contre l'espèce,* Comte a senti la véritable filiation révolutionnaire. Les traditions helléno-latines en sont tout aussi innocentes que le génie catholique romain médiéval. Les pères de la Révolution sont à Genève, à Wittenberg, plus anciennement à Jérusalem ; ils dérivent de l'esprit juif et des variétés de christianisme indépendant qui sévirent dans les déserts orientaux ou dans la forêt germanique, c'est-à-dire, aux divers ronds-points de la barbarie. La suggestion comtiste est curieusement confirmée par les révolutionnaires sagaces qui se réclament de tous les dissidents du moyen âge, Vaudois ou Albigeois, venus en Occident d'Asie et d'Afrique bien avant que les Bibles de Jean Huss, de Wiclef, de Luther, eussent conquis la foi des peuples du nord et de l'est. Mais la Gnose aussi bien que l'*Évangile éternel* trouva à qui parler dans les nations policées du sud et de l'ouest de l'Europe. Il en fut autrement pour le monde germanique et anglo-saxon : mal imprégné de l'humanisme catholique, l'hébraïsme le pénétra sans difficulté.

Lisant les paroles sacrées, le Germain y devait percevoir le cri de violentes effusions sensitives analogues à celles que la civilisation avait essayé de modérer chez lui : cri d'amour, et de haine, d'espérance et de désespoir, de servitude et de liberté, hystérique soupir vers l'indépendance d'une personne « se déployant à tout hasard sans autre but presque que de se satisfaire[1] ». Le tumulte intérieur déchaîné ! Ce biblisme sans frein emportait ou bien bouleversait tout d'abord cette discipline mentale, morale, esthétique, cette raison, ce droit, cette loi, cet ordre, ce goût qui rassemblaient tout le capital civilisateur de l'esprit classique. Contre cette « Révolution religieuse[2] » apportée au XVIe siècle par « l'homme allemand[3] », par Luther la prompte réaction de nos humanistes, Ronsard et les siens, fait déjà briller sur ce point des indications lumineuses : Calvin avait dû fuir, Henri IV se convertir et la Réforme refluer hors des pays latins. Où Taine a cru voir des affinités s'était

1. Guizot. *Histoire générale de la civilisation en Europe,* 2e leçon.
2. Expression de Jaurès.
3. Expression de Fichte.

donc dessinée une répulsion logique et constante. Les affinités s'exerçaient, au contraire entre ce que l'on appelle *l'individualisme* des populations germaniques (ce qu'il faudrait définir l'empire de leur sensibilité imagée sur la raison indégrossie, la préséance du particulier sur le général, du privé sur le social) et la chaude, la trouble prédication des héros de la révolte théologique... Luther et les Réformateurs furent suivis comme d'autres Arminius : leur race les avait reconnus de son sang. Par eux, l'Europe retournait, comme à la profondeur de l'antre originel, aux ténèbres de la conscience individuelle. Elle le payait sans tarder par la dévastation des luttes religieuses et de la guerre de Trente ans. Délivrée la première, la France entra dans le grand siècle de son génie et de sa pensée, apogée de son ordre et de sa nature : un État monarchique, une religion catholique, un art qui l'exprimait dans sa belle saison.

Les voyages que Montesquieu et Voltaire firent à Londres datent la première rencontre opérante de l'esprit classique français avec cet esprit hébreu et germain qui venait d'agiter l'Angleterre. Les deux grands écrivains durent manquer de défiance dans la curiosité. De médiocres nouveautés les intéressèrent plus que de juste. Ils rapportèrent à Bordeaux et à Paris quelques-unes des semences de la fièvre et de l'anarchie étrangères, sans en être d'ailleurs affectés essentiellement : leurs chefs-d'œuvre en restent marqués et gardés tout ensemble ; la greffe orientale ne les a point flétris. Si dénués qu'ils fussent de philosophie générale, Montesquieu et Voltaire avaient pour eux un grand savoir, l'exercice de la raison et ce sens naturel des proportions humaines, le bon goût et le sens commun : le premier grand robin, le second bourgeois fort cossu. Mais le misérable Rousseau !

Celui-là, rien ne pouvait ni ne devait le contenir. Il venait d'un des points du monde où, depuis deux siècles, tournoyaient des mélanges de décomposition. Ni l'esprit de famille, ni l'esprit de parti, ni cet intérêt politique qui aurait modéré tout autre Genevois n'étaient capables de tempérer la rage mystique de ce batteur d'estrade malheureusement né, fouetté tout de travers par une vieille demoiselle, et gâté jusqu'aux moelles par ses premiers amis. Capable de tous les métiers, y compris les plus dégoûtants, tour à tour laquais et mignon, maître de

musique, parasite, homme entretenu, il s'est instruit à peu près seul ; comme le capital intellectuel, le capital moral lui fait défaut ; de même qu'il s'est fabriqué une science, il s'est fait par la collaboration de l'expérience et de ses lectures ou par les leçons successives de ses maîtresses qu'il a vilement racontées, son système du goût et son code des convenances. Il raisonne facilement : mais, né sensible et versatile, tout à fait impuissant à s'attacher avec force à la vérité, ses raisonnements différents ne concordent jamais qu'à la cadence de sa plainte, et l'on trouve chez lui à doses presque égales l'homme criminel ou l'homme sauvage et le simple fou.

Folie, sauvagerie, crime, l'aventurier nourri de révolte hébraïque appela cela la vertu. Cette vertu d'un « *moi* » de qualité sordide était constituée juste juge du genre humain. Elle proposait en modèle une nature inculte, vicieuse et bornée. Sa sensibilité indignée et plaintive dressée en manière de loi fut appelée en dernier ressort contre l'univers. Plus il y eut en lui d'abjection sincère et de vilenie naturelle, plus il prétendit qu'on devait tout en admettre, et l'obéir, et l'adorer.

En ce temps-là, passé la frontière française, florissait le VIIe ou le VIIIe siècle de la civilisation des modernes. Il y entra comme un de ces faux prophètes qui, vomis du désert, affublés d'un vieux sac, ceints de poil de chameau et la tête souillée de cendres, promenaient leurs mélancoliques hurlements à travers les rues de Sion : s'arrachant les cheveux, déchirant leurs haillons et mêlant leur pain à l'ordure, ils salissaient les gens de leur haine et de leur mépris. Mais le Paris de 1750 ne ressemblait en rien à une mauvaise bourgade asiatique peuplée de Juifs crasseux. Tête réfléchie et gracieuse de l'univers intellectuel, capitale d'une monarchie encore puissante, tout ce qui s'y faisait se développait glorieusement par tout le reste de la terre habitée. C'est ce bien magnifique qu'il tourna en calamité.

La gloire de la France et l'hégémonie de Paris furent employées à répandre les divagations d'un furieux. Ce sauvage, ce demi homme, cette espèce de faune trempé de la fange natale avait plu par le paradoxe et la gageure de son appareil primitif. Cela avait intéressé des cœurs trop sensibles et des esprits trop cultivés. Mais il était inévitable que les parties du

monde les moins avancées y fussent plus sensibles encore : l'Europe la moins polie ne pouvait manquer de se reconnaître et de s'aimer dans cet enfant de la nature dont Paris avait fait son idole adorée. De sorte que, pour une partie de son public, la plus épaisse, l'allemande, sa prédication était prise au mot : les anciens jugements portés sur les choses en étaient renversés; ce qui était jadis conçu comme ignorance à compléter, imperfection à corriger, faiblesse à réparer prétendit à la supériorité de sa fraîcheur barbare et neuve sur le desséchement et l'épuisement imputés à toute race instruite, cultivée, arrivée. Les arts, lès lettres, les sciences, la tradition, le passé, en un mot tout ce qui était *fait*, n'importaient plus, car la nature pure introduisait immédiatement au divin : elle seule pouvait parler au monde le langage infaillible de l'avenir. On donnait la parole, entre les hommes, à l'homme ignorant, entre les peuples, au peuple en retard. Démocratie et Germanie publiaient ainsi de concert leurs droits insolents à l'empire.

Les nations sauvages, les natures sauvages suivirent donc Rousseau en l'adoptant comme un semblable. C'était comme différent, à proportion de ses différences, que l'esprit français l'avait considéré tout d'abord : le plus humain des peuples était un peu las des plaisirs et des pouvoirs de l'humanité. Comme l'avait bien vu Voltaire, éclairé par le génie antisémitique de l'occident, la France avait envie d'aller à quatre pattes et de manger du foin. Elle y alla. Elle en mangea. Ces appétits contre nature se gavèrent selon Rousseau.

A Rousseau, donc (c'est le point net de ce personnage si trouble), à Rousseau s'interrompent chez nous certaines mœurs de l'esprit, certaines polices du goût, certaines coutumes et traditions de l'Etat : son *Héloïse*, ses *Confessions*, l'attitude et la conduite de sa vie nous ramènent (c'est un véritable retour) à ce règne de la « nature » dont l'affectation procura la sensibilité romantique; sa Profession de foi réduit la vie religieuse au dieu intérieur sans culte ni prêtre de la logique protestante; sa politique va soumettre la France à la doctrine qui détruit la monarchie et qui rêve la république.

J'aime mieux, à cette place, montrer ces faits que de les définir. Car ils se voient et ils se touchent. Rien de plus clair, de plus certain que leur triple coïncidence littéraire, religieuse

et politique. Il lui arrivera d'être contestée, l'air et le papier souffrant tout ; mais on peut regarder de près les efforts d'embrouillaminis qui tendent à chasser Rousseau de ses positions naturelles, on n'y trouvera rien de substantiel.

— L'écrivain s'est servi de la « période de Bossuet » ? — Il ne pouvait se servir que de ce qui existait. En outre, il ne pouvait tout gâter tout de suite. Enfin, pour agir avec force, il fallait qu'il se fût saisi du plus efficace outil offert à sa main. Mais attendez la suite et la suite de cette suite, patientez jusqu'à l'avènement des successeurs et des continuatrices. Si vous avez des yeux, voyez évoluer en vers et en prose, dans la philosophie et dans le roman, ce principe nouveau-né de l'absolue souveraineté d'une volonté et d'une nature humaines quelconques, et de leur Conscience, qui n'est que le plus arbitraire des sentiments. Attendez que Xantippe folle se soit arrogé les droits de Socrate, et que Socrate usurpe ceux de Jupiter. Comme de juste le mode d'expression suivra la même évolution que le thème à exprimer. Vous verrez non s'accroître, mais s'éclairer les distances entre Rousseau et Bossuet. Elles sont sensibles à partir de Chateaubriand. L'esprit de Sainte-Beuve ne s'y est pas trompé.

— Le « catholicisme » de Rousseau ? — Ce que l'on a voulu appeler ainsi n'est qu'un mauvais mot. Il eût fallu dire son conformisme. Pour le fond, c'est l'instinctif retour à l'unité dans un esprit qui a tout divisé. Mouvement tout à fait caractéristique de la nature humaine et de la nature des êtres, il ne signifie rien qui soit propre à Rousseau. On pourrait aussi bien tenir cela pour une variété de son monarchisme ou un succédané de son jacobisme. Comprenons ce qui s'est passé : l'expérience politique et religieuse que la Révolution devait conduire vingt ans plus tard sur le corps de la France, Rousseau l'avait d'abord tentée sur son propre cerveau. Il l'y avait manquée. Mais il lui était arrivé ce qui dut arriver plus tard à nos citoyens-souverains. Quiconque dit : *« moi d'abord »*, « *moi seul »*, « *moi-Roi »* et *« moi-Dieu* » peut prolonger pendant quelque temps sa jactance ; il finit par être obligé, s'il est homme, à tenter de se faire une existence humaine, ce qui comporte le pourtour d'une cité et le murmure concordant d'une société. Pour rebâtir le rempart ouvert, pour restaurer le com-

mun langage défait, le théoricien du Jacobinisme s'y prend comme il peut ; c'est beaucoup l'honorer que de parler à ce propos de royaume ou d'Église, il n'a élevé ni temple ni trône, pas même une dictature viable. Ce qui nous intéresse et nous retient dans son œuvre n'est plus de ce côté-là, mais dans la direction de la ruine tragique et mémorable qu'il a déterminée car elle dure, elle seule le fait durer : c'est cela qu'il faut lui compter, et non autre chose.

A plus forte raison doit-on négliger les parties de son œuvre pour lesquelles Rousseau est loué d'heureux démentis à l'erreur qu'il a propagée. Ses contradictions, hasardeusement favorables aux disciplines de l'État, des mœurs ou de l'art, ce n'est pas par elles qu'il a agi ni pu agir, puisqu'elles se détruisent les unes les autres. Jean-Jacques Rousseau a agi par ceux de ses éléments qui ne se détruisaient pas, mais tenaient bien ensemble, faisaient masse et poussaient en avant la pointe vive, passionnée, éloquente, qui ouvrait une chance aux bouleversements désirés.

Il n'y aurait ni pensée, ni langage possible si l'on s'embarrassait trop longtemps de telles chicanes, et la vie se dépenserait à raffermir l'inébranlable, à vérifier l'évident. Nous avons établi le caractère général des grands traits et des larges effets d'une œuvre ou d'un homme, nous n'avons jamais prétendu réduire à l'unité leurs répercussions innombrables. Quelques-unes sont surprenantes, et il le faut bien ! Les autres étonneraient si elles eussent été différentes. De sensibles lectrices de Rousseau, dégoûtées du desséchement voltairien, ont été ramenées à la religion ? Des lecteurs agités de sa mélancolie ont fait retour à la tradition ? Les restaurateurs d'un catholicisme sentimental ont tiré parti de cette âme inquiète ? Les avocats de Louis XVI, le Roi lui-même ont emprunté à ce maître du pathétique quelques-uns des éclats de leur émouvante défense ? Eh ! bien, après ? Qu'est-ce que cela prouve contre la qualité dissolue et dissolvante de l'ébranlement de Rousseau ? Par bonheur, il ne suffit pas de lire un écrivain ni même de le subir pour être enchaîné à tout son système et se trouver imbu de toutes ses passions. Ce qui était uni en lui vécut délié chez les autres. Le contraire eût-il été possible ? Tel écolier prit chez Rousseau ses fureurs révolutionnaires, mais, fidèle à l'ancienne rhétorique,

les développa très classiquement. Un autre emprunta la couleur et la fièvre de son Romantisme pour prêcher la Contre-Révolution. Qu'est-ce que cela infirme d'évidences déjà acquises ? Ces interférences sont le paradis des sophistes, mais, dans un esprit droit qui regarde avec calme, les mêlées d'influence n'ont rien d'inattendu : telle est la loi du monde, tel est le sort commun. De Rousseau ou d'autres, une musique, une doctrine ne sont pas insécables, les auditeurs divers les dissocient au gré d'impressions et de circonstances. Rousseau qui a mordu sur des âmes poméraniennes et scythiques mordit aussi sur des êtres ornés de tout ce que la culture et la religion avaient produit de plus exquis. Comment les simples et les civilisés auraient-ils réagi de même manière ? Nous devons pourtant les classer dans la même postérité, et le nom de Chateaubriand y rencontre celui de Kant et de Schiller. Cela n'empêchera pas de nous souvenir des autres hérédités d'un Chateaubriand : la critique la plus aiguë du fanatisme shakespearien, ce n'est pas Voltaire qui l'a faite, c'est Chateaubriand, et la plus intelligente définition des femmes du théâtre classique a été donnée aussi par Chateaubriand : « Shakespeare n'a qu'un type pour ses jeunes femmes, toutes « si jeunes qu'elles sont presque des enfants... N'allons pas « comparer ces Délie de Tibulle, ces Chariclée d'Héliodore aux « femmes de la scène grecque et française, soutenant à elles « seules le poids d'une tragédie[1]. » Ceci fait voir que les déportements de *l'enfant sublime* avaient rendu « le Chât » sensible et irritable, irritation fécondée par un grain d'envie : cet initiateur du goût romantique n'en révèle pas moins dans une telle page ses fortes assises classiques, tout aussi clairement que ce défenseur de la légitimité accusa autre part ses préférences de principe pour l'anarchie.

Les hommes ne sont pas des blocs. Néanmoins, plus complexes, variées et mouvantes apparaissent ainsi la nature et l'histoire, plus il reste frappant et significatif qu'en des heures de crise où l'événement qui les juge distribue aux esprits leur rang et leur fonction, les causes vivaces de la Révolution littéraire et de la Révolution politique, envolées autrefois de la même tête chantante, aient germé, aient fleuri, aient fructifié,

1. *Essai sur la littérature anglaise.*

à peu près simultanément. Il suffit très souvent que l'une se présente, les pointes de l'autre apparaissent : la première Révolution a fait fermenter le Romantisme, et le Romantisme, à son tour, a inspiré nos autres Révolutions. Les jeunes écrivains d'avant 1830 en fournissent un bon exemple ; leur goût littéraire, les éloignant des mœurs et des idées classiques, ébranla leur fidélité à la royauté établie ; à peine commencé, le gouvernement de Charles X provoquait leur aversion, qui ne cessa de croître, Juillet les exauça ou les délivra. Des insurgés, contemporains de cette évolution plus ou moins glissante, ont pu l'ignorer : mais on ne voit jamais très bien ce dont on est trop près.

Contre-épreuve de cette ancienne vérité : soixante ans plus tard, lors de la création de l'École Romane de Jean Moréas, la critique du Romantisme tendit à la critique de la Révolution. C'est que les dégâts opérés dans l'art avaient aidé à sentir, à comprendre et à situer les maux infligés à l'ordre public. Comme la décadence des lettres avait incliné à admettre la décadence de la patrie, la belle technique renaissante faisait aspirer à d'autres reconstructions que celles de la langue et de l'art. La langue outragée, le rythme torturé, ce royaume des mots où la subversion engendrait l'ataxie faisaient penser aux subversions nées d'autres divisions cruelles. Sœur légitime de ce que les philologues appellent « le langage individuel », une littérature individualiste tendait à supprimer tout autre lecteur que l'auteur : comment n'eût-elle pas attiré l'attention sur le système social qui oppose le citoyen à l'État et, au nom d'un État meurtrier de lui-même, provoque tour à tour aux fureurs de l'insurrection et aux torpeurs de l'indifférence civique ?

En remontant de cause en cause sur deux ou trois pentes parallèles, on retrouvait sur chacune d'elles le même corps d'idées fausses aussi inhabitables à l'esprit humain que pernicieuses et funestes au genre humain. Les mêmes termes devaient donc servir à les qualifier, les deux vocabulaires de la critique et de la politique fusionnant et se complétant : liberté divine du Mot, liberté souveraine du Citoyen, égalité des thèmes verbaux ou des éléments sociaux, vague fraternité créant le « droit » de tous et leur droit à tout. Ces formules rentrant les unes dans les autres se passaient leurs métaphores en véri-

fiant à rebours celles de la *Réponse à un Acte d'Accusation :*

J'ai dit aux mots : Soyez république, soyez
La fourmilière immense, et travaillez, croyez...

La grande erreur politique, enfin reconnue, illustrant l'erreur esthétique, devenue éclatante, celle-ci servait à son tour à mieux voir celle-là. Libre aux industriels que cette vérité inquiète et embarrasse, sans qu'ils puissent la contester, d'en accuser confusément un esprit de parti qui n'est qu'en eux. Ce n'est pas de ma faute, disait déjà Fustel, si les choses ont un ordre ! Je ne fais que le montrer.

Il faut que tout le monde vive, même l'imposteur, le parasite et le charlatan. Mais qui regardera la double nappe de lumière jaillie de ces plans confrontés en sentira la vérité indépendante de toute personne. Le service actif des idées n'a dépendu chez nous que d'elles. Sont-elles vraies ? Sont-elles fausses ? Aujourd'hui, comme en 1898, l'auteur de ces études peut redire qu'il se préoccupe d'avoir raison.

II. Liberté et poésie

Romantisme est Révolution. Cet enfant de Rousseau met en bas ce qui était en haut, et inversement. Tel est le caractère auquel il se fait reconnaître. Mais jadis, il lui suffisait de se nommer, il était synonyme d'avancement et de progrès. Aujourd'hui ses avocats ne peuvent plus se contenter de définir tout bouleversement comme un bien en soi. Ils sont réduits à faire valoir que leur révolution littéraire et morale fut une révolution heureuse : elle retrouva la nature, inventa le peuple, rétablit la naïveté des passions, découvrit ce qu'il peut y avoir de charme d'innocence et de fécondité dans l'ignorance et dans le manque d'éducation. Avant le romantisme, il était, paraît-il, impossible d'aimer les jardins *qui sentent le sauvage.* Tout était apprêté, ruelle, salon et jargon. Le naturel était proscrit, la vérité honnie. D'après ces contrefaçons de l'histoire qui dénaturent le problème pour éviter de le résoudre, Phèdre ni Bérénice ne peuvent élever un soupir de leur cœur sans qu'il soit titré romantique ; le discours du *Paysan du Danube* devient romantique par les mêmes principes qui annexent

Pascal ou Virgile à l'évangile de Rousseau. Cela rappelle l'aventure d'un certain sculpteur qui faisait aux dieux et aux héros des yeux démesurés ; des amis charitables le menèrent devant la Pallas poliade : — *Vous voyez bien,* s'écria-t-il, *comme elle a des yeux, elle aussi !...* Ce romantique incorrigible ne se rendait pas compte qu'ils étaient à leur place.

Les prétendues inventions du romantisme existaient fort bien avant lui. Son œuvre a consisté à les changer de lieu pour leur donner en tout la première ou même l'unique importance. C'est ainsi que Thersite n'avait pas été ignoré d'Homère et de ses homérides : l'esprit de la Révolution ou du Romantisme a tendu seulement à le préférer à Ulysse, à Achille, à Hector, à Priam : Don César, Triboulet, Jean Valjean, le Satyre ont reçu de l'art romantique non l'existence mais la mission expresse de détrôner l'Olympe. Le retour à la vérité ne sera point de les proscrire, mais de les remettre à leur rang.

On insiste : en tant que révolutionnaire, insurgé contre les classements, qui sont tous arbitraires, le romantisme met les choses et les êtres où il lui plaît ; son principe le veut, qui est la liberté.

Il faudrait toujours demander : liberté de qui et de quoi ? Mais, nulle part, l'esprit romantique et l'esprit révolutionnaire ne s'accusent aussi clairement que dans l'idée qu'ils se sont faite de la liberté. Il convient d'examiner avec quelque détail ce que c'est que la liberté en art. Cela fait voir qu'ils l'ont pensée et pratiquée à faux.

L'esprit classique avait enseigné que l'artiste est libre par la puissance sur la matière, par l'habileté à manier des outils, la connaissance profonde et l'observation aisée des préceptes de l'art, enfin par la vigueur, l'abondance et l'essor des idées qui le meuvent et qui le mènent. L'artiste est libre, en ce sens qu'il fait ce qu'il veut. Mais il ne le fait pas comme il veut. Là, sa liberté est bornée par les lois de son succès ou de son échec. Tous les formulaires de l'art professent cette liberté, mais énoncent ces conditions. Chanter, c'est ordonner les cadences, régler les rythmes par lesquels délivrer son âme et sa voix. Mais du fait qu'on se plie aux mesures du pur esprit, l'on quitte et l'on repousse l'attraction la plus corporelle :

Nunc pede libero
Pulsanda tellus.

Le lyrique admirable qui, dans ce petit air à boire, faisait probablement une allusion rapide aux mystères secrets de toute poésie[1], a dit plus explicitement :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit œqua potestas.

Et cette liberté, c'est la liberté du bonheur ; le même critique-poète conseille à ses frères de tout oser, fors ce qui ruinerait l'audace ; il les convie à tout peindre, excepté ce qui décomposerait la peinture :

Sed non ut placidis coeant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni...

Dans un poème qui porte en épigraphe les mots « *audendum est* » et ne cesse de provoquer le génie à user hardiment de toutes les libertés, André Chénier traduit la restriction d'Horace :

Osons...
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
Blesser la vérité...
Ce n'est pas entasser sans dessein et sans forme
Des membres ennemis en un colosse énorme,
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers,
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
Hérisser du lion la crinière sanglante.

Donc, d'après deux esprits créateurs et puissants, la liberté d'invention de l'art trouve sa limite normale dans la nature des choses réelles, qui est leur vérité, dans la mesure des possibles, qui est leur raison. Une fable a son réalisme. Une fantaisie, sa logique interne. On peut dire du poète comme la fée de Mistral :

O, tout ço que soun iue tèn
A bel èime i' apartèn

La fée pourrait dire bien davantage. Ce que tient le poète passe tous les trésors que des yeux mortels peuvent contenir. Il dispose du temps, il se rit de l'espace. Toutes les couleurs et

1. Un autre écrivain de la grande race lyrique, dit : « Soit que la parole retienne sa liberté naturelle dans l'étendue de la prose, soit que, resserrée dans la mesure du vers, et *plus libre encore d'une autre sorte,* elle prenne un vol plus hardi dans la poésie.... » Bossuet. *Discours de réception à l'Académie française.*

les formes des réalités sont à lui, comme tous les royaumes de l'imagination pure et simple. Mais cette fée se garde bien de lui chanter qu'il est à lui seul sa règle et sa loi : en l'émancipant de la sorte, elle le ferait déchoir à plaisir. Pourquoi ? Parce que, justement, sa supériorité est engagée sur un point où l'obéissance le sert.

En effet, son honneur et sa gloire ne tiennent essentiellement ni à la finesse, à l'ampleur ou à la vivacité de ce qu'il voit ou sent, ni à sa faculté d'être agité d'émotions vives, ni même à ce tumulte d'images qui fleurissent de sa chair, de son cœur et lui montent jusqu'au cerveau. D'autres esprits pourraient l'égaler ou le passer sous tous ces rapports. Son privilège vient de ce que seul il se communique : l'émoi de l'âme aspire en lui à une création, par les moyens qu'il sait, dont il s'est rendu maître, qui ne servent de rien sans lui mais qui existent indépendamment de lui. Il n'a pas inventé les prescriptions de sa technique, elles ne procèdent pas de sa volonté, mais, pour une part, de sa nature, qu'il n'a pas faite, pour une part plus vaste, de la nature de l'esprit et du monde qu'il n'a pas créés. Il doit donc s'y soumettre : comme le penseur pour penser juste, pour chanter juste, lui, chanteur. Il peut perfectionner et il perfectionne son art, comme un bon ouvrier son outil : il ne saurait le faire sans se conformer à ces intimes lois qui président à l'échange des pensées et des sentiments entre créatures humaines, à l'ordre et au matériel du langage qui est en vigueur dans les races dont il est né. Sa naissance qui l'a fait poète est ainsi l'origine de quelques-unes des sujétions et des servitudes qui le grèvent s'il veut la gloire et le bonheur. Il reçoit sa tribu, sa langue, son métier, l'ascendance et la tradition de l'un et de l'autre, comme il a reçu la distinction de son cœur, la noblesse de son goût et de son génie. Les traits qui le limitent sont aussi ceux qui le configurent. A les aliéner tous pour de la liberté, il sacrifierait plus encore que ce qu'il *a* : tout ce qu'il *est*. Il y perdrait ce qu'il a la mission de *faire*.

Car la structure de son nom donne son signe exact. Il est celui qui *fait* quelque chose avec ce qu'il sent. Les autres n'en font rien que le vulgaire usage pour vivre et pour mourir. Il s'agrégerait au vulgaire s'il gardait pour son cœur les délices

et les transes que son esprit subtil excelle à recueillir et à raffiner. Quand de belles visions jaillissent de ses lèvres et qu'un tissu de paroles d'or livre son âme aux autres, mais le rend intact à lui-même, plus libre, plus pur et plus fort, ni la félicité intérieure qui le récompense, ni la sombre inquiétude qui l'agitait, ne qualifient essentiellement sa nature. Il n'est pas né pour être tel ou tel, ni pour avoir telle ou telle joie, il est né pour faire ceci et cela. L'activité en vue de l'œuvre est le signe de son destin.

Ce que fait le poète, chacun voudrait le faire. Il sait le faire, lui. Le beau don, le talent heureux enveloppent déjà science. Science belle et gaie qu'il a dû acquérir et a pu compléter parce qu'il y était apte, ce qui n'est pas donné à tous, mais qui préexistait, ce qu'il ne doit pas oublier. Il s'est ainsi ouvert les routes qui mènent au but. Il s'est ainsi garé des autres. Il a distingué du regard ce qu'il doit faire et éviter. Dès lors, s'il assemble et compose, le composé, au lieu de se dissoudre, tient. Il chante, et le choix de ses syllabes sonores, son évocation successive d'idées distinctes, au lieu de tomber dans le vide ou de rouler à l'aventure, comme des gouttes d'eau, écrivent, dans l'esprit qui le lit ou l'écoute, les traits brillants, les couleurs vives, l'ordre émouvant d'un monde nouveau. Par la grâce de son action, par un jeu de mystérieuses affinités, par la vertu des alliances et des associations provoquées, son rêve émigre et court stimuler chaudement le rêve des autres. Des êtres inouïs s'élancent à sa voix, qui vont plaire, charmer, passionner, telle étant la merveille de leur nature : nos peines et nos joies y sont endormies en secret.

Le poète a choisi ce qui lui convenait pour cette mise en œuvre ; au sens juridique, son choix était absolument libre : mais, comme il est heureux ou est malheureux, comme il réussit ou échoue, l'effet du choix ne l'est pas ; il est viable ou non, durable ou non, capable ou non d'émouvoir les sentiments qu'il veut susciter. De ses combinaisons de poète, les unes étaient voulues par la forme, la matière, le mouvement, la composition essentielle des choses, d'autres en étaient rejetées, le sont et le seront pour la même raison. On ne dresserait pas le tableau synoptique de ces élues et de ces damnées. Toutefois, la déplaisante ou la discordante, la belle ou l'agréable semblent con-

naître le sens de leur destinée ; elles semblent possèder en quelque manière des voix aiguës ou basses pour faire sentir au cœur du poète leur adhésion ou leur résistance à l'hymen et lui jeter distinctement le *« oui »* ou le *« non »*, encouragement, aiguillon, ou murmure d'un invisible frein. Ces stimulants, ces freins composent-ils un critérium infaillible ou définitif ? Pour courir les beaux risques qu'aimait et conseillait Platon, le poète peut, certes, oser braver l'obstacle et jouer la difficulté : mais c'est son affaire. Affaire de force, de ruse et, l'on y revient toujours, de bonheur. Car le succès prononce. Et l'expérience millénaire n'est favorable ni à l'absurde ni au laid. Ils n'ont pas réussi. Si l'industrie humaine excelle à se frayer la route « par rame et par voile », il semble que ce soit entre des parois de diamant qui ne se laissent guère entamer ni rayer. La liberté heureuse est celle qui marie à l'entrain du héros une sagesse, une science, qui, en le limitant, le conduise et le serve : c'est l'art de la vie, c'est l'art même.

Les libertés à décourager sont donc celles qui sont les ennemies de l'œuvre, soit qu'elles l'empêchent d'aboutir, soit qu'elles la dissocient à peine formée. Si l'œuvre intéressée recevait la parole et donnait son avis, comme une déesse future, sans doute dirait-elle en définitive, conformément aux réactions de l'instinct vital : — *« J'aime tout ce qui me fait vivre et je déteste tout ce qui me ferait mourir... »* Les intérêts de l'œuvre sont seuls à consulter. Ils donnent au poète le droit d'associer à sa convenance toutes les sources d'enchantement, mais ils ne lui permettent aucune liberté de les corrompre ou de les troubler. Une liberté positive est ainsi accordée, une liberté négative est ainsi refusée sur les mêmes principes. Liberté de créer. Défense de dissocier. Tels sont les derniers mots de la réflexion et de la tradition en matière de Poétique. La liberté vaut par l'usage et par le fruit. Elle n'est due qu'au bien, et le mal est sans droits. Pourquoi ? Parce que l'un fait et l'autre défait le Poème[1].

1. Ces réflexions étaient écrites et composées, quand j'ai lu dans l'*Enquête des Marges*, du 15 mai 1920, ces lignes de Barrès qui vont loin dans le même sens : « Chose étrange, au XIXe siècle, il est plus aisé de citer des noms immortels que des œuvres qui ne périront pas, plus aisé de dénombrer les génies que les chefs-d'œuvre ». C'est que la liberté romantique, si elle était favorable aux aises de l'artiste, ne consultait pas l'intérêt de l'œuvre d'art.

III. Nature et raison

Il est impossible de n'être pas frappé de l'analogie de ces formes de la liberté en art avec les libertés que donne ou refuse notre Politique classique. Politique fort riche en libertés de toute sorte. Politique qu'on ne peut nommer libérale, elle ne met pas la liberté au-dessus de tout, non plus qu'au principe de tout [1]. La liberté d'un État le rend indépendant de ses voisins, mais elle le soumet aux lois tutélaires de la force, du travail fructueux, de la justice et de la paix, à l'intérieur. La liberté des compagnies, corps et groupes distintcs qui le composent consiste à rester maître de leurs règlements : cela ne peut pas être la liberté de se décomposer par des luttes désordonnées. Enfin, la liberté des citoyens, suivant leurs conditions diverses et dans leurs services variés, propose à chacun d'eux le régime qui sied à ce qu'il veut et doit faire : incapable de les autoriser à se débander sans contrôle, elle est la faculté de s'assembler contre les forces de mort, la faculté de se défendre contre les puissances de dispersion.

Par contre, la liberté politique des révolutionnaires jette sans distinction un appel uniforme à la libération générale de tous les éléments, supposés pareils et égaux, États, Compagnies ou personnes, sans tenir compte de leurs fonctions différentes. Le niveau de cette liberté indéterminée a dû être placé si bas que les hommes n'y sont plus désignés que par le titre d'un caractère qu'ils ont en commun avec les plantes et les animaux : l'individualité. Liberté individuelle, individualisme social, tel est le vocabulaire de ces doctrines de progrès. Il est bien ironique ! Car enfin un chien et un âne sont des individus, une pousse d'avoine est un individu. Comme il est naturel, la cohue des « individus » désorganisés admettra volontiers de l'esprit révolutionnaire ses promesses brillantes de puissance et de félicité : mais, si la foule y croit, la raison les conteste, et l'expérience se charge de les démentir. La raison prévoit que la vie générale s'abaissera quand l'individu effrené verra patronner par l'État sa funèbre liberté de ne penser qu'à soi et de ne vivre

1. Je renvoie sur cet article à mon opuscule : *Libéralisme et libertés, démocratie et peuple.* Il est recueilli dans le volume *La Démocratie religieuse*, p. 393-401.

que pour soi. La postérité qui paiera vérifiera ce pronostic très motivé. Ainsi, sur un plan voisin, l'intelligence critique aura contesté les ambitions de la liberté romantique, et l'histoire littéraire en reconnaîtra les mauvais effets sur le poète et sur son ouvrage : asservissement, décomposition.

Tel est, en art, en politique, le double accord de la nature et de la raison ; la critique et la logique, l'histoire et la philosophie loin de se contrarier se secourent. Nous avons eu à insister autrefois sur ce point. Des influences étrangères, principalement anglaises, exercées en sens inverse sur l'esprit conservateur français, tendaient à représenter les principes de la Révolution comme l'expression du rationnel et les principes de la Réaction comme la voix des réalités naturelles. La raison abstraite s'était trompée. L'expérience, ayant vu clair sur le concret, rectifiait l'erreur de l'esprit : sa rectification devenait le triomphe du sens pratique, l'erreur mentale ayant été la fille de la théorie pure ! Cela revenait à dire que toutes les théories étaient fausses, toutes les généralités malfaisantes. Nous avons rejeté d'un même cœur ce système contradictoire et refusé d'exclure les idées parce qu'elles sont des idées. Le refus porte également sur la thèse gratuite qui rend gloire et honneur à « l'idéalisme » sans définir lequel, admettant tout système d'idées quelconques sur la simple apparence qu'il s'oppose au réel. En effet, la réalité et l'idée n'ont rien d'opposé ni d'incompatible. Il y a des idées conformes au réel, ce sont les idées vraies ; il y a des réalités conformes aux plus nobles idées, ce sont les choses saintes et les personnes grandes. S'il y a une opposition qu'il vaille la peine d'instituer, c'est celle des idées vraies et des idées fausses, des réalités bonnes et des mauvaises. Personne de sensé ne condamnera donc les idées révolutionnaires parce qu'elles sont abstraites ou parce qu'elles sont générales. Dissipons cette confusion.

Le caractère abstrait et général de ces idées leur vaut un reproche légitime, qui est tout différent. Lorsque, agacé d'entendre toujours parler de l'Homme, de ses droits et de ses devoirs, le premier de nos philosophes politiques protestait avoir connu des Français, des Anglais, des Allemands et des Russes, mais n'avoir rencontré l'Homme abstrait nulle part, sa juste boutade dénonçait l'erreur de méthode commise par

des législateurs qui avaient cru régler les destinées d'un peuple avec des aphorismes qui ne s'appliquaient pas à lui. La Politique n'est pas la Morale. La science et l'art de la conduite de l'État n'est pas la science et l'art de la conduite de l'Homme. Où l'Homme général peut être satisfait, l'État particulier peut être déconfit. En bayant à ces « grues[1] » métaphysiques, en élaborant ces Nuées, le Constituant a passé à côté du problème qu'il s'était chargé de résoudre. Il battait la campagne, et la suite l'a bien prouvé.

Mais, s'il pesait dans la balance ce qui n'était justiciable que du boisseau, il se trompait aussi, une seconde fois, dans l'usage de sa balance, car les poids qu'il il mettait étaient faux. Du point de vue de la raison qu'elle invoquait, les idées générales de la Révolution sont à l'antipode du vrai. Si, pour la Constitution de la France, l'on tenait à parler du type idéal et absolu des hommes, il ne fallait pas écrire à leur sujet, comme à l'article 1er de la Déclaration, qu'ils naissent et demeurent libres et égaux en droit. « Quoi ! » s'écriait Frédéric Amouretti, « à l'âge d'une minute, ils sont libres[2] ! » — Et, selon la logique de la thèse, à ce même âge aussi libres que père et mère !

De même, si à propos de la société concrète dite France, l'on tenait à raisonner de la société politique en général, il fallait éviter de tenir le groupe social pour une « association » de volontés ayant pour « but » la « conservation » de « droits » (comme le veut l'article 2 de la Déclaration) attendu que la société préexiste à la volonté de s'associer, que l'homme est en société avant même de naître, et que les droits de l'homme ne sont pas imaginables avant l'existence des sociétés. L'affirmation contraire, démentie dans la nature, est inconcevable en raison. Le rédacteur de tels articles a aligné les mots sans en éprouver le sens. Il n'y a rien de plus irrationnel.

Il n'est pas rationnel non plus que tous les hommes commandent et que *tous* soient *souverains :* cela forme encore une de ces contradictions dans les termes, qui sont le type de l'irrationnalité la plus pure. Il n'est pas rationnel que les hommes réunis élisent leurs chefs, car ceux-ci doivent commander et

1. Expression du socialiste Lafargue.

2. Voir mon *Enquête sur la Monarchie.*

des chefs élus sont mal obéis ; l'autorité élue est un organe qui, naturellement, ne répond pas à sa raison d'être, c'est un organe absurde avant d'être caduc. Il n'est pas rationnel, il est contradictoire que l'État fondé pour établir l'unité entre les hommes, unité dans le temps (la continuité) unité dans l'espace (l'accord) soit légalement constitué par les compétitions et les divisions des partis, qui sont essentiellement diviseuses. Toutes ces conceptions libérales et démocratiques, principe de l'esprit révolutionnaire, reviennent au carré circulaire sinon au cercle carré.

Il ne faudrait pas croire que le cristal de la raison ne les ait pas discernées et décomposées dès le premier jour. Leurs premiers critiques ne furent pas de simples praticiens choqués dans leur sentiment de la politique et de l'histoire. Bons esprits vigoureux et nets, les Rivarol, les Maistre souffraient de l'absurde comme absurde ; la déraison libérale ou jacobine leur fit présager les désastres ; l'erreur, la catastrophe.

Ce qu'ils ont dit s'est accompli, et la catastrophe est venue. La légalité révolutionnaire a dépeuplé les familles, la centralisation révolutionnaire a tué la vie locale, le régime électif a boursouflé et rompu l'État. Tandis que l'affaiblissement des arts de la paix amenait le fléchissement de l'économie générale, cinq invasions de plus en plus dures ont montré dans la défaite et dans la victoire, en dépit d'immenses sacrifices de la nation, l'entière incapacité de l'Esprit et de l'État nouveaux. Des trois idées révolutionnaires que nous avons inscrites sur nos murs, la première, le principe de la liberté politique, constitutif du système républicain, a tué le respect du citoyen, je ne dis pas seulement pour les lois de l'État qu'il considère comme de banales émanations d'une volonté provisoire (comme l'est toute volonté) mais aussi et surtout pour ces lois profondes et augustes, *leges natæ,* nées de la nature et de la raison, où les volontés du citoyen et de l'homme ne sont pour rien : oublieux, négligent, dédaigneux de ces règles naturelles et spirituelles, l'État français perdit prudence, exposé ainsi à fléchir.

La seconde des idées révolutionnaires, le principe d'égalité, constitutif du régime démocratique, livra le pouvoir au plus grand nombre, aux éléments inférieurs de la nation, producteurs moins énergiques et plus voraces consommateurs, qui *font* le moins et *manquent* le plus. Découragé, s'il est entrepre-

nant, par les tracasseries de l'Administration, représentante légale du plus grand nombre, mais, s'il est faible ou routinier, encouragé par les faveurs dont la même administration fait nécessairement bénéficier sa paresse, notre Français se résigna à devenir un parasite des bureaux, de sorte que se ralentit et faillit s'éteindre une activité nationale où les individus ne sont pas aidés à devenir des personnes et les personnes étant plutôt rétrogradées jusqu'à la condition des individus en troupeaux.

Enfin, la troisième idée révolutionnaire, le principe de fraternité, constitutif du régime cosmopolite, imposa d'une part une complaisance sans bornes pour tous les hommes, à condition qu'ils habitassent fort loin de nous, nous fussent bien inconnus, parlassent une langue différente de la nôtre, ou, mieux encore, que leur peau fût d'une autre couleur; mais, en revanche, ce beau principe nous présentait comme un monstre et comme un méchant quiconque, fût-il notre concitoyen, notre frère, ne partageait pas tous nos moindres accès de rage philanthropique. Le principe de fraternité planétaire, qui voudrait établir la paix de nation à nation, tourna vers l'intérieur de chaque pays et contre les compatriotes ces furieux mouvements de colère et d'inimitié qui sont secrètement gravés par la nature dans le mécanisme de l'homme, animal politique, mais politique carnassier. Les Français ont été induits à la guerre civile.

Ce n'est pas tout. Les mêmes idées, propagées et distribuées comme nôtres à tous nos clients dans le monde, causèrent à ces derniers d'assez grands torts qui retombèrent sur nous par la suite. C'est par nous que furent contaminées de biblomanie les heureuses contrées que soit l'Inquisition, soit quelque autre fortune avaient défendu de Luther. L'Espagne, l'Italie, les petites nationalités du Sud et de l'Orient, les autres peuples d'Extrême Asie ou de l'Amérique latine qui nous confiaient de tout cœur l'éducation de leur jeunesse et la direction de leur intelligence, en sont atteintes aujourd'hui, d'autant plus gravement, comme d'un virus tout nouveau qu'aucune inoculation préalable n'atténuera. Ces nations ont subi les conséquences de nos erreurs. Pendant que les idées révolutionnaires déterminaient en France leur triple anarchie, ces idées réputées françaises et qui ne l'étaient pas, ont fait longtemps régner parmi les clients de la France la conviction que notre rôle civilisateur ne consiste

qu'à répandre l'enseignement de l'anarchie. Cela gêne aujourd'hui nos efforts pour la propagande de l'ordre. Cela gêna pour répliquer au président Wilson quand il nous rapporta les idées de Victor Hugo.

Les dissensions de ces peuples nouveaux sont les échos des nôtres; leur faiblesse annonce la nôtre; car disposant d'un capital infiniment moindre que nous, ils apercevront plus tôt que nous les échéances de la ruine. Ils nous attribueront cette ruine, plus qu'ils ne nous attribuèrent ce qu'ils ont la bonté d'appeler leur progrès. Ils se donnent des constitutions impossibles : idées françaises ! Ils forment des programmes d'une absurdité idéale : idées françaises ! Ils ne conçoivent d'énergie civique que dans l'opposition et la sédition, ils attachent une majesté ridicule à l'idée de révolution : idées françaises ! Aux plus beaux lieux du monde, sous des cieux privilégiés, entre les ruines les mieux faites pour nous inspirer le regret, le désir de l'universelle composition ou le sentiment de l'universelle inégalité, à Athènes, à Florence, sur les eaux paisibles de Gênes, j'ai entendu des hommes dans la magnificence de l'âge où fleurit la raison et qui reproduisaient le pur type physique de la plus haute humanité, abonder en telles sottises funestes et blasphémer si cruellement toutes les conditions normales de la Prospérité qu'il m'en venait aux yeux les larmes de pitié. Les idées révolutionnaires avaient passé par là. Dans les tabernacles de l'ordre, elles ont fait régner, sous un pseudonyme français, l'anarchie et la barbarie.

Il y a pis encore. Parmi les nations aujourd'hui florissantes que leur intérêt bien compris a fini par détacher plus ou moins des barbaries dont elles furent le berceau, chez ces peuples qui, tout en paraissant attachés à la Réforme, ne s'administrent pas toujours à la protestante, beaucoup d'hommes de la dernière lie du peuple font profession de révoltés contre leurs institutions nationales. Ces sortes de factions, en quelque lieu qu'elles se forment, nous tiennent pour leurs complices et pour leurs docteurs naturels, autant que pour leurs protecteurs éventuels. Elles pensent nous honorer en nous attribuant la première responsabilité de leurs crimes et de leurs folies. Elles nous promettent avec jactance leur gratitude et leur concours à l'occasion. Cette sainte alliance des plèbes qui fonctionne depuis plus

de cent ans en notre honneur, ne nous a jamais apporté d'autres profits que la réputation d'agitateurs perpétuels avec la défiance européenne qui en ressortait nécessairement. Les forts, les gouvernants, les seuls qui comptent à l'épreuve, s'écartèrent longtemps de nous comme de redoutables pestiférés ou de malheureux impuissants.

Quant au triomphe de la canaille révolutionnaire qui nous acclama, il tarda, et, quand il advint, ne nous apporta que l'oubli, la négligence et bientôt le mépris ouvert de nos anciens amis. Devenus puissants à leur tour, ils ne recherchent que l'amitié des puissants, dont nous ne sommes plus. Telle est l'histoire des relations de la France avec les insurgés une fois nantis. Cela se vit bien pendant la dernière guerre. Comme Bonaparte, Lénine, quand on l'eut mis à la tête de son pays, ne songea qu'à s'y maintenir en négociant son entente avec ceux qu'il jugeait les maîtres du monde. Il nous laissa donc seuls et, dans l'intérêt de son peuple comme dans le sien propre, se mit au mieux qu'il put avec nos ennemis. Tel est le cinquième bienfait des idées révolutionnaires : l'anarchie qu'elles sèment vaut aux Français l'inimitié du genre humain.

Cela était inscrit dans la formule même des principes nouveaux. Il était même si facile de le prévoir que, au nom de Lénine près, toute la page qui précède se retrouverait telle quelle dans un petit écrit d'il y a vingt-trois ans[1]. Mais, qu'est-ce que ce pauvre quart de siècle de nos prévisions auprès des anticipations magnifiques des plus sages contemporains de la Constituante ou de Napoléon ! Aucun effet n'était apparu et, sur le simple aspect des causes, sur le visage de principes invoqués, notre chaos d'épreuves et de ruines fut pressenti. Ces principes étant jugés faux en eux-mêmes, insensés dans leur application légale, leurs pernicieuses conséquences pratiques étaient annoncées clairement. L'esprit pur avait vu, il avait réagi. Avant et non après l'expérience, la raison s'était révoltée : *a priori*. Nous avons remonté par induction à la cause historique de nos malheurs, mais les calculateurs politiques qui avaient vu naître cette cause en avaient déduit la chaîne évidente de ces malheurs. Une si honorable vérité de fait doit être rappelée avec

1. *Revue de l'Action française*, 15 octobre 1899.

instance et fierté. Ce n'est pas parce que la Révolution a prétendu au sceptre de la raison que la contre-révolution devrait le lui céder pour se confiner dans une vérification *a posteriori* qui ne prophétiserait que le passé. Le Play et d'autres ont pu s'en tenir là : notre empirisme organisateur se souvient de Comte qui ne craignit pas de philosopher avec toute l'âme et utilisa sagement toutes les forces de l'esprit.

L'animal à deux pieds sans plume a toujours raisonné de politique et de morale sociale. S'il n'en a pas toujours raisonné justement, c'est que les caractères d'historien critique et de logicien ne sont pas toujours réunis. Or, dans ces sortes de recherches, le logicien a besoin de l'historien critique pour se procurer les vues générales exactes qui servent de majeure à ses raisonnements. Mais quand il les a, s'il les traite et les conduit bien, il peut se prévaloir d'un degré de clarté et de certitude qui manquerait en d'autres sciences. La Physique et la Chimie étudient leur objet sans le pénétrer. Elles enregistrent des liaisons constantes, mais sont réduites à en conjecturer les raisons. Tout autant que les autres sciences d'observation, la Politique tirée de l'Histoire critique prend note de semblables retours des phénomènes pour en tirer avec certitude ses lois. Ainsi, le terme Démocratie apparu, l'histoire universelle voit accourir le terme Centralisatiou. C'est le fait, c'est la loi. Mais la cause ? Eh bien ! la Politique la voit, la sait, la dit. Elle dit ce qui rend raison du couple centralisation-démocratie, obstinément formé par la course des choses : une expérience profonde et intime lui a montré, au plus secret du cœur humain, comment la réaction des passions et des intérêts dans un parti gouvernant, où qu'il soit, quel qu'il soit, pourvu qu'il veuille être réélu, oblige l'État démocrate à surveiller, à renouveler, à fortifier sans cesse l'adhésion de ses électeurs, donc à les tenir par un étroit réseau, de plus en plus centralisé, de fonctionnaires ou de sycophantes. La psychologie de l'homme apporte ainsi une explication rationnelle qui échappe à l'éprouvette et à la cornue : *la génératrice est produite !* Mais, une fois saisie cette cause latente des effets apparents, la prévision peut se construire et la déduction s'amorcer.

Sans doute qu'à ce point le raisonnement théorique comporte une aventure à courir. Lorsqu'il parlait d'une méthode de

hautes mathématiques, Leibnitz l'appelait gravement « *aveugle ou symbolique* ». Toute logique, usant de symboles abstraits, participe des ténèbres de l'aveuglement algébrique. L'esprit y suit un mécanisme plus qu'il ne le conduit. Heureux si la machine joue bien ! Et heureux si nulle série de signes, si nul signe ne sont confondus avec leurs voisins ! A certaine distance du plancher de l'évidence immédiate il faut faire acte de foi dans l'habile instinct de l'opérateur. Toutefois, lorsque ce logicien a le sens des choses, il sait reprendre leur contact de temps à autre, soit en les observant, soit en feuilletant la merveilleuse collection d'expériences concrètes que l'Histoire critique lui permet d'interroger, et cela fait comme un rayon de jour vivant qui éclaire le tunnel de ses déductions. Certes, il irait moins loin s'il interdisait ce libre essor à la dialectique rationnelle, mais il irait moins sûrement s'il ne multipliait l'occasion d'en vérifier les produits.

* * *

« Voilà, ô Phèdre, ce dont je suis amoureux : de divisions et de « synthèses grâce auxquelles je puis être capable de parler et de « penser [1]. » L'usage alternatif de procédés si divers et si délicats charme en effet l'esprit du sage. Reste à savoir s'il est incapable d'irriter l'esprit de l'électeur souverain. Celui-ci a peine à penser que les problèmes de sa direction soient si compliqués! Je n'oublierai jamais quelle étrange et confuse colère roula dans le regard d'un de mes camarades de jeunesse, excellent homme, poète de très grand talent, démocrate dans l'âme et autodidacte fieffé, le jour où je lui fis hommage du premier-né des deux petits livres que je réunis aujourd'hui : mes maximes, contraires aux lieux communs des orateurs, les unes tirées d'Edgard Poe, les autres d'Auguste Comte ou d'Anaxagore l'avaient d'abord pétrifié, puis exaspéré.

— *Bien vraiment ?* me dit-il, *Vous croyez qu'il faut penser à tout cela pour s'y connaître en politique ?*

Sa langue, son métier qu'il possédait à fond, étaient le fruit d'une longue et ardente étude, il ne rêvait aucunement d'avoir

1. Platon *Phédon*, trad. Mario Meunier.

trouvé toute sa poésie dans son cœur : nul romantisme à cet égard ! Ni Rousseau ni Hugo ne lui avaient fait croire que l'inspiration dût lui suffire. Mais il croyait à la vertu de l'improvisation politique, lui qui en art pensait comme Chénier et Racine, comme Dante et Mistral. Je le sentais haïr l'élan qui me portait à éprouver par la réflexion et l'histoire les idées proposées pour la conduite du peuple français. Il répétait :

— *Non, croyez-vous, qu'il faille penser à tout cela ?*

J'ai eu le malheur de le croire, sans avoir le bonheur de persuader ni mon ami ni notre peuple. Devant la ceinture de tombes qui borde la frontière sans la protéger, devant ces factions que l'Argentier manœuvre au profit d'étrangers, nos ennemis ou nos rivaux, la tristesse de la prévision perdue oblitère la joie des évidences confirmées. Cependant les esprits, parfois inattentifs, m'ont rarement été hostiles. Ils ne m'en ont pas voulu de mes conclusions. Elle ne présentaient d'ailleurs rien d'offensant pour leurs habitudes, car enfin je ne proposais de sacrifier que le mythe d'une souveraineté politique dont personne ne se soucie. L'ami dont je viens de redire l'amère et ombrageuse interrogation ne cédait point à la volonté de défendre la liberté de son esprit ou de sa vie contre ma tyrannie ou celle d'un autre. Ni à lui ni à personne, le régime démocratique ne donnait plus aucune sensation spécifique de liberté. Placé comme il l'était, mon ami devait obéir au sergent de ville, au percepteur, au bureau de recrutement. Que ce fût par la loi d'un roi ou par celle d'une assemblée à l'élection de laquelle il n'avait qu'une part infime ou nulle, l'obéissance due ne variait pas : même, la somme des incommodités ressenties devait être supérieure à celle qu'avait pu éprouver son arrière-grand-père, artisan provençal assis sur de bonnes coutumes, armé de franchises consacrées par les mœurs... Mais le bien qu'il protégeait contre moi était d'un autre ordre. Il m'en voulait de savoir ce qu'il ignorait avec délices et de prétendre l'en instruire, par dessus le marché ! Il m'opposait une libre volonté de ne pas voir, une liberté de ne rien savoir.

Ce point de vue met assez plaisamment d'accord les partisans de l'induction en politique avec ceux de la déduction : mon démocrate ne voulait de l'une ni de l'autre. Je m'étonnai de son état d'esprit. La vie m'a fait voir qu'il est fréquent et même

qu'il s'accentue et qu'il s'aggrave. Rien de plus naturel au bonhomme Démos, c'est-à-dire à vous et à moi quand on nous tire de notre affaire ou de notre plaisir! Oui, c'est à cette sorte d'incuriosité hermétique, voluptueuse, et facilement irritable, qu'aboutit, dans la multitude profonde, ce régime de démocratie lettrée qu'enivrèrent à son départ toutes les tentations de la connaissance. Ce qui formait, il y a dix ans, le « parti de l'Intelligence » en Russie vient d'y massacrer, de son propre aveu, trois cent cinquante-cinq mille deux cent cinquante intellectuels. Ni les intérêts de la Révolution ne sont intellectuels, ni les intérêts de l'Intelligence ne sont révolutionnaires. La Russie s'est trompée deux fois. Le désir de savoir quand il est sincère nécessite les acquêts de la tradition (pour ne pas piétiner) et le maintien de l'ordre (afin de durer). Cela est bien sensible par la confession du jeune héros de la *Chronique d'une génération*[1]: l'ambition de savoir, ressentie avec force, logique, esprit pratique, l'a conduit à la philosophie de la royauté.

Cette autorité vivante et sage, dont tout dépend, il reste à la reconstituer. Elle absente, le goût d'ignorer prévaudra. Sans son autorité, les arts, les lettres, les sciences seraient entraînées sur la même pente déclive que leurs génératrices illustres: la nation, l'Etat, la société, le capital de la Civilisation générale. Déjà, la décadence de toutes ces humanités montre que l'avenir, l'avenir de l'intelligence française et celui de l'esprit occidental tout entier, s'assombrit encore. Il ne faut pas dissimuler que l'on court le risque de voir ainsi s'éteindre l'homme même, l'homme politique et l'homme raisonnable, l'homme artiste et l'homme chanteur. Qui prolonge la double courbe romantique et révolutionnaire ouvre à l'Esprit une ample liberté de mourir.

1. *D'un siècle à l'autre,* par Georges Valois.

L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE

SUIVI DE

AUGUSTE COMTE — LE ROMANTISME FÉMININ
MADEMOISELLE MONK — L'INVOCATION A MINERVE

A

RENÉ-MARC FERRY

EN SOUVENIR DE « MINERVA »

QU'IL A FONDÉE ET DIRIGÉE

MON cher ami, j'hésitais bien à vous offrir ce petit livre qui me vaudra la calomnie des pires et l'inattention des meilleurs, qui ne sera pas lu par les intéressés, ou qui sera moqué par ceux qu'il voudrait avertir. Mais vous êtes du petit nombre qui s'occupe d'avoir raison. Peu vous importe de savoir si nous serons bien vieux ou si nous serons morts quand l'événement nous apportera son témoignage! Les trois quarts de ces feuilles sont déjà tout à vous. Vous me les avez demandées, en fondant *Minerva* qui les a publiées, vous avez voulu les avoir recueillies en volume. Tous les risques vous tentent. Je publie ma reconnaissance et notre amitié.

I

Minerva n'a pas eu le sérieux bonheur de vieillir[1]. Mais cinq trimestres lui suffirent pour plaire et pour déplaire considérablement. Du premier jour, elle eut en partage l'éclat. *Minerva* fut splendide. Vous lui aviez donné tous les avantages extérieurs qui contribuent à rendre douce une bonne lecture; mais, si j'ai bien compris la manière dont fut dirigée *Minerva*, ce qui manque de solidité vous aurait déplu. Vous vous appliquiez à produire des spécialités fortes, initiant le grand public au dernier état des questions. Dans son langage simple et

1. *Minerva* parut du 1er mars 1902 au 15 mai 1903.

clair, *Minerva* voulait rendre tour à tour les services d'une *Revue philosophique*, d'une *Revue d'histoire*, même d'une *Revue critique*. Elle y mettait l'entrain et la verve de sa jeunesse. Belle et vive, enivrée des passions de l'intelligence, on peut dire qu'elle a aimé la justesse, la raison et la vérité. Très beaux mots à graver sur le marbre d'une épitaphe ! Mais celle-ci comporte également de très beaux noms. Vos collaborateurs furent en nombre, et bien choisis. Vous aviez Paul Bourget, et Maurice Barrès. Vous aviez Maurice Croiset, le général Bonnal, Gebhart, Sorel, Frantz Funck-Brentano. Vous aviez Moréas, Plessis et Lionel des Rieux. Vous aviez Faguet et Bainville. Vous aviez Charles le Goffic, Pierre Gauthiez, Henry Bordeaux., Le ciel, qui vous avait conduit chez M. Albert Fontemoing, paraissait disposé à répondre à vos soins habiles ;

D'un dextre éclair...

Nous obtînmes notre miracle. A peine étions-nous annoncés, le sol gallo-romain d'une vieille ville de France s'entr'ouvrit, on vous informa qu'une Pallas de marbre, entière et fort bien conservée, venait d'être rendue au jour. Le présage fut interprété comme heureux. Il l'était. La déesse tendrement invoquée[1] assista la revue qui se publiait sous son nom. Elle nous épargna les erreurs à la mode, en nous accordant la connaissance et le sentiment de sa tradition.

Notre chimère fut de croire à la durée d'un coup de bonheur. Nous nous étions imaginé que l'olivier d'Attique et le laurier latin, unis à la mode française, feraient immanquablement accourir les honnêtes gens. Nous ne tenions pas compte d'un petit fait. Les honnêtes gens étaient morts. Cette société polie et cultivée qui fut la parure et le charme de l'ancienne vie de Paris n'existe plus. Les étrangers le disent et l'écrivent depuis trente ans. Mais nous ne voulions pas le croire. Plus que nous tous vous refusiez d'accepter pareille disgrâce. Votre optimisme naturel nous pénétrait.

Tout compte fait, vous êtes trop bon pour votre siècle, mon cher ami. Examinons-le de plus près. Commençons par ce qui subsiste du vieux monde français. Nous rencontrerons des

1. Voyez la conclusion : *Invocation à Minerve*.

amateurs de musique, des collectionneurs de peinture, d'armes et d'autres bibelots. L'histoire garde ses fidèles, et aussi la pure science. Ce que nous aurons peine à trouver en un siècle où tout le monde écrit et discute, ce qui ne s'y rencontre à peu près nulle part, c'est l'amour éclairé des lettres, à plus forte raison le goût de la philosophie. Ni le *Discours sur la méthode* ni l'*Augustinus* n'auraient beaucoup de lecteurs ou même de lectrices parmi nos personnes de qualité, qui vont écouter M. Ferdinand Brunetière. La notion d'un certain jeu supérieur de l'esprit est donc perdue complètement. Les livres, les vrais livres sont complètement délaissés, et voilà un bien mauvais signe! Je ne fais tort ni aux arts ni à la science. Il est cependant vrai que ces puissantes disciplines ont besoin des lettres humaines. Exactement, elles en ont besoin *pour se penser*. Elles attendent de l'expression littéraire un charme lumineux et une influence sublime qui paraissent tenir à la dignité du langage plus encore qu'à la beauté magnifique du style. Les échecs, les reculs du livre intéressent, au plus vif et au plus sensible, notre civilisation : le goût, les mœurs, la pensée même ! Je voudrais me tromper : mais, après tant de siècles de vie intellectuelle très raffinée, une haute classe française qui n'aime plus à lire me semble près de son déclin.

On dit que la culture passe de droite à gauche, et qu'un monde neuf s'est constitué. Cela est bien possible. Mais les nouveaux promus sont aussi des nouveaux venus, à moins qu'ils ne soient leurs clients ou leurs valets, et ces étrangers enrichis manquent terriblement, les uns de gravité, de réflexion, sous leur apparence pesante, et les autres, sous leur détestable faux vernis parisien, de légèreté, de vraie grâce. Je trouve superficiel leur esprit si brutal! Si pratiques, si souples, ils laissent échapper le cœur et la moelle de tout. Comment ces gens-là auraient-ils un goût sincère pour nos humanités? Qu'est-ce qu'ils peuvent en comprendre? Cela ne s'apprend point à l'Université. Tous les grades du monde ne feront pas sentir à ce critique juif, d'ailleurs érudit, pénétrant, que, dans BÉRÉNICE, *« lieux charmants où mon cœur vous avait adorée »* est une façon de parler qui n'est point banale, mais simple, émouvante et très belle. Le mauvais goût des nouveaux maîtres nous fait descendre un peu plus bas que la rusticité ou

la légèreté de l'ancienne aristocratie. Eux aussi préfèrent au livre le salon de peinture et l'art industriel. Mais rendons-leur cette justice : un vieux tact mercantile leur a donné le sentiment des valeurs personnelles. Nos Juifs se trompent rarement sur le prix d'une intelligence. Ils ne commettraient pas les erreurs, les oublis et ces confusions pitoyables où se laisse égarer la bonne foi de nos amis.

Mais qu'importe, mon cher ami? les barbares sont les barbares, et nos amis sont nos amis! Même aveugles, même un peu morts, c'était à eux que nous destinions *Minerva*. Nous les aurions certainement suspendus à nos feuilles, comme l'exemple de l'*Action française*[1] le prouve bien, si nous avions rempli vos livraisons de la querelle des intérêts ou des sentiments nationaux. Peut-être rendions-nous un service égal en proposant dans *Minerva* des renseignements, des clartés, sur autre chose que la politique pure. Notre grande utilité était là. Une revue de tradition et de sentiment purement français, mais libre, mais laïque et qui se dévouerait à la seule littérature! La dureté des temps s'est opposée à ce beau rêve. Observez qu'il en fut de même à peu près partout. De très grandes publications, qui se distinguaient autrefois par l'étude et la méditation désintéressées, prennent la croix ou le turban et partent pour la guerre. Cette guerre doit être de première nécessité, puisqu'on la déclare de toute part et qu'il faut se jeter dans un camp ou dans l'autre. De longtemps, on ne saura plus se promener en discutant sous le platane. Votre gymnase de critiques, d'historiens et de psychologues eût été fréquenté aux matins de la préparation et de l'exercice. Aujourd'hui, chacun s'est armé et entraîné. Tout est prêt. A l'action! et je ne demande pas mieux. Mais ce ne sera point sans tourner des yeux de regret vers la noble palestre et le généreux pentathle de *Minerva*. Écrivains et public y seraient devenus meilleurs.

1. L'*Action française* est la revue de philosophie politique publiée sous la direction de M. Henri Vaugeois, et à laquelle collaborent des nationalistes de toute origine ; Léon de Montesquiou, Lucien Moreau, Jacques Bainville, le marquis de la Tour du Pin, Louis Dimier, Richard Cosse, Augustin Cochin, Lucien Corpechot, Antoine Baumann, Robert Launay, Xavier de Magallon, Henri Mazel, ainsi que l'auteur de ce livre.

II

Nul esprit ne peut se flatter d'une connaissance vraiment satisfaisante et certaine de l'avenir. Prévoir, essayer même de prévoir est une maladie du cœur. Nous l'avons reçue de nos mères avec les inquiétudes que leur inspirait notre vie. L'avenir, c'est de la crainte ou de l'espérance. Mais on peut craindre à juste titre et espérer à contresens. Où n'atteint pas la précision de la science, l'appréciation délicate du jugement et de la raison, un mélange d'intuition et de calcul peuvent entrevoir et saisir ce que vaut promesse ou menace. J'avouerai que le meilleur guide en ces sortes d'enquêtes est encore un refrain du poète de ma Provence : « *L'amour mène et l'art nous seconde.* » Gardez-vous donc bien d'être dupe de la sécheresse et du tour abstrait de ce petit livre. La philosophie n'y paraît que pour éclaircir et fixer le sentiment.

Heureux qui songe de sang-froid aux profonds changements qui s'opèrent autour de nous! Je ne suis pas ce contemplateur altissime. Le spectacle est trop beau et trop riche d'indications, n'y voulût-on frémir que de l'enthousiasme de la curiosité. Mais nous n'en sommes plus, ni vous, ni moi, mon cher ami, à la belle saison où l'œil ne peut se distinguer des chaudes couleurs qu'il admire. Voici la vie, l'expérience. Et voici la faiblesse humaine enfin sentie. La sensibilité se mêle à la pensée. Elle organise de profonds retours sur nous-mêmes : ce mécanisme des mœurs modernes qui s'institue! cette distribution nouvelle des énergies, qui tend à effacer vie moyenne et classes moyennes! ce char électrique qui passe, redivisant le monde en plèbe et en patriciat! Il faut être stupide comme un conservateur ou naïf comme un démocrate pour ne pas sentir quelles forces tendent à dominer la Terre. Les yeux créés pour voir ont déjà reconnu les deux antiques forces matérielles : l'Or, le Sang.

En fait, un homme d'aujourd'hui devrait se sentir plus voisin du xe siècle que du xviiie. Quelques centaines de familles sont devenues les maîtrosses de la planète. Les esprits simples qui s'écrient : *Révoltoon-nous*, *renversons-les*, oublient que l'expérience de la révolte a été faite en France, il y a cent

quinze ans, et qu'en est-il sorti ? De l'autorité des princes de notre race, nous avons passé sous la verge des marchands d'or, qui sont d'une autre chair que nous, c'est-à-dire d'une autre langue et d'une autre pensée. Cet Or est sans doute une représentation de la Force, mais dépourvue de la signature du fort. On peut assassiner le puissant qui abuse : l'Or échappe à la désignation et à la vengeance. Ténu et volatil, il est impersonnel. Son règne est indifféremment celui d'un ami ou d'un ennemi, d'un national ou d'un étranger. Sans que rien le trahisse, il sert également Paris, Berlin et Jérusalem. Cette domination, la plus absolue, la moins responsable de toutes, est pourtant celle qui prévaut dans les pays qui se déclarent avancés. En Amérique elle commence à peser sur la religion, qui ne lui échappe en Europe qu'en se plaçant sous la tutelle du pouvoir politique, quand il est fondé sur le Sang.

Sans doute, le catholicisme résiste, et seul : c'est pourquoi cette Église est partout inquiétée, poursuivie, serrée de fort près. Chez nous, le Concordat l'enchaîne à l'État qui, lui-même, est enchaîné à l'Or, et nos libres penseurs n'ont pas encore compris que le dernier obstacle à l'impérialisme de l'Or, le dernier fort des pensées libres est justement représenté par l'Église qu'ils accablent de vexations ! Elle est bien le dernier organe autonome de l'esprit pur. Une intelligence sincère ne peut voir affaiblir le catholicisme sans concevoir qu'elle est affaiblie avec lui : c'est le spirituel qui baisse dans le monde, lui qui régna sur les argentiers et les rois ; c'est la force brutale qui repart à la conquête de l'univers.

Heureusement, la force conquérante n'est pas unique. Le Sang et l'Or luttent entre eux. L'Intelligence garde un pouvoir, celui de choisir, de nommer le plus digne et de faire un vainqueur. Le gardera-t-elle toujours ? Le gardera-t-elle longtemps ? Les idées sont encore des forces par elles-mêmes. Mais dans vingt ans ? mais dans trente ans ? S'il leur convient d'agir, de produire une action d'éclat, elles seront sages et prudentes de faire vite. L'avenir leur échappe, hélas !

III

Cette position du problème gênera quelques charlatans qui ont des intérêts à cacher tout ceci. Ils font les dignes et les libres, alors qu'ils ont le mors en bouche et le harnais au dos. Ils nient la servitude pour en encaisser les profits, de la même manière qu'ils poussent aux révolutions pour émarger à la caisse du Capital. Un critique vénal, qui dénonce la littérature industrielle et qui la pratique, m'a déjà reproché de diminuer la fonction des écrivains et de me montrer complaisant envers les pouvoirs. Il faut répondre aux misères par le mépris. Constater la puissance, ce n'est pas la subir, c'est se mettre en mesure de lui échapper. Mais on la subit, au contraire, lorsqu'on la nie par hypocrite vanité.

Rien n'est plus faux que la profonde sécurité générale. Les promesses de barbarie et d'anarchie compensent largement les autres, et, la plupart de ceux qui disent le contraire étant payés pour nous mentir, il ne faut les entendre que pour les comprendre à rebours. Ah! que l'Intelligence use vite de ce qui lui reste de forces! Qu'elle prenne parti! Qu'elle décide, qu'elle tranche entre l'Usurier et le Prince, entre la Finance et l'Épée! On l'a vu : la nature des deux puissances en conflit lui donne à elle, à elle seule, une faculté surhumaine, le don féerique de créer ou de déterminer une belle chose, quelque chose de purement, d'uniquement beau. Dans notre France des premières années du XXe siècle, l'Intelligence peut préférer, exalter et par là faire triompher, aux dépens d'un métal ou d'un papier sans âme, la Force lumineuse et la chaleur vivante, celle qui se montre et se nomme, celle qui dure et se transmet, celle qui connaît ses actes, qui les signe, qui en répond.

L'or, divisible à l'infini, est aussi diviseur immense : nulle patrie n'y résista. Je ne méconnais point l'utilité de la richesse pour l'individu. L'intérêt de l'homme qui pense peut être d'avoir beaucoup d'or, mais l'intérêt de la pensée est de se rattacher à une patrie libre, telle que la peut seule maintenir l'héréditaire vertu du Sang. Dans cette patrie libre, la pensée réclame pareillement de l'ordre, celui que le Sang peut fonder et maintenir. Quand donc l'homme qui pense aura sacrifié les

commodités et les plaisirs qu'il pourrait acheter à la passion de l'ordre et de la patrie, non seulement il aura bien mérité de ses dieux, mais il se sera honoré devant les autres hommes, il aura relevé son titre et sa condition. L'estime ainsi gagnée rejaillira sur quiconque tient une plume. Devenue le génie sauveur de la cité, l'Intelligence se sera sauvée elle-même de l'abîme où descend notre art déconsidéré.

La seconde moitié de ce petit livre est un cahier de notes relatives à l'exécution de ce dessein.

Avant de réorganiser la France moderne, l'élite des esprits français doit rétablir la discipline de sa propre pensée. Comment ? cela ne fait aucune difficulté pour les catholiques; ceux qui veulent guérir de misère logique n'ont qu'à utiliser les ressources que leur présente l'économie intime de leur religion. Mais j'ai résumé pour les autres la règle magnifique instituée par le génie d'Auguste Comte sous le nom de Positivisme.

Parce que la rigueur de cet appareil de redressement peut faire dire aux esprits timides et aux cœurs faibles : *Mieux vaut le mal,* j'ai fait suivre la traduction d'Auguste Comte de quelques études précises, et faites sur le vif, de ce mal romantique et révolutionnaire. Mes doux monstres à tête de femmes n'effraieront sans doute personne. Peut-être feront-ils réfléchir un petit nombre d'intelligences libres et de volontés courageuses.

Rien n'est possible sans la réforme intellectuelle de *quelques-uns*. Mais ce petit nombre d'élus doit bien se dire que, si la peste se communique par la simple contagion, la santé publique ne se recouvre pas de même manière. Leurs progrès personnels ne suffiront pas à déterminer un progrès des mœurs. Et d'ailleurs ces favorisés, fussent-ils les plus sages et les plus puissants, ne sont que des vivants destinés à mourir un jour; eux, leurs actes et leurs exemples ne feront jamais qu'un moment dans la vie de leur race, leur éclair bienfaisant n'entr'ouvrira la nuit que pour la refermer, s'ils n'essayent d'y concentrer en des institutions un peu moins éphémères qu'eux le battement furtif de la minute heureuse qu'ils auront appelée sagesse, mérite ou vertu. Seule, l'institution, durable à l'infini, fait durer le meilleur de nous. Par elle, *l'homme s'éternise :*

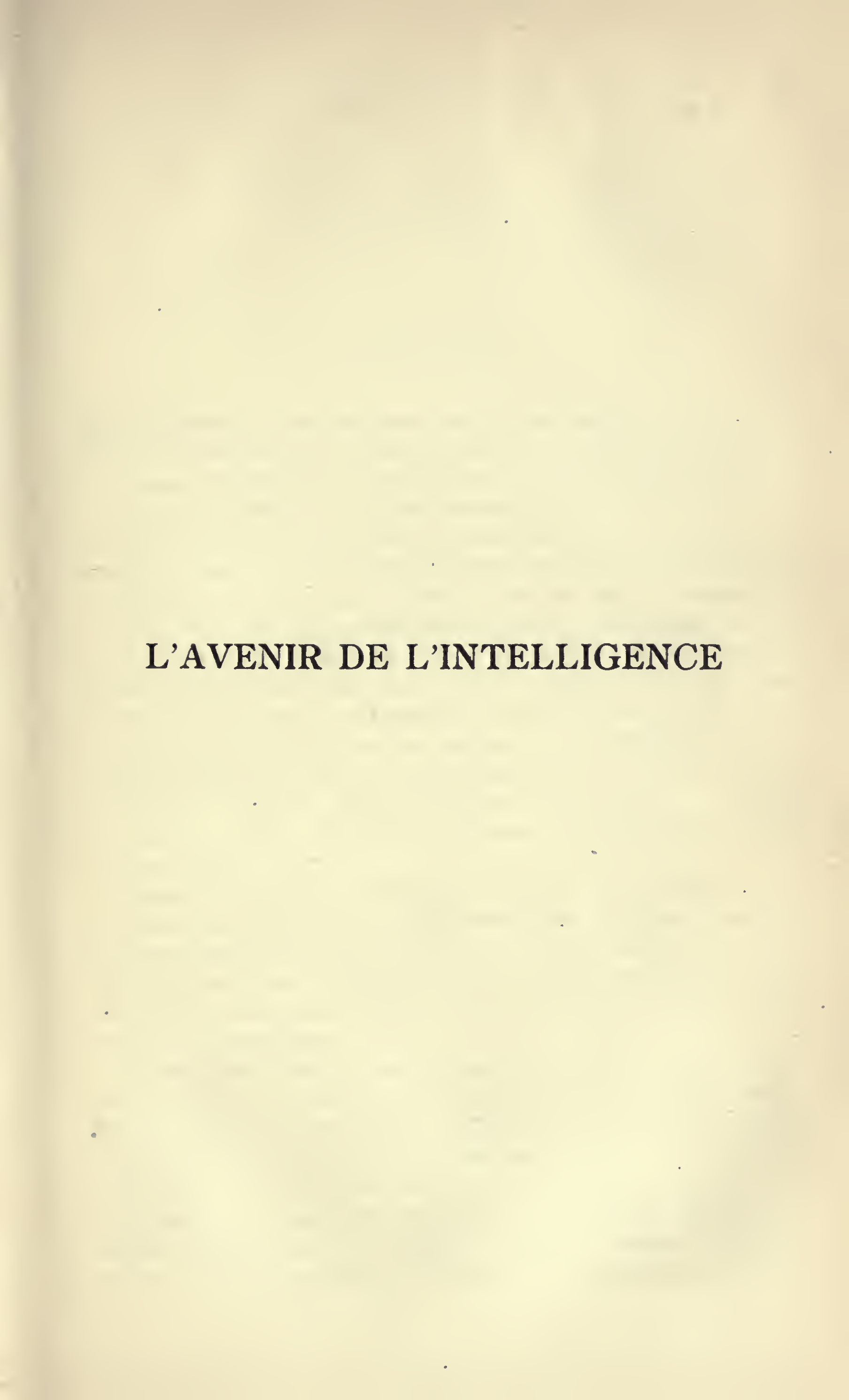
son acte bon se continue, se consolide en habitudes qui se renouvellent sans cesse dans les êtres nouveaux qui ouvrent les yeux à la vie. Un beau mouvement se répète, se propage et renaît ainsi indéfiniment. Si l'on veut éviter un individualisme qui ne convient qu'aux protestants, LA QUESTION MORALE REDEVIENT QUESTION SOCIALE : point de mœurs sans institutions. Le problème des mœurs doit être ramené sous la dépendance de l'autre problème, et ce dernier, tout politique, se rétablit au premier plan de la réflexion des meilleurs.

Je n'ai pas essayé de résoudre ici ce problème. Je l'ai supposé résolu. J'ai supposé ma solution démontrée, ou, pour mieux dire, mes démonstrations connues[1]. Je me suis appliqué simplement à rendre confiance à ceux qui, admettant cette solution pour la vraie, concluent piteusement qu'elle n'est pas possible. Mon chapitre final, *Mademoiselle Monk,* invite le lecteur à considérer la façon dont les événements se suivent dans la vie du monde, et tous les merveilleux partis que l'industrie de l'homme peut en tirer. L'homme d'action n'est qu'un ouvrier dont l'art consiste à s'emparer de fortunes heureuses. Mais cette matière première lui est donnée avec abondance et fertilité à travers l'espace sans bornes, sur les flots sans nombre du temps.

Je comprends qu'un être isolé, n'ayant qu'un cerveau et qu'un cœur, qui s'épuisent avec une misérable vitesse, se décourage et, tôt ou tard, désespère du lendemain. Mais une race, une nation sont des substances sensiblement immortelles! Elles disposent d'une réserve inépuisable de pensées, de cœurs et de corps. Une espérance collective ne peut donc pas être domptée. Chaque touffe tranchée reverdit plus forte et plus belle. Tout désespoir en politique est une sottise absolue.

1904-1905.

1. Mon ami M. Lucien Moreau me fait l'honneur de réunir en un *corps* d'ouvrage, qui paraîtra bientôt, l'ensemble de ces démonstrations aujourd'hui dispersées dans *l'Enquête sur la Monarchie* de *la Gazette de France* et à *l'Action française.* [La publication de ce grand travail fut annoncée à la *Bibliographie de la France* ; elle fut ajournée lors de la transformation de la revue *l'Action française* en organe quotidien. Ce souvenir me donne enfin l'occasion d'adresser le témoignage de ma gratitude profonde à mon ami M. Lucien Moreau : jusqu'au 2 août 1914, tous mes livres lui doivent le concours de suggestions précieuses et de révisions attentives : cela est particulièrement vrai de celui-ci.] (Note de 1917.)



L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE

L'ILLUSION

Un écrivain bien médiocre, mais représentatif, est devenu presque fameux pour ses crises d'enthousiasme toutes les fois qu'un membre de la République des lettres se trouve touché, mort ou vif, par les honneurs officiels. Tout lui sert de prétexte, remise de médaille, érection de statue, ou pose de plaque. Pourvu que la cérémonie ait comporté des uniformes et des habits brodés, sa joie naïve éclate en applaudissements.

— Y avez-vous pris garde ? dit-il, les yeux serrés, le chef de l'État s'était fait représenter. Nous avions la moitié du Conseil des ministres et les deux préfets. Tant de généraux ! Des régiments avec drapeau, des musiciens et leur bannière. Sans compter beaucoup de magistrats en hermine et de professeurs, ces derniers sans leur toge, ce qui est malheureux. — Et les soldats faisaient la haie ? — Ils la faisaient. — En armes ? — Vous l'avez dit. — Mais que disait le peuple ? — Il n'en croyait pas ses cent yeux !

« Pareille chose ne se fût jamais vue voilà six-vingt ans : des tambours, du canon et le déplacement des autorités pour un simple gratte-papier ! Jadis, un bon soldat, un digne commis aux gabelles purent ambitionner ces honneurs; les auteurs, point. Ces amuseurs n'étaient pris au sérieux que d'un petit cercle condescendant.

« Grâce aux dieux, la corporation écrivante se trouve égalée désormais aux premiers de l'État. Elle les passe même tous. Ils ne sont que des membres, et elle est leur tête superbe. Rien ne nous borne. Rien ne nous manque non plus : nous avions les plaisirs de la vie intellectuelle, il s'y ajoute la satisfaction des grandeurs selon la chair, pouvoir et richesse. Les Lettres et les Sciences mènent à tout. Comptez combien d'anciens élèves de l'École normale, de l'École des Chartes ou de l'École

des hautes études devinrent présidents d'Assemblée, ministres d'État ! Nulle dignité ne nous pare, et c'est nous qui la relevons quand nous daignons en accepter une.

« Comment ne régnerions-nous pas ? Le plus certain des faits est que nous vivons sous un gouvernement d'opinion ; or, cette opinion, nous en sommes les extracteurs et les metteurs en œuvre. Nous la dégageons de l'inconscient où elle sommeille et nous la modelons en formules pleines de vie. Mieux que cela. A la lettre, nous la faisons, nous la mettons au monde. Par cette fille illustre, simple et sonore répercussion de notre pensée, une force des choses nous rend maîtres de tout.

« Il faut le dire sans surprise. La puissance que nous exerçons est la seule bien légitime. Soyons plutôt surpris qu'on lui mette une borne. Mais les bornes disparaîtront. Le flot de notre fortune monte toujours. Le règne de l'Esprit sur les multitudes s'annonce, le Dieu nouveau s'installe sur son trône immortel. Rangés sous les pieds de ce monarque définitif, les Forts des anciens jours, les débris des pouvoirs matériels détruits, ceux qui représentaient soit l'énergie brutale, soit la ruse enrichie, soit l'héritage perpétué de l'une ou de l'autre ou de leur alliance, les dominateurs foudroyés en sont à attendre les ordres que leur dicte notre Sagesse. En lui faisant la cour, en devenant nos plus diligents serviteurs, ils espèrent se laver des crimes passés. Voilà qui vaut mieux que le rêve des premiers poètes. Le fer du glaive n'est point changé en fer de charrue : l'instrument se met au service d'un peu de substance pensante, il obéit aux injonctions de notre encre d'imprimerie. N'en doutons plus, rendons justice à l'aurore des temps nouveaux. »

— Et ce n'est qu'évidence pure ! » ajoute le simple docteur, qui n'est point seul dans sa croyance : des esprits aussi dénués de candeur que M. Georges Clemenceau osent écrire, peuvent écrire « que la souveraineté de la force brutale est en voie de disparaître et que nous nous acheminons, non sans heurts, vers la souveraineté de l'intelligence ».

Je ne demande pas s'il faut souhaiter ce régime. La dignité des esprits est de penser, de penser bien, et ceux qui n'ont point réfléchi au véritable caractère de cette dignité sont seuls flattés de la beauté d'un rêve de domination. Les esprits aver-

tis feront la grimace et remercieront. Il ne s'agit point de cela, dans ce petit traité! Car, de quelque façon qu'on y soit sensible, qu'on sourie d'aise ou qu'on soit choqué, nulle conception de l'avenir n'est plus fausse, bien qu'on nous la présente avec autant de netteté que de chaleur. Sans doute les faits qui la fondent ont une couleur de justesse. Mais est-ce qu'on les interprète bien ? Les comprend-on ? Les voit-on même ? Les nomme-t-on exactement ?

Oui, la troupe suit le convoi des auteurs célèbres ; on décore, on honore, on *distingue* aux frais du Trésor ceux d'entre nous qui semblent s'élever du commun. Ce sont des faits ; mais tous les faits veulent être éclaircis par des faits antérieurs ou contemporains, si l'on tient à les déchiffrer.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

I. — GRANDEURS PASSÉES

Tout d'abord, précisons. Nous parlons de l'Intelligence, comme on en parle à Saint-Pétersbourg, du métier, de la profession, du parti de l'Intelligence. Il ne s'agit donc pas de l'influence que peut, en tout temps, acquérir par sa puissance l'intelligence d'un lettré, poète, orateur, philosophe ; la magie de la parole, la fécondité de la vie et de la pensée sont des forces comme les autres ; si elles sont considérables ou servies par les circonstances, elles entrent dans le jeu des autres forces humaines et *donnent* le plus ou le moins suivant elles et suivant le sort. Un juriste dirait : voilà des *espèces*. Un casuiste : des *cas*. Nous traitons du *genre* écrivain.

Un saint Bernard, pénétrant un milieu quelconque, y agira toujours et, comme dit le peuple, il y *marquera* à coup sûr. Un esprit de moitié moins puissant que ne le fut celui de saint Bernard, mais soutenu, servi par une puissante collectivité telle que l'Église chrétienne, dégagera de même, et dans tous les cas, une influence appréciable. Mais le sort des individus d'exception, fussent-ils gens de plume, et le sort des grandes collectivités morales ou politiques dans lesquelles un homme de lettres peut être enrôlé, n'est pas ce que nous examinons à présent. Nous traitons de la destinée commune aux hommes de lettres, du sort de leur corporation et du lustre que lui valut le travail des deux derniers siècles.

Ce lustre n'est pas contestable ; nous fîmes tous fortune il y a quelque deux cents ans. Depuis lors, avec tout le savoir-faire ou toute la maladresse du monde, né bien ou mal, pauvre ou riche, entouré ou seul, et de quelque congrégation ou de quelque localité qu'il soit originaire, un homme dont on dit

qu'il écrit et qu'il se fait lire, celui qui est classé dans la troupe des mandarins a reçu de ce fait un petit surcroît de crédit. Avec ou sans talent il circula, il avança plus aisément, car on s'écartait devant lui comme autrefois devant un gentilhomme ou devant un prêtre. Quelque chose lui vint qui s'ajoutait à lui. On le craignit, on l'honora, on l'estima, on le détesta ; de tous ces sentiments fondus en un seul s'exhalait une sorte d'estime amoureuse et jalouse pour le genre de pouvoir ou d'influence que sa profession semblait comporter. Il avait l'auréole et, si quelque uniforme l'avait fait reconnaître des populations, c'est à lui qu'on aurait fait les meilleurs saluts.

II. — DU XVIe SIÈCLE AU XVIIIe

L'histoire de notre ascension professionnelle a été faite plusieurs fois. Il n'y a, je suppose, qu'à en rappeler la rapidité foudroyante. Au XVIIe siècle, les dédicaces de Corneille, les sombres réticences de La Bruyère, la triste et boudeuse formule du vieux Malherbe, qu'un poète n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles, permettent de nous définir la condition d'un homme qu'élevait et classait la seule force de son esprit.

On fera bien d'apprendre la langue du temps avant de conclure d'une phrase ou d'une anecdote que c'était une condition toute domestique. Ni l'éclat, ni l'aisance, ni la décence, ni, à travers tous les incidents naturels à une carrière quelconque, l'honneur proprement dit n'y faisaient défaut. Le rang était considérable, mais subordonné. Les Lettres faisaient leur fonction de parure du monde. Elles s'efforçaient d'adoucir, de polir et d'amender les mœurs générales. Elles étaient les interprètes et comme la voix de l'amour, l'aiguillon du plaisir, l'enchantement des lents hivers et des longues vieillesses ; l'homme d'État leur demandait ses distractions, et le campagnard sa société préférée ; elles ne prétendaient rien gouverner encore.

La Renaissance avait admis un ordre de choses plus souple et moins régulier ; le roi Charles IX y passait au poète Ronsard

des familiarités que Louis XIV n'eût point souffertes. Cependant, au XVIe siècle comme au XVIIe, les orateurs, les philosophes, les poètes observèrent les convenances naturelles et, lorsqu'ils agitèrent de la meilleure constitution à donner à l'État, c'était presque toujours en évitant de rechercher l'application immédiate et la pratique sérieuse. Leurs esprits se jouaient dans des combinaisons qu'ils sentaient et nommaient fictives. Ils laissaient la politique et la théologie à ceux qui en faisaient état. Tirons notre exemple du plus délicat des sujets, de l'ordre religieux : Ronsard et ses amis pouvaient se réunir pour offrir des libations à Bacchus et aux Muses, et feindre même de leur immoler un bouc qu'ils chargeaient de bandelettes et de guirlandes ; quand il conte cette histoire de sa jeunesse, et d'un temps où la querelle de religion n'existait pas encore, le poète a bien soin de spécifier que c'était par amusement ; on n'avait pas songé, en se couronnant des fleurs de la fable, à faire vraiment les païens, non plus qu'à s'écarter des doctrines de l'Évangile.

Voilà la mesure et le trait. Les Lettres sont un noble exercice, l'art une fiction à laquelle l'esprit s'égaye en liberté. Les effets sur les mœurs sont donc indirects et lointains. On les saisit à peine. L'écrivain et l'artiste ne peuvent en tirer ni vanité ni repentir. Ils en sont ignorants autant qu'innocents. Plaire au public, se divertir entre eux, c'est le but unique. La Fontaine ne savait guère que son livre de Contes eût fait songer à mal. Ils ne se doutent qu'à demi de leur influence sur le public. S'ils déterminent quelque altération ou quelque réforme, c'est, à peu près, à leur insu.

III. — LES LETTRÉS DEVIENNENT ROIS

Or, c'est, tout au contraire, la réforme, le changement des idées admises et des goûts établis qui fut le but marqué des écrivains du XVIIIe siècle.

Leurs ouvrages décident des révolutions de l'État. Ce n'est rien de le constater : il faut voir qu'avant d'obtenir cette auto-

rité, ils l'ont visée, voulue, briguée. Ce sont des mécontents. Ils apportent au monde une liste de doléances, un plan de reconstitution.

Mais ils sont aussitôt applaudis de ce coup d'audace. Le génie et la modestie de leurs devanciers du grand siècle avaient assuré leur crédit. On commence par les prier de s'installer. On les supplie ensuite de continuer leur ouvrage de destruction réelle, de construction imaginaire. Et la vivacité, l'esprit, l'éloquence de leurs critiques leur procure la vogue. Jusqu'à quel point? Cela doit être mesuré au degré de la tolérance dont Jean-Jacques réussit à bénéficier. Il faut se rappeler ses manières, ses goûts et toutes les tares de sa personne. Que la société la plus parfaite de l'Europe, la première ville du monde l'aient accueilli et l'aient choyé; qu'il y ait été un homme à la mode; qu'il y ait figuré le pouvoir spirituel de l'époque; qu'un peuple tributaire de nos mœurs françaises, le pauvre peuple de Pologne, lui ait demandé de rédiger à son usage une « constitution », cela en dit plus long que tout. Charles-Quint ramassa, dit-on, le pinceau de Titien; mais, quand Titien peignait, il ne faisait que son métier, auquel il excellait. Quand Rousseau écrivait, il usurpait les attributs du prince, ceux du prêtre et ceux même du peuple entier, puisqu'il n'était même point le sujet du roi, ni membre d'aucun grand État militaire faisant quelque figure dans l'Europe d'alors. L'élite politique et mondaine, une élite morale, fit mieux que ramasser la plume de Jean-Jacques; elle baisa la trace de sa honte et de ses folies; elle en imita tous les coups. Le bon plaisir de cet homme ne connut de frontières que du côté des gens de lettres, ses confrères et ses rivaux.

La royauté de Voltaire, celle du monde de l'*Encyclopédie*, ajoutées à cette popularité de Jean-Jacques, établirent très fortement, pour une trentaine ou une quarantaine d'années, la dictature générale de l'Écrit. L'Écrit régna non comme vertueux, ni comme juste, mais précisément comme écrit. Il se fit nommer la Raison. Par gageure, cette raison n'était d'accord ni avec les lois physiques de la réalité, ni avec les lois logiques de la pensée : contradictoire et irréelle dans tous ses termes, elle déraisonnait et dénaturait les problèmes les mieux posés. Nous aurons à y revenir : constatons que l'absurde victoire de

l'Écrit fut complète. Lorsque l'autorité royale disparut, elle ne céda point, comme on le dit, à la souveraineté du peuple : le successeur des Bourbons, c'est l'homme de lettres.

IV. — L'ABDICATION DES ANCIENS PRINCES

Une petite troupe de philosophes prétendus croit spirituel ou profond de contester l'influence des idées, des systèmes et des mots dans la genèse de la Révolution. Comment, se disent-ils, des idées pures, et sans corps, retentiraient-elles sur les faits de la vie ? Comment des rêves auraient-ils causé une action ? Quoique cela se voie partout à peu près chaque jour, ils le nient radicalement.

Cependant, aucun des événements publics qui composent la trame de l'histoire moderne n'est compréhensible, ni concevable, si l'on n'admet pas qu'un nouvel ordre de sentiments s'était introduit dans les cœurs et affectait la vie pratique vers 1789 : beaucoup de ceux qui avaient part à la conduite des affaires nommaient leur droit un préjugé ; ils doutaient sérieusement de la justice de leur cause et de la légitimité de cette œuvre de direction et de gouvernement qu'ils avaient en charge publique. Le sacrifice de Louis XVI représente à la perfection le genre de chute que firent alors toutes les têtes du troupeau : avant d'être tranchées, elles se retranchèrent ; on n'eut pas à les renverser, elles se laissèrent tomber. Plus tard, l'abdication de Louis-Philippe et le départ de ses deux fils Aumale et Joinville, pourtant maîtres absolus des armées de terre et de mer, montrent d'autres types très nets du même doute de soi dans les consciences gouvernementales. Ces hauts pouvoirs de fait, que l'hérédité, la gloire, l'intérêt général, la foi et les lois en vigueur avaient constitués, cédaient, après la plus molle des résistances, à de simples échauffourées. La canonnade et la fusillade bien appliquées auraient cependant sauvé l'ordre et la patrie, en évitant à l'humanité les deuils incomparables qui suivirent et qui devaient suivre.

— *Che coglione !* disait le jeune Bonaparte au 10 août. Ce

n'est pas tout à fait le mot : ni Louis XVI, ni ses conseillers, ni ses fonctionnaires, ni Louis-Philippe, ni ses fils n'étaient ce que disait Bonaparte, ayant fait preuve d'énergie morale en d'autres sujets. Mais la Révolution s'était accomplie dans les profondeurs de leur mentalité : depuis que le philosophisme les avait pétris, ce n'étaient plus eux qui régnaient ; ce qui régnait sur eux, c'était la littérature du siècle. Les vrais rois, les lettrés, n'avaient eu qu'à paraître pour obtenir la pourpre et se la partager.

L'époque révolutionnaire marque le plus haut point de dictature littéraire. Quand on veut embrasser d'un mot la composition des trois assemblées de la Révolution, quand on cherche pour ce ramas de gentilshommes déclassés, d'anciens militaires, et d'anciens capucins, un dénominateur qui leur soit commun, c'est toujours à ce mot de lettrés qu'il faut revenir. On peut trouver leur littérature frappée de tous les signes de la caducité : temporellement, elle triompha, gouverna et administra. Aucun gouvernement ne fut plus littéraire. Des livres d'autrefois aux salons d'autrefois, des salons aux projets de réformes qui circulaient depuis 1750, de ces papiers publics aux « Déclarations » successives, la trace est continue : on arrange en texte des lois ce qui avait été d'abord publié en volume. Les idées dirigeantes sont les idées des philosophes. Si les maîtres de la philosophie ne paraissent pas à la tribune et aux affaires, c'est que, à l'aurore de la Révolution, ils sont morts presque tous. Les survivants, au grand complet, viennent jouer leur bout de rôle, avec les disciples des morts.

Le système de mœurs et d'institutions qu'ils avaient combiné jadis dans le privé, ils l'imposaient d'aplomb à la vie publique. Cette méthode eût entraîné un très grand nombre de mutilations et de destructions, alors même qu'elle eût servi des idées justes : mais la plupart des idées d'alors étaient inexactes. Nos lettrés furent donc induits à n'épargner ni les choses ni les personnes. Je ne perds pas mon temps à plaindre ceux que l'on fit périr ; ils vivaient, c'étaient donc des condamnés à mort. Malheureusement, on fit tomber avec eux des institutions promises, par nature, à de plus longues destinées.

V. — NAPOLÉON

Si l'on considère en Napoléon le législateur et le souverain, il faut saluer en lui un idéologue. Il figure l'homme de lettres couronné. Comme il s'en vante, lui qui disait : *Rousseau et moi,* ce membre de l'Institut continue la Révolution, et avec elle tout ce qu'a rêvé la littérature du XVIIIe siècle ; il le tourne en décrets, en articles de code. La Constitution de l'an VIII, le Concordat, l'Administration bureaucratique reflètent constamment les idées à la mode sur la fin de l'ancien régime. Mais, par un miracle de sens pratique dont il faut avouer le prix, Napoléon tira de ces rêveries sans solidité une forte apparence de réalités consistantes.

Assurément tous nos malheurs découlent de ces apparences menteuses : elles n'ont pas cessé de contrarier les profondes nécessités de l'ordre réel. Cependant nos phases de tranquillité provisoire n'eurent point d'autres causes que l'accord très réel des fictions administratives avec les fictions littéraires qui agitaient et dévoyaient tous les cerveaux. De la rencontre de ces deux fictions, et de ces deux littératures, l'une officielle, l'autre privée, naissait le sentiment, précaire mais réel, d'une harmonie ou d'une convenance relative.

Nos pères ont appelé ce sentiment celui de l'ordre. Ceux d'entre nous qui se sont demandé comme Lamartine : *cet ordre est-il l'ordre ?* et qui ont dû répondre : *non,* tiennent le rêveur prodigieux qui confectionna ce faux ordre pour le plus grand poète du romantisme français. Ils ajoutent : pour le dernier des hommes d'État nationaux. Ils placent Napoléon Ier vingt coudées au-dessus de Jean-Jacques et de Victor Hugo, mais plus de dix mille au-dessous de M. de Peyronnet.

Il est vrai que Napoléon se présente sous un autre aspect, si, du génie civil, qui, en lui, fut tout poésie, on arrive à considérer le génie militaire. Rien de plus opposé à la mauvaise littérature politique et diplomatique que Napoléon chef d'armée : rien de plus réaliste ni de plus positif ; rien de plus national. Comme les généraux de 1792, il réveille, il stimule le fond

guerrier de la nation ; il aspire les éléments du composé français, les assemble, heurte leur masse contre l'étranger ; ainsi il les éprouve, les unit et les fond. Les nouvelles ressources du sentiment patriotique se révèlent, elles se concentrent et, servies par l'autorité supérieure du maître, opposent à l'idéologie des lettrés un système imprévu de forces violentes. De ce côté, Napoléon personnifie la réponse ironique et dure des militaires du XIXe siècle aux songes littéraires du XVIIIe.

VI. — LE XIXe SIÈCLE

Caractère général du XIXe siècle : le courant naturel de sa littérature continue les divagations de l'âge précédent ; mais la suite des faits militaires, économiques et politiques contredit ces divagations une à une.

Par exemple, considérez l'histoire des réalités européennes après la Révolution. La littérature révolutionnaire tendait à dissoudre les nations pour constituer l'unité du genre humain, et les conséquences directes de la Révolution furent, hors de France, comme dans notre France, de rallumer partout le sentiment de chaque patrie particulière et de précipiter la constitution des nationalités. Mais les lettres allemandes, anglaises, italiennes, slaves servirent, chacune dans son milieu natal, ces violentes forces physiques, et la littérature française du XIXe siècle voulut favoriser au dehors cet élan : pour son compte, dans son esprit, elle demeura cosmopolite et humanitaire. Elle se prononçait, en France, à l'inverse de faits français et étrangers qu'elle avait déterminés elle-même ; elle n'utilisait les guerres de l'Empire qu'au profit des idées de la Révolution. Les faits lui offraient l'occasion d'un *Risorgimento* français ; elle l'évita avec soin.

Autre exemple : les lettrés du XVIIIe siècle avaient fait décréter comme éminemment raisonnable, juste, proportionnée aux clartés de l'esprit humain et aux droits de la conscience, une certaine législation du travail d'après laquelle tout employeur, étant libre, et tout employé, ne l'étant pas moins,

devaient traiter leurs intérêts communs d'homme à homme, d'égal à égal, sans pouvoir se concerter ni se conféderer avec leurs pareils, qu'ils fussent ouvriers ou patrons. Ce régime, qui n'était pas assurément le meilleur en soi, qui était même en soi détestable, paraissait néanmoins applicable ou possible dans l'état où se trouvaient les industries humaines aux environs de 1789 ou de 1802 ; c'est à peine si la moyenne industrie avait fait son apparition, la grande industrie s'indiquait faiblement, la très grande industrie n'existait pas encore. Un fait nouveau, l'un des faits que Napoléon méconnut, la vapeur, stimula les transformations. La législation littéraire de la Révolution et de Napoléon dut se heurter dès lors aux difficultés les plus graves ; de gênante et de périlleuse pour l'avenir, ou de simplement immorale, elle devint un danger immédiat, pressant, et vraiment elle conspira contre l'ordre et la paix à l'intérieur. Car, dans la très grande industrie, le patron personnel s'évanouit presque partout : il fut remplacé par le mandataire d'un groupement ; quel que fût, d'ailleurs, ce nouveau chef, il acquérait, du fait des conditions nouvelles, une puissance telle qu'on ne pouvait lui opposer sans ridicule, comme un co-contractant sérieux, comme un égal légal, le malheureux ouvrier d'usine perdu au milieu de centaines ou de milliers d'individus employés au même travail que lui, et de ceux qui s'offraient pour remplaçants éventuels.

Les faits économiques, s'accumulant ainsi, révélaient chaque jour le fond absurbe, odieux, fragile, des fictions légales. D'autres idées, une autre littérature, un autre esprit, auraient secondé des faits aussi graves, mais les lettrés ne comprenaient du mouvement ouvrier que ce qu'il présentait de révolutionnaire ; au lieu de construire avec lui, ils le contrariaient dans son œuvre édificatrice et le stimulaient dans son effort destructeur. Considérant comme un état tout naturel l'antagonisme issu de leurs mauvaises lois, ils s'efforcèrent de l'aigrir et de le conduire aux violences. On peut nommer leur attitude générale au cours du XIXe siècle un désir persistant d'anarchie et d'insurrection. Hugo et Béranger donnaient à la force militaire française un faux sens de libéralisme, et George Sand faussait les justes doléances du prolétariat.

Ainsi tout ce qu'entreprenait d'utile ou de nécessaire la

Force des choses, l'Intelligence littéraire le dévoyait ou le contestait méthodiquement.

C'est le résumé de l'histoire du siècle dernier.

VII. — PREMIÈRES ATTEINTES

De ces deux pouvoirs en conflit, Intelligence et Force, lequel a paru l'emporter au cours de ce même siècle?

On n'y rencontre pas une influence comparable aux dictatures plénières du siècle précédent. On avait dit le roi Voltaire, mais personne ne dit le roi Chateaubriand, qui ne rêva que de ce sceptre, ni le roi Lamartine, ni le roi Balzac, qui aspirait de même à la tyrannie. On n'a pas dit le roi Hugo. Celui-ci a dû se contenter du titre de « père », et de qui ? des poètes, des seules gens de son métier.

En outre, les souverains qui ont gouverné la France après Napoléon se sont presque tous conformés à ses jugements, peu bienveillants, en somme, sur ses confrères en idéologie. La Restauration s'honora de la renaissance des Lettres pures; elle les protégea, les favorisa d'un esprit si curieux et si averti que c'était, par exemple, le jeune Michelet qui allait donner des leçons d'histoire aux Tuileries. Mais le Gouvernement n'en était plus à prendre au sérieux les pétarades d'un sous-Voltaire. On le fit voir à M. de Chateaubriand. Villèle lui fut préféré, Villèle qui n'était ni manieur de mots, ni semeur d'images brillantes, mais le plus appliqué des politiques, le plus avisé des administrateurs, peut-être le meilleur citoyen de son siècle.

Quoique fort respectueux envers l'opinion, Louis-Philippe montra une profonde indifférence envers ceux qui la font. Il ne les craignit pas assez; en s'appuyant sur les intérêts, il négligea imprudemment l'appui de ceux qui savent orner et poétiser le réel. Son fils aîné avait pratiqué ce grand art, et la mort du duc d'Orléans, le 13 juillet 1842, fut un des malheurs qui permirent la révolution de Février.

Le second Empire, qui adopta peu à peu une politique toute contraire à l'égard des lettrés, en parut châtié par le cours

naturel des choses; les hommes de main, Persigny, Maupas, Saint-Arnaud, Morny, marquent précisément l'heure de sa prospérité; quand l'empereur se met à collaborer avec les diplomates de journaux, qu'il s'enflamme avec eux pour l'unité italienne ou s'unit à leurs vœux en faveur de la Prusse, la décadence du régime se prononce, la chute menace. Mais il faut prendre garde qu'un Émile Ollivier, plus tard un Gambetta, se donnaient déjà pour des praticiens : on les eût offensés en les mettant dans la même compagnie que Rousseau.

Sous ces divers régimes, en effet, les lettrés purent bien accéder au gouvernement. Ce n'était plus la littérature en personne qui devait régner sous leur nom. Leur ambition commune était de se montrer, avant tout, gens d'affaires et hommes d'action.

Un trait les marque assez souvent, plus que Bonaparte : c'est le profond dédain, qu'ils affichent, dès la première minute du pouvoir, pour leur condition de naguère ; c'est l'autorité rogue, même un esprit d'hostilité dont ils sont animés envers leurs compagnons d'hier. Ils les casent assurément, car le cercle de leurs relations n'est étendu que de ce côté. Ils s'entourent d'un personnel de leur origine ; mais, cette origine, ils la renient volontiers, ils n'éprouvent aucune piété particulière pour le fait de tenir une plume, de mettre du noir sur du blanc. Ils se croient renseignés sur ce que vaut la Pensée et toute Pensée, car ils se rappellent la leur. De quel air, de quel ton, ce Guizot devenu président du Conseil reçoit le pauvre Auguste Comte ! Un ancien secrétaire de rédaction à *la République Française*, passé ministre des Affaires étrangères, dit à qui veut l'entendre qu'il fait peu de cas des journaux. Un journaliste, un écrivain qui a été élu député aux élections dernières, étudie ses intonations pour écraser d'anciens confrères : « — *Vous autres théoriciens !...* »

LA DIFFICULTÉ

VIII. — LES ANCIENS PRIVILÉGIÉS

Du jour de leur élévation les nouveaux promus ont fait une découverte. Ils s'aperçoivent que tout n'est pas dans les livres. Ils se disent que l'expérience, l'habitude des hommes, le maniement de grands intérêts sont des biens. Ils découvrent aussi les antiques distinctions de vie et de mœurs, la supériorité des manières : chez les femmes l'affinement et la culture souveraine du goût. Ils en font aussitôt grand état et le laissent voir. Les anciens privilégiés ne peuvent manquer d'y prendre garde à leur tour et s'aperçoivent en même temps de leur force. Avec ce sentiment se forme en eux quelque dédain pour une espèce d'êtres autrefois redoutés, qu'ils ne regardent bientôt plus qu'en bêtes curieuses.

Je ne prétends pas que, pendant les cinquante ou soixante dernières années, le vieux monde français ait su cultiver le dédain avec ce vif discernement qui aurait égalé un profond calcul politique. La sagesse eût été de réprimer de mauvais sourires et de retenir des affronts qui furent souvent payés cher. L'état inorganique de la société, l'instabilité des Gouvernements ne permettaient, de ce côté, que des mouvements de passion. Ni politique orientée, ni tradition suivie. Confrontée avec les parvenus de l'Intelligence, la vieille France s'efforçait de faire sentir et de maintenir son prix : tout en les accueillant parfois, elle fut loin de les subir, comme elle avait subi le monde de l'*Encyclopédie*. Ces sauvages ne demandaient qu'à s'apprivoiser ; ils étaient donc moins intéressants à connaître. Ils la cherchaient : elle avait donc intérêt à se dérober ; elle le fit, plus d'une fois à son dommage.

Cependant, une grande bonhomie, bien conforme au carac-

tère de la race, présida longtemps encore aux relations, quand il s'en établit, entre les deux sphères. Rien n'était plus *aisé*, au sens complet d'un mot charmant, que l'accès de certaines demeures anciennes et de leurs habitants fidèles aux mœurs d'autrefois. La plus exquise des réciprocités, celle du respect, faisait le fond de la politesse en usage. Une vie parfaitement simple annulait, en pratique, la plus voyante des inégalités, qui est celle des biens. A l'idolâtrie, dont la fin de l'ancien régime avait honoré le moindre mérite intellectuel, succédait un procédé beaucoup plus humain, qui avait l'avantage de convenir aux esprits délicats, qu'eût choqué l'excès de jadis. Un homme de haute intelligence, mais sans naissance et sans fortune, fut longtemps assuré de trouver dans les classes supérieures de la nation cet accueil de plain-pied, dont tout Français, né praticien, même s'il vient du petit peuple, éprouve au plus haut point la nécessité, presque la nostalgie, pour peu qu'il se soit cultivé. Ce que M. Bourget appelle un désir de sensations fines se trouvait ainsi satisfait par le jeu de quelques aimables conjonctures. Le roman, le théâtre, les Mémoires des deux premiers tiers de ce siècle témoignent de cet état de mœurs, devenu à peu près historique de notre temps, car il ne s'est guère conservé qu'en certaines provinces.

IX. — LITTÉRATURE DE CÉNACLE OU DE RÉVOLUTION

Mais, d'une part, l'Intelligence, d'autre part, la Force des choses ayant continué de développer les principes contraires dont chacune émanait, l'intelligence française du XIX[e] siècle poursuivait sa carrière d'ancienne reine détrônée, en se séparant de plus en plus de cette autre reine vaincue, la haute société française du même temps. Dès 1830, Sainte-Beuve l'a bien noté, les salons d'autrefois se ferment. C'est pour toujours. La France littéraire s'est isolée ou révoltée. Elle a pensé, songé, écrit, je ne dis pas toujours loin de la foule, mais toujours loin de son public naturel : tantôt comme si elle était indifférente à ce public et tantôt comme si elle lui était hostile. Le

romantisme avait produit une littérature de cénacle ou de révolution.

Le plus souvent, en effet, le romantisme ne se soucia que du jugement d'un très petit nombre d'initiés faits pour goûter le rare, le particulier, l'exotique et l'étrange. Les influences étrangères, surtout allemandes ou anglaises, depuis Rousseau et Mme de Staël, avaient agi sur certains cercles informés, plus vivement que sur le reste du public. Ces nouveautés choquèrent donc à titre double et triple le très grand nombre des lecteurs fidèles au goût du pays, qui ne voulurent accepter ni l'inconvenance, ni la laideur. Et c'est pourquoi, de 1825 à 1857, c'est-à-dire de Sainte-Beuve et de Vigny à Baudelaire, et de 1857 à 1895, c'est-à-dire de Baudelaire à Huysmans et à Mallarmé, d'importants sous-groupes de lettrés se détachent du monde qui achète et qui lit, et se dévouent dans l'ombre à la culture de ce qu'ils ont fini par appeler *leur hystérie*.

La valeur propre de cette littérature, dite de « tour d'ivoire», n'est pas à discuter ici. Elle exista, elle creusa un premier fossé entre certains écrivains et l'élite des lecteurs. Mais, du seul fait qu'elle existait, par ses outrances, souvent assez ingénieuses, parfois piquantes, toujours infiniment voyantes, elle attira vers son orbite, sans les y enfermer, beaucoup des écrivains que lisait un public moins rare. On n'était plus tenu par le scrupule de choquer une clientèle de gens de goût, et l'on fut stimulé par le désir de ne pas déplaire à un petit monde d'originaux extravagants.

Plus soucieuse d'*intelligence* (c'était le mot dont on usait), que de jugement, la critique servait et favorisait ce penchant ; de sorte que, au lieu de se corriger en se rapprochant des meilleurs modèles de sa race et de sa tradition, un Gautier devenait de plus en plus Gautier et abondait fatalement dans son péché, qui était la manie de la description sans mesure ; un Balzac, un Hugo ne s'efforçaient que de se ressembler à eux-mêmes, c'est-à-dire de se distinguer par les caractères d'une excentricité qui leur fût personnelle. L'intervalle devait s'accroître entre le public moyen, bien élevé, lettré, et les écrivains que lui accordait le siècle. Ils commencèrent presque tous par être non pas méconnus, mais déclarés bizarres et incompréhensibles. En tout cas, peu de sympathie. Le talent pouvait

intéresser les professionnels et le très petit nombre des connaisseurs ; ceux-ci, sensibles aux défauts, n'ont jamais témoigné beaucoup d'enthousiasme, et les professionnels ne composent pas un public, trop occupés de leur œuvre propre pour donner grand temps aux plaisirs d'admiration ou de critique désintéressée. Cette « littérature artiste » isola donc les maîtres de l'intelligence.

Mais, quand ils ne s'isolaient point, ils faisaient pis, ils s'insurgeaient. La communication qu'ils établissaient entre leur pensée et celle du monde se prononçait contre les forces dont ce monde était soutenu. Le succès des romans de Mme Sand, des pamphlets de Lamennais, des histoires de Lamartine et de Michelet, des deux principaux romans de Victor Hugo, des *Châtiments* du même, leur retentissement dans la conscience publique est un fait évident ; mais c'est un autre fait que ces livres s'accompagnèrent de révolutions politiques ou sociales, dont ils semblaient tantôt la justification et tantôt la cause directe. Au total, dans la même mesure où elles étaient populaires, nos Lettres se manifestaient destructives des puissances de fait.

Cela n'est pas de tous les âges. Ronsard et Malherbe, Corneille et Bossuet défendaient, en leur temps, l'État, le roi, la patrie, la propriété, la famille et la religion. Les Lettres romantiques attaquaient les lois ou l'État, la discipline publique et privée, la patrie, la famille et la propriété ; une condition presque unique de leur succès parut être de plaire à l'opposition, de travailler à l'anarchie.

Le talent, le talent heureux, applaudi, semblait alors ne pouvoir être que subversif. De là, une grande inquiétude à l'endroit des livres français. Tout ce qui entrait comme un élément dans les forces publiques, quiconque même en relevait par quelque endroit, ne pouvait se défendre d'un sentiment de méfiance instinctive et de trouble obscur. L'Intelligence fut considérée comme un explosif, et celui qui vivait de son intelligence en apparut l'ennemi né de l'ordre réel. Ces méfaits étaient évidents et tangibles, la pensée des bienfaits possibles diminua. Les intérêts qui sont vivants se mettaient en défense contre les menaces d'un rêve audacieux.

Certes on craignit ce rêve. Mais il y eut dans cette crainte

tant de haine qu'au moindre prétexte elle put se changer en mésestime.

X. — LA BIBLIOTHÈQUE DU DUC DE BRÉCÉ

Les Lettres furent donc sensiblement délaissées, partie comme trop difficiles et partie comme dangereuses. On bâilla sa vie autrement qu'un livre à la main, l'on se passionna pour des jeux auxquels l'intelligence avait une part moins directe. Il arriva ce dont M. Anatole France s'est malignement réjoui dans une page de son *Histoire contemporaine*. La bibliothèque des symboliques ducs de Brécé, qui avait accueilli tous les grands livres du XVIIIe siècle, ne posséda que la dixième partie de ceux du commencement du XIXe, *Chateaubriand, Guizot, Marchangy...;* quant aux ouvrages publiés depuis 1850 environ, elle acquit « deux ou trois brochures débraillées, relatives « à Pie IX et au pouvoir temporel, deux ou trois volumes « déguenillés de romans, un panégyrique de Jeanne d'Arc... « et quelques ouvrages de dévotion pour dames du monde [1] ». On peut nous raconter que c'est la faute aux Jésuites, éducateurs des jeunes ducs grâce à la loi Falloux; on peut crier à la frivolité croissante des hautes classes ; pour peu que l'on raisonne au lieu de gémir, il faut tenir compte de la nature révolutionnaire ou cénaculaire des Lettres du siècle dernier.

La bonne société d'un vaste pays ne peut raisonnablement donner son concours actif à un tissu de déclamations anarchiques ou de cryptogrammes abstrus. Elle est faite exactement pour encourager tous les luxes, sauf celui-là. Le sens national, l'esprit traditionnel était deux fois choqué par ces nouvelles directions de l'intelligence : il n'est point permis d'oublier que les Lettres françaises furent jadis profondément conservatrices, alors même qu'elles chantaient des airs de fronde; favorables à la vie de société, alors qu'elles pénétraient le plus secret labyrinthe du cœur humain.

1. *Histoire Contemporaine*, l'*Anneau d'Améthyste*, par M. Anatole France, p. 74, 75, 76. — Paris, Calmann-Lévy.

XI. — LE PROGRÈS MATÉRIEL ET SES RÉPERCUSSIONS

L'Intelligence rencontrait, vers le même temps, son adversaire définitif dans les forces que les découvertes nouvelles tiraient du pays.

Ces forces sont évidemment de l'ordre matériel. Mais je ne sais pourquoi nos moralistes affectent le mépris de cette matière, qui est ce dont tout est formé. Le seul mot de progrès matériel les effarouche. Les développements de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, sous l'impulsion de la science et du machinisme, l'énorme translation économique qu'ils ont provoquée, l'essor financier qui en résulte, l'activité générale que cela représente, l'extension de la vie, la multiplication et l'accroissement des fortunes, particulièrement des fortunes mobilières, sont des faits de la qualité la plus haute. On peut les redouter pour telle et telle de leurs conséquences possibles. Plus on examine ces faits en eux-mêmes, moins on trouve qu'il y ait lieu de leur infliger un blâme quelconque ou de les affecter du moindre coefficient de mélancolie.

Car d'abord ils se moquent de nos sentiments et de nos jugements, auxquels ils échappent par définition. Puis, dans le cas où on leur prêterait une vie morale et une conscience personnelle, on s'aperçoit qu'ils sont innocents de la faute qu'on leur impute. Elle ne vient pas d'eux, mais de l'ordre mauvais sous lequel ils sont nés, des lois défectueuses qui les ont régis, d'un fâcheux état du pays et surtout de la niaiserie des idées à la mode.

Combinés avec tant d'éléments pernicieux, c'est merveille que d'aussi grands faits n'aient point déterminé des situations plus pénibles. Ils ne rencontraient ni institutions, ni esprit public. A peine des mœurs. L'organe mental et politique, destiné à les diriger, ou leur manquait totalement ou s'employait à les égarer méthodiquement. De là beaucoup de vices communs à toute force dont l'éducation n'est point faite, et qui cherche en tâtonnant ses régulateurs. Une force moindre se fût perdue dans cette recherche, qui continue encore énergiquement aujourd'hui. L'organisation du travail moderne et des

affaires modernes n'existe pas du tout ; mais ce travail éparpillé et ces affaires en désordre témoignent de l'activité fiévreuse du temps : orageux gâchis créateur.

Il crée, depuis cinquante ans, d'immenses richesses, en sorte que le niveau commun de la consommation générale s'accroît, que l'argent circule très vite, que les anciennes réserves de capital se détruisent si l'on n'a soin de les renouveler. Les besoins augmentent de tous côtés et ils se satisfont autour de nous si largement, que, surtout dans les villes, l'on sent une mauvaise honte à rester en dehors de ce mouvement général. D'un bout à l'autre de la nation, la première simplicité de vie disparaît. Qui possède est nécessairement amené à prendre sa part des infinies facilités d'usufruit qui le tentent. Ce n'est pas simple désir de jouir, ni simple plaisir à jouir ; c'est aussi habitude, courant de vie, entraînante contagion. Ce progrès dans le sens de l'abondance ne pouvait d'ailleurs se produire sans de nombreuses promotions d'hommes nouveaux aux bénéfices de la vie la plus large, ces promus ne pouvaient manquer aux habitudes de faste un peu insolent qui, de tout temps, les ont marqués.

Mais, trait bien propre à ce temps-ci, le faste n'est plus composé, comme autrefois, d'un certain nombre de superfluités faciles à dédaigner ni des objets du luxe proprement dit. Le nouveau luxe en son principe fut un accroissement du confortable, un aménagement plus intelligent de la vie, le moyen de valoir plus, d'agir davantage, la multiplication des facilités du pouvoir. Pour prendre un exemple, comparez donc un riche d'aujourd'hui en état de se déplacer comme il le veut à cet homme prisonnier du coin de son feu par économie ou par pauvreté ; la faculté de voyager instituera bientôt des différences personnelles : bientôt, au bénéfice du premier, que de supériorités écrasantes !

On se demande ce que fût devenue l'ancienne société française si elle s'en était tenue à ses vieilles mœurs.

Ou se résorber dans les rangs inférieurs, ou se plier à la coutume conquérante, elle ne put choisir qu'entre ces deux partis. Pour se garder et pour conserver crédit ou puissance, il lui fallut adopter à bien des égards la manière éclatante des parvenus. Le mariage, l'agriculture, certaines industries, et

quelquefois telle spéculation heureuse se chargèrent de pourvoir aux besoins qui devenaient disproportionnés. Le Turcaret moderne disposait de l'avantage du nombre et d'autres supériorités qu'il fit sonner et qui le servirent. Il arriva donc que l'argent, qui eut jadis pour effet de niveler les distinctions de classe et de société, accentua les anciennes séparations ou plutôt en creusa de toutes nouvelles. Il s'établit notamment de grandes distances entre l'Intelligence française et les représentants de l'Intérêt français, de la Force française, ceux de la veille ou ceux du jour. Une vie aristocratique et sévèrement distinguée était née de l'alliance de certaines forces d'argent avec la plupart des noms de la vieille France : incorporelle de sa nature, incapable de posséder ni d'administrer l'ordre matériel, l'Intelligence pénètre en visiteuse cette nouvelle vie et ce monde nouveau, elle peut s'y mêler, et même y fréquenter ; elle commence à s'apercevoir qu'elle *n'en est point*.

XII. — LE BARRAGE

Voici donc la situation.

L'industrie et son machinisme fait abonder la richesse, et la richesse a compliqué la vie matérielle des hautes classes françaises. Cette vie est donc devenue de plus en plus différente de la vie des autres classes. Différence qui tend encore à s'accentuer. Les besoins satisfaits établissent des habitudes et engendrent d'autres besoins. Besoins nouveaux de plus en plus coûteux, habitudes de plus en plus recherchées, et qui finissent par établir des barrages dont l'importance augmente. Tantôt rejetés en deçà de cette limite, tantôt emportés par-dessus, les individus qui y passent se succèdent avec plus ou moins de rapidité ; en dépit de ces accidents personnels, les distances sociales s'allongent sans cesse. Ni aujourd'hui ni jamais, la richesse ne suffit à *classer* un homme : mais, aujourd'hui plus que jamais, la pauvreté le *déclasse*. Non point seulement s'il est pauvre, mais s'il est de petite fortune et que le parasitisme ou la servitude lui fasse horreur, le mérite intellectuel se voit rejeté et exclu d'un certain cercle de vie.

Il n'en doit accuser ni les hommes, ni les idées, ni les sentiments. Aucun préjugé n'est coupable, ni aucune tradition. C'est la vie générale qui marche d'un tel pas qu'il est absolument hors de ses moyens de la suivre, pour peu qu'il veuille y figurer à son honneur. Il la visite en étranger, à titre de curieux ou de curiosité [1]. Absent pour l'ordinaire, on le traite en absent : c'est-à-dire que des mœurs qui se fondent sans lui font abstraction de sa personne, de son pouvoir, de sa fonction. On l'ignore, et c'est en suite de l'ignorance dans laquelle il a permis de le laisser qu'on en vient à le négliger. De la négligence au dédain, ce n'est qu'une nuance que la facilité et les malignités de la conversation ont fait franchir avant que personne y prenne garde.

Au temps où la vie reste simple, la distinction de l'Intelligence affranchit et élève même dans l'ordre matériel ; mais, quand la vie s'est compliquée, le jeu naturel des complications ôte à ce genre de mérite sa liberté, sa force : il a besoin pour se produire d'autre chose que de lui-même et, justement, de ce qu'il n'a pas.

Les intéressés, avertis par les regards et par les rumeurs, en conviennent parfois entre eux. Mais leur découverte est récente, parce que d'autres phénomènes, plus anciens et tout contraires en apparence, empêchaient de voir celui-ci.

Examinons ces apparences qui ne trompent plus.

XIII. — L'INDUSTRIE LITTÉRAIRE

Pour les mieux voir, supposons-nous plus jeunes d'un siècle et demi environ. Supposons que, dans la seconde moitié du

1. C'est la condition des écrivains mariés qui permettrait d'apprécier avec la rigueur nécessaire le sens de cette distinction. La Bruyère disait, ce qui cessa peut-être d'être absolument vrai dans une courte période, à l'apogée de l'Intelligence, et ce qui redevient d'une vérité chaque jour plus claire : « Un homme libre et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde et aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela est moins facile à celui qui est engagé : il semble que le mariage met tout le monde dans son *ordre*. » Et, si cela redevient vrai, il faut donc que des *ordres* tendent à se consolider ? Tout l'indique.

XVIII[e] siècle, le monde des ducs de Brécé, avec la clientèle à laquelle ils donnaient le ton de la mode, se fût détourné des plaisirs de littérature et de philosophie. Cette défaveur se serait traduite tout aussitôt par ce que nous appellerions aujourd'hui une crise de librairie. Constatons que rien de pareil ne s'est produit de nos jours, sauf depuis une dizaine d'années et pour des causes qui n'ont rien à voir avec tout ceci; dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, les personnes de *qualité* ont pu renoncer au livre ou se mettre à lire plus mollement sans que la librairie en fût impressionnée. Ces personnes ne forment donc plus qu'un îlot négligeable dans l'énorme masse qui lit.

Et cette masse lit parce qu'elle a besoin de lire, d'abord en vertu des conditions nouvelles de la vie qui l'ont obligée à apprendre à lire. Ayant appris à lire, elle a dû chercher dans cette acquisition nouvelle autre chose que le moyen de satisfaire à la nécessité immédiate ; elle a demandé à la lecture des émotions, des divertissements, de quoi sortir du cercle de ses travaux, de quoi se passionner et de quoi jouer. Le genre humain joue toujours avec ses outils. Et, du fait de ce jeu, ce qu'on appelle le public s'est donc trouvé soudainement et infiniment étendu. L'instruction primaire, la caserne, le petit journal paraissent des institutions assez solides pour qu'on soit assuré de la consistance et de la perpétuité de ce public nouveau. Il s'étendra peut-être encore. Dans tous les cas, aussi longtemps que la civilisation universelle subsistera dans les grandes lignes que nous lui voyons aujourd'hui, la lecture ou une occupation analogue est appelée à demeurer l'un de ses organes vitaux. On pourra simplifier et généraliser les modes de lecture, au moyen de graphophones perfectionnés. L'essentiel en demeurera. Il subsistera, d'une part, une foule attentive, ce qui ne veut pas dire crédule ni même croyante, et, d'autre part, des hommes préposés à la renseigner, à la conseiller et à la distraire.

Un débouché immense fut ainsi offert à la nation des écrivains. Bien avant le milieu du siècle, ils se sont aperçus qu'on pouvait fonder un commerce, et la littérature dite industrielle s'organisa. On usa de sa plume et de sa pensée, comme de son blé ou de son vin, de son cuivre ou de son charbon. *Vivre en écrivant* devint « la seule devise », observait le clairvoyant

Sainte-Beuve[1]. Le théâtre et le roman surtout passèrent pour ouvrir une fructueuse carrière. Mais la poésie elle-même distribua ce qu'on appelle la richesse, puisqu'elle la procura simultanément à Lamartine et à Hugo. Ni Alexandre Dumas, ni Zola, ni Ponson du Terrail, dont les profits furent donnés pour fantastiques, n'ont dépassé sur ce point les deux grands poètes. La vraie gloire étant évaluée en argent, les succès d'argent en reçurent, par une espèce de reflet, les fausses couleurs de la gloire.

XIV. — TRÈS PETITE INDUSTRIE

En tout cas, ces succès permirent à l'homme de lettres de se dire qu'il assurait désormais son indépendance, ce qui est théoriquement possible, quoique de pratique assez difficile ; mais, quand il se flattait de maintenir ainsi la prépondérance de sa personne et de sa qualité, il se heurtait à l'impossible.

La faveur d'un salon, d'un grand personnage, d'une classe puissante et organisée, constituait jadis une force morale qui n'était pas sans solidité ; cela représentait des pouvoirs définis, un concours énergique, une protection sérieuse. Au contraire, que signifient les cent mille lecteurs de M. Ohnet, sinon la plus diffuse et la plus molle, la plus fugitive et la plus incolore des popularités? Un peu de bruit matériel, rien de plus, sinon de l'argent.

Comptons-le, cet argent. Nous verrons qu'il est loin de constituer une force qui permette à son possesseur d'accéder à la

1. Bien qu'un peu polémique de ton, l'article de Sainte-Beuve sur la *Littérature industrielle* contient des vues de prophète. On le trouvera au deuxième volume des *Portraits contemporains* (Paris, Calmann-Lévy). « De tout temps, la littérature industrielle a existé. Depuis qu'on imprime surtout, on a écrit pour vivre... En général pourtant, surtout en France, dans le cours du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, des idées de liberté et de désintéressement étaient à bon droit attachées aux belles œuvres. » On avait sous la Restauration gardé des « habitudes, généreuses ou spécieuses », un « fonds de préjugés un peu délicats » ; « mais depuis, l'organisation purement mercantile a prévalu, surtout dans la presse ». « Ensemble dont l'impression est douloureuse, dont le résultat révolte de plus en plus. » La pensée est « altérée », l'expression en est « dénaturée », voilà le sentiment de Sainte-Beuve, dès 1839.

vie supérieure de la nation, de manière à ne rencontrer, dans sa sphère nouvelle, que des égaux. Il se heurtera constamment à des puissances matérielles infiniment plus fortes que la sienne. Les sommes d'argent que représente son gain peuvent être considérables, soit à son point de vue, soit à celui de ses confrères. Mais l'argentier de profession, qui est à la tête de la société moderne, ne peut que les prendre en pitié [1].

Un moraliste qui se montre pénétrant toutes les fois que, laissant à part ses systèmes, il se place devant les choses, M. Georges Fonsegrive, a remarqué que le plus gros profit de l'industrie littéraire de notre temps est revenu à M. Émile Zola. Mais ce profit, évalué au chiffre de deux ou trois millions, est de beaucoup inférieur à la moyenne des bénéfices réalisés dans le même temps, et à succès égal, par les Zola du sucre, du coton, du chemin de fer. C'est par dizaines de millions que se chiffre en effet la fortune du grand sucrier, ou du grand métallurgiste. En tant qu'affaire pure, la littérature est donc une mauvaise affaire et les littérateurs sont de très petits fabricants. Il est même certain que, les Zola des denrées coloniales et de la pharmacie réalisant des bénéfices dix et cent fois supérieurs à ceux des Menier et des Géraudel de la littérature, ces derniers sont condamnés à subir, toujours au point de vue argent, ou le dédain, ou la protection des premiers. La hauteur à laquelle les parvenus de l'industrie proprement dite auront placé leur vie normale dépassera toujours le niveau accessible à la maigre industrie littéraire.

La médiocrité est le partage des meilleurs marchands de copie. S'ils s'en contentent, ils gagnent de rester entiers, mais ils se retirent d'un monde où leur fortune ne les soutient plus. Ils s'y laissent donc oublier et perdent leur rang d'autrefois. Ils le perdent encore s'ils se décident à rester, malgré l'infériorité de leurs ressources : ils reviennent à la servitude, au parasitisme, à la déconsidération, bref à tout ce qu'ils se flattaient d'éviter en vivant des produits de leur industrie : mais ils n'y auront plus le rang honorable des parents pauvres que l'on aide, ce seront des intrus qu'on subventionne par sottise ou par terreur.

1. La page qu'on va lire a été publiée en 1903; j'ai cru devoir n'y rien changer.

Et voilà bien, du reste, ce que craignent les plus indépendants; ils mettent toute leur habileté, toute leur souplesse à s'en défendre. Pendant que l'on envie l'autorité mondaine ou le rang social conquis d'une plume féconde, ces heureux parvenus de la littérature ne songent souvent qu'au problème difficile de concilier le souci de leur dignité et le montant de leur fortune avec les exigences d'un milieu social qu'il leur faut parfois traverser. Exercice assez comparable à celui qui consiste à couvrir d'encre noire les grisailles d'un vieux chapeau et qui n'est ni moins laborieux ni moins compliqué. Oblique prolongement de la vie de bohème.

XV. — LE SOCIALISME

On me dit que le socialisme arrangera tout.

Lorsque le mineur deviendra propriétaire de la mine, l'homme de lettres recevra la propriété des instruments de publicité qui sont affectés à son industrie; il cessera d'être exploité par son libraire; son directeur de journal ou son directeur de revue ne s'engraisseront plus du fruit de ses veilles, le produit intégral lui en sera versé.

Devant ce rêve, il est permis d'être sceptique ou d'être inquiet. Je suis sceptique, si la division du travail est maintenue : car, de tout temps, les Ordres actifs, ceux qui achètent, vendent, rétribuent et encaissent, se sont très largement payés des peines qu'ils ont prises pour faire valoir les travaux des pauvres Ordres contemplatifs ; s'il y a des libraires ou des directeurs dans la chiourme socialiste, ils feront ce qu'ont fait leurs confrères de tous les temps : avec justice s'ils sont justes, injustement dans l'autre cas, qui n'est pas le moins naturel.

Mais, si l'on m'annonce qu'il n'y aura plus ni libraires ni directeurs, c'est pour le coup que je me sentirai inquiet : car qu'est-ce qui va m'arriver ? Est-ce que le socialisme m'obligera à devenir mon propre libraire? Serai-je en même temps écrivain, directeur de journal, directeur de revue, et, dieux du ciel! maître-imprimeur ? J'honore ces professions. Mais je ne m'y connais ni aptitude, ni talent, ni goût, et je remercie les

personnes qui veulent bien tenir ma place dans ces fonctions et s'y faire mes intendants pour l'heureuse décharge que leur activité daigne me procurer ; la seule chose que je leur demande, quand traités sont signés et comptes réglés, est de faire au mieux leurs affaires, pour se mêler le moins possible de la mienne qui n'est que de mener à bien ma pensée ou ma rêverie.

Ces messieurs ne feraient rien sans nous, assurément ! Mais qu'est-ce que nous ferions sans eux ? L'histoire entière montre que, sauf des exceptions aussi merveilleuses que rares, les deux classes, les deux natures d'individus sont tranchées et irréductibles l'une à l'autre. Ne les mêlons pas. Un véritable écrivain doué pour faire sa fortune sera toujours bien distancé par un bon imprimeur ou un bon marchand de papier également doué pour le même destin. Le régime socialiste ne peut pas changer grand'chose à cette loi de la nature : il y a là, non point des quantités fixées qui peuvent varier avec les conditions économiques et politiques, mais un rapport psychologique qui se maintient quand les quantités se déplacent.

Qu'espèrent les socialistes de leur système ? Un peu plus de justice, un peu plus d'égalité ? je le veux. Mais, que la justice et l'égalité abondent ou bien qu'elles se raréfient dans la vie d'un État, le commerçant reste commerçant, le poète, poète : pour peu que celui-ci s'absente dans son rêve, il perd un peu du temps que l'autre continue d'utiliser à courir l'or qu'ils cherchent ensemble. L'or socialiste demeure donc aux doigts du commerçant socialiste dont le poète socialiste reste assez démuni.

Il faut laisser la conjecture économique, qui ne saurait changer les cœurs, en dépit des braves prophéties de Benoît Malon. Il faut revenir au présent.

XVI. — L'HOMME DE LETTRES

Devenue Force industrielle, l'Intelligence a donc été mise en contact et en concurrence avec les Forces du même ordre mais qui la passent de beaucoup comme force et comme industrie.

Les intérêts que représente et syndique l'Intelligence s'évaluant par millions au grand maximum, et les intérêts voisins par dizaines et par centaines de millions, elle apparaît, à cet égard, bien débordée. Ce n'est point de ce côté-là qu'elle peut tirer avantage, ni seulement égalité.

Tout ce que l'on observe de plus favorable en ce sens, c'est que, de nos jours, un écrivain adroit et fertile ne manquera pas de son pain. Comme on dit chez les ouvriers, l'ouvrage est assuré. Il a la vie à peu près sauve et, s'il n'est pas trop ambitieux de parvenir, de jouir ou de s'enrichir, si, né impulsif, tout pétri de sensations et de sentiment, son cœur-enfant de qui dépend l'effort cérébral quotidien, est assez fort pour se raidir contre les tentations ou réagir contre les dépressions ou contre les défaites, il peut se flatter de rester, sa vie durant, propriétaire de sa plume, maître d'exprimer sa pensée.

Je ne parle que de sa condition présente en 1905. Elle peut devenir beaucoup plus dure avec le temps. Aujourd'hui, elle est telle : débouchés assez vastes pour assurer sa subsistance, assez variés pour n'être point trop vite entraîné au mensonge et à l'intrigue alimentaires. Aucun grand monopole n'est encore fondé du côté des employeurs ; du côté des employés, aucun syndicat n'a acquis assez de puissance pour imposer une volonté uniforme. Mais gare à demain [1].

1. Ce *demain*-là, promis en 1904 et 1905, est venu pour l'homme de lettres de façon si certaine qu'il serait de mauvais goût d'y insister. Mais les critiques d'il y a vingt ans reprochaient à l'auteur de l'*Avenir de l'Intelligence* d'avoir laissé de côté l'état des savants, destinés, jugeait-il, à un meilleur partage. Il n'y a qu'à enregistrer qu'au lendemain de la catastrophe de 1914-1918, ce sont les savants qui ont essuyé les coups les plus durs. Je renvoie à la terrible réponse de M. Henry Le Châtelier, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, lors de l'enquête du *Temps* sur la recherche scientifique (juillet 1919) : « Notre démocratie a rendu le *væ miseris* plus dur qu'il ne l'a jamais été sous l'Empire romain. » Il s'agit de *miseri* doctes. (Note de 1921.)

ASSERVISSEMENT

XVII. — CONDITIONS DE L'INDÉPENDANCE

Non contentes, en effet, de vaincre l'Intelligence par la masse supérieure des richesses qu'elles procréent, les autres Forces industrielles ont dû songer à l'employer. C'est le fait de toutes les forces. Impossible de les rapprocher sans qu'elles cherchent à s'asservir l'une l'autre.

Une sollicitation permanente s'établit donc, comme une garde, aux approches de l'écrivain, en vue de le contraindre à échanger un peu de son franc-parler contre de l'argent. Et l'écrivain ne peut manquer d'y céder en quelque mesure, soit qu'il se borne à grever légèrement l'avenir par des engagements outrés, soit qu'il laisse fléchir son goût, ses opinions devant la puissance financière de son journal, de sa revue ou de sa librairie : mais, qu'il sacrifie les exigences et la fantaisie de son art ou qu'il aliène une parcelle de sa foi, l'orgueilleux qui se proposait de mettre le monde à ses pieds se trouve aussitôt prosterné aux pieds du monde. L'Argent vient de le traiter comme une valeur et de le payer; mais il vient, lui, de négocier comme une valeur ce qui ne saurait se chiffrer en valeurs de cette nature ; il est donc en train de perdre sa raison d'être, le secret de sa force et de son pouvoir, qui consistent à n'être déterminés que par des considérations du seul ordre intellectuel. Sa pensée cessera d'être le pur miroir du monde et participera de ces simples échanges d'action et de passion, qui forment la vie du vulgaire. La seule liberté qui soit sera donc menacée en lui; en lui, l'esprit humain court un grand risque d'être pris.

Il peut même lui arriver de se faire prendre par un fallacieux

espoir de se délivrer : les sommes qu'on lui offre ne sont-elles point le nerf de sa liberté ? Riche, il sera indépendant. Il ne voit pas que ce qu'il nomme la richesse sera toujours senti par lui, en comparaison avec son milieu, comme étroite indigence et dure pauvreté. Il peut être conduit, par ce procédé, d'aliénation en aliénation nouvelle, à l'entière vente de soi.

L'indépendance littéraire n'est bien réalisée, si l'on y réfléchit, que dans le type extrême du grand seigneur placé par la naissance ou par un coup de la fortune au-dessus des influences et du besoin (un La Rochefoucauld, un Lavoisier, si l'on veut), et dans le type correspondant du gueux soutenu de pain noir, désaltéré d'eau pure, couchant sur un grabat, chien comme Diogène ou ange comme saint François, mais trop occupé de son rêve, et se répétant trop son *unum necessarium* pour entrevoir qu'il manque des commodités de la vie. Pour des raisons diverses, ils sont libres, étant sans besoins, tous les deux. Ils pensent pour penser et écrivent pour leur plaisir. Ils ne connaissent aucune autre joie profonde. Pour ceux-là, les seuls dans le vrai, écrire est peut-être un métier. Ce ne sera jamais une profession.

Ces âmes vraiment affranchies comprennent assez mal ce qu'on veut entendre par les mots de traité, de marché ou de convention en littérature. Qu'on échange un livre contre de l'or, la commune mesure qui préside à ce troc n'apparaît guère à leur jugement. Elles ont, une fois pour toutes, distingué de la vie pratique l'existence spéculative, celle-ci à son point parfait.

Belles vies, qui sont menacées de plus en plus ! Moins encore par cette faiblesse des caractères qu'on ne saurait être étonné de trouver chez des hommes qui font profession de rêver, que par la souple activité des industriels qui battent leur monnaie avec du talent. Du moment que l'Intelligence est devenue un capital et qu'on peut l'exploiter avec beaucoup de fruit, des races d'hommes devaient naître pour lui faire la chasse, car on y a le plus magnifique intérêt.

XVIII. — L'AUTRE MARCHÉ

Bien des lettrés ressentent un charme vaniteux à se dire qu'ils sont l'objet d'aussi vives poursuites. Ces profondes coquettes s'imaginent triompher de nos pronostics.

— Comment nierez-vous sans gageure l'importance d'une profession si courue? Comment oser parler de la décadence d'un titre qui est « demandé » au plus haut cours ? Certes nous valons mieux que tous les chiffres alignés ; mais, même de ce point de vue, notre valeur marchande ne laisse pas de nous rassurer contre l'avenir.

... Ce qui revient à dire :

— Valant très cher, nous sommes à l'abri de la vente ; étant fort recherchés, n'étant exposés à nous vendre qu'à des prix fous, nous sommes défendus du soupçon de vénalité...

Eh ! c'est cette recherche de la denrée intellectuelle sur un marché économique qui fait le vrai péril de l'Intelligence contemporaine. Péril qui paraît plus pressant quand on observe qu'elle est aussi demandée de plus en plus et répandue de mieux en mieux sur un autre marché : le marché de la politique.

XIX. — ANCILLA PLOUTOCRATIÆ

En effet, par suite de cent ans de Révolution, la masse décorée du titre de public s'estime revêtue de la souveraineté en France. Le public étant roi de nom, quiconque dirige l'opinion du public est le roi de fait. C'est l'orateur, c'est l'écrivain, dira-t-on au premier abord. Partout où les institutions sont devenues démocratiques, une plus-value s'est produite en faveur de ces directeurs de l'opinion. Avant l'imprimerie, et dans les États d'étendue médiocre, les orateurs en ont bénéficié presque seuls. Depuis l'imprimerie et dans les grands États, les orateurs ont partagé leur privilège avec les publicistes. Leur opinion privée fait l'opinion publique. Mais, cette opinion privée, reste à savoir qui la fait.

La conviction, la compétence, le patriotisme, répondra-t-on, pour un certain nombre de cas. Pour d'autres, plus nombreux encore, l'ambition personnelle, l'esprit de parti, la discipline du parti. En d'autres enfin, *moins nombreux qu'on ne le dit et plus nombreux qu'on ne le croit*, la cupidité. Dans tous les cas sans exception, ce dernier facteur est possible, il peut être évoqué ou insinué. Nulle opinion, si éloquente et persuasive qu'on la suppose, n'est absolument défendue contre le soupçon de céder, directement ou non, à des influences d'argent. Tous les faits connus, tous ceux qui se découvrent conspirent de plus en plus à représenter la puissance intellectuelle de l'orateur et de l'écrivain comme un reflet des puissances matérielles. Le désintéressement personnel se préjuge parfois; il ne se démontre jamais. Aucun certificat ne rendra à l'Intelligence et, par suite, à l'Opinion l'apparence de liberté et de sincérité qui permettrait à l'une et à l'autre de redevenir les reines du monde. On doute de leur désintéressement, c'est un fait, et, dès lors, l'Intelligence et l'Opinion peuvent ensemble procéder à la contrefaçon des actes royaux : c'en est fait pour toujours de leur royauté intellectuelle et morale.

Elles seront toujours exposées à paraître ce qu'elles ont été, sont et seront souvent, les organes de l'Industrie, du Commerce, de la Finance, dont le concours est exigé de plus en plus pour toute œuvre de publicité, de librairie, ou de presse. Plus donc leur influence nominale sera accrue par les progrès de la démocratie, plus elles perdront d'ascendant réel, d'autorité et de respect. Un écrivain, un publiciste, donnera de moins en moins son avis, dont personne ne ferait cas : il procédera par insinuation, notation de rumeurs « tendancieuses », de nouvelles plus ou moins vraies. On l'écoutera par curiosité. On se laissera persuader machinalement, mais sans lui accorder l'estime. On soupçonnera trop qu'il n'est pas libre dans son action et qu'elle est « agie » par des ressorts inférieurs. Le représentant de l'Intelligence sera tenu pour serf, et de maîtres infâmes. Un pénétrant critique notait, au milieu du siècle écoulé, que *la tête semblait perdre de plus en plus le gouvernement des choses*. Il dirait aujourd'hui que les hommes sont de plus en plus tirés par leurs pieds.

XX. — VÉNALITÉ OU TRAHISON

Un fanatisme intempéré pose vite ses conclusions. Tout ce qui lui échappe ou lui déplaît s'explique avec limpidité par les présents du roi de Perse. L'étude des faits donne souvent raison à cette formule simpliste, qui a le malheur de s'appliquer à tort et à travers. Lors même qu'elle est juste, cette explication n'est pas toujours suffisante.

Deux exemples, choisis dans une même période historique, peuvent éclaircir cette distinction. Il est certain que les campagnes de presse faites en France pour l'unité italienne furent stimulées par de larges distributions d'or anglais ; mais, si caractéristique que soit le fait au point de vue de la politique européenne, il mérite à peine un regard de l'historien philosophe, qui se demandera simplement *quel intérêt avait l'Angleterre à ceci.* Tout ce que nous savons de la direction de l'esprit public en France, de 1852 à 1859, et des dispositions personnelles de Napoléon III, montre bien que, même sans or anglais, l'opinion nationale se serait agitée en faveur de « la pauvre Italie ». Les germes de l'erreur étaient en suspension dans l'atmosphère du temps ; le problème, une fois posé, ne pouvait être résolu que d'une façon par la France du milieu du siècle. On peut aller jusqu'à penser que la finance anglaise faillit commettre un gaspillage : cette distribution accomplie au moment propice, appliquée aux meilleurs endroits, n'eut d'autre effet que de faciliter leur expression aux idées, aux sentiments, aux passions qui s'offraient de tous les côtés. Peut-être aussi la cavalerie de Saint-Georges servit-elle à mieux étouffer la noble voix des Veuillot et des Proudhon, traités d'ennemis du progrès. L'opinion *marchant* toute seule, on n'avait qu'à la soutenir.

Elle fut bien moins spontanée, lors de la guerre austro-prussienne. Certes, la presse libérale gardait encore de puissants motifs de réserver toute sa faveur à la Prusse, puissance protestante en qui revivaient, disait-on, les principes de Voltaire et de Frédéric. Le germanisme romantique admirait avec complaisance les efforts du développement berlinois. Cependant le

mauvais calcul politique commençait d'apparaître : il apparaissait un peu trop. Plusieurs libéraux dissidents, qu'il était difficile de faire appeler visionnaires, sentaient le péril, le nommaient clairement à la tribune et dans les grands journaux. Ici, le fonds *reptilien* formé par M. de Bismarck s'épancha. La Prusse eut la paix tant qu'elle paya, et, quand elle voulut la guerre, elle supprima les subsides. Rien n'est mieux établi que cette participation de publicistes français nombreux et influents, au budget des Affaires étrangères prussiennes.

Fût-ce un crime absolument ? Ne forçons rien et, pour comprendre ce qu'on put allier de sottise à ce crime, souvenons-nous de ce qu'était la Prusse, surtout de ce qu'elle semblait être, entre 1860 et 1870. Le publiciste français qui en ce moment *toucherait* (c'est le mot propre) à l'ambassade d'Allemagne ou d'Angleterre se jugerait lui-même un traître. Mais une mensualité portugaise ou hollandaise ou, comme naguère encore, transvaalienne, serait-elle affectée du même caractère dans une conscience qu'il faut bien établir au niveau moyen de la moralité d'aujourd'hui ? Peut-être enfin que recevoir une mensualité du tsar ou du pape lui paraîtrait, je parle toujours suivant la même moyenne, œuvre pie ou patriotique. Et le Japon ? Doit-on *recevoir* du Japon ? Cela pouvait se discuter l'année dernière. La Prusse de 1860 était une sorte de Japon, de Hollande, en voie de grandir. Beaucoup acceptèrent ses présents avec plus de légèreté, d'irréflexion, de cupidité naturelle que de scélératesse.

C'est un fait qu'ils les acceptèrent ; si le moraliste incline à l'excuse, le politique constate avec épouvante que de simples faits de cupidité privée retentirent cruellement sur les destinées nationales. On peut dire : la vénalité de notre presse fut un élément de nos désastres. L'étranger pesa sur l'Opinion française par l'intermédiaire de l'Intelligence française. Si cette Opinion ne réagit point *avant* Sadowa, si, *après* Sadowa, elle n'imposa point une politique énergique à l'empereur, c'est à l'Intelligence mue par l'argent, parce qu'elle était sensible à l'argent, qu'en remonte toute la faute. Non seulement l'Intelligence ne fit pas son métier d'éclairer et d'orienter les masses obscures : elle fit le contraire de son métier, elle les trompa.

XXI. — RESPONSABILITÉS DIVISÉES

On se demande seulement jusqu'à quel point l'Intelligence d'un pays est capable de discerner, par elle-même, en quoi consistent son métier et ses devoirs. On peut déclamer contre la Presse sans Patrie. Mais c'est à la Patrie de se faire une Presse, nullement à la Presse, simple entreprise industrielle, de se vouer au service de la Patrie. Ou plutôt, Patrie, Presse, tout cela est de la pure mythologie! Il n'y a pas de Presse, mais des hommes qui ont de l'influence par la Presse, et nous venons de voir que, étant hommes et simples particuliers, ils sont menés en général par des intérêts privés et immédiats.

Beaucoup d'entre eux purent traiter avec les amis de Bismarck, comme ils traiteraient aujourd'hui avec les envoyés du roi de Roumanie ou de la reine de Hollande. L'étourderie, le manque de sens politique suffisait à les retourner presque à leur insu contre leur pays. Si l'on dit que le patriotisme les obligeait à ne pas faire les étourdis et à se garder vigilants, je répondrai que le patriotisme ne se fait pas également sentir à tous les membres d'une même Patrie. Pour quelques-uns, il est le centre même de la vie physique et morale; pour d'autres, c'en est un accessoire à peine sensible : il faut des maux publics immenses pour en avertir ces derniers.

Le devoir patriotique ne s'impose à tous et toujours que dans les manuels; il s'y impose en théorie, et non pas comme sentiment, comme fait. Dès que nous parlons fait, nous touchons à de grands mystères. Une patrie destinée à vivre est organisée de manière que ses obscures nécessités de fait soient senties promptement dans un organe approprié, cet organe étant mis en mesure d'exécuter les actes qu'elles appellent ; si vous enlevez cet organe, les peuples n'ont plus qu'à périr.

L'illusion de la politique française est de croire que de bons sentiments puissent se maintenir, se perpétuer par eux-mêmes et soutenir ainsi d'une façon constante l'accablant souci de l'État. Les bons sentiments, ce sont de bons accidents. Ils ne valent guère que dans le temps qu'ils sont sentis : à moins de procéder d'organes et d'institutions, leur source vive qu'il

faut alors défendre et maintenir à tout prix, ils sont des fruits d'occasion, ils naissent de circonstances et de conjonctures heureuses. Il faut se hâter de saisir conjonctures, circonstances, occasions, pour tâcher d'en tirer quelque chose de plus durable. C'est quand les simples citoyens se sont fait, pour quelques instants, une âme royale, qu'ils sont bons à faire des rois. L'invasion normande au IX[e] siècle, l'invasion anglaise au XV[e] n'auraient rien fait du tout si elles s'étaient bornées à susciter ou à consacrer le sentiment national en France : leur œuvre utile aura été, pour la première, de susciter et, pour la seconde, de consacrer la dynastie des rois capétiens. Les revers de l'Allemagne en 1806 lui donnèrent le sentiment de sa vigueur. Ce sentiment n'eût servi de rien sans les deux fortes Maisons qui l'utilisèrent, l'une avec Metternich, et l'autre avec Bismarck.

Nous ne manquions pas de patriotisme. Il nous manquait un État bien constitué. Un véritable État français aurait su faire la police de sa Presse et lui imprimer une direction convenable; mais, en sa qualité d'État plébiscitaire, l'Empire dépendait d'elle à quelque degré. Il ne pouvait ni la surveiller, ni la tempérer véritablement. Elle était devenue force industrielle, machine à gagner de l'argent et à en dévorer, mécanisme sans moralité, sans patrie et sans cœur. Les hommes engagés dans un tel mécanisme sont des salariés, c'est-à-dire des serfs, ou des financiers, c'est-à-dire des cosmopolites. Mais les serfs sont toujours suffisamment habiles pour se tromper ou se rassurer en conscience quand l'intérêt leur a parlé ; les financiers n'ont pas à discuter sur des scrupules qu'ils n'ont plus. Ce n'est pas moi, c'est M. Bergeret qui en a fait la remarque : « les traitants de jadis » différaient en un point de ceux d'aujourd'hui; « ces effrontés pillards dépouillaient leur patrie et leur prince sans du moins être d'intelligence avec les ennemis du royaume »; « au contraire », leurs successeurs vendent la France à « une puissance étrangère » : « car il est vrai que la Finance est aujourd'hui une puissance et qu'on peut dire d'elle ce qu'on disait autrefois de l'Église, qu'elle est parmi les nations une illustre étrangère[1] ».

1. Anatole France, *Le Mannequin d'osier*, p. 240. Paris, Calmann-Lévy, 1897.

XXII. — A L'ÉTRANGER

Force aveugle et flottante, pouvoir indifférent, également capable de détruire l'État et de le servir, vers le milieu du siècle, *l'Intelligence nationale pouvait être tournée contre l'Intérêt national, quand l'or étranger le voulait.*

Il n'en fut pas tout à fait de même dans les pays où l'Opinion publique ne dispose pas d'une autorité sans bornes précises. Ces gouvernements militaires nommés royautés ou empires et renouvelés par la seule hérédité échappent en leur point central aux prises de l'Argent. En Allemagne ou en Angleterre, l'Argent ne peut pas constituer le chef de l'État, puisque c'est la naissance et non l'opinion qui le crée. Quelles que soient les influences financières, voilà un cercle étroit et fort qu'elles ne pénétreront pas. Ce cercle a sa loi propre, irréductible aux forces de l'Argent, inaccessible aux mouvements de l'opinion : la loi naturelle du Sang. La différence d'origine est radicale. Les pouvoirs ainsi *nés* fonctionnent parallèlement aux pouvoirs de l'Argent ; ils peuvent traiter et composer avec eux, mais ils peuvent leur résister. Ils peuvent, eux aussi, diriger l'Opinion, s'assurer le concours de l'Intelligence et la disputer aux sollicitations de l'Argent.

Changeons ici notre point de vue. Regardons chez nous du dehors, avec des yeux d'Allemand ou d'Anglais : si la France du second empire, gouvernement d'opinion, eut un rôle passif vis-à-vis de l'Argent et se laissa tromper par lui, l'Angleterre et l'Allemagne, gouvernements héréditaires, exercèrent sur lui un rôle actif et l'intéressèrent au succès de leur politique. Elles se servirent de lui, elles ne le servirent pas. En le contraignant à peser sur l'Intelligence française, qui pesa à son tour sur l'Opinion française, elles le firent l'avant-garde de leur diplomatie et de leur force militaire. Avant-garde masquée, ne jetant point l'alarme, et d'autant plus à redouter.

Même à l'intérieur de l'Allemagne ou de l'Angleterre, l'argent guidé par la puissance politique héréditaire obtint la même heureuse influence sur l'Opinion. M. de Bismarck eut ses journalistes, sans lesquels il eût pu douter du succès de ses

coups les mieux assénés. Le coup de la dépêche d'Ems suppose la complicité enthousiaste d'une presse nombreuse et docile : il donna ainsi le modèle de la haute fiction d'État jetée au moment favorable, et calculée pour éclater au point sensible du public à soulever.

Les journalistes démocrates qui répètent d'un ton vainqueur qu'on n'achète pas l'Opinion, devraient étudier chez Bismarck comment on la trompe.

XXIII. — L'ÉTAT ESCLAVE, MAIS TYRAN

Heureux donc les peuples modernes qui sont pourvus d'une puissance politique distincte de l'Argent et de l'Opinion ! Ailleurs, le problème n'est peut-être que d'en retrouver un équivalent. Mais ceci n'est pas très facile en France, et l'on voit bien pourquoi :

Avant que notre État se fût fait collectif et anonyme, sans autres maîtres que l'Opinion et l'Argent, tous deux plus ou moins déguisés aux couleurs de l'Intelligence, il était investi de pouvoirs très étendus sur la masse des citoyens. Or, ces pouvoirs anciens, l'État nouveau ne les a pas déposés, bien au contraire. Les maîtres invisibles avaient intérêt à étendre et à redoubler des pouvoirs qui ont été étendus et redoublés en effet. Plus l'État s'accroissait aux dépens des particuliers, plus l'Argent, maître de l'État, voyait s'étendre ainsi le champ de sa propre influence ; ce grand mécanisme central lui servait d'intermédiaire : par là, il gouvernait, il dirigeait, il modifiait une multitude d'activités dont la liberté ou l'extrême délicatesse échappent à l'Argent, mais n'échappent point à l'État. Exemple : une fois maître de l'État, et l'État ayant mis la main sur le personnel et sur le matériel de la religion, l'Argent pouvait agir par des moyens d'État sur la conscience des ministres des cultes et, de là, se débarrasser de redoutables censures. La religion est, en effet, le premier des pouvoirs qui se puisse opposer aux ploutocraties, et surtout une religion aussi fortement organisée que le catholicisme : érigée en fonction d'État, elle perd une grande partie de son indépendance et, si l'Argent

est maître de l'État, elle y perd son franc-parler contre l'Argent. Le pouvoir matériel triomphe sans contrôle de son principal antagoniste spirituel.

Si l'État vient à bout d'une masse de plusieurs centaines de milliers de prêtres, moines, religieux et autres bataillons ecclésiastiques, que deviendront devant l'État les petites congrégations flottantes de la pensée dite libre ou autonome? Le nombre et l'importance de celles-ci sont d'ailleurs bien diminués, grâce à l'Université, qui est d'État. Avec les moyens dont l'État dispose, une obstruction immense se crée dans le domaine scientifique, philosophique, littéraire. Notre Université entend accaparer la littérature, la philosophie, la science. Bons et mauvais, ses produits administratifs étouffent donc, en fait, tous les autres, mauvais et bons. Nouveau monopole indirect au profit de l'État. Par ses subventions, l'État régente ou du moins surveille nos différents corps et compagnies littéraires ou artistiques; il les relie ainsi à son propre maître, l'Argent; il tient de la même manière plusieurs des mécanismes par lesquels se publie, se distribue et se propage toute pensée. En dernier lieu, ses missions, ses honneurs, ses décorations lui permettent de dispenser également des primes à la parole et au silence, au service rendu et au coup retenu. Les partis opposants, pour peu qu'ils soient sincères, restent seuls en dehors de cet arrosage systématique et continuel. Mais ils sont peu nombreux, ou singulièrement modérés, respectueux, diplomates : ce sont des adversaires qui ont des raisons de craindre de se nuire à eux-mêmes en causant au pouvoir quelque préjudice trop grave. L'État français est uniforme et centralisé : sa bureaucratie atteignant jusqu'aux derniers pupitres d'école du dernier hameau, un tel État se trouve parfaitement muni pour empêcher la constitution de tout adversaire sérieux, non seulement contre lui-même, mais contre la ploutocratie dont il est l'expression.

L'État-Argent administre, dore et décore l'Intelligence; mais il la musèle et l'endort. Il peut, s'il le veut, l'empêcher de connaître une vérité politique et, si elle voit cette vérité, de la dire, et, si elle la dit, d'être écoutée et entendue. Comment un pays connaîtrait-il ses besoins, si ceux qui les connaissent peuvent être contraints au silence, au mensonge ou à l'isolement?

XXIV. — L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE ET L'ARGENT

Je sais la réponse des anarchistes :

— Eh bien, on le saura, et on le dira ; l'Opinion libre fournira des armes contre l'Opinion achetée. L'Intelligence se ressaisira. Elle va flétrir cet Argent qu'elle vient de subir. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la ploutocratie aura tremblé devant les tribuns.

Nouvelle illusion d'une qualité bien facile !

Si des hommes d'esprit ne prévoient aucune autre revanche contre l'Argent que la prédication de quelque Savonarole laïque, les gens d'affaires ont pressenti l'événement et l'ont prévenu. Ils se sont assuré la complicité révolutionnaire. En ouvrant la plupart des feuilles socialistes et anarchistes et en nous informant du nom de leurs bailleurs de fonds [1], nous vérifions que les plus violentes tirades contre les riches sont soldées par la ploutocratie des deux mondes. A la littérature officielle, marquée des timbres et des contre-seings d'un État qui est le prête-nom de l'Argent, répond une autre littérature, qui n'est qu'officieuse encore et que le même Argent commandite et fait circuler. Il préside ainsi aux attaques et peut les diriger. Il les dirige en effet contre ce genre de richesses qui, étant engagé dans le sol ou dans une industrie définie, garde quelque chose de personnel, de national et n'est point la Finance pure. La propriété foncière, le patronat industriel offre un caractère plus visible et plus offensant pour une masse prolétaire que l'amas invisible de millions et de milliards en papier. Les détenteurs des biens de la dernière sorte en profitent pour détourner contre les premiers les fières impatiences qui tourmentent tant de lettrés.

Mais le principal avantage que trouve l'Argent à subventionner ses ennemis déclarés provient de ce que l'Intelligence révolutionnaire sort merveilleusement avilie de ce marché.

1. *L'Humanité*, de M. Jean Jaurès ; *l'Action*, etc. Dans un autre ordre d'idées qui confine à celui-ci, le « Château du peuple », propriété du groupe « anarchiste » la Coopération d'idées, est dû à la générosité d'un riche capitaliste, demi-juif lyonnais, M. V...

Elle y perd sa seule source d'autorité, son honneur : du même coup, ses vertueuses protestations retombent à plat.

La Presse est devenue une dépendance de la finance. Un révolutionnaire, M. Paul Brulat, a parlé récemment de sauver l'*indépendance de la Pensée humaine*. Il la voyait donc en danger. « La combinaison financière a tué l'idée, la réclame a tué la critique. » Le rédacteur devient un « salarié ». « Son rôle est de divertir le lecteur pour l'amener jusqu'aux annonces de la quatrième page. » « On n'a que faire de ses convictions. Qu'il se soumette ou se démette. La plupart, dont la plume est l'unique gagne-pain, se résignent, deviennent des valets. » Aussi, partout « le chantage sous toutes ses formes, les éloges vendus, le silence acheté... Les éditeurs traitent ; les théâtres feront bientôt de même. La critique dramatique tombera comme la critique littéraire. »

M. Paul Brulat ne croit pas à la liberté de la Presse, qui n'existe même point pour les bailleurs de fonds des journaux : « Non, même pour ceux-ci, elle est un leurre. Un journal, n'étant entre leurs mains qu'une affaire, ne saurait avoir d'autre souci que de plaire au public, de retenir l'abonné [1]. » Sainte-Beuve, en observant, dès 1839, que la littérature industrielle tuerait la critique, commençait à sentir germer en lui le même scepticisme que M. Paul Brulat. Une même loi « libérale », disait-il, la loi Martignac, allégea la Presse *« à l'endroit de la police et de la politique »*, « accrut *la charge industrielle* des journaux ».

Ce curieux pronostic va plus loin que la pensée de celui qui le formulait. Il explique la triste histoire de la déconsidération de la Presse en ce siècle-ci. En même temps que la liberté politique, chose toute verbale, elle a reçu la servitude économique, dure réalité, en vertu de laquelle toute foi dans son indépendance, s'efface, ou s'effacera avant peu. Cela à droite comme à gauche. On représentait à un personnage important du monde conservateur que le candidat proposé pour la direction d'un grand journal cumulait la réputation de pédéraste, d'escroc et de maître-chanteur : « Oh ! » murmura ce personnage en haussant les épaules, « vous savez bien qu'il ne faut

1. Cet article de M. Brulat a paru dans l'*Aurore* du 9 janvier 1903.

pas être trop difficile en fait de journalistes ! » L'auteur de ce mot n'est cependant pas duc et pair ! Il peignait la situation. On discuta jadis de la conviction et de l'honorabilité des directeurs de journaux. On discute de leur surface, de leur solvabilité et de leur crédit. Une seule réalité énergique importe donc en journalisme, l'Argent, avec l'ensemble des intérêts brutaux qu'il exprime. Le temps paraît nous revenir où l'homme sera livré à la Force pure, et c'est dans le pays où cette force a été tempérée le plus tôt et le plus longtemps, que se rétablit tout d'abord, et le plus rudement, cette domination.

XXV. — L'AGE DE FER

Une certaine grossièreté passe dans la vie. La situation morale du lettré français en 1905 n'est plus du tout ce qu'elle était en 1850. La réputation de l'écrivain est perdue. Écrire partout, tout signer, n'assumer que la responsabilité de ce que l'on signe, s'appliquer à donner l'impression qu'on n'est pas l'organe d'un journal mais l'organe de sa propre pensée, cela défend à peine du discrédit commun. Si l'on ne cesse pas d'honorer en particulier quelques personnes, la profession de journaliste est disqualifiée. Journalistes, poètes, romanciers, gens de théâtre font un monde où l'on vit entre soi ; mais c'est un enfer. Les hautes classes, de beaucoup moins fermées qu'elles ne l'étaient autrefois, beaucoup moins difficiles à tous les égards, ouvertes notamment à l'aventurier et à l'enrichi, se montrent froides envers la supériorité de l'esprit. Tout échappe à une influence dont la sincérité et le sérieux font le sujet d'un doute diffamateur.

Mais l'écrivain est plus diffamé par sa condition réelle que par tous les propos dont il est l'objet. Ou trop haut ou trop bas, c'est le plus déclassé des êtres : les meilleurs d'entre nous se demandent si le salut ne serait point de ne nous souvenir que de notre origine et de notre rang naturel, sans frayer avec des confrères, ni avoir souci des mondains. L'expédient n'est pas toujours pratique. Renan disait que les femmes modernes, « au lieu de demander aux hommes des grandes choses, des entreprises hardies, des travaux héroïques », leur demandent

« de la richesse, afin de satisfaire un luxe vulgaire ». Luxe vulgaire ou bien désir, plus vulgaire encore, de relations.

L'ancien préjugé favorable au mandarinat intellectuel conserve sa force dans la masse obscure et profonde du public lisant. Il ne peut le garder longtemps. La bourgeoisie, où l'amateur foisonne presque autant que dans l'aristocratie, s'affranchit de toute illusion favorable et de toute vénération préconçue. Son esprit positif observe qu'il y a bien quatre ou cinq mille artistes ou gens de lettres à battre le pavé de Paris en mourant de faim. Elle calcule que, des deux grandes associations professionnelles de journalistes parisiens, l'une comptait en 1896 plus du quart, et l'autre plus du tiers de ses membres sans occupation [1]. Elle prévoit un déchet de deux ou trois mille malheureux voués à l'hospice ou au cabanon. Les beaux enthousiasmes des lecteurs de Hugo et de Vacquerie paraissent donc devoir également fléchir dans la classe moyenne.

Ils se perpétuent au-dessous, dans cette partie du gros peuple où la lecture, l'écriture et ce qui y ressemble, paraît un instrument surnaturel d'élévation et de fortune. Par les moyens scolaires qui lui appartiennent, l'État s'applique à prolonger une situation qui maintient le crédit de cette Intelligence, derrière laquelle il se dissimule, pour mieux dissimuler cet Argent par lequel il est gouverné. Mais il provoque le déclassement, par cela même qu'il continue à le revêtir de teintes flatteuses. Encombré de son prolétariat intellectuel, l'État démocratique ne peut en arrêter la crue, il est dans la nécessité de la stimuler [2]. Les places manquent, et l'État continue à manœuvrer sa vieille pompe élévatoire. Les finances en souffrent quand il veut tenir parole, et le mal financier aboutit aux révolutions. Mais, s'il retire sa parole, c'est encore à des révolutions qu'il est acculé : la société ploutocratique s'est assurée tant bien que mal contre ce malheur ; elle espère le canaliser, le détourner d'elle ; mais l'État s'effraie pour lui-même, et ses premières inquiétudes se font sentir.

1. J'emprunte cette donnée au livre de M. Henry Bérenger, *la Conscience nationale*. — Paris, Colin.

2. M. Henry Bérenger, qui a les doctrines de l'Etat, semble convenir tout à la fois que ce mouvement d'ascension est funeste et que l'on n'a pas le « droit » de le ralentir.

XXVI. — DÉFAITE DE L'INTELLIGENCE

Il faut bien se garder de croire que ces turbulences puissent ruiner de fond en comble les intérêts fondamentaux, les forces organiques de la vie civilisée. La Finance, l'activité qu'elle symbolise, doit vaincre, associant peut-être à son triomphe les meilleurs éléments du prolétariat manuel, ces ouvriers d'état qui se forment en véritable aristocratie du travail, sans doute aussi des représentants de l'ancienne aristocratie, dégradée ou régénérée par cette alliance. Le Sang et l'Or seront recombinés dans une proportion inconnue. Mais l'Intelligence, elle, sera avilie pour longtemps ; notre monde lettré, qui paraît si haut aujourd'hui, aura fait la chute complète, et, devant la puissante oligarchie qui syndiquera les énergies de l'ordre matériel, un immense prolétariat intellectuel, une classe de mendiants lettrés, comme en a vu le moyen âge, traînera sur les routes de malheureux lambeaux de ce qu'auront été notre pensée, nos littératures, nos arts.

Le peuple en qui l'on met une confiance insensée se sera détaché de tout cela, avec une facilité qu'on ne peut calculer mais qu'il faut prévoir. C'est sur un bruit qui court que le peuple croit à la vertu de l'intelligence ; ceux qui ont fait cette opinion ne seront pas en peine de la défaire.

Quand on disait aux petites gens qu'un petit homme, simple et d'allures modestes, faisait merveille avec sa plume et obtenait ainsi une gloire immortelle, ce n'était pas toujours compris littéralement, mais le grave son des paroles faisait entendre et concevoir une destinée digne de respect, et ce respect tout instinctif, ce sentiment presque religieux étaient accordés volontiers. L'éloge est devenu plus net quand, par littérature, esthétique ou philosophie, on a signifié gagne-pain, hautes positions, influence, fortune. Ce sens clair a été trouvé admirable, et il est encore admiré. Patience, et attendez la fin. Attendez que Menier et Géraudel aient un jour intérêt à faire entendre au peuple que leur esprit d'invention passe celui de Victor Hugo, puisqu'ils ont l'art d'en retirer de plus abondants bénéfices ! Le peuple ne manque pas de générosité natu-

relle. Il n'est pas disposé à tout évaluer en argent. Mais lui a-t-on dit de le faire, il compte et compte bien. Vous verrez comme il saura vous évaluer. Le meilleur, le moins bon, et le pire de nos collègues sera classé exactement selon la cote de rapport. Jusqu'où pourra descendre, pour regagner l'estime de la dernière lie du peuple, ce qu'on veut bien nommer « l'aristocratie littéraire », il est aisé de l'imaginer. Le lucre conjugué à la basse ambition donnera ses fruits naturels.

Littérature deviendra synonyme d'ignominie. On entendra par là un jeu qui peut être plaisant, mais dénué de gravité, comme de noblesse. Endurci par la tâche, par la vie au grand air et le mélange du travail mécanique et des exercices physiques, l'homme d'action rencontrera dans cette commune bassesse des lettres et des arts de quoi justifier son dédain, né de l'ignorance. S'il a de la vertu, il nommera aisément des dépravations les raffinements du goût et de la pensée. Il conclura à la grossièreté et à l'impolitesse, sous prétexte d'austérité. C'en sera fait dès lors de la souveraine délicatesse de l'esprit, des recherches du sentiment, des graves soins de la logique et de l'érudition. Un sot moralisme jugera tout. Le bon parti aura ses Vallès, ses Mirbeau, hypnotisés sur une idée du bien et du mal conçue sans aucune nuance, appliquée fanatiquement. Des têtes d'iconoclastes à la Tolstoï se dessinent sur cette hypothèse sinistre, plus qu'à demi réalisée autour de nous... Mais, si l'homme d'action brutale qu'il faut prévoir n'est point vertueux, il sera plus grossier encore : l'art, les artistes se plieront à ses divertissements les plus vils, dont la basse littérature des trente ou quarante dernières années, avec ses priapées sans goût ni passion, éveille l'image précise. Cet homme avilira tous les êtres que l'autre n'aura pas abrutis.

Le patriciat dans l'ordre des faits, mais une barbarie vraiment démocratique dans la pensée, voilà le partage des temps prochains : le rêveur, le spéculatif pourront s'y maintenir au prix de leur dignité ou de leur bien-être ; les places, le succès ou la gloire récompenseront la souplesse de l'histrion : plus que jamais, dans une mesure inconnue aux âges de fer, la pauvreté, la solitude, expieront la fierté du héros et du saint : jeûner, les bras croisés au-dessus du banquet, ou, pour ronger les os, se rouler au niveau des chiens.

L'AVENTURE

A moins que...

Je ne voudrais pas terminer ces analyses un peu lentes, mais, autant qu'il me semble, réelles et utiles, par un conte bleu. Cependant il n'est pas impossible de concevoir un autre tour donné aux mouvements de l'histoire future. Il suffirait de supposer qu'une lucide conscience du péril, unie à quelques actes de volonté sérieuse, suggère maintenant à l'Intelligence française, qui, depuis un siècle et demi, a causé beaucoup de désastres, de rendre un service signalé, qui sauverait tout.

Elle s'est exilée à l'intérieur, elle s'est pervertie, elle a couru tous les barbares de l'univers : supposez qu'elle essaye de retrouver son ordre, sa patrie, ses dieux naturels.

Elle a propagé la Révolution : supposez qu'elle enseigne, au rebours, le Salut public.

Imaginez qu'un heureux déploiement de cette tendance nouvelle lui regagne les sympathies et l'estime, non certes officielles, ni universelles, mais qui émaneraient de sphères respectées et encore puissantes.

Imaginez d'ailleurs que l'Intelligence française comprenne bien deux vérités : — ni elle n'est, ni elle ne peut être la première des Forces nationales, — et, en rêvant cet impossible, elle se livre pratiquement au plus dur des maîtres, à l'Argent. Veut-elle fuir ce maître, elle doit conclure alliance avec quelque autre élément du pouvoir matériel, avec d'autres Forces, mais celles-ci personnelles, nominatives et responsables, auxquelles les lumières qu'elle a en propre montreraient le moyen de s'affranchir avec elle de la tyrannie de l'Argent.

Concevez, dis-je, la fédération solide et publique des meilleurs éléments de l'Intelligence avec les éléments les plus

anciens de la nation ; l'Intelligence s'efforcerait de respecter et d'appuyer nos vieilles traditions philosophiques et religieuses, de servir certaines institutions comme le clergé et l'armée, de défendre certaines classes, de renforcer certains intérêts agricoles, industriels, même financiers, ceux-là qui se distinguent des intérêts d'Argent proprement dits en ce qu'ils correspondent à des situations définies, à des fonctions morales. Le choix d'un tel parti rendrait à l'Intelligence française une certaine autorité. Les ressources afflueraient, avec les dévouements, pour un effort en ce sens. Peut-être qu'une fois de plus la couronne d'or nous serait présentée comme elle le fut à César.

Mais il faudrait la repousser. Et aussi, en repoussant cette dictature, faudrait-il l'exercer provisoirement. Non point certes pour relever un empire reconnu désormais fictif et dérisoire, mais, selon la vraie fonction de l'Intelligence, pour *voir* et *faire voir* quel régime serait le meilleur, pour le choisir d'autorité et, même, pour orienter les autres Forces de ce côté ; pareil chef-d'œuvre une fois réussi, le rang ultérieurement assigné à l'Intelligence dans la hiérarchie naturelle de la nation importerait bien peu, car il serait fatalement très élevé dans l'échelle des valeurs morales. L'Intelligence pourrait dire comme Roméo dans le *Paradis*:

e ciò gli fece
Romeo, persona umile e peregrina

« et Romée fit cela,
« personne humble et errant pèlerin. »

En fait d'ailleurs, et sur de pareils états de services, le haut rôle consultatif qui lui est propre lui reviendrait fatalement par surcroît.

Les difficultés, on les voit. Il faudrait que l'Intelligence fît le chef-d'œuvre d'obliger l'Opinion à sentir la nullité profonde de ses pouvoirs et à signer l'abdication d'une souveraineté fictive : il faudrait demander un acte de bon sens à ce qui est privé de sens ; mais n'est-il pas toujours possible de trouver des motifs absurdes pour un acte qui ne l'est point ?

Il faudrait atteindre et gagner quelques-unes des citadelles de l'Argent et les utiliser contre leur propre gré, mais là

encore espérer n'est point ridicule, car l'Argent diviseur et divisible à l'infini peut jouer *une fois* le premier de ces deux rôles contre lui-même.

Il faudrait rassembler de puissants organes matériels de publicité, pour se faire entendre, écouter, malgré les volontés et les intérêts d'un État résolu à ne rien laisser grandir contre lui ; mais cet État, s'il a un centre, est dépourvu de tête. Son incohérence et son étourderie éclatent à chaque instant : c'est lui qui, par sa politique scolaire, a conservé à l'Intelligence un reste de prestige dans le peuple ; par ses actes de foi dans la raison et dans la science, il nous a coupé quelques-unes des verges dont nous le fouettons.

Les difficultés de cette entreprise, fussent-elles plus fortes encore, seraient encore moindres que la difficulté de faire subsister notre dignité, notre honneur, sous le règne de la ploutocratie qui s'annonce. Cela, ce n'est pas le difficile ; c'est l'impossible. Ainsi exposée à périr sous un nombre victorieux, la qualité intellectuelle ne risque absolument rien à tenter l'effort ; si elle s'aime, si elle aime nos derniers reliquats d'influence et de liberté, si elle a des vues d'avenir et quelque ambition pour la France, il lui appartient de mener la réaction du désespoir. Devant cet horizon sinistre, l'Intelligence nationale doit se lier à ceux qui essayent de faire quelque chose de beau avant de sombrer. Au nom de la raison et de la nature, conformément aux vieilles lois de l'univers, pour le salut de l'ordre, pour la durée et les progrès d'une civilisation menacée, toutes les espérances flottent sur le navire d'une Contre-Révolution.



AUGUSTE COMTE

AUGUSTE COMTE[1]

19 JANVIER 1798 — 5 SEPTEMBRE 1857

Quelquefois, au milieu des paisibles nuits de travail, une crise d'incertitude, causée par la fatigue, jette l'esprit dans le trouble et la confusion. La plume échappe, les idées cessent de se suivre régulièrement. On se lève, on secoue l'espèce de torpeur que donna l'immobilité ; mais, ni la promenade, ni le repos physique ne rendrait à l'esprit l'assurance perdue ; il lui faut un secours qui soit spirituel et qui l'émeuve avec des images dignes de lui. Ce n'est pas le moment de recourir aux poètes, ni d'ouvrir quelque répertoire de science ; la science toute pure semblerait froide, la poésie paraîtrait d'un vide infini. J'estime heureux les hommes de ma génération qui, sans être positivistes au sens propre du terme, peuvent, en pareil cas, se souvenir de la morale et de la logique de Comte.

S'il est vrai qu'il y ait des maîtres, s'il est faux que le ciel et la terre, et le moyen de les interpréter, ne soient venus au monde que le jour de notre naissance, je ne connais aucun nom d'homme qu'il faille prononcer avec un sentiment de reconnaissance plus vive. Son image ne peut être évoquée sans émotion.

1. Il existe à Paris deux sources bien distinctes de renseignements sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte, toutes deux précieuses : le célèbre immeuble de la Société positiviste, rue Monsieur-le-Prince, 10, et le local de l'Exécution testamentaire, 41, rue Dauphine. Ce dernier rendez-vous est plus ignoré. C'est de là cependant que part la propagande la plus active. L'*Appel aux Conservateurs*, le *Testament*, la *Synthèse*, un volume de *Lettres*, ces dernières absolument inédites, ont été publiés rue Dauphine en très peu de temps. En tout cas, il ne faut jamais perdre de vue que tel livre de Comte, épuisé rue Monsieur-le-Prince, abonde parfois rue Dauphine, et réciproquement.

Ce petit vieillard émacié, aux yeux doux, dont le masque rappelle Baudelaire et Napoléon, a réuni de grandes et précieuses ressources contre nos faiblesses soudaines et les trahisons du destin. Je ne suis pas de ceux qui se récitent quelques-unes des formules de Comte en les accompagnant de signes de cabale et de religion ; mais, familiarisé avec elles depuis longtemps, je ne puis donner à aucune un sens indifférent. Les plus abstraites en apparence me touchent, en passant, d'une magnétique lumière.

A demi-voix, dans le silence de la nuit, il me semble que je redis des syllabes sacrées :

« Ordre et Progrès.

« Famille, Patrie, Humanité.

« L'Amour pour principe et l'Ordre pour base; le Progrès pour but.

« Tout est relatif, voilà le seul principe absolu.

« Induire pour déduire, afin de construire.

« Savoir pour prévoir, afin de pourvoir.

« L'esprit doit toujours être le ministre du cœur, et jamais son esclave.

« Le progrès est le développement de l'ordre.

« La soumission est la base du perfectionnement.

« Les phénomènes les plus nobles sont partout subordonnés aux plus grossiers.

« Les vivants seront toujours et de plus en plus gouvernés nécessairement par les morts.

« L'homme doit de plus en plus se subordonner à l'Humanité. »

Le poids même de ces sentences, leur austérité, leur rudesse, y ajoutent un charme d'une vigueur naïve. On ne le sent complètement qu'après le temps et le loisir de l'initiation. Mais un habitué de Comte finit par s'étonner d'entendre critiquer l'aridité de son langage philosophique. Il ne peut s'empêcher d'égaler de telles sentences aux plus beaux vers moraux et gnomiques d'un Lysis, d'un Virgile, d'un Pierre Corneille. Il les trouve gonflées de consolations pénétrantes, et d'encouragements subtils, comme toutes les vérités qui défient le doute.

Douceur, tendresse, fermeté, certitudes incomparables, c'est tout ce que renferme pour l'élève de Comte ce terrible mot, si peu compris [1], de Positivisme !

Nous ne comprendrions rien au maître, si nous ne nous formions d'abord une idée nette de son disciple. C'est par celui-ci qu'il faut commencer.

1. Le positivisme passe, en général, pour n'admettre que ce qui se voit et se touche !

I

L'ANARCHIE AU XIXe SIÈCLE

Dans les derniers jours de l'année 1847 ou les premiers de 1848, un jeune homme à peine majeur entendait au Collège de France je ne sais qui prononcer du haut d'une chaire ces paroles, peut-être soulignées d'applaudissements :

« Le vainqueur, dans la grande lutte à laquelle nous assistons encore, c'est le principe de l'examen ; le vaincu, c'est le principe de l'autorité. Ainsi le Gouvernement de l'avenir sera le Gouvernement de l'Examen. Je ne dis pas que ce soit un bien, j'en reconnais tous les inconvénients, mais je le constate comme un fait. »

Voilà les paroles du siècle. Tous les enfants du siècle dernier furent plus ou moins asservis à la constatation de ce prétendu fait.

Bien qu'il fût né dans cette période de crise, le jeune Charles Jundzill (ainsi se nommait l'auditeur du Collège de France) s'était contraint d'assez bonne heure à donner un sens aux mots dont il se servait. Il s'efforça en vain de trouver une signification quelconque à ces termes « gouvernement de l'Examen », et nul esprit normal, dans un des âges normaux de l'humanité, ne trouverait cette signification, qui n'existe pas. Celui qui examine ne gouverne pas encore ; celui qui gouverne n'examine plus. L'acte propre du gouvernement, l'acte propre de l'examen s'excluent. Un gouvernement peut commencer par s'entourer des lumières de l'examen ; du moment qu'il gouverne, il a pris son parti, l'examen a cessé. De même, l'examen peut aboutir, par hasard, au gouvernement : tant qu'il reste lui-même, l'examen ne gouverne pas.

Et, sans doute, Charles Jundzill voyait bien que l'habitude

d'examiner était établie dans son siècle et dans sa propre intelligence; mais il ne voyait pas comment tirer de cette habitude une direction, et son expérience lui montrait en effet qu'on en tire tout le contraire.

« Étrange gouvernement que celui de l'examen ! » se dit-il. « Étrange situation mentale et sociale que celle qui consiste à examiner toujours, puis à examiner encore ! Étranges esprits qui se décernent mutuellement, ou qui s'attribuent eux-mêmes, les titres de philosophe et de penseur, et dont la vue est à ce point bornée, qu'ils prennent le *moyen pour le but, qu'ils regardent comme le résultat de la crise ce qui n'est que la crise elle-même!...* » Charles Jundzill traduisait ici l'étonnement, le scandale que lui causait cette gageure que son siècle tout entier soutenait en matière politique ; mais il en souffrait à beaucoup d'autres égards. Il en souffrait dans l'organisation de sa vie, car le principe d'examen ne fournit non plus aucun moyen d'ordonner la conduite privée ; il en souffrait encore dans la marche de sa pensée : examiner n'apprend ni à choisir, ni à classer les idées utiles et les idées vraies.

Il en souffrait. J'aurais dû dire qu'il en avait souffert, car le malaise personnel de Charles Jundzill se trouvait déjà dissipé, quand il l'exposait à Auguste Comte dans une lettre[1] que je résume et développe d'après les vraisemblances de son état d'esprit. Ce malaise préliminaire, dont la discipline positiviste avait eu raison, était éminemment typique et significatif. Il représente avec beaucoup de netteté le malaise qu'ont éprouvé presque tous les esprits qui, nés dans la tradition catholique, sont devenus étrangers à la foi catholique. Charles Jundzill, originaire de Pologne, était de naissance et de formation purement romaines : avant sa dix-neuvième année, il avait constaté jusqu'à l'évidence son inaptitude à la foi, et surtout à la foi en Dieu, principe et fin de l'organisation catholique.

Était-ce la philosophie, était-ce la science qui l'avait réduit à cette impossibilité de croire ? Quelle que fût l'influence subie par le jeune homme, tel était le fait. Il ne croyait plus, et de là venait son souci. On emploierait un langage bien inexact si l'on disait que Dieu lui manquait. Non seulement Dieu ne man-

1. Auguste Comte a placé cette lettre en tête de la *Synthèse subjective*.

quait pas à son esprit, mais son esprit sentait, si l'on peut s'exprimer ainsi, un besoin rigoureux de *manquer de Dieu :* aucune interprétation théologique du monde et de l'homme ne lui était plus supportable. Je n'examine pas s'il avait tort ou raison, ni s'il avançait, ni s'il reculait. Il en était là. Seulement, Dieu éliminé, subsistaient les besoins intellectuels, moraux et politiques qui sont naturels à tout homme civilisé, et auxquels l'idée catholique de Dieu a longtemps correspondu avec plénitude.

Charles Jundzill et ses pareils n'admettent plus de Dieu, mais il leur faut de l'ordre dans leur pensée, de l'ordre dans leur vie, de l'ordre dans la société dont ils sont les membres. Cette nécessité est sans doute commune à tous nos semblables ; elle est particulièrement vive pour un catholique, accoutumé à recevoir sur le triple sujet les plus larges satisfactions. Un nègre de l'Afrique ne saurait désirer bien vivement cet état de souveraine ordonnance intellectuelle et morale auquel il n'eut jamais accès. Un protestant, fils et petit-fils de protestants, s'est de bonne heure entendu dire que l'examen est le principe de l'action, que la liberté d'examen est de beaucoup plus précieuse que l'ordre de l'esprit et l'unité de l'âme, et cette tradition, fortifiée d'un âge à l'autre, a effacé de son esprit le souvenir du splendide *tout* catholique : bien que sujet aux mêmes appétits d'unité et d'ordre que les autres pensées humaines, il n'est pas obsédé de l'image d'un paradis perdu : de son désordre même il tire un orgueil très naïf !

Mais, chez les catholiques éloignés de la foi, cette espèce de nostalgie peut devenir si consciente, que les apologistes de leur religion en ont formé un argument d'une extrême vivacité. La vie humaine, disent-ils, n'a qu'un axe, faute duquel elle se dissocie et flotte. Sans l'unité divine et ses conséquences de discipline et de dogme, l'unité mentale, l'unité morale, l'unité politique disparaissent en même temps ; elles ne se reforment que si l'on rétablit la première unité. Sans Dieu, plus de vrai ni de faux ; plus de loi, plus de droit. Sans Dieu, une logique rigoureuse égale la pire folie à la plus parfaite raison. Sans Dieu, tuer, voler, sont des actes d'une innocence parfaite ; il n'y a point de crime qui ne devienne indifférent, ni de révolution qui ne soit légitime ; car, sans Dieu, le principe de l'exa-

men subsiste seul, principe qui peut tout exclure, mais qui ne peut fonder rien. Le clergé catholique donne le choix entre son dogme, avec la haute organisation qu'il comporte, et ce manque absolu de mesure et de règle qui annule ou qui gaspille l'activité. Dieu ou rien, c'est l'alternative proposée aux esprits tentés de douter.

Quelques-uns qui l'acceptent choisissent nettement le rien. Plutôt que d'admettre un point de départ auquel leur esprit se refuse, ils se résignent à la déchéance des institutions et des mœurs. Tel est le cas des natures les moins heureuses, pour lesquelles l'idée de Dieu apparaissait plutôt un frein et une gêne qu'un principe excitateur et régulateur. Tel est aussi le cas de natures débiles, promptes au désespoir, chez lesquelles toute ferme habitude, une fois perdue, ne peut plus être remplacée. Charles Jundzill, dont je continue à vous décrire le cas, n'était ni des uns ni des autres. Tout en donnant raison aux prêtres catholiques contre les imbéciles et contre les malades qui profitent du doute philosophique pour troubler l'ordre ou pour consentir aux perturbations, il devait nécessairement se prononcer contre cette troisième et cette quatrième classe d'esprits qui, sans se résigner au néant ni au mal, quittaient le Dieu catholique sans le quitter.

C'étaient d'abord ces marguilliers de l'Examen qui, ayant usé une fois de la Liberté intellectuelle contre l'idée de Dieu, s'entraînaient à penser que cette Liberté, placée sur le trône de Dieu, leur fournissait un bon modèle de pensée, de moralité et de civilisation : autant espérer de la hache les services de la boussole ou du niveau. C'était ensuite cette dernière catégorie d'anarchistes qui ont bien quitté le dogme catholique, mais qui en ont maintenu subrepticement toutes les déductions et conséquences d'ordre moral.

Nous connaissons en France, en Angleterre et en Russie beaucoup d'athées chrétiens qui construisent une morale, mais craignent de la motiver. Ils prescrivent aux hommes une discipline, et cette discipline est « indépendante » de toute conviction ; un ensemble de devoirs, et ces devoirs ne sont rattachés à aucune foi ; un système de dépendances humaines, et l'homme n'y dépend d'aucun système du monde. Mais il faudrait pourtant choisir : ou bien chaque homme est souverain,

et n'est assujetti qu'à sa volonté propre, ou, s'il est sujet d'une dette, il faut qu'on lui dise pourquoi. La morale libérale refuse énergiquement de justifier ses caprices impérieux. « Impératifs hypothétiques ! » dit-elle avec dédain. Elle croit nous dicter un Impératif catégorique et absolu. Son bâtiment ne dure qu'au moyen de quelques calembours honorables, qui recouvrent tant bien que mal les liens réels et forts par lesquels ces esprits tiennent, sans le savoir, à la doctrine qu'ils se flattaient d'abandonner. Si quelques têtes faibles nous ont fourni la preuve de leur mollesse en acceptant le désordre en haine de Dieu, celles-ci manifestent un genre équivalent d'impuissance : après avoir rompu avec l'Idée de Dieu, elles n'ont su ni presser ni examiner toutes celles de leurs idées qui s'appuyaient sur cette idée centrale ou qui en dérivaient. Il n'y a point d'accord entre leur négation fondamentale de l'Absolu divin et leur affirmation non moins fondamentale de la Conscience morale absolue, qui n'est elle-même qu'un Dieu anonyme et honteux. Ils quittent le Dieu des théologiens et ne prennent pas garde qu'en acceptant, selon Rousseau et les Allemands, la souveraineté de leur Conscience individuelle, ils ne font que s'adjuger à eux-mêmes les anciens attributs de Dieu.

— Si vous croyez à l'Absolu, soyez franchement catholiques criait à ces gens-là un Charles Jundzill.

« Si vous n'y croyez pas, il faut tenter, comme nous le tentons, de tout reconstruire sans l'Absolu : à moins, toutefois, que le prêtre n'ait raison contre nous, comme il a raison contre vous, et que cette réorganisation ne soit une pure chimère... »

II

L'ORDRE POSITIF D'APRÈS COMTE

Était-ce une chimère ?

Quand Jundzill écrivit à Comte, il y avait exactement vingt-cinq années que le philosophe poursuivait son programme de *réorganiser*, en effet, *sans Dieu ni roi*[1].

Plus que Jundzill et plus sans doute que personne, le jeune Auguste Comte avait senti les blessures de l'anarchie et les tares qu'elle nous laisse inévitablement : rien ne marque mieux la noblesse de cet esprit et le sang latin de sa race que la vigueur de sa réaction contre un si grand mal. Comme il le dit dans son *Testament*, il était né à Montpellier, sous le Peyrou de Louis XIV, « d'une famille éminemment catholique et monarchique » ; mais depuis le milieu de son adolescence, avant même d'entrer à l'École polytechnique, il avait répudié le théologisme en politique aussi bien qu'en religion. Mais il n'avait pas concédé pour cela aux idées de libre examen ou d'égalité, qui lui avaient servi à atteindre cette négation radicale, les qualités de l'Être divin ni celles du Souverain absolu. Ces idées ont bien pu être acceptées comme des « dogmes », et « dogmes absolus », du temps qu'elles étaient nécessaires à ruiner le théologisme : cette acceptation ne peut être que provisoire ; elles n'ont pas de valeur propre ; elles ne peuvent ni dominer ni régner et, en tant que principes, elles sont condamnées à mort.

1. Les mots de *royauté* et de *roi* ont chez Comte une acception bien définie : ils veulent dire *roi* et *royauté de droit divin*. A proprement parler, ni Louis XVIII, ni Louis XIV, ni Henri IV, ni Louis XI ne sont pour lui des rois. Il les appelle plusieurs fois des dictateurs, pour marquer qu'il n'y a rien de commun entre leur genre d'autorité et la souveraineté théologique des princes du moyen âge. Les positivistes qui m'ont fait là-dessus une aigre querelle ont montré qu'ils ne connaissaient pas leur auteur. Voyez l'*Appendice*.

Par exemple, on ne peut conserver, en politique, une Doctrine « qui représente le Gouvernement comme étant, par sa nature, l'ennemi nécessaire de la société, contre lequel celle-ci doit se constituer soigneusement en état continu de suspicion et de surveillance » (on a reconnu le Libéralisme) ; une Doctrine d'après laquelle il faut « examiner toujours sans se décider jamais » (on a reconnu le Protestantisme) ; une Doctrine contredisant ou méconnaissant ce « progrès continu de la civilisation », qui « tend par sa nature à développer extrêmement » les « inégalités intellectuelles et morales [1] » (on a reconnu la Démocratie). Cette doctrine morale et politique ne pouvait que pousser au comble une anarchie dont le jeune Auguste Comte, qui en sentait le vif dégoût, voulait s'affranchir à tout prix.

Platon a remarqué que certaines questions politiques nous posent en gros caractères des problèmes écrits en traits menus et fins dans les cas individuels. Auguste Comte aurait peut-être été moins clairvoyant si les événements auxquels il assista [2] n'avaient pas posé devant lui, en des termes politiques et sociaux très pressants, sous une forme révolutionnaire et sanglante, ce qu'il appelle, dans la plus stricte et la plus émouvante de ses formules, *l'immense question de l'ordre*.

Pour trouver l'ordre, l'ordre intellectuel et l'ordre moral autant que l'ordre politique, il circonscrivit du mieux qu'il put le domaine de l'anarchie.

Un fait originel le frappa.

Si l'anarchie tenait : 1° la société presque entière, 2° diverses provinces du cœur, et 3° plusieurs départements de l'intelligence, il observa pourtant qu'il existait des régions sereines dans lesquelles cette anarchie ne régnait pas ou ne régnait plus. On trouve dans un de ses opuscules de 1822 cette

1. *Cours de philosophie positive*, t. IV.

2. On trouverait en dépouillant la correspondance d'Auguste Comte, les traces de l'émotion profonde que lui causaient les troubles contemporains. Il en éprouvait un étonnement douloureux, et les victoires de l'ordre lui causaient une admiration plus vive encore. « A voir les attitudes actuelles », écrivait-il, « on se « demande ce que deviendrait le monde social, si les vivants, malgré leur révolte « moderne, n'étaient pas, et même de plus en plus, gouvernés par l'ensemble « *des morts, heureusement impassibles* au milieu de nos vaines paniques de rétro- « gradation ou d'anarchie ». (*Lettres* d'Auguste Comte, à divers, t. I, première partie.)

remarque digne d'une longue mémoire, car elle inaugure une époque :

« Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie même, en ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par des hommes compétents. S'il en est autrement en politique, c'est uniquement parce que, les anciens principes étant tombés et les nouveaux n'étant point encore formés, il n'y a point encore, à proprement parler, de principes établis. »

Établir des principes politiques nouveaux, et les établir de manière qu'ils soient inébranlables, c'est-à-dire les fonder sur les mêmes bases qui supportent les sciences inébranlées, voilà le projet que roulait ce cerveau de vingt-quatre ans quand il méditait son *« Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société ».*

« Pour réorganiser », c'était son idée principale : il se marquait ainsi son but.

« Les travaux scientifiques » étaient « nécessaires » : il marquait son moyen et le définissait.

Ce mot de scientifique est à prendre dans un sens strict. L'astronomie, la physique, la chimie, la physiologie cherchent et trouvent les lois des apparences [1] qu'elles étudient : il faut examiner comment elles s'y prennent pour cela, et, cette étude faite, fonder de la même manière une science de la vie supérieure de l'homme. Cette science sera, comme les autres, relative à des apparences; mais ces apparences seront, comme les autres, reliées par des lois. Substituer à la recherche des causes et des substances, qui, réelles ou imaginaires, nous demeurent insaisissables, la simple recherche des lois : ce fut la méthode nouvelle. Cette méthode était destinée à fournir la doctrine nouvelle qui serait le principe d'une nouvelle autorité, destinée elle-même à vaincre l'esprit d'examen et à remplacer notre anarchie transitoire par l'ordre nouveau.

Mais l'esprit d'examen n'est pas le seul facteur de l'anarchie

1. Comte disait des *phénomènes*. On a traduit ici le terme grec par son équivalent littéral français, pour faire sentir à quel point cette doctrine, affirmative et positive comme la science, imite la circonspection de la science, et n'affirme des choses que *ce qui en apparaît*.

intellectuelle. Il détermine une absence d'ordre qui est presque aussi pernicieuse que cet esprit lui-même. Nos notions acquises, et même les mieux établies, sont mal classées entre elles. A l'intérieur de chaque science, on divise et on subdivise à l'excès. Un esprit cohérent n'y retrouve jamais l'unité dont il garde le modèle et l'amour. Mathématicien de profession, Auguste Comte s'efforça tout d'abord d'organiser chaque embranchement de la science qu'il enseignait. Mais le même ouvrage d'organisation était à construire dans chacune des autres sciences. Dans chacune, en effet, les spécialités luttaient pour la vie, et leurs empires éphémères, succédant à leurs confuses disputations, la balançaient de l'anarchie mortelle à la stérile tyrannie. Les spécialistes s'érigent en seigneurs et en maîtres dans chaque branche ; le souci du détail qui les intéresse noie la conception de l'ensemble, et l'esprit du détail asservit et immobilise l'esprit humain.

Mais celui qui s'est élevé jusqu'à désirer que l'ensemble prévale enfin sur le détail est ici contraint de chercher quel est, en général, dans l'*ordre* scientifique, le détail et quel est l'ensemble, quelle est la sphère la plus vaste et la sphère subordonnée, quelle est donc la science-reine et quelles sont les sciences servantes : or, ces déterminations du rapport des sciences ou n'existent pas ou n'ont jamais été posées avec rigueur. Au démon de la liberté qui agite et divise chaque science s'est ajouté de l'une à l'autre le démon de l'égalité. Pour le chasser, il faut les examiner successivement, leur assigner le rang et la dignité qui conviennent. Ainsi s'obtient la hiérarchie des sciences.

Cette hiérarchie est un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le philosophe a voulu naturellement qu'elle correspondît aux rapports intrinsèques des objets auxquels s'applique chaque science. Mais il exigeait aussi, d'une part, qu'elle aidât au développement futur des sciences en stimulant et en dirigeant les esprits, d'autre part, qu'elle reflétât l'ordre historique dans lequel ces sciences ont été successivement inventées par l'esprit de l'homme. Pour satisfaire au premier point et correspondre aux objets de la connaissance, Auguste Comte a disposé les sciences dans l'ordre de la généralité décroissante ou de la complication croissante : mathématique, astronomie, physique,

chimie, biologie, sociologie et morale. Chaque science se trouve ainsi déterminée et circonscrite, selon son objet propre et ses lois particulières. Mais, c'est un fait d'histoire que les sciences les plus générales et les moins compliquées sont réellement nées les premières : elles étaient et elles restent la condition d'existence des sciences plus compliquées, nées en effet postérieurement à elles. Toutefois, les cadettes ne sont pas inutiles aux aînées, car elles leur tracent une piste, elles leur indiquent la direction dans laquelle se fait normalement le progrès de l'esprit humain. Comte dit : elles leur fournissent des « destinations » précises. Comme la mathématique est indispensable à l'astronomie, l'astronomie à la physique, la physique à la chimie, la chimie à la biologie, la biologie à la sociologie, la sociologie à la morale, ainsi, inversement, la morale explique, perfectionne, dirige la sociologie ; la sociologie, la biologie; la biologie, la chimie ; la chimie, la physique ; la physique, l'astronomie ; et l'astronomie, la mathématique.

Si l'on veut un exemple bien particulier, les rapports de l'astronomie et de la mathématique nous le fournissent. On ne peut faire d'astronomie sans calcul, mais les observations de plus en plus délicates des astres obligent à des calculs de plus en plus compliqués. Le calcul permet donc à l'astronomie de se constituer, mais les progrès de l'astronomie obligent le calcul à se perfectionner.

Le même jeu d'influences d'avant en arrière et d'arrière en avant se reproduit nécessairement à l'autre bout de la chaîne. La morale, cette politique suprême, cette espèce de religion à laquelle il faudra bien que l'homme donne sa foi quand il sentira qu'une telle foi, lui étant démontrée, demeure toujours démontrable, la morale n'existe point à l'état de science, tant que la sociologie n'est point avancée ; mais, à son tour, pour avancer, la sociologie a besoin de la morale, qui pose les cas à résoudre, les questions à élucider, les fins précises à atteindre. Enfin, toutes les deux, la sociologie et la morale, ne peuvent être conçues convenablement sans le secours de toutes les sciences antécédentes, la mathématique comprise; mais la plus éloignée, la première, la plus ancienne mathématique elle-même est aussi attirée et comme *aspirée* par le développement de la sociologie, qui seule, d'après Comte, peut la régénérer, la sys-

tématiser et l'utiliser. La mathématique fournit à la sociologie les conditions d'existence ; elle en reçoit les règles de ses derniers mouvements.

Par cette vue belle et profonde, qu'il n'a cessé de préciser et de développer jusqu'à sa mort, Comte introduit dans les sciences un élément nouveau, qui leur semblerait étranger. Subordonner la mathématique à la science des sociétés, n'est-ce pas subordonner la science elle-même à son utilité pratique et retomber ainsi sous la critique de l'utilitarisme, telle qu'Auguste Comte l'avait lui-même formulée ?

Il avait écrit en 1830 :

Les applications les plus importantes dérivent constamment des théories formées dans une simple intention scientifique et qui souvent ont été cultivées pendant plusieurs siècles sans produire aucun résultat pratique. On peut en citer un exemple bien remarquable dans les belles spéculations des géomètres grecs sur les sections coniques, qui, après une longue suite de générations, ont servi, en déterminant la rénovation de l'astronomie, à conduire finalement l'art de la navigation au degré qu'il a atteint dans ces derniers temps et auquel il ne serait jamais parvenu sans les travaux si purement théoriques d'Archimède et d'Apollonius ; tellement que Condorcet a pu dire avec raison à cet égard : « *Le matelot qu'une exacte observation de la longitude préserve du naufrage doit la vie à une théorie conçue, deux mille ans auparavant, par des hommes de génie qui avaient en vue de simples spéculations géométriques.* »

Cette difficulté qu'Auguste Comte s'était ainsi opposée à lui-même peut se résoudre par une observation bien simple. La situation des géomètres grecs était bien différente de celle des mathématiciens modernes. De leur temps, la science des sociétés était réduite à un empirisme assez vague, et l'utilité sociale dont on pouvait s'aviser alors était très bornée : la *Science* des sociétés est fondée aujourd'hui ; aux lois statiques découvertes par Aristote se sont ajoutées d'autres lois statiques, et les lois dynamiques, complètement inconnues autrefois, viennent d'être saisies. Toutes ces découvertes dont Auguste Comte est l'auteur changent la face du problème : la sociologie est constituée, elle avance. Une science parvenue à son degré d'organisation est devenue digne de son objet. Quand on se subordonne à elle, on ne sort pas de la sphère scientifique, on ne fait pas de l'empirisme utilitaire, on subit la loi générale des

connaissances humaines, qui est la soumission de l'analyse à la synthèse et du détail à l'ensemble : la synthèse, l'ensemble étant l'explicateur unique et l'unique révélateur.

Mais classer véritablement les sciences, c'est aussi classer les objets de la science. Si toutes les sciences convergent à la science des sociétés, c'est que l'homme en société représente le corps entier de la nature. Il le résume et le couronne. Nombre mathématique, membre du système solaire, élément physique, élément chimique, être vivant, l'homme est, de plus, un être sociable : c'est par cette dernière qualité qu'il est homme ; le meilleur type de l'homme, celui qui sera le plus normal et le plus humain, ce sera donc le plus éminemment sociable. Ce sera l'homme chez lequel la sociabilité s'imposera et régnera.

Dans le plexus de nos instincts, cette prééminence de l'instinct social établit un nouveau principe de classement, grâce auquel l'anarchie morale peut être éliminée, comme l'anarchie mentale l'a été grâce à la classification des sciences. La sociabilité, instinct des instincts, joue le même rôle que la sociologie, science des sciences : elle se subordonne complètement le reste. Comme nous savons l'ordre dans lequel l'homme doit penser, nous atteignons ici à l'ordre selon lequel il doit sentir.

Peut-il sentir comme il le doit ? Un être comme l'homme, qui est éminemment social, c'est-à-dire qui tire presque tout ce qu'il est de la société, sa substance et son milieu, un être qui ne vit que d'autrui et par autrui, peut-il vivre aussi en autrui et pour autrui ? Peut-il vivre de plus en plus hors de lui-même ? On ne saurait nier qu'il y prenne souvent plaisir et que le désintéressement, le dévouement et le sacrifice appartiennent au genre humain. Les pouvoirs naturels de l'homme vont certainement jusque-là. Il y eut de tout temps, partout, sous toutes les disciplines de morale ou de religion, des esprits et des cœurs, dont le naturel atteignit au sublime quand ils se renonçaient eux-mêmes et préféraient autrui. Mais, comme dit Comte, « le saint problème humain » consiste à « instituer » d'une manière continue et permanente, d'une manière *« habituelle »*, cette « prépondérance », ordinairement temporaire et accidentelle ou fort exceptionnelle « de la sociabilité sur la personnalité ». Il s'agit de subordonner constamment « l'homme à

l'humanité », de perfectionner l'homme en le rendant plus digne de lui, plus humain.

Comment faire ? C'est là un problème nouveau.

La sociologie a fait saisir sur le fait la nature éminemment sociable de l'homme ; la morale vient de préciser quelle est la règle qui doit prévaloir pour développer le meilleur élément, l'élément sociable de la nature humaine. Grâce à ces deux sciences, nous connaissons ce qu'il faut faire. Reste à fonder la pratique. Reste à découvrir les moyens d'assurer l'avantage au meilleur type humain ; ces moyens trouvés, reste encore à trouver la force qui les mette en usage.

Auguste Comte est un des rares moralistes qui n'aient pas confondu ces deux ou trois points de vue très distincts. Dès 1826, il écrivait : « Ni l'individu, ni l'espèce ne sont destinés à consumer leur vie dans une activité stérilement raisonneuse en dissertant continuellement *sur la conduite qu'ils doivent tenir*. C'est à l'activité qu'est appelée essentiellement la masse des hommes. » Or, de bons sentiments ne suffisent pas à diriger l'activité. « Les meilleures impulsions sont habituellement insuffisantes pour diriger la conduite privée ou publique, quand elle reste toujours dépourvue *des convictions destinées à prévenir ou à corriger ces déviations*[1]. » Il faut des convictions, c'est-à-dire une foi, c'est-à-dire un dogme. La « règle volontaire » doit toujours reposer sur « une discipline involontaire », et cette discipline doit être « chérie ». *« Toute consistance est interdite aux sentiments qui ne sont point assistés par des convictions*[2]. *»* En d'autres termes, il faut un dogme : un dogme aimé. Et, pour être présentées aux imaginations, pour retentir dans les cœurs, ces convictions exigent un ensemble de pratiques habituelles. Le dogme appelle un culte. A cette condition seulement la religion sera complète, et la religion est indispensable à toute morale qui veut être pratiquée et vécue. Sans religion, point de morale efficace et vivante : or, il nous faut une morale pour mettre fin à l'anarchie des sentiments, comme il a fallu une classification des sciences pour mettre fin à l'anarchie des esprits.

1. *Synthèse subjective,* 1856.

2. *Appel aux Conservateurs,* 1855.

Auguste Comte institua donc une religion. Si la tentative prête à sourire, je sais bien, par expérience, qu'on n'en sourit que faute d'en avoir pénétré bien profondément les raisons.

Le dogme catholique met à son centre l'être le plus grand qui puisse être pensé, *id quo majus cogitari non potest* [1], l'être par excellence, l'être des êtres et celui qui dit : *sum qui sum.* Le dogme positiviste établit à son centre le plus grand être qui puisse être connu, mais connu « positivement », c'est-à-dire en dehors de tout procédé théologique ou métaphysique. Cet être, les sciences positives l'ont saisi et nommé au dernier terme de leur enchaînement, quand elles ont traité de la société *humaine :* c'est le même être que propose à tout homme, comme son objet naturel, l'instinctive révélation de l'amour dans la silencieuse solitude d'un cœur, qui ne cherche jamais que lui : être semblable et différent, extérieur à nous et présent au fond de nos âmes, proche et lointain, mystérieux et manifeste, tout à la fois le plus concret de tous les Êtres, la plus haute des abstractions, nécessaire comme le pain et misérablement ignoré de ce qui n'a la vie que par lui ! Ce que dit la synthèse, ce que la sympathie murmure, une synergie religieuse de tous nos pouvoirs naturels le répétera : le Grand-Être est l'Humanité.

Comme le fait très justement remarquer l'un des meilleurs disciples de Comte, M. Antoine Baumann, *humanité* ne veut aucunement dire ici l'ensemble des hommes répandus de notre vivant sur cette planète, ni le simple total des vivants et des morts. C'est seulement l'ensemble des hommes qui ont coopéré au grand ouvrage humain, ceux qui se prolongent en nous, que nous continuons, ceux dont nous sommes les débiteurs véritables, les autres n'étant parfois que des « parasites » ou des « producteurs de fumier ». Cette nombreuse élite humaine n'est pas une image vaine. Elle forme ce qu'il y a de plus réel en nous. Nous la sentons dès que nous descendons au secret de notre nature. Sujets des faits mathématiques et astronomiques, sujets des faits physiques, des faits chimiques et des faits de la vie, nous sommes plus sujets encore des faits spéciaux à la famille humaine. Nous dépendons de nos contemporains. Nous

1. Saint Thomas, résumant saint Augustin et saint Anselme. (*Summa theologica*, prima primae, q. II, art. I, 2.)

dépendons bien plus de nos prédécesseurs. Ce qui pense en nous, avant nous, c'est le langage humain, qui est, non notre œuvre personnelle, mais l'œuvre de l'humanité ; c'est aussi la raison humaine, qui nous a précédés, qui nous entoure et nous devance; c'est la civilisation humaine, dans laquelle un apport personnel, si puissant qu'il soit, n'est jamais qu'une molécule d'une énergie infime dans la goutte d'eau ajoutée par nos contemporains au courant de ce vaste fleuve. Actions, pensées ou sentiments, ce sont produits de l'âme humaine : notre âme personnelle n'y est presque pour rien. Le vrai positiviste répète à peu près comme saint Paul : *in eâ vivimus, movemur et sumus,* et, s'il a mis son cœur en harmonie avec sa science et sa foi, il ne peut qu'ajouter, en un acte d'adoration, la parole un peu modifiée du Psalmiste : — *Non nobis, Domina, non nobis, sed numini tuo da gloriam !*

Assurément la religion ainsi conçue n'est bonne que pour nous : elle n'a de rapport qu'avec la race humaine et le monde où vit cette race. L'infini et l'absolu lui échappent, mais il faut observer ici que cette condition ne s'impose pas moins à la science la plus rigoureuse. « Rien n'empêche, dit Comte, d'imaginer, hors de notre système solaire, des mondes toujours livrés à une agitation inorganique entièrement désordonnée, qui ne comporterait pas seulement une loi générale de la pesanteur. » Cette imagination du désordre sert d'ailleurs à nous faire apprécier mieux et même *chérir* (le mot revient souvent) les bienfaits de l'ordre physique qui règne autour de nous [1] et dont nous sommes l'expression la plus complète.

Ce point bien médité, inutile de s'arrêter aux curiosités spéculatives. La logique humaine, ou philosophie, n'est que « l'ensemble des moyens propres à nous révéler les vérités qui nous conviennent [2] ». Les vérités qui nous conviennent. Non les autres. Qu'en ferions-nous ? Comte ne cessa de formuler son indifférence [3] à l'égard de ces dernières, en même temps que

1. « L'homme est tellement disposé à l'affection qu'il l'étend sans effort « aux objets inanimés, et même aux simples règles abstraites, pourvu qu'il leur reconnaisse « un lien quelconque avec sa propre existence. » (*Système de politique positive*, t. II).

2. *Système de politique positive*, t. II.

3. Au reproche d'utilitarisme, même réponse que ci-dessus. Comte dirait que la sphère de ce qui nous convient est, grâce à lui, organisée : la morale est une science.

d'élargir et de préciser la sphère de « ce qui nous convient ». Mais, en s'élargissant ainsi, sa philosophie approchait des confins de la religion qu'elle ne tardait pas à rejoindre. La définition que l'on vient de lire est de 1851. Il la corrigea cinq ans plus tard [1]. La vraie logique ne lui parut plus bornée à « dévoiler *les vérités* » qui nous conviennent : elle embrassa le domaine de l'action. Elle le systématisa et le régla ; « car nous devons autant systématiser nos conjectures que nos démonstrations, les unes et les autres devant être mises au service de la sociabilité, *seule source de la véritable unité* ». La vraie logique se définit donc « le concours normal des sentiments, des images et des signes pour nous *inspirer* » (au lieu de *dévoiler*) « les *conceptions* » (au lieu de *vérités*) « qui conviennent à nos besoins moraux, intellectuels et physiques ». Cette philosophie, cette logique veut envelopper et soulever toute l'âme.

Donc, sachant les besoins humains, nous leur fournirons, en vue de les satisfaire, tout ce que nous aurons : vérité, quand nous posséderons une vérité ; fables, lorsque les vérités feront défaut ; l'esprit humain ni l'âme humaine n'attendent point. Celui qui meut le soleil et les autres étoiles dans le *Cantique* de Dante, l'amour, qu'Auguste Comte appelle « le moteur » de toute activité, cet amour, ce désir nous jette en avant. Prenons garde de rien mépriser qui nous appartienne. La poésie est « plus large » et « non moins vraie » que la philosophie. Ce que le philosophe peut exiger de la poésie, c'est seulement de ne pas contredire ce que la science révèle de certain sur la nature humaine. Sous cette condition, que la poésie ait champ libre ! Elle ne pourra qu'ajouter par ses ornements à la magnificence de la religion. Veut-elle attribuer aux corps des qualités imaginaires ? Il suffit qu'elles ne soient point « en opposition avec les qualités constatées ». Veut-elle concevoir des êtres absolument fictifs ? Il suffira qu'ils servent le Grand-Être et contribuent à rendre la synthèse aussi émouvante que vraie.

Auguste Comte en a donné l'exemple. Puisque le Grand-Être nous manifeste, aussi réellement que possible, « l'entière

1. *Synthèse subjective.*

plénitude du type humain, où l'intelligence assiste le sentiment pour diriger l'activité », pourquoi ne pas associer aux hommages rendus au Grand-Être cette Planète, avec le système entier qui lui sert de demeure ? Pourquoi s'arrêter là et ne point ajouter à ce couple de dieux l'Espace qui enveloppe notre système ? Que la Terre et que les planètes se meuvent, rien n'empêche d'y voir un acte de volonté. Que l'Espace se laisse franchir, rien n'empêche d'expliquer que ce libre parcours ait été laissé au chœur de nos astres par l'acte continu de sympathies immenses. Rien n'empêche non plus de rêver que, si l'Espace fut, c'est pour que la Terre, son satellite, ses compagnes et son soleil y puissent fleurir ; il n'est pas difficile non plus d'imaginer supplémentairement que la Terre, qui était indispensable à « la suprême existence », ait voulu concourir en effet au Grand-Être. Le poète a le droit de ne pas tenir la concordance pour fortuite. Comme le savant explique les hommes par la loi de l'Humanité, l'attrait de ce Grand-Être rendra compte au poète de la subtile bienveillance des innombrables flots de l'Espace éthéré [1], et du courage que la Terre (et aussi le soleil et la lune « que nous devons spécialement honorer ») a déployé et déploiera pour le commun service de l'Humanité triomphante.

Ici, le philosophe, peut-être soucieux à l'excès de sa philosophie de l'histoire, et voulant, comme il dit, incorporer le fétichisme en même temps qu'un certain degré de polythéisme à sa religion de l'humanité, eut le tort déplorable de gâter, en leur donnant un nom malheureux, ces rêveries qui sont fort belles. Mais, avant de rire du Grand-Fétiche, — c'est le nom qu'il osa décerner à la Terre-mère, — j'aimerais que l'on consultât, moins sur le mot que sur la chose, les esprits compétents, et je veux dire les poètes. Je ne le demanderai pas à M. Sully-Prudhomme, qui n'a presque rien d'un positiviste [2]. Mais M. Charles de Pomairols, qui a parlé de la Terre avec des inflexions d'une grâce pieuse, sait fort bien le sens des termes dont il s'est servi, car il fut très bon philosophe et comtiste aussi orthodoxe que poète élégant et pur.

1. Ou Grand Milieu.

2. Le poète de *la Justice* procède évidemment de Kant.

Le Grand-Fétiche anime la cadence de ces beaux vers :

... J'ignorais tout de toi, vierge, ô blanche voisine !
Mais notre pays même avec grâce et douceur
M'a conduit vers le bien qui manquait à mon cœur,
Et, m'étant approché du parfum des prairies,
Invité par l'éclat des pelouses fleuries,
Un jour, il m'a suffi, le plus doux de mes jours,
De faire sous mes pas plier leur fin velours,
De suivre à l'abandon le ruisseau qui serpente,
De me laisser aller, comme lui, sur la pente,
D'entendre d'un esprit docile le conseil
Que la forme du sol, sous l'éternel soleil,
Avait déposé là, dès l'origine ancienne,
Vierge ! et je t'ai trouvée et je t'ai faite mienne !

Les poètes de tous les temps ont dû reconnaître à Cybèle un corps vivant, un esprit, une volonté, des désirs. Mais cette attribution, ordinairement due au souffle de l'instinct, est chez M. de Pomairols systématique[1], et telle que l'esprit de Comte l'eût souhaitée.

Prenons bien garde au caractère principal de ce système, qui est le *naturel :* l'auteur de la *Synthèse subjective* ne se flattait pas de créer ses matériaux. A peine eût-il osé dire comme Pascal : « L'ordre est de moi. » L'ordre, en effet, était lui-même inscrit dans la nature des choses. Comte s'est borné à l'y découvrir, et il a composé dans une suite rigoureuse des sentiments, des idées et des habitudes qui, avant lui, avaient toujours plus ou moins existé à l'état flottant. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier si l'on veut connaître, comprendre, apprécier ce que cet homme, qui passe pour orgueilleux et qui fut si humble, avait dans la pensée quand il fondait *sa religion.* Le dogme en est si peu arbitraire que l'Olympe de Comte a toujours fait l'objet du culte des sensibilités délicates et des imaginations exaltées, à quelque genre de religion qu'elles appartinssent.

Il a pareillement classé, nommé, qualifié toutes les autres vénérations instinctives. Il a organisé et pour ainsi dire, ajusté en moraliste, mais aussi en mathématicien, avec précision et finesse, les plus nobles ressorts de l'homme moderne : *hon-*

1. Ch. de Pomairols, *Regards intimes.* — Paris, Lemerre.

neur, gloire, pudeur, enthousiasme, dignité, intégrité. Il ne s'est jamais flatté de les inventer. Les formules de ce système et de cet ordre peuvent être trouvées surprenantes ou choquantes. Avant de les railler ou de les censurer, il faut voir si elles ne correspondent pas à des faits reconnus.

C'est un fait que, dans beaucoup d'esprits, la vie religieuse est devenue affaire de tradition plus que de foi, de point d'honneur personnel ou domestique plus que de certitude individuelle.

C'est un fait que le culte des morts se développe dans les grandes villes du monde occidental.

C'est un autre fait que les jugements de la postérité, les visions de l'avenir impressionnent et déterminent les grandes âmes. Avant que Comte eût pu parler d'immortalité subjective, le fier Danton avait lancé au Tribunal révolutionnaire sa réponse : *« Ma demeure ? Demain dans le néant, et mon nom au Panthéon de l'histoire*[1] *! »* Comte observe ce qui nous émeut et ce qui nous règle : il le médite, l'analyse, le généralise et le codifie.

Le culte qu'il ajoute au dogme et à la morale de sa religion n'est que le développement du culte catholique, et c'est sans doute ce qui en fait, au premier abord, la bizarrerie. Ces invocations, ces confessions, ces effusions, ces neuf sacrements, ce calendrier dans lequel les jours et les mois de l'année sont consacrés aux « grands types de l'humanité », prennent tantôt l'aspect d'un décalque tout pur et tantôt celui d'une charge. De même, les anges gardiens (la mère, la fille, l'épouse, qui sont aussi nommées déesses domestiques), l'utopie de la Vierge-Mère, le sacerdoce, le temple de l'Humanité. De même, l'établissement du pouvoir spirituel présidé par un grand-prêtre de l'Humanité, pape de l'avenir. Eh ! le rituel du catholicisme ne doit-il pas aussi au rituel des religions qui l'ont précédé ? Toutes les institutions religieuses qui ont vécu ont tiré leur substance de devanciers immédiats. Celui qui regarde de près les rêves d'Auguste Comte saisit promptement les raisons de chaque rite ou de chaque observance. Ici, la critique se borne à cette observation qu'il n'y a guère exemple d'un culte ainsi

1. Émile Antoine, *Revue occidentale* du 1er mars 1893.

organisé d'un jet dans une seule tête ; encore y a-t-il réponse à cela : les prémisses de Comte une fois posées, on ne peut s'écarter beaucoup des conséquences qu'il a déduites.

Le culte rendu à l'Humanité sert proprement d'excitateur continuel et régulier aux puissances d'enthousiasme et d'énergie accumulées dans le dogme. Ou l'Humanité ne sera qu'un terme vague, général et sans efficacité, ou nous devrons préciser rigoureusement ce qu'il faut vénérer en elle : moment, lieu et personnes. Il faudra nommer les grands hommes, leur consacrer des jours, des semaines, des mois. Il faudra vous montrer l'élément religieux, la poussière d'Humanité qui flotte autour de vous et, comme toujours, la classer et l'organiser. Vous la verrez dans la famille : vous lui élèverez l'autel domestique. Vous la verrez dans la patrie, et le patriotisme en aura ses rites particuliers. La femme que vous aimerez vous sera aussi, de toute nécessité, une image sensible, vive et puissante, de la flamme d'amour qui chasse l'homme de lui-même et lui révèle qu'il est fait pour d'autres que lui. Mais, si le fondateur de votre culte aima avant vous, pourrez-vous refuser à son élue le rang de patronne et de bienheureuse ? Elle figurera la Femme dans l'Humanité. Avec une exactitude qui touchera même vos sens, elle signifiera le règne du cœur[1], mais d'un cœur assisté de toutes les clartés de l'intelligence, d'un cœur réorganisé et régénéré : elle épanouira le triomphe de l'âme arrivée à sa plénitude sur une raison sèche et nue. — Rien d'inorganique, rien d'impersonnel, ni rien de confus ne peut être souffert dans les prescriptions du positivisme. C'est une philosophie extrêmement vivante, figurée avec la dernière précision. La couleur et la vie qui lui sont naturelles sont avivées encore par cette force et cette clarté du dessin.

Tous les détails minutieux auxquels Comte descend s'expliquent de même. Ou la religion, la morale, la politique, la poésie se donneront la main ; ou la synthèse positive formée dans les esprits n'agira point sur la conduite. Un positiviste

1. Il faut s'entendre, en effet, quand on écrit que la morale de Comte établit le règne du sentiment. Avec quel dédain il écrit d'une personne qui lui déplaît : « Emanée d'un père stupide et anarchique, cette jeune dame croit et *dit* que la vie n'a jamais besoin d'être systématiquement réglée, et que le sentiment suffit pour nous conduire ». (90e lettre au Dr Audiffrend, 26 Aristote, 69.)

peut s'abstenir, par aridité naturelle, de répéter les célèbres formules établies par Auguste Comte avec des fragments des poètes qu'il préférait :

> *Vergine Madre, figlia del tuo figlio,*
> *Quella ch'emparadisa la mia mente*
> *Ogni basso pensier dal cor m'avulse !* etc.

Mais ce positiviste est exactement dans le même cas que le catholique dénué de mysticité. Leur culte n'est pas complet, précisément parce que leur type est inachevé. Pure infirmité personnelle, qui ne peut arrêter notre jugement. Les différentes parties du positivisme de Comte concourent à tirer de l'anarchie l'esprit ou le cœur qu'elle fait souffrir ; mais l'œuvre entière ou quelque œuvre conçue sur un plan aussi général que celle-ci sera seule capable d'organiser complètement, définitivement, tête et cœur, personne et État. L'influence de cette œuvre peut être infinie : ce n'est pas vainement que, dans un langage digne de la plus haute algèbre, d'une poésie sans égale, Auguste Comte se flatta de rendre l'homme *« plus régulier que le ciel*[1] *»*.

Régulier, nullement esclave. Du jour où s'établit cette Religion Positive, l'ordre, devenu la condition du progrès, impose le respect spontané de la tradition, bien mieux, « l'amour » de ce « noble joug du passé », et, d'une façon plus générale, le sentiment de la supériorité de l'obéissance et de la soumission sur la révolte. Tout le monde subit la loi, le sage la connaît, mais l'homme pieux l'affectionne. Si donc le culte du Grand-Être humain se propageait et s'imposait, les relations de dépendance universelle et d'universelle hiérarchie seraient précisément l'objet de ces exaltations, de ces enthousiasmes et de toutes les agitations sensitives qui s'exercent aujourd'hui en sens opposé : ce grand facteur révolutionnaire, l'humeur individuelle, le sentiment, l'Amour serait l'auxiliaire de la paix générale.

Qui a de grands devoirs doit disposer de grands pouvoirs. même matériels, même pécuniaires ; on ne chicane plus aux Gouvernements ni aux autres forces sociales, qui sont chargées

1. *Système de politique positive,* t. IV.

de plus lourdes responsabilités, les capitaux matériels et moraux qui leur sont nécessaires pour en porter la charge. Le régime électif est remplacé, en sociocratie positive, par une sorte d'adoption qui donne aux « dignes chefs » le droit de désigner leurs successeurs. Les forts se dévouent aux faibles, les faibles vénèrent les forts. Un puissant patriciat s'est constitué; les prolétaires se groupent autour de lui, toute « source envieuse des répugnances démocratiques » étant bien tarie : maîtres et serviteurs se savent tous formés les uns en vue des autres. Les dirigeants se règlent sur les avis du sacerdoce, pouvoir spirituel qui se garde bien d'usurper, sachant que sa fonction n'est que de conseiller, non d'assumer en aucun cas le commandement[1].

La discussion stérile est finie à jamais, l'intelligence humaine songe à être féconde, c'est-à-dire à développer les conséquences au lieu de discuter les principes. Les dissidences sont de peu. Les conquêtes de l'ordre éliminent nécessairement les derniers partisans des idées de la Révolution, qui forment « le plus nuisible et le plus arriéré des partis[2] ». Tous les bons éléments du parti révolutionnaire abjurent le principe du libre examen, de la souveraineté du peuple, de l'égalité et du communisme socialiste : « dogmes révolutionnaires que toute doctrine vraiment organique doit préalablement exclure », et pour lesquels on voudrait imposer « aujourd'hui matériellement un respect légal ». Ces dogmes subversifs vont mourir de faiblesse. Les bons éléments du parti rétrograde abjurent, tout au moins en politique, la théologie et le droit divin. Les positivistes font avec les premiers une alliance politique, avec les seconds l'alliance religieuse. Car les premiers ont de l'ardeur et de la vie, semences ignées du progrès, et les seconds possèdent une discipline du plus grand prix. « Sans devoir devenir pleinement positivistes, les vrais conservateurs peuvent en faire sagement des applications[3]. » L'homme abdique ses prétendus droits, mais il remplit des devoirs qui le perfectionnent. L'esprit

1. Si cette usurpation pouvait se produire, on aurait, selon Comte, la *pédantocratie*, ou le plus affreux des régimes.

2. *Appel aux Conservateurs.*

3. *Appel aux Conservateurs.*

d'anarchie se dissout, l'ordre ancien se confond peu à peu avec l'ordre nouveau.

Au catholicisme, que Comte ose appeler « le polythéisme du moyen âge », se substitue sans secousse le culte de l'Humanité, au moyen de la transition ménagée par la Vierge-Mère, cette « déesse des Croisés », « véritable déesse des cœurs méridionaux », « suave devancière spontanée de l'Humanité [1] ». Le conflit entre l'enthousiasme poétique et l'esprit scientifique est pacifié [2]. Paix dans les âmes. Paix au monde. La violence aura disparu avec la fraude. Avec la guerre civile, la guerre étrangère s'apaisera sous le drapeau vert d'une République occidentale, présidée par Paris, étendue autour du « peuple central » (la France), à l'Italie, à l'Espagne, à l'Angleterre et à l'Allemagne. Le Grand-Être, qui n'est pas encore, Comte l'avoue [3], le Grand-Être sera enfin : les hommes baigneront dans la délicieuse unité des cœurs, des esprits, des nations.

1. Passim : *Système de politique positive*, t. III ; *Appel aux Conservateurs* et *Synthèse subjective*.

2. *Synthèse subjective*.

3. *Système de politique positive*, t. II.

III

VALEUR DE L'ORDRE POSITIF

Monsieur Pierre Laffitte, qui a dirigé le positivisme depuis la mort de son maître jusqu'à ces derniers temps [1], eut coutume de dire que Comte s'est trompé sur la vitesse des transformations prévues par son génie. Une critique exacte des méprises de Comte n'a pas été faite encore et les proportions de son encyclopédie la rendent difficile. On peut douter de certains points très importants. La sociologie est-elle aussi avancée que le soutient Comte [2] ? La loi de dynamique sociale, sa chère loi d'après laquelle l'humanité passe nécessairement par les trois états d'affirmation théologique, de critique métaphysique et de science ou de religion positive, doit-elle être tenue pour démontrée [3] ? Enfin, la division des instincts en altruistes et en égoïstes a-t-elle l'évidence que l'on souhaiterait ?

Quelque graves que soient ces doutes, ils n'atteignent pas la doctrine, dont les grands traits subsistent.

— L'histoire de l'Europe contemporaine, celle qui va des environs de 1854 à 1904, donne également un démenti aux rêveries pacifiques de la religion de l'Humanité ; mais ce démenti de détail communique au système total une vigueur, un intérêt que l'on peut nommer actuels : le positivisme paraît d'autant plus vrai et d'autant plus utile que ses meilleures espérances

1. Il est mort en janvier 1903. M. Charles Jeannolle lui a succédé.

2. « La biologie n'est pas faite », lui objecte très justement M. Anatole France, dans le *Jardin d'Epicure*.

3. Il faudrait un livre entier pour l'examiner convenablement. M. Michel Salomon va trop loin, quand il déclare cette grande loi « arbitrairement affirmée ». Les efforts des métaphysiciens, MM. Boutroux, Liard, Ravaisson, pour la rattacher à la métaphysique ne sont pas décisifs non plus.

sont déjouées[1]. C'est qu'il est, par-dessus tout, une discipline.

Pas plus qu'il ne diminuait la famille au profit de la patrie, Comte n'affaiblissait la patrie au profit de l'humanité : la constitution de l'unité italienne et de l'unité allemande, l'extension de l'empire britannique et de l'empire américain, nos défaites de 1870 auraient probablement inspiré à Comte, s'il eût atteint, suivant son rêve, à la longévité de Fontenelle, des retouches très sérieuses, mais très faciles, et que plusieurs de ses disciples n'ont pas craint d'accomplir, sur l'article de la Défense française et du renforcement de notre nationalité[2]. Jusqu'à nouvel ordre, pour fort longtemps peut-être, la patrie représentera le genre humain pour chaque groupe d'hommes donné, et cet « égoïsme national ne laissera pas de les disposer à l'amour universel[3] », Auguste Comte l'a observé de lui-même.

Sous ces réserves et moyennant ces compléments, les uns et les autres bien secondaires en un sujet qui tient à l'ensemble même des choses, la critique doit avouer qu'Auguste Comte a résolu, quant à l'essentiel, le problème de la réorganisation positive. S'il n'a pas réglé le présent, *« d'après l'avenir déduit du passé[4] »,* on peut dire qu'il a, comme il s'en vante, convenablement et « pleinement systématisé le bon sens[5] ».

Il l'a fait avec un bon sens incomparable. Les utopies que l'on rencontre dans son œuvre y sont appelées en toutes lettres des utopies, les fictions des fictions, les théories des théories ; encore se défie-t-il des théories pures, jeux d'esprit qu'il renvoie aux académiciens. « La dégénération académique », dit-il[6]. Ce qu'il théorise, c'est la pratique[7]. Et, chose admirable, chose

1. Notons bien que c'étaient des espérances conditionnelles.

2. Il serait aisé de trouver dans la *Revue occidentale* de M. Pierre Laffitte des traces expresses de ces retouches nécessaires. De son côté, M. Antoine Baumann, qui n'appartient pas à l'obédience de M. Laffitte, a (plus profondément) accusé les mêmes tendances.

3. *Système de politique positive,* t. II.

4. *Système de politique positive,* t. III.

5. *Cours de philosophie positive,* t. VI.

6. *Système de politique positive,* t. III.

7. Il a le sens du détail et de l'exception, lui qui ne cesse de soumettre le détail à l'ensemble. Par exemple, *adversaire acharné du divorce, il n'hésite pas à l'admettre en certains cas.* Il l'admet pour le cas de Clotilde de Vaux. Il ne l'admet pas pour lui-même.

unique peut-être dans la succession des grands hommes de sa famille, ce théoricien de l'altruisme et qui a désiré le bien si passionnément, n'a pas été un optimiste, il n'a pas cru que ce qu'il proposait ou conseillait se trouvât dès lors accompli : il a sans cesse, comme il dit, appelé *« les impulsions personnelles au secours des affections sociales*[1] », se gardant ainsi de dénaturer le mécanisme de l'homme pour l'améliorer en imagination.

Trait non moins rare et sur lequel il est aussi sans rival, Maistre et Bonald ne lui ayant que montré la voie, il a senti profondément ce qu'il y avait d'anarchique et de « subversif » à concentrer « la sociabilité sur les existences simultanées », c'est-à-dire à croire que nous ne formons de société qu'avec nos contemporains, à méconnaître « l'empire nécessaire des générations antérieures[2] », et enfin à faire prévaloir la solidarité dans l'espace sur la continuité, qui est la solidarité dans le temps : en renversant un rapport si défectueux, en rendant aux hommes morts et aux hommes à naître la première place dans la réflexion des meilleurs, il a fondé vraiment sa philosophie et sa gloire.

1. *Système de politique positive*, t. II.
2. *Ibidem*, t. II.

IV

LE FONDATEUR DU POSITIVISME

Ce bon sens était donc la faculté maîtresse de Comte. Elle a réglé souverainement ses autres puissances, si l'on excepte une période d'un an (1826-1827). La crise d'aliénation qui alla jusqu'à la folie furieuse pourrait témoigner elle-même de l'extraordinaire violence de l'imagination et de la sensibilité auxquelles cet esprit eut la charge de présider. La persistance des images était chez lui si forte, sa mémoire était si parfaite qu'il avait coutume de composer de tête, phrase par phrase, les sept ou huit cents pages de ses traités. La méditation ainsi conduite jusqu'au dernier mot du dernier feuillet, il la rédigeait tout d'un trait, presque sans rature : ses imprimeurs ne pouvaient le suivre dans la rapidité de sa rédaction.

Claire et forte dans ses opuscules de jeunesse, on trouvera l'expression diffuse et longue dans les livres de sa maturité ; mais les derniers, principalement le *Système de politique positive*, accusent un progrès immense. La phrase, raccourcie et grave, chante les saintes lois. Il s'était imposé, dans la composition pour la rédiger, une sorte de rythme ; il aggrava ce rythme de nouveaux artifices mathématiques, dont l'explication tiendrait trop de place, quand il écrivit la *Synthèse subjective*. Ce régime austère qu'il eût voulu imposer à la poésie de son temps, comme à son art particulier, tendait, dit-il, « à concentrer la composition, esthétique ou théorique, chez les âmes *capables d'en apprécier l'efficacité sans en redouter la rigueur* ». Les cadres immuables de ce régime « ne conviennent d'ailleurs qu'aux grandes intelligences fortement préparées où ces formes secondent la convergence et la concision ».

Il se rendait justice en se classant parmi les grandes intelli-

gences : ainsi Dante se met entre les grands poètes. Si la mémoire lui fournissait un nombre infini de matériaux de tout ordre, puisés dans la science, l'histoire, la poésie, les langues ou même dans l'expérience de chaque jour, ce trésor était employé par une raison critique et une puissance de systématisation qui n'y étaient pas inégales. Mais le travail se fit d'autant plus énergiquement qu'il était activé par une âme plus véhémente. Peu de sensibilités seraient dignes d'être comparées à celle de Comte. Elle ne cessa de sentir l'aiguillon des médiocrités de la vie.

Mais les forts ne souffrent pas inutilement. Auguste Comte débuta comme la plupart des jeunes gens. Il se complut longtemps dans les erreurs de la jeunesse. Pareil au grand poète qu'il préférait à tous les autres et que j'aime à citer à propos de lui, Comte aurait pu avouer que, « presque au commencement de la montée de sa vie », la panthère au corps souple bondissait devant lui :

Temp'era dal principio del mattino
E'l sol montava...

« C'était l'heure du commencement du matin, et le soleil montait. » La fougue ardente de son sang méridional l'attachait au bel animal bigarré qui symbolise la luxure de la jeunesse. Les lettres adressées plus tard à Clotilde de Vaux nous renseignent sur l'aventureuse existence qui se juxtaposait à tant de labeurs [1]. Cherchant l'amour, trouvant la débauche, le mariage lui parut concilier l'un et l'autre de ces deux biens avec le soin de sa tranquillité. C'est ainsi que sa jeune maîtresse, Caroline Massin, devint Mme Comte.

Il en a trop gémi, il l'a trop flétrie par la suite, la voix de ses disciples a trop accompagné la sienne pour qu'il soit indiscret de dire aujourd'hui la vérité. Ce mariage, contracté en des circonstances affreuses, l'unit à son mauvais démon. Sans manquer d'esprit, Caroline fut une sotte. Aussi longtemps que l'âge le permit, elle eut, au su de son mari, la tenue d'une fille publique : Bovary parisienne qui, lorsqu'elle n'était pas domi-

1. Quelques pages de *Volupté* de Sainte-Beuve pourraient donner une idée juste de cette vie.

née par d'autres ardeurs, ne pouvait songer qu'à transformer son époux en « machine académique, lui gagnant de l'argent, des titres et des places [1] ». Ignorante d'ailleurs de la valeur intellectuelle de Comte, au point de lui déclarer un jour devant témoins qu'elle plaçait Armand Marrast bien au-dessus de lui [2], ses sottises et ses folies durent contribuer à la crise mentale de 1826. Quatre fois, pour des périodes fort longues, elle quitta le toit domestique [3]. Comte jugeait « que l'homme doit nourrir la femme » : il ne fut jamais complètement délivré de sa compagne, lors même qu'il se sépara d'elle, après dix-sept ans de mariage, en 1842. En 1870, la mégère, secondée par Littré ou le secondant, s'attachait encore à poursuivre la cendre de cet infortuné philosophe et mari.

Pour lui, bien avant de mourir, il avait trouvé une paix sur laquelle Littré ni Mme Comte ne pouvaient rien. C'est en 1845, au mois d'avril, comme dans les sonnets des poètes de la Renaissance, qu'Auguste Comte rencontra celle qu'il devait appeler « sa véritable épouse », « sa sainte compagne », « la mère de sa seconde vie », « la vierge positiviste », « sa patronne », « son ange », et enfin « la médiatrice » entre l'Humanité et lui. Ce langage de mythe ne nous abuse pas. Le pauvre Comte commença par être épris le plus terrestrement du monde. Clotilde de Vaux surexcita une nature dont il ne laissait pas d'avouer la faiblesse et les vivacités. Mélancolique et pauvre amour d'un homme de quarante-sept ans pour une jeune femme de trente ! Celle-ci, brisée par une aventure extraordinaire [4], avait aimé, était peut-être disposée à aimer encore ; mais enfin elle n'aimait point et n'était pas femme à se donner sans amour.

Son intelligence était digne du philosophe. Comte s'exagérait la valeur des compositions littéraires, prose ou vers, qu'elle lui avait communiquées, mais nous pouvons citer des maximes touchantes tombées des lèvres ou de la plume de Clotilde, celle-ci notamment fort belle : « Il est indigne des grands

1. *Testament.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. Son mari avait été condamné à la prison perpétuelle peu de temps après leur mariage.

cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. » Elle avait éprouvé l'influence comtiste et le montrait, en écrivant, par exemple, de la société : « Ses institutions sont respectables, comme le labeur des temps. » Mais une influence aussi pure ne contentait pas le philosophe, dévoré, brûlé d'autres feux. Sa disgrâce, qui serait plaisante au théâtre, fait songer dans le livre aux gémissements les plus pathétiques. On oublie le lai d'Aristote ; l'on ose même rêver de la *Vie nouvelle*. Le P. Gruber, dans son excellente biographie de Comte, plaisante le pauvre docteur : « Il est malheureux lorsqu'une lettre éprouve un léger retard à la poste. Il numérote toutes les lettres ; il les conserve comme des reliques ; il les relit sans cesse pour mieux goûter ce qu'elles renferment. » Le R. P. Gruber en parle à son aise. Comte n'est pas si ridicule ! La rigueur même des formules qu'il emploie pour se définir à lui-même ses épreuves ne peut éveiller qu'un sourire compatissant, lorsque, par exemple, il rassure Mme de Vaux sur les sentiments qu'il lui a voués : « A vingt ans, dit-il, je vous eusse respectée comme une sœur... Pourquoi serais-je aujourd'hui moins délicat, *puisque je suis au fond plus pur qu'alors, et même plus tendre, sans être moins ardent* [1] ? » La pauvre femme se défendit, puis finit par céder l'ombre d'une promesse. Elle était mourante. Dans son agonie elle regretta, nous dit Comte [2], de « n'avoir pas accordé » à l'amour « un gage ineffable ». « Ce regret spontané », ajoute le philosophe que l'amour avait transformé en prêtre et en poète, « me laissera toujours un souvenir plus précieux que n'aurait pu l'être désormais la mémoire trop fugitive d'une pleine réalisation [3]. »

Le 5 avril 1846, après un an d'intimité, Clotilde de Vaux s'éteignit. Elle ne mourut pas. Elle entra dans « l'immortalité subjective ». Vivant toujours et vivant mieux dans la mémoire d'Auguste Comte, elle s'incorpora par lui au Grand-Être, qui ne doit jamais l'oublier.

Un tel oubli n'est pas possible. L'Humanité ne saurait oublier que, par cette femme, le philosophe qui formula le positivisme

1. *Testament,* Lettre du 5 décembre 1845.
2. *Testament,* Confession annuelle de 1847.
3. *Ibid.*

prit une conscience entière de ses aspirations et des aspirations du genre humain. Quelque exagéré que paraisse un tel langage, qui résume celui de Comte, il est de fait que l'amour de Clotilde alluma chez le philosophe de nouvelles lumières et qui grandirent chaque jour. Le système gagna en étendue, en cohérence, en profondeur. Le sentiment y aviva le discernement, et cette dernière faculté devint ainsi plus prompte à saisir dans toutes les choses les étincelles d'un foyer universel : l'adoration quotidienne de Clotilde inspira ce progrès constant. Je ne pense pas que, sans elle, Comte eût écrit tant de remarques où la délicate pénétration le dispute à la magnifique netteté, celle-ci par exemple, dont on ferait honneur à Pascal ou à Vauvenargues :

Les moindres études mathématiques peuvent ainsi inspirer un véritable attrait moral aux âmes bien nées, qui les cultivent dignement. Il résulte de l'intime satisfaction que nous procure la pleine conviction d'une incontestable réalité, qui, surmontant notre personnalité, même mentale, nous subordonne librement à l'ordre extérieur. Ce sentiment est souvent dénaturé, surtout aujourd'hui, par l'orgueil qu'excite la découverte ou la possession de telle vérité. Mais il peut exister avec une entière pureté, même de nos jours. Tous ceux qui, à quelques égards, sont sortis de la fluctuation métaphysique, ont certainement éprouvé combien cette sincère soumission affecte doucement le cœur. Il peut ainsi sortir un véritable amour, peu exalté, mais très stable, pour les lois générales qui dissipent alors l'hésitation naturelle de nos appréciations[1]. *Car l'homme est tellement*

1. Jusque dans ses dernières années, Comte paraît avoir été insensible au mauvais effet de ces finales en *tion*. Elles lui ont gâté de bien belles phrases. D'une manière générale, le style de Comte éloigne par l'étrangeté, la difficulté. « *Tu lis Auguste Comte, ce qui n'est pas drôle* », dit M. Jules Lemaître à son célèbre ami. Taine, qui lisait Hegel en allemand, ne pouvait pas souffrir le français de Comte. Ce français a souvent la couleur d'un autre idiome : couleur qui n'est point due seulement au ton abstrait, commun à tous les philosophes ; il faut tenir compte d'un recours presque constant au langage spécial des mathématiciens, tant pour les locutions que pour les images. M. Faguet déclare que ce langage n'a de nom dans aucune langue, M. Aulard estime qu'il suffit d'ôter les adverbes pour donner de la légèreté à la phrase. Je propose de couper les jambes à M. Aulard pour inculquer de la gravité à son pas. — La critique attentive observera chez Comte une curieuse particularité. Les mots dont il se sert ont toujours de la propriété, en ce sens qu'ils pourraient fort bien être les mots convenables : mais ce ne sont pas ceux que l'usage a élus. Ainsi dit-il sans cesse le Pont-Nouveau. Or, on dit le Pont-Neuf. Il ne semble pas s'en douter. Ce grand homme, qui a inventé une forte partie de sa langue et qui atteint ainsi à la plus étrange éloquence, ne s'est peut-être donné tant de mal qu'en raison de ce qu'il naquit à Montpellier dans une famille de condition modeste, où le dialecte languedocien devait être le seul d'usage courant.

disposé à l'affection qu'il l'étend sans effort aux objets inanimés, et même aux simples règles abstraites, pourvu qu'il leur reconnaisse une liaison quelconque avec sa propre existence.

Cette page est tirée d'un volume du *Système de politique positive* paru en 1852. Il n'en avait point écrit de pareille dans les six in-octavo de la *Philosophie positive,* et je crois fermement que, sans l'idée de Clotilde, cette page aurait toujours dormi dans son cœur. Cette douce Béatrice, dont un culte trop détaillé ne pourra détruire le charme, éveilla chez Comte la « grande âme », « l'âme d'élite », qui s'ignorait d'abord en lui. La naïveté du philosophe put s'en accroître, avec cet orgueil, fait de confiance naturelle, sans lequel il n'eût jamais tenté ses travaux ; il y gagna ainsi de la véritable noblesse, dirai-je de la sainteté ?... « Il me rappelait une de ces peintures du moyen âge qui représentent saint François uni à la Pauvreté. Il y avait dans ses traits une tendresse qu'on aurait pu appeler idéale plutôt qu'humaine. A travers ses yeux à demi fermés, éclatait une telle bonté d'âme qu'on était tenté de se demander si elle ne surpassait pas encore son intelligence. » Ainsi parle quelqu'un qui le visita sur la fin.

Lorsque, deux ans avant sa mort, il écrivit son Testament, le travail se prolongea pendant trois semaines ; mais, comme il faisait à ses disciples et à ses amis l'abandon et la distribution de ses propriétés matérielles, il nota ce que lui inspirait cet effort de détachement en esprit : c'était le sentiment parfait de la mort à soi-même. « Volontairement dépouillé de tout », son œil, refroidi par la mort intérieure, heurtait sans cesse des objets dont il ne se sentait que le gardien et le dépositaire, car ils avaient « reçu des possesseurs déterminés » par les clauses de son écrit. « Son éternelle amie » lui était purement « subjective » depuis neuf ans entiers : à son tour il fut ou se crut, pendant deux années, « subjectif » à lui-même. — « Habitant une tombe anticipée, je puis désormais tenir aux vivants un langage posthume, qui se sera mieux affranchi des vieux préjugés, surtout théoriques, dont nos descendants se trouveront privés. » C'est en exécution de cette pensée que la *Synthèse subjective* est supposée écrite en 1927, en pleine « réorganisation occidentale », et coopérer à l'application du système de ce temps-là.

Le 5 septembre 1857 lui retrancha son reste de vie.

J'ai écrit : sainteté ; j'aurais pu écrire magnanimité. J'entends de douces voix me conseiller plutôt : folie pure, folie raisonnante. Mais non. Presque autant que le manque de cohérence, l'excès de l'ordre dans le rêve, dans le sentiment, dans la vie, *joue* quelquefois l'aliénation. Un point nous est bien assuré. Le jugement d'Auguste Comte, tel qu'il se montre dans ses lettres, garda toujours la vivacité, la clairvoyance, la nuance même. Rien ne justifie donc les calomnies de Littré. Seulement, tout les autorise.

Peu d'esprits voudront suivre sans un effroi sacré une opération comme celle de Comte, qui réduit en systèmes, en systèmes qui lui commandaient de grands actes, les impulsions les plus spontanées de la vie du cœur... De tels prodiges sont plus faciles à concevoir dans le reculé de l'histoire que près de nous, dans un cerveau contemporain. Les grands fondateurs et réformateurs religieux ont bien vécu ainsi leur foi ; je voudrais oser dire qu'ils ont su mourir ainsi en elle. Dès lors l'étonnement de Comte fut de n'avoir pas inspiré ces *dévouements complets* qui ne manquèrent point, disait-il, à saint Paul et à Mahomet. Mais la stupeur qu'inspirent quelques-unes de ses paroles résulte au fond de la difficulté qu'il y a toujours à se représenter la fulgurante intersection d'une pensée par un sentiment, d'une pure formule théorique par une action. Auguste Comte n'était pas fou, et plus il étonna, en avançant en âge, les hommes de son temps, plus il se rapprochait de la raison même. Cette approche vertigineuse est peut-être la plus poétique des sensations que donnent ses livres et qu'un livre puisse donner.

Rappelez-vous ces extraordinaires dessins de Léonard de Vinci, dans lesquels la courbe vivante, chef-d'œuvre d'un art souverain, effleure et tente par endroit la courbe régulière, mais tout *autrement* régulière, qui est propre aux dessins de géométrie. Les formes circonscrites sont déjà des idées, et leur

concret touche à l'abstrait, en sorte que nous nous demandons, avec un peu d'angoisse, si la vierge ou la nymphe ne vont pas éclater en un schématisme éternel. Auguste Comte éveille la même impression, mais en sens inverse : c'est la pensée méthodique, sévère et dure, qui tend à la vie ; elle y aspire ; elle en approche, comme approche de l'infini le plus ambitieux et plus agile des nombres ou, du cercle, le plus emporté des myriagones. Quelque chose manque toujours à ces deux efforts héroïques. Mais, pour tonifier la vertu, pour donner au courage l'aile de la Victoire, rien n'égale le spectacle d'un tel effort.

Nous ne serions plus des Français, ni du peuple qui, après Rome, plus que Rome, incorpora la règle à l'instinct, l'art à la nature, la pensée à la vie, si la philosophie, éminemment française, classique[1] et romane, d'Auguste Comte n'était propre qu'à nous inspirer quelques doutes sur la santé de ce grand homme. Il a rouvert pour nous, qui vivons après lui dans le vaste sein du Grand-Être, de hautes sources de sagesse, de fierté et d'enthousiasme. Quelques-uns d'entre nous étaient une anarchie vivante. Il leur a rendu l'ordre ou, ce qui équivaut, l'espérance de l'ordre. Il leur a montré le beau visage de l'Unité, souriant dans un ciel qui ne paraît pas trop lointain.

Ne le laissons pas sans prières. Ne nous abstenons pas du bienfait de sa communion.

1. Il est bien singulier, à moins qu'il ne soit peut-être bien naturel, que de grands évolutionnistes, de fameux historiens de la transformation des genres littéraires et philosophiques aient passé dix ou douze années de leur vie à nous parler d'Auguste Comte sans avoir pris garde que le positivisme, réorganisant toute chose relativement et *subjectivement* au type de l'homme, représente l'évolution dernière et le dernier perfectionnement de l' « humanisme » de la Renaissance. Il est vrai que d'autres professeurs sont venus confondre la religion de l'Humanité avec l'humanitarisme !

LE ROMANTISME FÉMININ

ALLÉGORIE DU SENTIMENT DÉSORDONNÉ

L'émeute des femmes.
AUGUSTE COMTE.

Petites âmes, esclaves frémissantes de la sensation.
MAURICE BARRÈS.

I

RENÉE VIVIEN

Vers la fin de 1900 ou le commencement de 1901, quelques critiques trouvèrent dans leur courrier un volume de vers, *Etudes et Préludes,* signé R. Vivien. La carte de « René Vivien » y était jointe.

Cendres et Poussières, qui parut un an plus tard, en même temps qu'un recueil de poèmes en prose, *Brumes de Fjord,* portait la même signature ; mais la carte, légèrement modifiée, disait « Renée Vivien ». Enfin, des deux volumes qui suivirent, *Évocation* et *Sapho* [1], le dernier arbora sur sa feuille bleuâtre le prénom entier de l'aède, *e* féminin compris.

Les scoliastes futurs risquent d'échafauder beaucoup d'erreurs sur ce prénom lentement dévoilé. Il faut les avertir que Renée Vivien n'est qu'un pseudonyme, qui n'a d'ailleurs rien de très secret, paraît-il. De nombreux Parisiens ont vu le jeune auteur de *Cendres et Poussières* et, remarquant sa taille souple, sa démarche ondoyante, les indiscrets assurent qu'elle a composé les plus beaux vers devant son miroir. Ce Narcisse en cornette n'aurait adressé qu'à lui-même l'*Invocation :*

... Ton visage est pareil
A des roses d'hiver recouvertes de cendres...

On lui rapporte également la *Dédicace :*

... Ondoiement incertain,
Plus souple que la vague et plus frais que l'écume...

1. *Sapho* a été suivie de plusieurs volumes : roman, nouvelles ou poèmes, *Du vert au violet, La Vénus des Aveugles, Une femme m'apparut, La dame à la Louve, Les Kitharèdes.* — Paris, Lemerre.

Erreur d'optique ou confusion, je ne dis que ce que l'on dit. On ajoute que Renée Vivien est une étrangère, pétrie de races différentes, née de climats aussi divers que le Sud et le Nord. La moitié de ses *Brumes* est « traduite du norvégien ». Elle cite Swinburne, mais ne paraît pas moins familière avec le latin de Catulle et le grec de Sapho, qu'elle traduit et paraphrase à tout instant. Le français dont elle use est, prose ou vers, d'une fluidité remarquable. Ni impropriété dans les mots ni méprises dans l'euphonie. Elle connaît que l'*e* muet fait le charme de notre langue. Elle joue avec ce vers de onze syllabes, que Verlaine tenait pour le plus savant de tous :

Douceur de mes chants, allons vers Mitylène...

Voilà tout ce qu'il est permis de recueillir ou de redire sur la personne de cette muse étrangère. Ouvrons ses livres; ils nous enseignent qu'elle a appris à lire dans nos poètes du XIXe siècle. On lui prête cette devise : *Émotion moderne, pureté parnassienne.* Mais elle a du Parnasse beaucoup plus que la correction. Elle place les mots essentiels à la rime, comme tout lecteur bien appris de M. de Banville, et telle petite chanson révèle son affinité avec tous les maîtres de cette école :

Comment oublier le pli lourd
De tes belles hanches sereines.
L'ivoire de ta chair où court
Un frémissement bleu de veines ?

Cependant, deux poètes régnèrent bientôt sur l'art de Renée Vivien. Elle les imita, mais d'une imitation trop ardente, trop passionnée, trop proche du modèle pour n'être pas trouvée aussi originale que lui. Qui fera le départ de l'acquis et du naturel dans l'âge heureux où toute idée devient sentiment ; tout sentiment, action, accélération de la vie?

Ces deux poètes favoris évoquant des figures qu'elle revoyait dans des songes plus réels que toute réalité, Renée Vivien en est venue à écrire le plus naturellement du monde des œuvres qu'ils se seraient peut-être honorés de signer. L'un, Paul Verlaine, qui intitula lui-même une suite de petites pièces : *A la manière de plusieurs,* avouait qu'un certain degré de souplesse

et d'imitation féminine entrait dans la formule de son talent. De plus, il se savait très facilement imitable. Mais quelques vers de Renée Vivien font mieux que de répéter Verlaine, ils le renouvellent. M. Gaston Deschamps, qui prit du Gregh pour du Verlaine, serait excusable de faire la même confusion ici : n'est-ce pas l'auteur de *Jadis et Naguère* qui murmure de cette voix éteinte où brûle un feu couvert :

Sa chair de volupté, de langueur, de faiblesse...

J'ai trouvé ce vers dans *Cendres et Poussières*. Le vieux faune sentimental des *Fêtes galantes* et de *Parallèlement* reconnaîtrait chez Renée Vivien beaucoup plus qu'une élève, certainement une de ces Sœurs, une des Amies terribles qu'il a chantées.

Quant à Baudelaire, il lui dirait : « Ma fille », aux premiers regards échangés. Baudelairisme profond, central, générateur. Il serait inutile de nous en tenir à des remarques de détail et de noter par exemple que

L'art délicat du vice occupe tes loisirs

est un vers qui semble tiré d'une édition infernale des *Fleurs du Mal*, revue et augmentée sur la berge du Styx, si les poètes continuent d'y faire leurs toiles. Même appareil verbal. Même tour. Mêmes tics. Mais le pastiche peut y atteindre. Ce que l'on ne pastiche pas, c'est la manière de penser.

Un poème en prose, que l'on trouvera à la fin de *Brumes de Fjord* et qui n'a rien qui soit brumeux, résume en perfection de uel *esprit* général est animée la poésie de Renée Vivien. Quand on a parcouru ce petit poème, on sait ce que l'auteur pense en religion, en morale, en histoire, en littérature ; on sait d'où vient cette pensée ; on peut même assez exactement calculer où elle ira, quels sentiments et, par conséquent, quelles œuvres une pensée ainsi orientée lui inspirera. « Au Commencement », « en principe », Baudelaire l'a pénétrée, et tout dérive de cette impression première. On verra, par quelques versets de son poème, *La Genèse profane,* que personne, depuis M. Jean Richepin, n'a baudelairisé aussi exactement. L'auteur de *Blasphèmes* y mettait-il lui-même autant de con-

viction ? Oubliait-il aussi parfaitement ce qu'il devait au souffle de son Père et Seigneur ?

I. Avant la naissance de l'Univers existaient deux principes éternels, Jéhovah et Satan.
II. Jéhovah incarnait la force, Satan la ruse.
III. Or, les deux grands principes se haïssaient d'une haine profonde.
IV. En ce temps-là régnait le chaos.
V. Jéhovah dit : Que la lumière soit, et la lumière fut.
VI. Et Satan créa le mystère de la nuit.
VII. Jéhovah souffla sur l'immensité, et son haleine fit éclore le ciel.
VIII. Satan couvrit l'implacable azur de la grâce fuyante des nuages . . . .

On voit bien la donnée : dans un style précis et froid, qui par degrés s'anime, les oppositions se déroulent. Jéhovah crée le printemps ; Satan, « la mélancolie de l'automne ». Jéhovah crée les animaux, « formes robustes ou sveltes » ; « sous le furtif sourire de Satan jaillirent les fleurs ». Jéhovah tira l'homme de l'argile ; de la quintessence de l'homme, la femme fleurit, « œuvre de Satan ». Jéhovah leur envoya l'étreinte ; Satan, la caresse. Jéhovah inspire un poète héroïque, qui est Homère ; Satan lui répond en favorisant l'éclosion de la merveilleuse « Psapphâ ». (Les longueurs de voyelles, les répétitions de consonnes, qui traînent par deux fois sur les lèvres voluptueuses, font ici préférer la forme dorienne de « Psapphâ » au nom coutumier de Sapho.) Pendant que le fils de Jéhovah, Homère, dit la vie et la mort des braves, voici ce que chante Psapphâ :

... Les formes fugitives de l'amour, les pâleurs et les extases, le déroulement magnifique des chevelures, le troublant parfum des roses, l'arc-en-ciel de l'Aphroditâ, l'amertume et la douceur de l'Erôs, les danses sacrées des femmes de la Crète autour de l'autel illuminé d'étoiles, le sommeil solitaire tandis que sombrent dans la nuit la lune et les Pléiades, l'immortel orgueil qui méprise la douleur et sourit dans la mort, et le charme des baisers féminins rythmés par le flux assourdi de la mer expirant sous les murs voluptueux de Mitylène.

Ces lignes ne sont peut-être pas le meilleur exemple du style de Renée Vivien. Contre l'habitude, ce centon formé d'un

grand nombre de fragments de Sapho est un peu surchargé, parce que le poète a voulu tout nous dire et fournir l'argument complet de sa poésie; il aurait pu se contenter de transcrire en épigraphe de ses plus beaux vers les *Bienfaits de la lune* de son père spirituel :

Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser... Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime ; l'eau, les nuages, le silence, la nuit, la mer immense et verte, l'eau informe et multiforme, le lieu où tu ne seras pas,... les fleurs monstrueuses, les parfums qui troublent la volonté, les chats qui se pâment sur les pianos et qui gémissent comme des femmes d'une voix rauque et douce...

A part les chats et les pianos, c'est l'univers de Baudelaire qu'on retrouvera au complet dans ces poèmes nouveau-nés.

QUANT à Sapho, ce n'est ici qu'une matière. La poétesse grecque du VIIe siècle avant notre ère n'est étudiée, aperçue et traduite qu'à travers une opaque vapeur baudelairienne. La Lesbos de Renée Vivien est la « terre des nuits chaudes et langoureuses » battue par le flot romantique, sur lequel s'en alla « le cadavre adoré ». Elle a conçu la porteuse de lyre selon l'esprit de 1857. Cette déformation de l'Antique vaut la peine d'être observée : elle est très personnelle, car elle est faite de bon cœur ; elle n'était pas nouvelle chez Baudelaire.

La *Sapho* de Renée Vivien diffère d'un recueil de simples traductions comme en ont tenté, de nos jours, M. André Lebey et M. Pierre Louys ; et ce n'est pas non plus une adaptation libre comme s'en est permis la poésie de tous les temps. Sapho avait dit :

« Telle une douce pomme rougit à l'extrémité de la branche, à l'extrémité lointaine; les cueilleurs des fruits l'ont oubliée, ou plutôt ils ne l'ont pas oubliée, mais ils n'ont pu l'atteindre. »

Que l'auteur de *Miréio* ait rencontré ce fragment perdu, le souci de le transporter textuellement dans sa langue ne lui vient certes pas, mais, comme une pousse de vigne engendre un autre cep, comme l'ébranlement donné par un poète ébranle une autre imagination poétique, de nouvelles images naissent, et Frédéric Mistral écrit les admirables strophes de la *branco dis aucèu :*

Toi, Seigneur, Dieu de ma patrie, qui naquis au milieu des pâtres, enflamme mes paroles et donne-moi du souffle. Tu le sais, parmi la verdure, au soleil et aux rosées, quand les figues mûrissent, vient l'homme avide comme un loup, dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, toi, toujours tu élèves quelque branche où l'homme insatiable ne puisse porter la main :

belle pousse hâtive, et odorante, et virginale, beau fruit mûr à la Madeleine, où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

Moi, je la vois, cette petite branche, et sa fraîcheur provoque mes désirs! Moi, je vois, au soufle des brises, s'agiter dans le ciel son feuillage et ses fruits immortels. Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes de notre langue provençale, fais que je puisse aveindre la branche des oiseaux!

Voilà qui nous emporte loin de la pensée de Sapho. Appuyés sur Sapho ou, si l'on veut, nés de Sapho, ces vers nous la font oublier. Ils ne respirent plus que le cœur et que le génie de Mistral. Ce n'est point là du tout ce qu'a voulu faire Renée Vivien. Son dessein est mixte. Elle ne s'oublie pas devant son auteur. Mais non plus elle ne veut pas l'oublier.

Sa piété voudrait évoquer la personne historique, l'âme mystérieuse de Sapho, mais à condition de l'interpréter à son goût. Elle restitue donc le fragment qu'elle nous traduit, elle se l'interprète, elle en supplée pour elle-même les lacunes. Imaginez un beau marbre antique restauré avec passion par un artiste qui se croirait fils d'Hellas. Renée Vivien soutient qu'elle réincarne la grande lesbienne : ses chants ne sauraient donc être sans concordance avec les vrais chants de Sapho. Le fragment de la « douce pomme » est restitué suivant ce principe, dans un rythme fort souple, avec une inévitable surabondance d'inventions destinées à compléter l'original :

Ainsi qu'une pomme aux chairs d'or se balance
Parmi la verdure et les eaux du verger
A l'extrémité de l'arbre où se cadence
    Un frisson léger,

Ainsi qu'une pomme, au gré changeant des brises
Se balance et rit dans les soirs frémissants,
Tu t'épanouis, raillant les convoitises
    Vaines des passants.

La savante ardeur de l'automne recèle
Dans ta nudité les ambres et les ors ;
Tu gardes, ô vierge inaccessible et belle,
    Le fruit de ton corps.

Et le sens proposé pourra nous paraître plausible. Ce genre de traduction personnelle se renouvelle ainsi pour de nom-

breuses pièces. Nous sommes en présence d'un travail audacieux qui ne mutile d'ailleurs rien, l'œuvre authentique restant intacte, les vers grecs n'étant point anéantis, mais traduits et développés, et le style de cette transposition française ne manque pas de finesse, ni même de pureté.

Que manque-t-il donc? La patrie. On aura défini ce défaut, en disant que ce sont des bords de Méditerranée vus et rendus par une fille de l'Océan. Dans une lettre datée de Rome, un philosophe féminin aussi adroit, aussi pénétrant dans son art que Renée Vivien dans le sien, a outré cette différence des deux climats et des deux sensibilités, mais les formules excessives sont quelquefois utiles :

Ici la lucidité de l'atmosphère ne laisse aucun moyen à l'illusion. On voit ce qui est comme cela est. La pensée ne se déséquilibre pas aux contrastes chaotiques ; un goût irrésistible et absolu a dirigé la nature et mené l'homme. La forêt du nord enchevêtrée, obscure, ou ses villes entassées, sont propres à nourrir l'angoisse du vieux Faust, à dilater la turbulence verbale de Manfred, — Rome et ses paysages sont faits pour l'épopée qui surhausse l'être humain, mais le laissent dans l'humanité : on a devant eux des cœurs passionnés et sages [1].

Je crois bien que Rome et Mitylène connaissent aussi l'illusion et l'incertitude. La lumière a des mystères qui transfigurent. Mais il n'est pas moins vrai que les cœurs passionnés y demeurent sages ; lucides, les yeux enflammés. Les émotions senties y sont connues, classées, et, sans doute grâce à la maturité du langage et de la pensée, le trouble intérieur n'est pas incompatible avec la clairvoyance. Cette clarté exclut une multitude de monstres, dont je ne veux nier ni la douceur ni l'agrément ; j'en nie la beauté, la beauté vraie, celle qu'on nomme grecque. Non, l'impression démesurée, le sens indéfini, le rêve trop flottant, la parole trop vague ne sont pas choses grecques, ni belles. Renée Vivien resserre en un français incisif et déterminé le corps de ses nuées immenses ; mais, ce corps indécis, le poète lesbien ne l'aurait point conçu, et la Sapho moderne l'introduit de sa seule grâce.

Par exemple, un fragment de Sapho conservé par Libanius demande, en une énergique prière, que *« la nuit soit doublée*

1. *Fœmina,* Lettres romaines (*Figaro* du 31 mars 1903).

pour elle ». Ces six mots deviennent le thème de quatre strophes éloquentes, où l'on peut lire :

> Et le vin des fleurs, et le *vin des étoiles*
> M'accablent d'amour,
> . . . .
> Je vois la clarté sous mes paupières closes
> Etreignant en vain la douceur qui me fuit,
> Déesse à qui plaît la ruine des roses,
> Prolonge la nuit !

La vraie Sapho aurait peut-être aimé à la folie cette petite fille dont la paupière laisse passer le jour à travers son tendre tissu ; *la douceur qui la fuit,* la *vaine étreinte* de ce bien lui paraîtraient aussi des locutions pleines de charme : mais elle ferait des objections à la « ruine des roses », eu égard au génie de notre idiome : une rose ne fait pas figure de vieille tour ; et, quant au vin des fleurs, c'est une chose, et le vin des étoiles en est une autre, fort éloignée.

Nous sommes contraints de supposer que Sapho eut l'œil juste. Elle décrit avec trop de vérité stricte pour s'embarquer dans les images de sept lieues. Écoutez ; bien mieux, regardez. Je cite encore la version en prose de Renée Vivien, document qui montre que le poète romantique se double heureusement d'un traducteur exact :

« Les femmes de la Crète dansent en rythme, de leurs pieds délicats, autour du glorieux autel, foulant la fine et tendre fleur de l'herbe. »

Voilà ce que disait Sapho. Telle est la verge droite et pure à laquelle l'enfant de Baudelaire enlace les bandelettes, le feuillage et les fleurs maléficieuses :

> De leurs tendres pieds les femmes de la Crète
> Ont pressé la fleur de l'herbe du printemps.
> Je les vis livrer à la brise inquiète
> Leurs cheveux flottants,
>
> Leurs robes avaient l'ondoiement des marées ;
> Elles ont mêlé leurs chants de clairs appels
> En rythmant le rire et les danses sacrées
> Autour des autels.

Chapelain, qui faisait remarquer au jeune Racine que l'on

ne pêche point de tritons dans la Seine, observerait ici que les bords de la Crète et les bords lesbiens ne connurent pas les marées. Cependant la peinture est vivante. Elle a couleur et âme. Mais combien l'on regrette « la fine et tendre fleur de l'herbe » !

Sapho dit :

« Au-dessus (de la tombe) du pêcheur Pélagon, son père Méniskos plaça la nasse et la rame, en souvenir d'une vie infortunée. »

Renée Vivien a écrit là-dessus quelques strophes élégiaques où la vie du marin, tout d'abord déplorée, se trouve ensuite exaltée et magnifiée : en effet, Pélagon aura gonflé sa poitrine du « vent du large » ; il aura « bu l'odeur et la couleur des vagues » et vu flotter, « ondoyantes et vagues », « les brumes du Nord » ! Toute cette scandinavie peut encore se défendre ; mais pourquoi appeler l'infortuné pêcheur.

> ..... fils errant des étoiles
> Et fils du Destin ?

Ce Pélagon ressemble comme un frère au voyageur du dernier poème des *Fleurs du Mal.* Je connais bien au Louvre une figurine de Tanagra dont les vêtements et la pose ne rappellent point mal le vicomte de Chateaubriand et pourraient servir à illustrer ses *Martyrs ;* mais il subsiste des différences entre les deux arts. Un dernier exemple les fera saisir.

On a conservé ce distique mélancolique et charmant :

« O soir, tu ramènes tout ce que le lumineux matin a dispersé, tu ramènes la brebis, tu ramènes la chèvre, tu ramènes l'enfant à sa mère..... »

Le morceau est arrêté là, et tout indique dans l'intention du poète un retour sur lui-même, triste plus que joyeux. Mais quelle pouvait être la tonalité de cette tristesse ? Métaphysique ! répond, d'instinct, Renée Vivien : métaphysique et surnaturelle ! A peine a-t-elle écrit que le repos, l'oubli divin redescendent avec le soir sur les corps fatigués, son imagination retourne aux Enfers : aucun jour ne finit ni ne recommence, dit-elle, pour les âmes des morts, prisonnières d'un crépuscule invariable. Ce voyage aux Enfers se double même et se sur-

charge d'un symbole psychologique. Le poète nous insinue que notre âme est dans un enfer, que cet enfer partout la suit, qu'elle ne repose jamais et qu'elle s'agite sans cesse. Nulle étoile du soir ne vient lui dispenser la consolation de la paix.

Chose curieuse : dans cette rêverie aussi anti-grecque qu'il est possible, notre baudelairienne passe tout à côté de ce que j'appellerai la vérité saphique. Elle écrit une strophe entière pour évoquer la voix d'Éranna, les yeux de Gurinnô, les lèvres d'Atthis, le sein de Gorgô, ses délices! Mais le sujet vrai à peine effleuré, un démon la ravit en pleine Asie mystique, dans la religion de Psyché :

> Autour du foyer et de l'essor des flammes,
> Le soir a versé le repos comme un vin.
> Ah ! que ne peut-il, apaisant et divin,
> Réunir les âmes.
>
> Que de souvenirs à la chute du jour !
> Songeant aux sanglots assoupis vers l'aurore,
> Comment ai-je su garder vivant encore
> L'amour de l'amour !

Que de souvenirs à la chute du jour! Aucun lecteur n'aura la folie de bouder à ce grand soupir. Mais il serait plus beau tout seul. Il serait meilleur, exhalé de la maison de Renée Vivien, de l'angle d'un foyer moderne, loin des rythmes impérieux et des graves leçons de la beauté classique. Cette beauté proteste contre le voisinage et le rapprochement. Elle réprouve tant de langueur, de mollesse, de trouble et inquiet mouvement. Non, ce n'est pas ainsi que la Lesbienne à chevelure d'hyacinthe avait pu conclure sa plainte du soir. Celle-ci se reconstitue et se complète toute seule : « O soir, toi qui ramènes tout ce que le lumineux matin a dispersé, tu ramènes la brebis, tu ramènes la chèvre, tu ramènes l'enfant à sa mère..... » Ou bien Sapho n'ajoutait rien, l'élégie suspendue, comme un commencement de reproche réfréné par l'orgueil et par la pudeur, ou bien c'était un trait déterminé et net, ressemblant un peu à ceci : « Tu ne ramènes plus mon Atthis [ou ma Gurinnô]. » Un soupir aussi, certes! mais pour des misères prochaines et dont le sens général, humain et philosophe n'en était que plus apparent. Soupir plus vrai aussi, peut-être ! Le seul humain et pur. Aimer,

ce n'est qu'aimer quelqu'un et toujours un peu malgré soi, mais, de quelque façon qu'on tortille l'analyse du cœur humain, aimer ne fut jamais, d'aucune manière, cultiver « l'amour de l'amour ». L'amour de l'amour tue l'amour. Mais n'en réservons pas le reproche à Renée Vivien. L'amour de l'amour est un des fléaux endémiques du romantisme.

L'amour du péché, en tant que péché, en est un autre, aussi fameux. Il se retrouve dans telle curieuse déformation de l'Antique. Une « faunesse » a « ravagé » et « saccagé » ses victimes, c'est-à-dire ses amants ou ses amantes. Notre peintre-poète la flagelle avec complaisance et délectation. Une « satyresse » est flétrie dans le même sentiment d'horreur et d'amour que Baudelaire avait conçu pour ses *Femmes damnées :*

> Sa fauve chevelure est semblable aux crinières
> *Et son pas est le pas nocturne des lions...*

(ne faisons pas les insensibles à tant de rudesse et de fougue).

> ... Les fronts et les yeux purs
> *Qu'elle aime et qu'elle immole à l'excès de sa joie,*
> *Qu'elle imprègne à jamais de ses désirs obscurs...*

Voilà le ton *secret* de certaines églogues. Et c'est l'accent d'une conscience très religieuse méthodiquement pervertie, mais qui garde la notion du mal moral. Cette lectrice de Sapho arrange en pécheresse la prêtresse de Mitylène. Elle est meilleure chrétienne que vous et moi.

LAISSONS donc s'entr'ouvrir le peplum, tomber la chlamyde ; une femme moderne paraît, toute vêtue, pourvue des notions de la vie et des idées du monde que les vieux romantiques lui ont élaborées. Ses meilleurs vers sont ceux où notre contemporaine, désertant Lesbos et Psapphâ, ne traduit qu'elle-même. Son premier mouvement trahit les grandes lignes de ce christianisme anglo-saxon qui exalte le mal afin d'en ressentir l'agréable pitié. « La ténuité morbide », « le regret », « l'avorté », « l'inachevé », « le vague », voilà les beaux noms qui la charment. Ils la font crier de bonheur. Elle en joint les mains, elle prie. Quel Dieu ? C'est le Dieu douloureux ; pis encore, le Dieu qui a fait la douleur, qui, en l'infligeant, la subit. C'est un Dieu féminin, en l'honneur de qui la fameuse théorie de la décadence est remise à neuf :

Déesse du couchant, des ruines, du soir !

Et la pièce d'où je tire cette invocation célèbre, avec une éloquence dont on est pénétré, la beauté de tous les déclins :

L'odeur des lys fanés et des branches pourries
S'exhale de ta robe aux plis lassés : tes yeux
Suivent avec langueur tes pâles rêveries !
Dans ta voix pleure encor le sanglot des adieux.

Tu ressembles à tout ce qui penche et décline.
Passive, et comprimant la douleur sans appel
Dont ton corps a gardé l'attitude divine...

... Au fond de l'angoisse infinie
Tu savoures le goût et l'odeur de la mort.

Mais voici l'admirable : où Baudelaire avait produit l'impression d'un mystificateur éloquent, cette jeune fille nous touche par l'accent de sincérité.

Elle est pourtant bon virtuose. Mais il est impossible de se

borner à dire qu'elle utilisa le calice modelé par son maître en y versant un liquide plus chaleureux. Car elle ajoute encore aux habiletés, aux finesses, aux ruses innombrables de l'art baudelairien. Je ne parle pas seulement des molles inflexions, des promptes transitions qui lui sont familières et dont on sait que Baudelaire fut de beaucoup plus incapable que Despréaux lui-même. Je ne parle pas des poèmes pareils à cette *Ondine*, maligne et douce, où les mots sont si bien jetés, les syllabes si pures! Comparée à la fameuse pièce du maître : *Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,* elle l'emporterait par le tour facile, le ton libre et heureux :

> Ton rire est clair, ta caresse est profonde;
> *Tes froids baisers aiment le mal qu'ils font...*
>
> Ta forme fuit, ta démarche est fluide
> Et tes cheveux sont de légers réseaux,
> Ta voix ruisselle ainsi qu'un flot perfide,
> Tes souples bras sont pareils aux roseaux,
>
> Aux longs roseaux du fleuve dont l'étreinte
> Enlace, étouffe, étrangle savamment...

Le génie parcimonieux de Baudelaire se reconnaît dans la manière de compter et de distiller le mot propre. Peut-être y aurait-il lieu d'admirer encore l'application nouvelle d'un principe inventé par lui. Gautier qui le félicitait d'avoir annexé au royaume de la poésie le département des parfums et qui citait avec enthousiasme les vers de *la Chevelure :*

> Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
> Le mien, ô mon amour, nage sur ton parfum,

Gautier louerait Renée Vivien d'avoir accompli une annexion nouvelle en rendant poétiques et belles les complexes impressions du sens du toucher.

Les vers d'*Ondine* ne sont-ils pas liquides, onctueux et charnels jusqu'au point de faire sentir les sinuosités d'un corps tiède et lascif? Les mots s'impriment à l'épiderme de l'âme, ils semblent y laisser une trace vibrante. La pièce étant du premier recueil du poète, je ne sais s'il se rendit compte, en ce temps-là, de ce caractère matériel de son art. Le deuxième

volume témoigne que la conscience formelle lui en est venue. Il fait la théorie de son « frisson nouveau » :

> L'art du toucher complexe et curieux égale
> Le rêve des parfums, le miracle des sons.

Et, tandis qu'il traduit les suggestions nouvelles d'un sens presque méprisé des poètes, il perfectionne, d'autre part, les recherches habituelles des décadents sur « les couleurs de la nuit », ou sur le symbolisme des nuances qui lui sont chères, et qui vont du « vert au violet ». Ces rêveries renouvelées de M. des Esseintes vont nous rajeunir de vingt ans.

Encore une fois, distinguons. M. des Esseintes, dans le roman de J.-K. Huysmans, comme chez le poète des Chauves-souris et des Hortensias, n'est qu'un plaisant sinistre et froid. Renée Vivien ne badine jamais. Elle n'est jamais froide, elle ne laisse pas le lecteur indifférent, c'est un Floressas convaincu et même furieux. Elle croit. Le vain jouet des artisans de la littérature devient entre ses mains instrument de joie et de peine, d'où s'élancent des élégies sincères, ou des tragédies déchirantes. Le style a pu vieillir ; les cris et les pleurs d'une enfant lui ont restitué l'intérêt pathétique et le charme invaincu du vrai.

Une âme le remplit, *l'Aphrodita puissante aux colères divines,* celle qui ne souffle point de paroles vaines. Elle inspire le sentiment, compose les idées, choisit les sujets et leur forme. Des « rêves singuliers » que nous communique sans pudeur le poète, pas un qui ne semble éprouvé ! Si donc l'on se souvient inévitablement des romantiques, on vérifie que leurs pires absurdités, trouvant ici leur place, ne sont plus absurdes du tout.

Qu'un Vigny ou qu'un Baudelaire vienne nous assurer que le génie les fait solitaires et que la solitude issue de leur génie les voue mathématiquement au malheur, nous savons que c'est là sophisme de fats. Mais que Renée Vivien, passant en revue toutes les plus fameuses beautés de l'histoire ancienne et moderne, leur fasse confesser successivement qu'ayant été marquées de « l'astre fatal » qui allume l'amour, aucune d'entre elles ne put se dire « heureuse » ; la conclusion, le rapprochement, la conception même de ce poème, sans cesser d'être

déraisonnable, ne choquent point dans l'esprit d'une jeune fille, où l'enfantillage apparaît plus convenable que la raison. Nous n'attendons point de Renée Vivien des idées philosophiquement vraies, mais des émotions justes, quelle qu'en soit la cause, folle ou sage, pourvu qu'elle soit puissante et profonde.

— Ces belles femmes n'ont pas été très heureuses. Cette beauté, ce bien que l'on désire par-dessus tout, ne fera donc pas le bonheur ? Elle détermine donc le malheur ?

Ces enchaînements de rêveries ne se jugent point en eux-mêmes. Ils ne faut point dire qu'ils sont faux. Ils sont *femmes*. La nature a voulu que les femmes fussent portées à concevoir à peu près tout ce qui les touche dans une connexion étroite avec les idées vagues du bonheur, de la chance, de la fatalité, du destin. L'avenir est dans leur obsession naturelle. C'est en vain que le sage Horace les prévient que les choses futures ne sont pas aussi régulièrement arrêtées. Elles se sentent les providences de l'être. Toute femme écoute magnifiquement résonner jusqu'au fond des entrailles les moindres conjectures sur le rapport de ce qui est ou fut avec ce qui sera. Un instinct maternel construit leur univers en forme de berceau, tout n'y doit conspirer qu'à recevoir leurs fruits. Superstition, sans doute ! La superstition les complète. Une femme sans superstitions n'est qu'un monstre. On observe, non sans plaisir, que, entre toutes ses diableries, Renée Vivien n'a pas songé à se faire esprit fort. Un saint homme murmure : — Voilà ce qui la sauvera... C'est, du moins, l'élément le plus naturel de cet art si profondément féminin.

De s'être dit : *Qui sait ?* elle frissonne et nous frissonnons avec elle. Elle a fait son devoir, et nous faisons le nôtre, qui est de recevoir, par les sens de la femme, l'impression de l'inconnu et de l'inexpliqué. Où Vigny et Baudelaire nous condamnaient à rire d'eux, avec tous les respects qui se doivent à de grands noms, nous sommes bien contraints de subir et de reconnaître ici de rudes parfums de nature. Nous découvrons de nouveaux cieux. Sans les pénétrer fort avant, nous ne pouvons plus les nier.

Élargissez un peu le thème; qu'il devienne plus général, tout en demeurant essentiel au cœur de la femme : l'auteur de *Cendres et poussières* menacera d'éclipser ses meilleurs mo-

dèles, en raison de la nudité de la plainte et de la révolte. Baudelaire avait indiqué en termes abstraits la « peur de vieillir », mais son frémissement apparaît un simple exercice de rhétorique en comparaison de Renée Vivien, quand elle imagine la fin de beautés qui font son bonheur. Rien d'échevelé. Un trait net. Mais c'est le chœur des regrets, des effrois et des désespoirs féminins. Jamais, à mon avis, n'ont été rendues plus sensibles, par la magie du chant, certaines cruautés pénétrantes et définitives du sort, exactement réflétées en certaines âmes. Écoutez cette amante dessécher, flétrir à l'avance, les charmes dont elle est encore enivrée. De femme à femme, c'est l'essence du diabolique et de l'exquis !

Les yeux attachés sur ton fin sourire,
J'admire son art et sa cruauté,
Mais la vision des ans me déchire
Et, prophétiquement, je pleure ta beauté.
Puisque telle est la loi lamentable et stupide,
Tu te flétriras un jour, ah ! mon lys !
... Tes pas oublieront le rythme de l'onde,
Ta chair sans désirs, tes membres perclus
Ne frémiront plus dans l'ardeur profonde,
L'amour désenchanté ne te connaîtra plus.

De pareils vers pourraient suffire à l'honneur d'un poète. L'Anthologie éternelle les sauvera. Je ne sais pas beaucoup d'accents plus directs et plus sûrs.

Tu te flétriras un jour, ah ! mon lys !

Cette image et ce rythme, pour un tel cri, c'est la passion pure, dans la plus intelligente perversité.

II

MADAME DE RÉGNIER

« La mère de Gillette était créole... Gillette, bercée sur les genoux de la vieille négresse Cœlina qui avait suivi sa mère en France, gardait un souvenir brumeux des choses qu'elle lui avait contées. Ces récits abrégés ou augmentés par la fantaisie de la négresse influencèrent son jeune esprit. Elle s'habitua toute petite à considérer l'invraisemblable comme possible, les dénouements les plus funestes comme des conséquences quelconques... Les contes de Cœlina tinrent éveillés en elle l'atavisme de sa race aventureuse, romanesque et sensuelle. »

L'auteur de l'*Inconstante,* un sieur Gérard d'Houville, n'avait pas encore fourni ces curieuses notes d'allure autobiographique, qui ne sont pas sans rapport à notre sujet, lorsque les premiers vers de Mme de Régnier firent leur apparition dans la *Revue des Deux Mondes*. Elle n'eut pas à les signer de son nom de jeune fille. Trois étoiles ont servi jusqu'à ces derniers temps. Je ne sais ce qu'il en sera quand le *Souhait,* l'*Automne,* le *Sommeil* et l'*Ombre* seront réunis en volume. Cependant, la dernière « table » de la *Revue* porte en toutes lettres un état civil très complet. Il serait dès lors impardonnable d'écrire un seul mot de Mme de Régnier sans parler de son père et de son mari.

Tout le monde salue en M. de Heredia le chef de chœur de la poésie parnassienne; on n'a pas besoin de définir le solide éclat de sa poésie, elle-même se définit couleur et son. M. Henri de Régnier n'est guère connu que pour ses romans qui sont spirituels, et sa qualité de poète, de noble poète, ainsi qu'on écrit volontiers.

Ce noble poète fut un des jeunes gens que groupaient, il y a vingt ans, Mallarmé et Verlaine, et qui s'efforçaient de continuer le romantisme par un système de poésie auquel le nom immérité de symbolisme restera. Ils s'efforçaient de jouer des airs moins monotones, moins bruyants que ceux des *Trophées* et dissolvaient l'alexandrin au lieu de le glacer. Quant au rythme, de peur de le marquer, ils l'oubliaient. Verlaine et Rimbaud avaient fait des vers « délicieusement faux exprès ». M. de Régnier et son groupe firent peut-être exprès de faire des vers faux, mais abominables, résultat qu'ils ne cherchaient point. Cherchant l'abandon et la grâce, ils négligèrent la syntaxe, lâchèrent le style et s'exprimèrent par allusions à peine indiquées.

Ainsi, originaire des Antilles espagnoles, née dans l'un des centres de la déformation imposée au langage, au style et à la poésie, la jeune fille ne changea point de milieu quand elle changea de foyer. Ce qu'elle trouvait chez son mari pouvait être appelé le contraire de ce qu'on lui avait enseigné chez son père, et ce contraire, au fond, c'était la même chose. Son exotisme de naissance s'unissait à un exotisme qu'on pourrait nommer d'élection ; car M. Henri de Régnier, alors même qu'il sembla se mettre, comme en ces derniers temps, à l'école d'André Chénier, de Ronsard et des autres maîtres français, n'a jamais quitté cette pente des imitations germaniques sur laquelle notre XIXe siècle a glissé. Un mauvais petit élément latin, renouvelé de Victor Hugo, l'antithèse et la symétrie dans le discours, n'en accuse que mieux son vrai fonds, tiré des rêveries shakespeariennes.

Donc, l'action romantique et l'action parnassienne s'accordaient et se confirmaient. Le romantisme de 1830 ne cesse pas en 1868 ; il se transforme et se renforce, comme au Consulat la Révolution. Comme le Consulat a été la Révolution « dessouillée », le Parnasse est un art romantique ébranché, nettoyé et mis dans une espèce d'ordre qui fait illusion au vulgaire... On dit : C'est du classique ! — C'est du classique faux. C'est le contraire du classique. Un peu plus tard, les habitudes du romantisme furent troublées lorsque symbolistes et décadents vinrent liquéfier la fragile reconstruction de Victor Hugo et de Banville. On cria à la barbarie. Il y avait soixante ans

que la barbarie sévissait. Avec leurs airs dévastateurs, les nouveaux venus obéissaient à tous les principes de leurs aînés ; ils n'y ajoutaient qu'un peu de brutalité. Ils ne représentaient, en définitive, que le troisième état d'un seul et même mal, le mal romantique, comme les Parnassiens en montraient le deuxième état.

Mme de Régnier avait ouï recommander autour de son berceau les bonnes et loyales compositions qui détachent le vers et gonflent la rime. Sous le toit conjugal, elle apprit comment, à son tour, le mot peut être libéré. Elle lut les poèmes de M. Mallarmé où c'est l'harmonie propre des premiers mots venus qui détermine le choix ou plutôt la venue des autres. L'imagination du poète, tentée par *un* vocable, remet à ce vocable la souveraineté absolue, l'autorité illimitée ; le sens lui-même perd son droit de direction et de composition : il ne subsiste qu'une orientation indécise, fondée sûr des ressemblances de syllabes et des analogies de son, qui permet d'entrevoir sous l'apparat des matériaux plus ou moins agréables, les fumées d'une insaisissable rêverie. Sorte de *tachisme* littéraire, tantôt visant à des effets de pure euphonie et tantôt animé d'une obscure philosophie. Si M. Henri de Régnier s'est toujours gardé de donner toute sa confiance à cet art, il lui a témoigné de l'inclination et de la sympathie. Un de ses confrères, M. Retté l'appela un opportuniste du symbolisme. C'était bien définir l'ambiguïté de cette attitude repoussée et charmée tour à tour. De quelque façon qu'il s'y prît, qu'il inclinât vers le Parnasse ou qu'il se tournât vers M. Mallarmé, son art conspirait également à la destruction de l'art français par le maintien du désordre intellectuel.

Si donc Mme de Régnier eût été douée d'une intelligence docile, la nature et l'histoire la vouaient à quelqu'un des trois états du romantisme, sauf à en découvrir, pour son compte, un quatrième. Mais le monde et la vie ont plus de fantaisie imprévue ou plus d'ironique sagesse que ne leur en prêta l'esprit de système. On subit quelquefois son milieu et ses ascendants : il arrive aussi de les contredire. Rien ne dut être plus amusant à considérer que la rébellion secrète de cet esprit contre les deux autorités les plus dignes de sa tendresse et de son respect.

La conséquence en fut piquante; car ses premiers vers enthousiasmèrent précisément les esprits auxquels une strophe des *Poèmes anciens et romanesques*, un seul vers des *Trophées* ou des *Conquistadors* causaient depuis longtemps une espèce d'horreur nerveuse. Des ennemis intimes de Régnier et d'Heredia passèrent leur hiver à se répéter le distique qu'ils avaient lu :

Le rameur qui m'a pris l'obole du passage
Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit...

Quand ils l'avaient bien répété, ils ajoutaient l'expression inlassable de leur surprise :

— Quoi ! dans la maison du vieux peintre coloriste, des lignes d'un dessin si fier ! Quoi ! chez le détestable tourneur de petits vers libres et mous, un rythme, un ton si vigoureux ! Chez des hommes qui n'eurent jamais que des mots, sonores ou coloriés, dans l'esprit, on sait donc inscrire une *idée !* Cette *idée* du Caron pourrait être admirée dans un carton de Michel-Ange ! Ils ont cultivé l'épithète : il n'y en a pas une ici. Ils ont fait la chasse au vocable rare : nul mot voyant dans ce distique; sauf *obole* (et encore !) on pourrait tous les entendre chez la fruitière. Mais quelle noblesse d'agencement ! Quelle simplicité ! D'où nous vient ce génie-enfant qui a su concevoir l'abstrait au milieu d'écrivains qui se noyaient dans le flot du particulier ? Engendrée par un romantique, épousée par un romantique, quel est ce classique naissant ? Ah ! petit philosophe, petit sculpteur, ah ! grand poète, que d'espérances au creux des repos de ces deux grands vers !

... On trouverait dans les revues et les journaux du temps des témoignages plus précis de cette admiration d'un très petit nombre de têtes attentives.

En durant, en se motivant, cet enthousiasme a perdu de la surprise première. Le curieux accident arrivé à M[me] de Régnier ne s'expliquait point mal par le poids réuni de l'influence, de l'éducation et de la tradition qu'on reçoit dans ce pays-ci. L'histoire universelle ne cite pas de trésor intellectuel et moral qui puisse être égalé à l'ensemble des faits acquis et des forces tendues représenté par la civilisation de la France. La masse énorme des souvenirs, le nombre infini des leçons de raison et

de goût, l'essence de la politesse incorporée au langage, le sentiment diffus des perfections les plus délicates, cela nous est presque insensible, à peu près comme l'air dans lequel respire et va notre corps. Nous ne saurions nous en rendre compte. Cependant nul être vivant, nulle réalité précise ne vaut l'activité et le pouvoir latent de la volonté collective de nos ancêtres. La puissance plastique en fut sans doute autrement vive du temps où, s'exerçant presque seule en Europe, elle francisait un Hamilton, un prince de Ligne. Mais on ne peut pas dire qu'elle est éteinte, car elle conserve ses grands moyens assimilateurs, elle agit, avec lenteur et sûreté, par un invisible ferment. Si la négresse Cœlina, si l'auteur des *Trophées*, si l'auteur d'*Aréthuse* appuyaient en un même sens sur la pensée de M[me] de Régnier, dans le sens opposé s'exerçait une multitude mystérieuse d'esprits, de corps partout présents. La forme d'un palais, le dessin d'un beau meuble, le son d'un mot furtif, ce jardin solitaire où la verdure, l'eau, la disposition des balustres parlent au cœur, en faut-il davantage pour insinuer, à travers tout ce qui la voile, l'idée supérieure de l'art et du style français ?

Idées rapides, vues sommaires qui se formulent en éclairs. Mais, pour former un style ou le régénérer, ces impressions soudaines, nouvelles, fulgurantes, veulent être organisées avec soin et conservées en quelque centre bien défendu qui commande la vie de l'âme et qui la soumette à une règle constante. Point de style sans fidélité. Point de fidélité sans discipline héréditaire ou volontaire. Il la fallait volontaire ici. Le distique de l'*Ombre* dut être écrit en 1896. Je doute que les années suivantes aient fourni à M[me] de Régnier des occasions fréquentes ou propices d'aiguiser ce sens du classique, qui lui était venu comme un paradoxe très naturel. La nature sans culture, comme un élan sans ordre, ne saurait persévérer dans ce chef-d'œuvre et ce miracle : *dans le bien*. Un goût natif est peu de chose sans les habitudes qui l'entretiennent et l'affinent. Or, il n'existe plus de compagnie littéraire où soient cultivées des habitudes de cette qualité. Les applaudissements que reçut le distique de M[me] de Régnier avaient été très vifs, mais perdus dans quelque périodique obscur ou dans l'arrière-salle d'un café du pays latin. Il leur manqua l'autorité, celle qui vient

d'une haute influence personnelle, ou celle qui découle de l'assentiment collectif. Ni le murmure du public ni la voix d'un maître ne vinrent dire à cette enfant ce que chantent les Muses dans la strophe de Théognis : « Ce qui est beau, nous l'aimons, et ce qui n'est pas beau, nous ne l'aimons pas [1]. » Le public était corrompu. Le maître était absent, méconnu ou distrait. Il n'y a pas un seul de nos critiques littéraires qui mérite d'être appelé un juge. Celui qui tenterait de faire voir le beau et le laid dans les vers serait montré au doigt. Quant aux poètes à la mode, avant de rien juger, ils devraient commencer par aller cacher leurs volumes.

Les vers magnifiques de l'*Ombre :*

> Le rameur qui m'a pris l'obole du passage
> Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit

n'étaient pas les seules promesses de ce poème. Des beautés presque aussi fermes et plus touchantes y faisaient figure d'agréables faiblesses. On lisait par exemple :

> Mon front encor fleuri par ma mort printanière
> Sur l'immobile flot se pencha triste et doux,
> Mais nulle forme pâle, image coutumière,
> Ne troubla l'eau sans plis...

Et sans doute tout n'était pas de cette qualité. Des lectures mêlées, une facilité redoutable s'annonçaient en même temps qu'un don supérieur. Ceux qui admiraient, qui louaient, qui savaient pourquoi, demandaient avec inquiétude quel était l'élément destiné à prédominer.

1. M. Jean Moréas a placé cette strophe en épigraphe de son beau poème à la mémoire de Paul Verlaine.

Ce qui devait être a été. Pendant que M. de Régnier faisait dans *Aréthuse* et dans *les Médailles d'argile* une régression parnassienne du plus médiocre intérêt, le poète de l'*Ombre* arrêtait, mais sans tremblement, ni hésitation, ni reprise, le premier mouvement qui nous avait émerveillés. On pourra relire par exemple les vers qu'elle a donnés à la *Revue* du 15 janvier 1903. Le don paraît le même. L'imagination mythologique n'a point faibli, ni la faculté de tracer de hautes images. Comme en témoigne la fin de la pièce dite *L'Automne,* le désir du sublime, de l'absolu, du pur, la tient éveillée. Mais c'est le monde qui s'est trouvé le plus fort. Je dis le monde au sens des prédicateurs : l'air ambiant, le goût du dehors, le courant trivial du commun des petits lettrés. N'oublions toujours pas que cet esprit classique était logé dans une femme.

L'héroïne de l'*Inconstante*, le petit conte impertinent que l'on attribue à Mme de Régnier, nous est proposée pour le portrait de l'Ève éternelle. Nous voyons Gillette sourire « sans attention » à un passant pour cette raison qu'elle n'a rien de mieux à faire. Du tempérament par bouffées, de la tendresse par surprise, « un cœur triste et changeant », un esprit de « voyou candide ». Prendre de son moi féminin une idée si modeste établit clairement qu'on y est très supérieure. Dès lors, chez les femmes d'élite, que l'on sent de rudes combats !

Une femme capable d'atteindre à certain style héroïque, au langage même des dieux, sera toujours exposée à redescendre vers le romantisme natal. Heureuse si elle réussit à le tempérer par quelques éléments qui lui sont personnels : de l'esprit, et féroce, l'observation, le goût, et le bons sens.

A la différence de son père, elle préférera la vie des choses à la sonorité des mots. A la différence de son mari, elle cherchera dans la vie des points d'appui solides, dessinés, définis, des idées plutôt que des songes, des mots et des phrases plutôt que des airs de musique. Son imagination pourra bien élever

les réalités à la hauteur d'une allégorie, d'un petit symbole : on verra, au travers, le jeu, la ruse, la fiction. Des *Stances* agréables en peuvent témoigner, et d'autant plus posées de ton que leur coupe rappelle inévitablement une modulation de Mme Desbordes-Valmore. L'ardente Marceline s'étonnerait d'une tendresse si correcte et qui ne s'applique guère à autrui :

Qu'êtes-vous devenue, enfant songeuse et triste
Aux sombres yeux ?
Vous dont plus rien en moi maintenant ne persiste,
Rêves ou jeux ?

Qu'êtes-vous devenue, enfant paisible et tendre,
Au cœur pensif ?
Dans quel étroit tombeau repose votre cendre,
Corps grêle et vif ?

Vous êtes morte au fond de moi, vous êtes morte,
Petite enfant
C'est moi qui vous abrite et moi qui vous emporte
Tout en vivant.

Ah ! vous aviez si peur de cette ombre lointaine
Que fait la mort
Et l'écartiez déjà d'une main incertaine
Tremblant très fort.

Vous étiez douce et caressante, et souvent sage,
Je vous revois,
Mais les yeux clos, car je n'ai plus votre visage,
Ni votre voix.

Ainsi je vais mourir tout le long de ma vie
Jusqu'à ce jour
Où, de l'espoir qu'on rêve au regret qu'on oublie,
Tristesse, amour,

Je ne serai plus rien, dans la nuit sûre et noire
Qu'un poids léger
Et pourrai sans reflet, sans ombre et sans mémoire,
Ne plus changer.

Oui, l'auteur de ces vers ingénieux semble un peu trop lucide pour faire une bonne romantique. S'en croira-t-il et pourra-t-il être dupe quand il faudra ? Son petit roman témoigne çà et là d'un cynisme tendre et de ce *vrai* poétique et brutal qu'approuverait M. Anatole France. La jeune Gillette

Vernoy, qui arrive en retard pour dîner, répond « véridiquement à monsieur son mari : — Mon amant ne voulait pas me laisser partir... *Et son mari considéra toujours cette excuse comme une plaisanterie de mauvais goût.* » Comme elle a trompé cet amant et comme elle confie à son amie Marion le vertueux projet de faire l'aveu de sa faute, la même Gillette prononce ces mots, qui lui valent une bonne réponse : « Quant à l'aveu que je veux faire à Valentin, ne supposes-tu pas que je souffrirai autant à le faire que lui à l'entendre ? — *Non, dit Marion nettement : je te connais.* »

A la bonne heure ! Cette connaissance parfaite, dont on aime la saveur et la drôlerie, n'exclurait ni la passion sincère ni les sincères folies qui en dérivent. Ce qu'elle exclut, c'est la bonne foi dans l'absurdité et dans l'enfantillage ; c'est le degré de niaiserie dont la poésie romantique ne peut plus se passer. Qui persifle dans la manière d'Anatole France, qui est celle de Jean Racine et de Voltaire, est profondément incapable de recommencer des complaintes à la mode des continuateurs de Victor Hugo. Un effort décisif aurait dû affranchir Mme de Régnier de la mécanique hugolienne. Cet effort n'a pas été fait, et sa personne littéraire en gardera quelque chose de composite.

Ses idées de la vie et son entente même de l'amour-passion dérivent sans contredit de cette source romantique, colorée et vivifiée par les contes de sa négresse. Mais elle a puisé dans l'air de France d'autres instincts. Le charme du livre de prose tient à ce qu'elle y narre sans déclamer. L'auteur y a ressuscité et rajeuni cet amour-goût, qui a été le délice de l'avant-dernier siècle. Et le faible du livre, le défaut de cette œuvre de gaminerie et de gentillesse, tient à la conclusion sérieuse que l'on y a cousue.

Je sens bien que ce dénouement plein de sensibilité, ce ton exalté et jureur, ces airs penchés, ces mensonges de la tendresse sont prescrits par nos modes sentimentales. Mais je ne traite pas de l'exactitude historique de la peinture ou de sa ressemblance avec les mœurs du temps. Il s'agit de savoir le mérite d'une œuvre d'art. Le Daphnis et la Chloé de Mme Henri de Régnier n'en sont certes pas à ce point où le caprice et le jeu d'amour se transforment subitement en passion ardente et profonde ; mais ils ont lu Tolstoï, qui leur a enseigné qu'il fal-

lait être bon. Les pauvrets s'y appliquent : faute de mots justes pour exprimer avec simplicité une minute d'attendrissement fugitif, ils en arrivent à pervertir un sentiment vrai et les deux beaux enfants en restent déformés et estropiés ! A la dernière page, leur petite paire de larmes inutiles, nous est plus désagréable que la tache de sang. Jamais les nobles larmes n'ont souffert l'affectation, l'artifice, la volonté. L'hypocrisie contemporaine ayant obligé notre auteur au métier de pleureuse, il s'en est mal tiré. Telle est son étoile, bonne ou cruelle. Et voilà les fadaises que Mme de Régnier n'écrira jamais de bon cœur. Elle fera habilement la version ou le thème imposé par les convenances, elle n'y mettra ni conviction ni amour : trop clairvoyante pour divaguer dans le ton des contemporaines, trop incertaine pour les quitter et se retrouver.

La critique devrait élever des poteaux revêtus d'inscriptions dans l'épaisse forêt où courent ces âmes obscures.

La critique n'existe plus [1].

1. Le dernier livre de Gérard d'Houville, *Esclave*, nous donnerait à regretter plus vivement encore ce malheur des temps et des circonstances. Une pensée vraie, forte et triste, établit un fond magnifique ; l'aventure presque tragique détermine un beau drame ; le style, souple, s'anime parfois jusqu'à l'éloquence. Mais l'action est trop lente, le tableau trop fourni, les détails pittoresques abondants jusqu'à l'inutile. Il aurait fallu dessiner, abstraire, condenser. Grand art, le plus noble de tous, et dont Mme de Régnier eut la révélation, tout au moins une fois, le jour du *distique*.

III

MADAME LUCIE DELARUE-MARDRUS

Tout poète sincère, fût-il né Shakespeare ou Virgile, confesse l'influence des lectures qu'il a faites dans sa jeunesse : elles ont eu la même importance pour la direction de sa vie que la terre natale ou le sang paternel. Si le rêve consiste à émigrer de soi, il faut des excitants qui donnent l'idée du voyage et tracent le contour des rivages à visiter : l'imagination des hommes d'autrefois s'enflammait dans les contes de nourrices, sur les récits des voyageurs et des marins, sur l'ancien fonds des mythologies religieuses. Aujourd'hui les livres nous concentrent toutes ces sources. Qu'ils soient sacrés, qu'ils soient profanes, collectifs ou étroitement personnels, nos premiers rêves sortent des livres. Il y a plus de sot orgueil à le contester que de modestie à en convenir simplement.

On ne peut donc exagérer le poids d'une lecture sur l'imagination solitaire d'une enfant vierge que le rayon de la poésie a touchée. Cette action, si elle s'exerce de bonne heure, ne s'arrêtera pas seulement aux thèmes, aux sujets de la rêverie, elle descendra jusqu'au plus intime, et le mode de la pensée, le Penser lui-même, dans la façon de se construire et de s'agencer, se trouvera atteint et modifié. Comme la feuille de chaque arbre témoigne d'un ordre d'insertion gravé à l'infini dans le germe de chaque germe, les esprits ont un *style* qui préexiste à l'expression et au langage ; mais ce style n'est pas aussi arrêté et définitif que celui de l'innervation végétale : pendant les années de croissance, il est sujet aux plus curieuses métamorphoses, et l'on voit la race, l'énergie du climat ou celle de l'éducation alternativement contrariées ou renforcées par la sorcellerie d'un poète fortuit venu de l'autre bout du monde, qui se sera fait écouter.

Née dans la grasse et verte Normandie, M[lle] Lucie Delarue n'a retenu des paysages de sa province que la brume noire et la pluie, dont se désolait son compatriote Jules Tellier : « Je suis né, ô bien-aimée, un vendredi treizième jour d'un mois d'hiver, dans un pays brumeux, sur le bord d'une mer septentrionale. » Ce qu'elle voyait à l'horizon de la mer natale c'étaient les promontoires confondus et les rives indiscernables de la pâle Thulé, ennemie des navigateurs. Si l'on voulait porter sur ses lectures de ce temps-là un diagnostic précis, générique, il faudrait dire qu'elle tenait à son chevet tous ceux de nos poètes que M. Léon Daudet a nommés, au juste, des *Kamchatka*. Elle se penchait avec préférence sur les plus abstraits et les plus abscons d'entre les derniers romantiques français ou belges, norvégiens ou russes, mais surtout, semble-t-il, Rimbaud, Laforgue, Maeterlinck, Verlaine, Kahn et Mallarmé. Il est d'ailleurs possible qu'elle n'eût jamais ouvert aucun de ces différents écrivains jusqu'à telle ou telle date précise à laquelle son art se trouvait déjà au complet. Mais cela ne signifie rien. Il y a du Rimbaud, du Laforgue, du Mallarmé et du Maeterlinck, quoique latent et en puissance, tant chez Victor Hugo que chez François Coppée. Il y a du Laforgue, du Rimbaud, du Kahn et du Verlaine, diffus et dilué, parfois accentué, dans les poèmes réguliers d'Albert Samain, de Rodenbach, de M. Jean Lorrain, de M. André Gide et de quantité d'autres versificateurs ou poètes contemporains, qui se rencontrent au hasard du journal ou de la revue. Quand on s'oublie à prononcer les noms de ces « artistes littéraires [1] », à propos des lectures du très jeune auteur d'*Occident*, on doit entendre que cette âme curieuse et cet esprit hâtif se pénétraient avec une ardeur particulière de tout ce qui flottait de mallarméen et de rimbaldique, de maeterlinkiste et de laforguien.

Elle croissait dans ce tourbillon de fumées un peu lentes, veillant sur ses complications, attentive à ne rien exprimer que d'énigmatique et de personnel, en un mot cultivant l'idiosyncrasie comme un pot de fleurs. Mais, née imaginative, beaucoup plus imaginative que sensible et que passionnée, son goût

1. L'expression est de M. Maurice Spronck, dans *les Artistes littéraires*. — Paris, Calmann-Lévy, 1890.

du bizarre ne s'exerçait, en définitive, que sur les formes qu'elle trouvait dans son esprit : les mots, les images, le rythme, le style, matériel antique assemblé par la tradition, vieux capital civilisateur, qu'elle prenait plaisir à gâcher et puis à refaire de toute l'ardeur de ses sauvages petites mains. Quand on songe qu'elle aurait pu gâter aussi son cœur et compliquer irréparablement une fraîche nature, on est tenté de se féliciter des autres ravages, comme de la bénédiction du meilleur des sorts. Les pires déformations qu'elle se soit permises sont relatives à quelques types verbaux qui ne dépendaient guère d'elle et qui n'en recevaient qu'un dommage très relatif, puisqu'ils subsistaient bien intacts dans la multitude des autres esprits.

La joie de M[lle] Lucie Delarue était d'accommoder ses impressions à des sauces un peu bizarres, propres à la retrancher du commun. *Hanter* est déjà un bon verbe. Mais que direz-vous, grands-parents, de *hanteur* et de *hanteuse? Héler* ne manque pas de singularité. C'est une locution propre au métier des matelots. Mais je vais m'en servir comme si j'étais matelotte. Il existe des tours de langage un peu triviaux qui ont l'air de rouler les choses et les gens dans un tourbillon de poussière ou de cendre. O respectables grands-parents, vous m'en donnerez des nouvelles :

Je suis la hanteuse des mers fatales
Où s'échevèlent les couchers sanglants...

Ma solitude orageuse s'y mêle
Au désert du sable vierge de pas
Et où, sans craindre d'oreille, je hèle
Je ne sais quel être qui ne vient pas.

Oh ! la mer ! la mer ! Toi qui es mon âme,
Sois bonne à cette triste au manteau noir,
Et de toute ta voix qui s'enflamme et clame,
Hurle ta berceuse à son désespoir.

Ellipse claire, ellipse obscure; hiatus doux et hiatus dur; fines condescendances, ordes vulgarités : les tons fondus et les tons tranchés, ou voyants, se heurtent dans le même vers. La beauté de l'un est faite d'une allusion presque inextricable, la beauté de l'autre d'une vieille paire d'images très brusquement désaccordées, la laideur d'un troisième d'une image trop neuve, ou d'un couple contradictoire forgé sur une enclume sourde qui ne connaît point la pitié. Tous ces éléments dont l'auteur qualifierait la rencontre de « spontanée » semblent, au contraire, assemblés par le plus volontaire des jeux, pour le plus agressif des défis, dans le plus fantasque des rêves : caprices d'une petite fille, au surplus fort originale, plus encore désireuse de le paraître

Et cela revient, en somme, à l'état d'esprit de Petrus Borel aux premières heures du romantisme, mais recommencé et revécu de bonne foi. On veut étonner le bourgeois, car il faut que le bourgeois soit saisi d'horreur. Il le faut, si l'on tient au véritable objet de la poésie, qui est l'exposition complète, l'expression totale d'une âme : non de l'âme humaine dans son étendue et sa profondeur, mais bien de l'âme de cette jeune demoiselle dans ses différences et ses particularités. Il ne s'agit pas d'être le plus humain possible, mais d'être jusqu'au bout Lucie Delarue : et non point parce qu'elle est charmante, mais parce qu'elle est elle. Il s'agit donc d'être Elle, dans son *elle* au superlatif.

— Ce langage m'exprime et m'exprime seul tout à fait, telle que je me sais, en ma personnalité fondamentale. Moi, je parle bizarre, comme d'autres parlent français. Le bizarre peut bien avoir l'impertinence de ne pas être beau : il est *moi;* que puis-je désirer de plus ! Je serai de plus en plus mienne. Je trouverai, de mieux en mieux, en mon jargon privé, les doubles et les analogues de ma nature. Rien autre au monde ne m'amuse que de rencontrer soit dans les mots, les tons et les rythmes existants, soit dans ceux qui n'existent pas encore, les correspondances exactes de cet *unique* élément qui m'est personnel. Je me fabrique des reflets minutieux. Voilà mon principe et ma méthode. Voilà mon art.

Le fait est que la jeune fille trouva souvent de ces ingénieuses images qui faisaient une projection vraiment pittoresque de son monde secret, de manière à causer au lecteur un degré à peu près pareil de plaisir et d'agacement :

> Grand ange désailé qui rôde dans ma vie,
> Ame, mon Ame !
> Violon sans archet, triste barque sans rame,
> Ame, ô mon Ame inassouvie !
> Toi qui voudrais aller autre part qu'on te mène
> Mon impuissante chair humaine,
> O mon Ame, âme trouble, âme en peine !

Mais un jour ceci paraît fade. Le bourgeois ne s'est pas fâché suffisamment. Le philistin ne bondit pas. Les grands-parents, hélas ! menacent même de comprendre. Il faut approfondir les fossés en abîmes, élever des murailles, les hérisser de tours et

les denteler d'échauguettes contre ce vulgaire public, et c'est à quoi l'on jugera être parvenue, en multipliant, dans quelques strophes bien senties, les échappées naïves de prosaïsme baudelairien, comme en ces *Litanies féminines* ou Madame la Vierge est prise à témoin de tous les péchés :

O dame ! regardez celles qui tournent mal,
Les épouses en qui la chair ne peut se taire...

Ou l'on invoquera devant le masque de la lune des imaginations très compliquées, dans un vocabulaire très biscornu :

Tu ris dans ta pâleur de cap guillotiné,
Grimaçante d'horreur à l'œil halluciné,

et l'on rira sous cape des lecteurs ignorants de l'étymologie qui se demanderont en quoi la lune ressemble à un cap ou comment un cap peut être guillotiné. Mise en verve par le succès, on recommencera, en redoublant. On écrira le macabre *Poème de la vie et de la mort :*

Quelle épouvante ! Où fuir ! J'ai peur ! J'ai peur ! J'ai peur

On se souviendra de ce que l'on a lu sur les tentatives humaines « pour s'enfuir n'importe où hors du monde », où l'on récapitulera, sur tous les airs connus, le Voyage, la Villégiature-à-la campagne, la Morphine, l'Alcool, la Dévotion, l'Amour, pour conclure avec une magnifique bravoure :

Ah ! qui me donnerait l'abrutissement !
Qui me donnera l'abrutissement ?

Il faut savoir que ce sont là de simples « gaietés » romantiques comme il n'a cessé d'en ruisseler sur les lettres françaises, de l'année des *Ballades* de Victor Hugo à l'année des *Blasphèmes* de M. Richepin.

Et le même scandale d'un habitant de la bonne province de Normandie aura sans doute suggéré (de plus en plus fort !) les strophes amusantes de ce *Sommeil :*

Comme une que berça la viole d'amour,
La belle toute en pâleur s'endort,

Les volets joints avec, dessus, des rideaux lourds
Pour empêcher sur sa tranquillité de mort
Que ne vienne jouer l'estival clair de lune.
Mais des gouttes de lune ont chu une par une...

(Combien l'auteur a dû être ravie de ces vers-là ! Ils laissent en effet loin derrière eux tous les vers analogues de ce M. Stuart Merril, jusque-là prince régnant de l'Allitération, roi de l'Assonance et empereur de la Consonnance bien redoublée.)

Mais des gouttes de lune ont chu une par une...
    Aux fentes de ces volets joints...
Et sur ses seins quiets où se croisent les paumes,
    Sur ses pieds sages réunis,
Sur tout le luxe prude et raffiné du lit
Où elle se coucha sans bagues et sans baumes,
Ce corps sans robe d'or et sans huppe à la tête...
. . . .

Les pieds sages, le luxe prude, dans cet aimable méli-mélo de couleurs, feront la joie de gens qui savent lire, comme le jeune auteur, en son extravagance, savait voir et interpréter. Il est presque agréable de trouver une note juste si follement placée. Folies pures, excentricités offraient ici le caractère d'être tempérées çà et là par un goût naturel, supérieur aux partis pris, par ce petit instinct de la pureté et de l'ordre, qui est toujours vivant dans les cœurs délicats et qui doit correspondre chez une écolière-poète à l'instinct de propreté chez la ménagère. Ce goût, cet instinct, ce bon ange élevait Mlle Lucie Delarue au-dessus de bien des embrouillamini : au-dessus des neiges et des brumes, elle s'approchait du ciel clair par la pointe de ses rameaux.

Un jour, enfin, le poète de l'*Occident* épousa ce fils du soleil, le Dr Mardrus, né au Caire d'une famille orientale. Ce n'est pas le lieu de détailler quelle gratitude ont vouée les lettres françaises au traducteur des *Mille et Une Nuits*. Mais je pense qu'avant de l'expédier à son imprimeur il a lu à sa femme cette version belle et nouvelle. Il n'existe pas beaucoup de lectures aussi fraîches, aussi brillantes, aussi riches en toutes sortes de plaisirs de l'esprit et des sens. Ce vaste recueil de contes arabes, traduits, dit-on, presque mot à mot, nous mène quelquefois à ce que les bonnes gens du désert appellent sous la tente, d'un langage mathématique, la limite de la satisfaction.

Gœthe écrit je ne sais où : « Veux-tu les fleurs du printemps et les fruits de l'automne ? Veux-tu ce qui charme et ravit ? Veux-tu ce qui nourrit et satisfait ? Veux-tu dans un seul nom embrasser le ciel et la terre ? Je te nomme *Sacountala* et j'ai tout dit. » Il ne faut qu'enlever un peu de verdure indienne, ajouter aux palmes et aux grenades des oasis le chœur des jeunes filles belles comme la lune, et la louange gœthienne peut s'appliquer aux *Mille et Une Nuits*. Mais elle paraîtra singulièrement incomplète à qui aura goûté comme il convient la joie des poèmes arabes qui y sont insérés. Ces poèmes tout grâce, tout fougue, tout jeunesse, montrent une vivacité, une souplesse dont on ne se lasse point. Je laisse aux Orientalistes le soin de discuter le procédé du traducteur Mardrus. Un fait reste éclatant : le bon Galland nous avait laissé ignorer une douce forêt, un jardin de délices, ces vers improvisés des *Mille et Une Nuits* : Mardrus nous les a fait connaître, et cela dit tout. Il est notre évergète, et nous sommes ses obligés. Voilà pour le Dr Mardrus.

Il aura été l'évergète et docteur de Mme Mardrus. Une des pièces caractéristiques du deuxième recueil de la jeune muse, *Ferveur*, porte un petit hommage de gratitude très précise,

qu'il convient d'isoler et de placer sur le socle, bien en lumière, si l'on veut avancer dans la connaissance de notre auteur. L'Occidentale écrit à l'époux méditerrané :

> Toute ma sourde intimité
> D'ombre, de deuil et de mystère,
> D'horreur et de complexité
> A fui, pour quelque étrange et douloureuse sphère,
> Ton incompatible âme claire ;
> Mais toute ma bonne santé
> Se trempe au bain de ta clarté
> Comme un corps vigoureux se trempe dans l'eau claire.

A parler franchement, je ne crois pas grand'chose de cette *sourde intimité d'ombre et d'horreur*. Quand le poète alléguait, dans le premier livre,

> Notre cœur gros d'angoisse et de mauvais secrets,

ou, dans *Ferveur*, quand on lui voit esquisser encore, d'un geste félin, son voyage à la découverte de certains mauvais coins naturels, le « coin gâté » dont traite M. Marcel Prévost,

> Certain intime fond dont on ne parle pas,

prenons garde que c'est, tout bonnement, la Poétique du romantisme qui dévide ses conséquences : à force de creuser l'étrange, il faut bien en venir tôt ou tard jusqu'à la notion de ce que la rude antiquité nomma sagement l'Infamie. Ce n'était pas de l'infamie (ni de la vertu) que s'occupait, en réalité, le génie pittoresque de Mme Mardrus. Elle n'eût le souci de « l'âme » que pour le plaisir d'en tirer un effet d'art.

Ce qu'elle poursuit, c'est l'image coloriée, propre à traduire sensiblement ce qu'elle a senti : ce n'est donc pas la joie de s'éprouver, de s'affiner, de s'exalter, de jouer avec elle-même au moyen de sensations neuves provoquées par aucune curiosité. Son goût, sa passion me semblent d'une artiste ou d'une praticienne : elle songe à trouver des images qui soient l'exacte et subtile figuration de son sentiment ; quant à traîner, à peser sur ce sentiment, simple objet, simple thème, elle n'y songe presque pas. C'est son art qui est perverti ; nullement sa nature ; la tête, non le cœur.

Et cet art corrompu est bien ingénieux. Avez-vous observé combien les petits vers *Toute ma sourde intimité...* montrent de netteté, comme ils disent précisément ce qu'ils veulent dire? C'est un menu tableau conjugal, dont l'intention allégorique transparaît à chaque touche. L'image, inattendue, définit, enclot, circonscrit, plus encore qu'elle ne chante. Ce n'est pas un petit bonheur : il n'est pas rare ici. Par la force et la vérité de ses colloques avec son seigneur et docteur, cet esprit autrefois obscur, ennuagé, précise ses moindres concepts. Il ne savait que peindre. Le voilà qui dessine de légers tableautins dans la manière de Verlaine et de M. Coppée. (*Du bout de ses tuyaux gris Dans le ciel fume Paris. Le jardin se ramifie Sur cette lithographie. Tout le long d'un rameau sec Les moineaux se font le bec...*) On laisse de côté les outrances; on en conserve juste de quoi donner du corps, de la couleur, un léger montant aux images. On dira par exemple :

... Rien n'est plus nécessaire
Que d'aimer toute chose avec des cœurs *charnels.*

On s'écriera, dans un raccourci vif :

Genève, teints proprets et prunelles contentes...

On diluera le pittoresque dans un peu d'éloquence; on corrigera l'éloquence par un rude éclat de couleur :

Va ! tends tes bras à tout pour que tout soit ton bien,
Hante, après la campagne aux heures parfumées,
La Ville trépidante et ses nuits allumées,
Que ton cœur soit solaire et soit saturnien !

On s'exaltera, fort paisiblement :

Femme, amphore profonde et douce où dort la joie,
Toi que l'amour renverse et meurtrit, blanche proie,
Œuf douloureux où gît notre pérennité,
... Humanité sans force, endurante moitié
Du monde, ô camarade éternelle, *ô moi-même !*

On s'appliquera aux douceurs de la compassion sur soi, aux violences de la révolte humanitaire; on criera même un peu à l'idée de devenir mère, on gémira sur l'avenir et sur

le passé. Pour le présent, on se retournera vers qui de droit.

> Cher ! cher ! presse-moi bien contre ton âme claire,
> Que je n'écoute pas, que je n'entende pas !...

« Le doigt levé », un « sage doigt levé », on méditera sur les choses au lieu d'y rêver en tumulte comme au bon vieux temps ; on se livrera aux débauches de la Pensée :

> Nous serons sur le banc que nous aimons le mieux,
> Et, levant un index grave qui certifie,
> Ta petite fera de la philosophie.

Mais, par-dessus tout, on assurera son progrès dans le métier. On se perfectionnera dans l'art d'imaginer et de rimer. On en viendra à dévider une métaphore aussi congrûment et continûment que le père Hugo :

> J'aime à songer aux mains de mon Ame, filant
> A l'aveugle...

Il y a douze vers sur les mains de l'Ame qui filent avec des tours et des détours d'une sûreté inouïe. Le romantisme, ici, tourne au Parnasse, heureusement sans trop de froid. Mais on garde, comme un souvenir de temps héroïques, la religion de 1830. On s'attendrit, comme Verlaine, plus que Verlaine, sur l'orgue de Barbarie qui viendra moudre de tendres rengaines entre-croisées, Marguerite Gautier, Emma Bovary, Lamartine : *Si tu meurs aux trois temps d'une valse lointaine...* Ces stances sont des plus caractéristiques. Elles révèlent une ironie indulgente, du regret, de la nostalgie et, tout au fond, le sentiment que le romantisme n'est jamais mort, qu'il existe peut-être un romantisme éternel.

Mais la petite pièce *L'Orage à la fenêtre* fait encore mieux sentir à quel point en est arrivée Mme Mardrus. Selon son habitude, elle ne paraît point toute seule. Elle serre la main de son mari et lui parle bas :

> Contente simplement d'être à côté de toi,
> Encor que défaillante et la sueur aux tempes...
> Car, *hors la dureté moderne,* nous étions
> — A la fenêtre avec de candides frissons —

Un couple d'autrefois un peu mélancolique
Qui regarde noircir l'orage romantique.

Quelques saisons plus tôt, le poète se fût mêlé à ce noir orage. Que dis-je? Il nous l'eût barbouillé plus orageux que nature. Bien que le Dr Mardrus (les dédicaces de son grand livre en font foi) ne soit pas le moins mallarmiste des deux époux, il a dû mettre à la porte de son ménage quelques fantômes de détestables inspirateurs; il a jeté dans le jardin les plus mauvais livres. Aussi la romantique est-elle en voie de s'apaiser et de s'épurer. S'éclaircira-t-elle?

C'est une erreur de croire que la raison ne soit que l'absence de la folie. Mais il serait curieux de voir ce qu'une femme évidemment douée de l'imagination du langage saurait donner dans l'ordre d'un art tout à fait sain. Celle-ci s'est rageusement complu à défaire le précieux composé auquel nos ancêtres avaient appliqué leur génie. Comment s'y prendra-t-elle si elle veut recoudre après avoir taillé! L'osera-t-elle? Et quel sera son pouvoir? Entrevoit-on chez elle un goût dominant qui soit capable de discipliner les autres, et les ordonner tout vivants? Ce que j'ai lu permet de poser ces questions, mais ne permet pas d'y répondre.

Un critique et un sage qui est grand admirateur de Mme Mardrus, M. George Malet, méprise nos doutes. Il affirme déjà la maîtrise du poète. « Pour ceux qui ne l'auraient pas senti, que dire? » ajoute-t-il. « On ne prouve pas plus la beauté et la grâce d'une Muse que le charme d'une femme[1]. » S'il ne se prouve pas, le charme s'analyse, et celui-ci accuse l'incertitude et l'acidité du printemps[2].

1. *Gazette de France* du 30 juin 1902.

2. Le dernier volume de Mme Mardrus, *Horizons*, nous montre les progrès remarquables ou, pour tout dire, merveilleux, et j'en conviens, presque inattendus, de son art, au point de l'élever brusquement au tout premier rang. Cet art devient plus sain, en même temps qu'il prend des forces. Il faut constater que le démon de la perversité y gagne d'un autre côté. Dans sa vive et pénétrante intelligence, le jeune poète a fort bien saisi le parti que tiraient de leur état de femmes les auteurs de la *Nouvelle Espérance*, de l'*Inconstante* et de *Psapphâ*. Elle s'y est mise à son tour... N'a-t-elle pas trop bien réussi dans cette direction nouvelle? Je ne parle pas des poèmes comme celui qui paraît répondre au chaste vœu de M. Sully-Prud'homme, *le Refus*, où sont traités certains détails dont les dames du temps jadis négligeaient de nous faire part en public (leur « corps men-

suel », par exemple), car il est bien probable que l'expression lui a paru drôle et l'a séduite ; mais je prends au hasard d'autres caractéristiques du système adopté :

> Ceux-là qui ne m'ont pas aimée et pas comprise,
> Ceux-là qui ne m'ont pas souri, je les méprise.
> . . . .
> Tu rougiras et pâliras sous le tourment
> De te sentir toujours différente des autres.
> . . . .
> Je baiserai longtemps mes mains qui me sont chères,
> Connaissant que je suis pour moi-même quelqu'un
> Qui seul devine à fond mon cœur et ses mystères.
> . . . .
> L'ardeur... l'amour... Comment oublier que chacun
> Porte son sexe ainsi qu'une bête cachée ?
> . . . .

Quelle confirmation ce nouveau livre d'*Horizons* vient apporter à l'esprit et aux conclusions de cette étude ! Me faut-il ajouter en marge que nos romantiques sont en train de se gâter et de se pervertir l'une l'autre ? *Et moi aussi, j'ai ma petite âme !* a fini par s'écrier Mme Mardrus. Et elle l'a montrée.

IV

LA COMTESSE DE NOAILLES

Grecque et roumaine d'origine, née à Paris, élevée en France, devenue Française par son mariage, Mme de Noailles a dédié le premier recueil de ses vers « aux paysages d'Ile-de-« France, ardents et limpides, pour qu'ils les protègent de « leurs ombrages ». Elle s'est écriée, dès la première pièce, « ma France ! » et cette prise de possession forme un petit hymne au « pays ». « Les chansons de Ronsard », « le cœur de Jean Racine », sont invoqués d'un accent qui ne manque pas de piété. Mais le même livre a pour titre « le Cœur innombrable », et cette alliance violente d'un adjectif avec un nom qui n'est pas fait pour lui sentait son *étrange pays* et ne laissait pas d'inquiéter.

L'inquiétude se confirme par la suite du livre ; on ne tarde pas à s'apercevoir que, si Racine et Ronsard sont aimés ici, ils n'y sont aucunement préférés. Le suffrage qu'on leur accorde est très partagé. Une petite âme gloutonne s'est contentée de les convier à la posséder, en commun avec une nombreuse société de poètes inférieurs. Les véritables favoris sont bien plus récents et moins purs. Pour la quatrième fois, nous avons à saluer l'influence persistante et vivace des romantiques sur le plus brillant esprit féminin. C'est bien d'eux que Mme de Noailles a mémoire quand elle songe, écrit et vit. La face épanouie de la lune l'émeut à peu près des mêmes pensées qui auraient visité l'imagination d'une affiliée du Cénacle. C'est la rêverie de Musset devant Phœbé la blonde. A propos d'animaux, des « sobres animaux », quand elle les admire et les salue un à un, en suppliant une divinité champêtre de la rendre elle-même pareille à ces bestiaux suaves,

(Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes !)

le souvenir de Baudelaire s'entrelace à celui de Vigny, qui voulait que les animaux fussent nos « sublimes » modèles. Enfin, elle s'est exercée à fusionner, sur les savants exemples de Victor Hugo, le matériel et le mystique, le pittoresque et le rêvé, le sentiment et la chair :

Ah ! le mal que ces deux cœurs, certes,
Se feront ;
Le vent éperdu déconcerte
L'astre rond,

La lune au ciel et sur l'eau tremble,
Rêve et luit ;
Nos deux détresses se ressemblent,
Cette nuit.

Il monte des portes de l'âme
Un encens ;
C'est l'appel du cœur, de la flamme
Et du sang.

Nous avons distingué des imitations que l'on fait comme des devoirs ces reprises sincères et fiévreuses, que l'auteur dirait pleines de cœur et pleines de sang. A la fougue, à la vérité, au naturel, se reconnaît l'invention. C'est seulement une invention qu'il faut dater et situer. Laissons donc Ronsard et Racine. Voici le centre du poète, voici la date fatidique de son avènement au ciel troublé de la poésie : Dix-huit-cent-trente. S'il était possible d'en douter, nous n'aurions qu'à ouvrir ce roman, *la Nouvelle Espérance,* nouveau *Werther* qui nous ressuscite à la lettre les sentiments de la génération de René et de celle d'Adolphe, avec cette couleur précise du costume et de la parure que la vogue de 1830 y vint ajouter. « Mélancolie ! mélancolie ! axe admirable du désir ! Faiblesse du rêve à qui aucun secours, hors le baiser, n'est assez proche ! pleur de l'homme devant la nature ! éternel repliement d'Ève et d'Adam !... » Ceci fixe la qualité des lectures prépondérantes.

Le sens de l'antique est plus pur que chez Renée Vivien ; on ne trouve chez la comtesse de Noailles aucune réminiscence, même confuse, de l'Océan barbare, ni des troubles particuliers à la conscience chrétienne. La demi-grecque oublie la notion

du péché. Elle songe la Mort comme l'ont songée les plus anciens d'entre les Anciens. C'est un obscur endroit d'où l'on pense à la vie avec quelque regret et d'où l'on veut savoir les nouvelles de notre monde. Les morts sont consolés, quand un trou creusé dans la terre insinue jusqu'au séjour où l'ombre se mêle à la cendre, un rayon de miel, un filet de lait et de vin. Le poète raffiné du *Cœur innombrable* charge un faune de ses commissions pour le Styx, mais la collation rituelle est augmentée d'un mets nouveau : c'est le don royal d'elle-même, et ce présent fait à des Ombres, qui n'en peuvent goûter (elle le dit), pourra paraître assez méchant :

> Dis-leur comme il sont doux à voir,
> Mes cheveux bleus comme des prunes,
> Mes pieds pareils à des miroirs
> Et mes deux yeux couleur de lune,
>
> Et dis-leur que, dans les soirs lourds,
> Couchée au bord frais des fontaines,
> J'eus le désir de leurs amours,
> Et j'ai pressé leurs ombres vaines.

Cette offrande fera voir en quel sens baudelairien la comtesse de Noailles transforme l'antique. On le sentira mieux en lisant un autre poème, moins réussi, l'historiette de la petite Bittô. Bittô bergère vient de se donner, en une vingtaine de strophes, à son berger, Criton. Quand elle est bien vaincue, le poète pousse une exclamation : *Comme elle est grave et pâle...* et continue :

> Bittô, je vous dirai votre grande méprise.

Le commentaire des méprises de Bittô dure six bonnes strophes, où la vagabonde pensée noue et dénoue, sans rien indiquer de bien net, de molles écharpes. L'objet s'est évanoui dans le rêve, le sujet dans la paraphrase et l'églogue dans un lyrisme intempestif. Voici l'équilibre rompu entre les figures vivantes et le mouvement dont on veut qu'elles soient animées : ces figures paraissent, dès lors, tout agitées et consumées du feu intérieur, en une heure où l'âme devrait se reposer, languir. Les Anciens n'auraient jamais péché ainsi contre l'ordre. Sans l'ordre qui donne figure, un livre, un poème,

une strophe n'ont rien que des semences et des éléments de beauté.

Le second recueil de M[me] de Noailles, *L'Ombre des jours,* précise la valeur de ces éléments précieux. Il achève de révéler quel trésor de puissance poétique accumulent certaines natures frémissantes.

La sensibilité diffère de l'art ; mais elle est la matière première de l'art. Un certain degré de sensibilité, également distribuée et répartie, peut suppléer à la raison et tenir la place du goût. Or, l'excès fait la loi ici. Bien plus, de cette belle et forte sensibilité naturelle, une volonté résolue abuse méthodiquement. La jeune femme ne se complaît qu'à sentir, à se voir sentante et souffrante. Sa frénésie de sentiment, toujours consciente et voulue, la dévoile, l'écorche même, afin de la faire apparaître plus nue. Le poète de l'*Ombre des jours* se soucie donc de moins en moins de forger des représentations cohérentes, des images suivies, mais dans la négligence, se font les rencontres heureuses :

J'entendrai s'apprêter dans les jardins du Temps
Les flèches de soleil, de désir et d'envie
Dont l'été blessera mon cœur tendre et flottant.

Le poète abandonne semblablement les descriptions, auxquelles il s'appliquait jadis avec une méritoire constance, et ces héros obscurs du jardin potager, haricots, radis, fleurs de pois, auxquels était dévoué le premier volume [1], sont relégués en un second plan à peine sensible. Ce que l'auteur demande désormais aux arbres, aux buissons, à la nature entière, c'est d'exciter ses nerfs, d'extasier son rêve, de lui apporter l'occasion du mouvement passionné. A ce titre, les vraies fleurs, ces fleurs du vieux temps qui charmèrent tous les poètes, refleurissent dans le jardin qui leur avait préféré des légumineuses. En l'absence des roses, jugées sans doute un peu trop simples, voici déjà brûler dans l'air amoureux de la nuit « l'héliotrope mauve aux senteurs de vanille ». A la description se

1. C'était l'application littérale du programme démagogique de Hugo : *Plus de mots sénateurs, plus de mots roturiers,* etc. Encore Hugo ne fit-il pas du tout ce qu'il prêchait. Mais l'esprit féminin veut de la logique.

substitue donc une émotion, mais élancée, autant que faire se peut, des régions les plus végétatives et les plus nocturnes de l'âme :

Mon âme si proche du corps !
... Mon âme d'ombre et de tourment
Et celle qui veut âprement
Le sang de la tendresse humaine !
... O mes âmes désordonnées !

Ces petites âmes diverses, avides, curieuses, brutales, — un physiologiste dirait : ces petits centres nerveux de systèmes inférieurs — ces âmes d'impression plus que de réflexion et d'organisation, ces petites volontés toutes sensuelles sont expressément chargées de tout passionner. Un train qui part, « le beau train violent », est invoqué comme le « maître de l'ardente et sourde frénésie ». Dans le thème d'amour, le détail de physiologie alterne avec le cri :

Ah ! tant de plaisirs et de larmes !

Tu ne dors, ne ris, ni ne manges,
Mais n'importe, c'est le bonheur !

Un tel état de tension morale ne peut manquer de laisser jaillir, en aigrettes ou en étincelles, de purs et nobles agencements de syllabes, tels que le début de la deuxième strophe, dans le *Dialogue marin*, où la double épithète accordée à la mer pourrait être du plus magnifique poète :

Visage étincelant du monde, battement
Du temps et de la vie !...

Il va sans dire : ce ne sont, ce ne peuvent être que des fragments. Nulle composition réelle, quoique l'auteur sente toujours où il va et, de biais ou de droit, qu'il y puisse toujours aller. Ni providence, ni pensée. Les éléments se groupent, selon leurs poids ou leur venue. Ne lui demandez pas de « soigner » autre chose que ses clameurs.

La *Nouvelle Espérance,* véritable roman-poème animé d'une rare passion, est conçue n'importe comment et le train du récit marche comme il peut. Une jeune dame qui s'ennuie essaye d'aimer son mari, et, successivement tous les amis de ce mari. Elle trouve enfin, un peu en dehors de son entourage ordinaire, quelqu'un à qui se donner. Mais cet amant aimé n'est cependant pas le bonheur, pour deux raisons majeures : il n'y a pas de bonheur pour Sabine et, de plus, cet amant ne peut être toujours à sa disposition. Certain soir dont le lendemain semble vraiment trop long à vivre sans lui, Sabine s'arrête à la pensée de mourir. Cette fin qu'on traite d'absurde paraît la seule raisonnable si l'on comprend la donnée première. Encore la mort même n'est peut-être pas assez calme, assez froide, assez « morte » pour éteindre éternellement ce forcené démon d'amour qu'il s'agit de tuer [1]. Tout le *démoniaque*, dans ce livre, est parfait.

Quand il s'agit de peindre des personnages que le démon d'aimer n'agite pas, qui sont « lâches devant l'amour », ou quand il faut imaginer des anecdotes, des aventures, des circonstances, le livre tombe. Non faiblesse. Non parti pris. On dirait plutôt ironie et négligence. Pourquoi machiner, composer ! Un seul point a de l'intérêt : ce qui se passe dans une âme quand elle aime ou qu'elle erre dans les environs de l'amour, la rencontre de ceux qui s'aiment, leurs conversations, ces étreintes, ces « caresses immatérielles des âmes ». Un artiste plus docte aurait effacé tout ce qui n'est pas cela. Celui-ci s'est contenté de le gribouiller. Mais il s'est enfoncé de toutes ses forces dans l'analyse du désir de la passion et dans la formule, aussi réelle que possible, de cette passion enfin trouvée et sentie [2].

1. Le même démon fit dire au poète : *Et ma cendre sera plus chaude que ma vie.*

2. Dans un livre suivant, Mme de Noailles a pris le meilleur parti. De circonstances, d'anecdotes, d'aventures, il n'y en a plus du tout dans le *Visage émerveillé.*

De grands poètes qui exposent les infortunes des amants veulent nous émouvoir de pitié ou d'horreur. Celui-ci n'a aucune arrière-pensée théâtrale. Il n'a point d'autre but que de dire l'amour, ou plutôt de le confesser. Il nous confesse son amour. Je voudrais oser dire qu'il l'extériorise. Comme le jeune auteur d'*Occident* tendait à trouver des paroles qui pussent la dire, vivante, vraie, dans les caractères particuliers de son imagination, le jeune auteur de la *Nouvelle Espérance* cherche à faire voir avec vérité ce que c'est que son cœur de femme, conçu, non au repos, où il n'est point lui-même, mais au plus vif, au plus rapide, au plus effréné des mouvements qui mettent le fond bien à nu; non dans le rêve et dans l'attente, mais à la fleur des heures où brûle le plus haut sa plus chaude flamme d'amour. Je suis loin de nier l'éminente curiosité du spectacle. Cependant, ces efforts de description intérieure participent de la science plus que de l'art. Il me semble que le succès en sera toujours relatif. Si, d'un tableau à un autre, il n'existe jamais de copie parfaite, comment serait-on jamais satisfait de la version de nos états intérieurs dans le langage extérieur, de notre vie *propre* dans un mode qui est *commun* et qui doit l'être[1]? Quelque concret et sensuel que soit un style, les mots sont toujours une algèbre, leurs symboles ne feront jamais la réalité : ils ne la reflèteront même pas.

Aussi n'est-on jamais satisfait, même de l'outrance, et faut-il toujours la porter plus avant. Par essais graduels, par entraînement méthodique, les phénomènes insensibles à peine perçus jusque-là prennent une forme distincte. L'hyperesthésie maladive s'accentue volontairement et s'accompagne de perversions bizarres. La couleur des mots apparaît, leur arome s'annonce. En même temps qu'il se colore et se parfume, l'univers intellectuel commence à revêtir un aspect plus aigu, dont le patient commence à souffrir. Ce qui chatouillait blesse, ce qui blessait déchire. Cette tension nerveuse, développée, accrue par la volonté complaisante, devient un jour insupportable; comme le gentilhomme dont M. Huysmans a dressé la monographie, on commence à se trouver assez mal portante; comme Sabine de Fontenay, on court chez le docteur.

1. C'est le contraire du *proprie communia dicere*.

— Docteur, cela va très mal.
Il lui répondit :
— D'abord, asseyez-vous tranquillement.
Mais elle reprit :
— Je n'ai pas la force de m'asseoir tranquillement, on ne se repose que quand on est bien portant. — Elle ajouta : — Il faut que vous me guérissiez tout de suite, je vous en supplie, de cette douleur que j'ai dans la nuque tout le temps, et d'une tristesse qui me met des larmes dans toutes les veines.
Il lui conseilla le calme, le sommeil, la nourriture. Il la pria de regarder doucement la vie, indifférente et drôle.
Il l'assura des plaisirs prudents qui attendent l'observateur et l'amoureux de la nature.
Elle lui dit :
—Alors, docteur, le soleil et les soirs violets, et des bouts de nuit où semblent s'égoutter encore les lunes qui furent sur Agrigente et sur Corinthe, ne vous font pas un mal affreux ?

Le docteur répond que la pensée des vieilles lunes lui est, au contraire, bien reposante.

Sabine s'en va indignée, en se disant :

« — La satisfaction seule console. La faim, la soif et le sommeil ne se guérissent point par tel envisagement de l'univers, mais par le pain, l'eau ou le lit, et de même la douleur ne se guérit que par le bonheur. »

Mais l'idée du bonheur elle-même s'est aiguisée. Son amant lui a demandé un jour :

— Qu'est-ce qu'il vous faut, à vous, pour que vous soyez heureuse ?
Elle tourna vers lui ses yeux d'enfant brûlante, appuya sa tête contre l'épaule de Philippe et répondit :
— Votre amour.
Puis, jetant dehors sa main nue, faible, puissante, elle ajouta :
— *Et la possibilité de l'amour de tous les autres.*

Quelque temps après, elle ajoute, dans une lettre, autre chose d'infiniment plus net :

Ce n'est pas vous que j'aime ; j'aime aimer comme je vous aime. Je ne compte sur vous pour rien dans la vie, mon bien-aimé. Je n'attends de vous que mon amour pour vous.

Ainsi un certain degré d'attention sur soi-même en arrive à faire tourner jusqu'à l'amour, comme le mauvais œil faisait

jadis tourner le vin. Oui, l'amour se meurtrit, une fois revenu dans le cœur aimant qui ne l'avait créé que pour se répandre et se fuir. Il se résorbe dans cet élémentaire amour de l'amour que tous les psychologues distingueront de l'amour vrai, dont il est la corruption ou le résidu. L'amour de l'amour tue l'amour, observait-on plus haut. Ou peut-être n'existe-t-il que pour avoir tué l'amour. Aimer l'amour, c'est s'aimer soi : le livre qui le montre atteint par là un rare caractère de profondeur et de vérité. A force de s'aimer, à force d'accorder à chaque fragment, à chaque minute de soi l'indulgence absolue et l'adoration infinie, il arrive qu'un de ces fragments, éphémère hypertrophié, devient le meurtrier des autres : il ne peut même plus supporter la pensée des instants à vivre, s'ils ne sont identiques à lui, s'ils sont autre chose que son propre prolongement, et l'être à ce degré de despotisme n'aspire plus qu'à s'anéantir : il s'anéantit et se dissout en effet, par amour *absolu* de soi. « Tu es loin, écrit Sabine à son amant, tu es loin, il faudrait vivre demain sans toi. Je ne peux pas. » Le premier coup de minuit qui sonne aura probablement raison d'elle toute, comme elle a eu raison de tout. Je ne sais pas de suicide romantique mieux motivé; on y peut voir, toucher comment une anarchie profonde défait une personne, aussi exactement qu'elle décompose un style ou un art, une pensée ou un État.

[illegible]

V

LEUR PRINCIPE COMMUN

Si j'ai bien lu ces livres de femmes et qu'une erreur fondamentale ne m'en ait pas voilé le sens, toutes quatre méritent donc d'être rattachées à l'évolution littéraire et philosophique que résument les noms de Jean-Jacques Rousseau, de Chateaubriand et de Hugo. Ces têtes féminines, pleines de révolte pensive et de fiévreuse méditation, nous composeraient une formule aussi parfaite que complète du Romantisme. Le mot a été répété dans l'analyse et l'appréciation de leurs œuvres. Il s'imposait absolument, et l'on ne pourra plus étudier le Romantisme sans songer à Mlle Renée Vivien, à Mmes de Noailles, de Régnier et Mardrus : en le ressuscitant et en l'amplifiant, elles l'illuminent.

I. — L'ORIGINE ÉTRANGÈRE

Si, en effet, le romantisme, dans son rapport avec nos âges littéraires, se définit par un arrêt des traditions dû à l'origine étrangère des auteurs et des idées qu'ils mettent en œuvre, la définition convient aux auteurs de *Psapphâ* et de la *Nouvelle Espérance,* comme à celui de l'*Inconstante ;* elle est à peine contredite par l'auteur d'*Occident* et de *Ferveur*, puisque, en devenant Mme Mardrus, Mlle Lucie Delarue est un peu sortie de nos races.

Un jeune écrivain nationaliste, qui les admire autant que moi, M. Dauchot [1], les traite sans détour de « métèques indisci-

1. *L'Idée* du 1er mai 1903.

plinées». Il leur reproche de bénéficier des avantages français, mais de ne point « accepter la discipline nationale ». L'accusation, d'une justesse rigoureuse, nous rappelle que la *Nouvelle Héloïse* a été écrite par un Suisse, le livre *De l'Allemage* par une Suissesse d'origine prussienne, et que *Lélia* compte parmi ses ascendants directs les Slaves et les Germains du sang de Maurice de Saxe. L'indiscipline de nos jeunes métèques ne fait donc que continuer une tradition qui, pour avoir été introduite chez nous, est cependant restée distincte des vraies Lettres françaises. Il faut sentir l'hétérogénéité de Sand, de Staël et de Rousseau ou s'abstenir de censurer leurs héritières; celles-ci ne sont rien qu'une onde, la dernière, de cette invasion gothe qui se rua sur nous par l'échancrure de Genève et de Coppet.

Objecter que ces contemporaines nous arrivent plutôt du midi que du nord ou de l'est, et nous approvisionnent d'éléments helléno-latins, ne serait pas une défense bien sérieuse. La Grèce, l'Espagne, l'Italie d'aujourd'hui, la Dacie elle-même, où les dialectes latins se sont gardés assez purs, ont été plus subjuguées encore que notre France par le germanisme des cent cinquante dernières années[1]. Depuis la fin du haut moyen âge, la France est le boulevard de la Classicité; qu'il cède, elle cède en Europe. La prédilection de l'empereur Julien, ce fidèle des anciens dieux, semble avoir désigné Paris pour l'héritier direct du monde classique. Nulle terre en Europe ne donna des leçons de goût à l'Attique moderne. L'Europe entière est barbare, en comparaison; mais, depuis que l'influence française diminue et qu'elle procède d'un génie moins pur, la barbarie universelle n'a pu que s'accroître.

Dans toute l'Europe méridionale, la haute société représentée par les cours, les compagnies savantes représentées par les universités, ont subi la civilisation des Anglo-Saxons ou se sont rattachées à la médiocre demi-culture des Allemands, qui

1. Ceux qui m'objecteront la prétendue origine danubienne de Ronsard n'auront pas réfléchi, que, avant la Réforme, la culture romaine s'étendit à la chrétienté tout entière. La Germanie n'existait point à l'état de *protestation* contre cette culture. Il y avait bien des sauvages et des sauvageries, mais il n'y avait point de *barbarie constituée* comme aujourd'hui. La Civilisation n'était pas *contrefaite*.

sont de simples candidats à la qualité des Français. Il suffit de causer une heure avec les compatriotes du Tasse, d'Aristophane ou de Cervantès, pour admirer avec tristesse la réelle déchéance des nations privilégiées.

Nous valons mieux qu'eux, malgré tout, et nos esprits sont moins touchés. Une Renaissance classique peut encore se produire au milieu de nous, et c'est, par exemple, en se courbant sous notre loi, en retrouvant nos traditions, en les interprétant, qu'un Athénien comme M. Jean Moréas est parvenu à retrouver le style brillant de ses pères. La France était le seul lieu de l'Europe qui lui convînt. Son germe était en lui, mais le germe ne pouvait percer, ni fleurir qu'au soleil de l'Ile-de-France. Tout ce qu'on nous apportera de proprement, et d'essentiellement étranger, fût-ce d'Annunzio ou même du divin Carducci, montrera, relativement à l'ensemble des œuvres françaises, un caractère de romantisme essentiel.

Que les quatre sirènes fissent donc revivre chez nous, avec l'ardeur de leur âge et de leur talent, toutes les habitudes propres au romantisme, il était nécessaire et juste, il était beau, décent, parfait que leur sang ne fût point de veine française très pure. En elles s'incarne et palpite l'argument que l'histoire nous avait suggéré.

II. — D'ÉTRANGETÉS EN PERVERSIONS

Mais le romantisme se connut pour ce qu'il était. Il aima en lui ses qualités de barbare. Étranger, il aima l'étrange. Non seulement il l'accueillit, mais il l'afficha en s'efforçant de déterminer dans le goût public une révolution qui assignât à l'art d'écrire, comme au plaisir de lire, des objets tout à fait nouveaux. Un plaisir de surprise est inséparable du vif sentiment de l'admiration ; mais le romantisme changea les facteurs de ce plaisir.

Autrefois on était émerveillé de la conduite et de la disposition d'un poème : les effets inattendus ne naissaient point de la nouveauté du *sujet* choisi. L'indifférence de l'art grec au renouvellement de ses thèmes tragiques ou lyriques lui est reprochée

de nos jours, à l'égal d'une infirmité. Les vrais maîtres riraient du besoin maladif qui nous fait exiger de la matière du poème la petite émotion que leur donnait uniquement la manière de la traiter. Pour eux, cette matière était chose commune, et, donnée plutôt que trouvée. Dans l'œuvre toute seule devait éclater la distinction de la personne du poète. Encore ce poète tirait-il son orgueil et sa force de la puissance de son génie, non de la qualité singulière de sa nature. En romantisme, le principe est renversé : il faut être un original. Les objets singuliers et rares sont préférés aux beaux objets.

Ce principe a été constamment en vigueur, même parmi les romantiques adoucis, corrigés, qu'on a nommés des Parnassiens. Le plus grand de tous en a logiquement déduit les conséquences, lorsqu'il a professé, dans les *Fleurs du mal,* la haine de la norme, l'amour de l'accident, le blasphème des lois et la religion du péché.

Cela n'allait pas toujours aussi loin. Quelques-uns se contentaient de changer de costume et de faire les Chinois ou les Turcomans. D'autres fois, au contraire, la mascarade fut surtout intérieure ; l'on s'appliqua aux passions qualifiées de contraires à la nature :

> Fumer de l'opium dans un crâne d'enfant,
> Les pieds nonchalamment allongés sur un tigre !

Mêmes directions, on l'a vu, chez M[lle] Renée Vivien, et le goût, délicat mais net, du pervers se retrouve dans les poèmes virginaux de M[me] Mardrus. Sensuelle chez la première, la perversité est littéraire et grammaticale chez la seconde. Un vif libertinage de l'imagination fait le caractère essentiel de l'auteur du *Cœur innombrable*, qui a vidé entre ses pages, avec art et mesure, tout le sachet secret de l'essence la plus hardie : qu'un vers inoffensif y reçoive la traduction, l'interprétation scélérate, cela est presque désiré, peut-être voulu. L'auteur connaît son temps. Elle le traîne au sillage de son parfum.

Seule, M[me] de Régnier, magnifiquement douée pour un art classique, dédaigna un peu ce moyen de nous intéresser à sa poésie. Elle se rattrape autre part. Sa prose multiplie ces coquetteries d'invention, ces gamineries du langage, d'où rejoindre et passer la malignité de ses sœurs. Installées sur la

gabarre de leur vieux maître, elles cinglent, voiles ouvertes, d'un cœur où le pervers est loin de chasser le naïf, sur le fleuve de la « damnation » esthétique, « au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau* ».

III. — L'INDÉPENDANCE DU MOT

Si, au lieu de le définir par ses origines ou par ses intentions, on analyse les effets littéraires du romantisme ; si l'on se rappelle qu'il désapprit aux écrivains tout art de composer, qu'il nivela profondément les éléments du discours, qu'il plaça le Mot sur un trône, qu'il chassa la beauté au profit des beautés, ces malheurs se retrouvent, à des degrés divers, dans les livres que nous venons de citer et d'extraire. La moins touchée à cet égard, Mme de Régnier encore, ne fait pas toujours exception. Mais l'habile calligraphie parnassienne de Mlle Renée Vivien ne lui a point donné le moyen de construire seulement une strophe complète. Et toutes quatre excellent au chef-d'œuvre du romantisme : les vocables reçoivent ce poids matériel, cette valeur physique, ce ton, ce *goût de chair* qui, de nécessité, ralentira le mouvement, mais augmentera la puissance de suggestion.

Ainsi se réalise le composé le plus sensuel et le plus capiteux qui se puisse obtenir avec de l'encre et du papier. Chez l'une, les mots, qui lui sont arrivés parfumés et coloriés par ses prédécesseurs[1], deviennent sensibles au toucher des papilles de notre main. Une autre, en les faisant entrer dans des combinaisons trop neuves, les fait aussi hurler entre eux de se voir accouplés : les tons juxtaposés qui déchirent l'oreille frappent l'imagination et s'imposent au souvenir. Enfin, pour une troisième qui est la plus folle du Mot, non seulement en art, mais

1. Toute l'école de 1882 a vécu sur la théorie du mot-couleur, du mot-parfum, du mot-chose, qui est elle-même la conséquence de la théorie du mot-Dieu, *nomen numen*, que Victor Hugo enseigna quarante ans plus tôt : *Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant*. Cet être vivant s'émancipa par le romantisme des liens de la raison et même de la signification Après Hugo, avant M. Ghil, Arthur Rimbaud avait établi une gamme de la coloration des voyelles *A noir, corset velu*...

dans la sensation des passions de l'amour, le mot est employé aux caresses d'un sens nouveau.

Sabine de Fontenay pousse la sensualité verbale à un degré voisin de l'hallucination, mais l'auteur réussit à en faire admettre le paroxysme.

Où — s'écriait-elle, en se tenant la tête comme devant un danger, un accident, — *où, dans quelle portion de l'air puis-je goûter la forme délicieuse et mouillée de certains mots que tu dis !*

Gardons-nous cependant de prendre ces lignes pour un cri de passion. Elles découlent d'une Poétique secrète.

— Vous aimez beaucoup le mot « cœur » ?
— Oh ! oui, avoua-t-elle, n'est-ce pas ? C'est le mot charnel et sensible, le mot rond dans lequel il y a du sang.
Et le mouvement de ses mains modelait ses phrases.

Voilà le dernier cercle de la méprise. Il fallait y tomber du moment que l'on se mettait à écrire dans la seule intention de se traduire, *soi.* Dupe de soi, il faut être dupe du mot. On veut sentir tout ce qu'on est ; on veut nommer tout ce qu'on sent. On est donc amené à sentir bien au delà de la normale.

Folie, névrose est vite dit. Des pathologistes superficiels pourront seuls s'en tenir à ce diagnostic. Si l'on veut bien étudier les antécédents de la névrose, il faut relever là l'aboutissement nécessaire des fortunes du mot, depuis Hugo et Lamartine jusqu'à Verlaine et Mallarmé.

D'élément subordonné à la syntaxe, le mot est devenu, avec le romantisme, élément principal. Chez Mallarmé, les mots s'arrangèrent sur le papier d'après leurs attraits mutuels et leurs exclusions réciproques : affinités, appels, contrastes purement mécaniques, qui n'exigeaient aucune opération de l'esprit du poète, ni son choix, ni son jugement : seule opérait la faculté élémentaire de sentir et d'associer spontanément les images.

Les théories esthétiques de Mallarmé auraient pu s'appliquer sans réserve pour une espèce d'animaux à laquelle eussent fait défaut les facultés supérieures de l'intelligence. Pour des hommes complets la gageure est plus difficile. Les disciples de Mallarmé n'ont jamais été bien ardents, ni bien exacts à se

mutiler de la sorte. Ils avaient conscience de la futilité du jeu. Peut-être sentaient-ils qu'à trop vouloir rétrécir l'enceinte de l'âme, on la diminue en effet.

La jeune école féminine est moins prudente. Avec raison. C'est un plaisir de femme que d'assortir les mots comme des étoffes. De subtiles analogies de sentiment et de sensation, mal démêlées ou conçues fugitivement par les rudes esprits virils, sont au contraire ici éléments naturels, quotidiens, de la vie de l'âme. On reprochait aux mallarmistes d'autrefois de se montrer scandaleusement féminins : ces mallarmistes d'aujourd'hui le sont très légitimement. Une seule différence : elles ne se résignent guère à l'obscurité du sens. La plus absconse veut être lue, comprise, approuvée. Elle écrit pour un public, et aussi large que possible. Les nerfs, la sensation, fort bien ! mais jusqu'au point où l'expression de la nervosité ferait le désert autour d'elle. C'est pour communiquer, bien plus que pour penser, que le langage, écrit ou parlé, fut donné aux femmes [1]. La société avant tout ! Par là peut-être le romantisme féminin se corrige-t-il ; ce qu'il a de trop particulier se généralise. Je crois que c'est aussi par là qu'il se propage et qu'il gagne de nouveaux sujets à sa déraison.

IV. — L'ANARCHIE

La révolte individuelle, une fois reconnue, sous le nom d'originalité, pour principe d'art, a déterminé une anarchie beaucoup plus profonde.

Le sentiment devenu guide, la sensation faite règle, et les tendances excentriques adoptées ainsi par l'imagination ont été si bien pratiqués dans le romantisme qu'on en arrive à

1. Elles tendent à introduire dans la République des lettres une politesse charmante. L'une d'elles voyage, et ne peut signer la dédicace des exemplaires qu'elle destine à la critique. En pareil cas, nous prions l'éditeur de glisser notre carte de visite dans les premiers feuillets de chaque volume. Il y avait bien un bristol dans notre exemplaire d'*Horizons*, mais il portait toutes sortes d'aimables choses : *Madame L. Delarue-Mardrus, en voyage, regrette de ne pouvoir dédicacer et signer ce volume. Adresse chez l'éditeur.* » C'est d'un million de petites choses pareilles que se fait le progrès des mœurs.

prendre pour synonymes les deux mots de *romanesque* et de *romantique*. Cependant, les choses sont différentes. Il est des têtes romanesques, et qui sourient à leur roman, mais qui, toutefois, prennent garde de ne pas se tromper sur la valeur de ce qu'elles font. Elles se savent entraînées, elles ont du plaisir à l'être, mais elles se l'avouent et ne se flattent pas de se dominer quand elles subissent. La volonté expire, soit ! la raison est absente : elles ne parlent pas raison. Elles ne refont pas la morale pour la mettre au degré de leur emportement. La sensibilité romantique est tout autre. Son caractère est de se croire et de se dire la règle de tout. Romantisme, en fait de passion ou de style, ne signifie donc pas exaltation. Un langage romantique n'est pas nécessairement un langage passionné ; on peut se passionner sans aucun romantisme, comme on s'en convaincra en ouvrant, n'importe où, quelque sermon de Bossuet. Très précisément, le romantisme naît à ce point où la sensibilité usurpe la fonction à laquelle elle est étrangère et, non contente de sentir et de fournir à l'âme ces chaleurs de la vie qui lui sont nécessaires, se mêle de lui inspirer sa direction. L'humeur, alors, n'est plus humeur ; non plus caprice, le caprice : tous deux sont des systèmes, et faux. Les esprits conduits à professer ce système croient ou font croire qu'il existe, au fond de chaque sensibilité particulière, un principe puissant d'unité et d'ordre. Aussi font-ils de leur personne le juge de leur destinée, et de leurs traits particuliers un modèle philosophique.

C'est ce que Rousseau ne dit pas, mais ce qu'il insinue très clairement, en tête de ses *Confessions :*

> Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.
>
> Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus...
>
> Je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le Souverain Juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien, le mal avec la même franchise.

Ce ton d'autorité qui sacre « le bien » et « le mal » comme émanations également divines du *moi* inaugure la morale du romantisme. Soyez bon, ou mauvais, mais « avec franchise » vous-même. La personnalité sincère, tout est là !

Voilà donc le système. Mlle Renée Vivien, dans son art et dans sa morale, s'y jette à corps perdu. Elle a dessiné son jardin avec le seul souci de n'y rien mettre que de sien et, depuis la statue de l'Excentricité jusqu'à celle du Mal, ni les images de la mort, de la décrépitude et de la maladie, ni les sensations des voluptés les plus douloureuses ne l'ont découragée. Mme Mardrus, moins tragique, non moins méthodique, s'appliquait, dans ses vers de jeune fille, à faire valoir ce qui définissait et isolait son être. Le même accent de confession reparaît, mais beaucoup plus âpre, dans la *Nouvelle Espérance*. Un prêtre catholique pourrait l'interpréter sans invraisemblance comme la nostalgie des sacrements. Cette âme, dirait-il, ne s'offrirait pas aussi nue sans l'obscur sentiment qu'avouer c'est se racheter, souffrir c'est expier et pleurer c'est se repentir. Mais je ne trouve nulle trace d'expiation ni de repentir dans ce livre. Le désespoir en est très pur : sans horizon, ni perspective, il aboutit droit à la mort. Pas une phrase, pas un mot qui fasse soupçonner la moindre confiance en un juge surnaturel ni dans quelque amitié céleste. Pour tout Dieu, Sabine de Fontenay a son amant, ou plutôt son amour, ou plutôt elle-même, ou plutôt une étincelante minute d'intensité et de frénésie pour son moi. La sensibilité saturée aspire à finir. Elle a atteint le bord du cercle qui l'environne, tout ce qui peut s'éprouver du monde est souffert et goûté. Bulle écumeuse ou sphère en flamme, le moi crève et se rompt. Puisque *cela* n'est plus et que *ceci* n'est pas, que peut-il subsister au monde ? La mélancolie romantique s'explique tout entière par ce terme mortel assigné au Sentiment maître de l'âme.

V. — LE GÉNIE FÉMININ

Cette dépression générale a conduit à écrire les mots de décadence et même de dégénérescence. Mots violents qui escomptent trop certainement l'avenir.

Au lieu de dire que le romantisme a fait dégénérer les âmes ou les esprits français, ne serait-il pas meilleur de se rendre compte qu'il les effémina ? Hugo lui-même, qui nous fut donné

pour le type de l'homme sain et de la nature virile [1], n'échappe pas à ce caractère, si, au lieu de considérer le siège de la volonté et de la puissance, on prend garde à son tour d'imagination. Elle fut féminine, en ce qu'elle se réduisit à une impressionnabilité infinie. Elle sentit, elle reçut, plus qu'elle ne créa. Le génie de Hugo tient surtout au nombre et à la vivacité des *sensations* qu'enregistre sa mémoire et qui entrent en mouvement les unes par les autres. C'est le voyant, c'est l'entendant, par excellence. Il est donc mené par les sens. La manière dont il compose et distribue ses images ne saurait être comparée à la magnificence de chacune d'elles. La faculté par où se trahit la vigueur de l'esprit, le choix, est relativement débile chez lui. Ce *style*, cet élan de l'ordre intérieur, est dominé chez Victor Hugo par les sollicitations du vocabulaire. Ce sanguin ne fut, à cet égard, qu'un paquet de nerfs. Son génie verbal nous témoigne d'un mode de sensibilité aussi féminine que celle d'un lakiste ou d'un lamartinien. *Mis au centre de tout comme un écho sonore,* il achève la preuve de cette vérité que le Romantisme entraîna chez les mieux organisés un changement de sexe.

La transformation ne fut qu'intellectuelle pour Hugo. Pour d'autres elle atteignit au principe du sentiment et de la vie. Chateaubriand différa-t-il d'une prodigieuse coquette ? Musset, d'une étourdie vainement folle de son cœur ? Baudelaire, Verlaine ressemblaient à de vieilles coureuses de sabbat ; Lamartine, Michelet, Quinet furent des prêtresses plus ou moins brûlées de leur Dieu.

Ni Ronsard, ni Corneille, ni Molière, ni La Fontaine, ni même ce tendre et lucide Jean Racine ne prêtent, par leur art, au travesti qui va si bien aux maîtres romantiques. Nous avons relevé à chaque instant les larcins de Renée Vivien ou de Lucie Mardrus aux *Fleurs du Mal* et aux *Fleurs de bonne volonté.* Mais, ayant pressé l'analyse, nous voici maintenant réduit à constater qu'elles ne faisaient guère que reprendre leur bien. Leurs modèles les avaient, plus ou moins, volées de sexe. Ils s'étaient mis à écrire et à penser comme il est naturel que pense

1. Comment M. Jean Carrère, dans ses *Mauvais maîtres*, a-t-il pu faire cette erreur.

et écrive une femme. Depuis qu'il retombe en quenouille, le romantisme est rendu à ses ayants droit.

VI. — « LE PRESTIGE D'ÊTRE BIEN SOI »

On peut débattre à l'infini sur le point de savoir qui, de la femme ou de l'homme, accuse la personnalité la plus forte. Ce qui n'est pas douteux, c'est que l'homme est, de beaucoup, le moins conscient. L'idée, le sentiment défini, l'image abstraite du *moi* ne se propose pas à l'intelligence virile avec autant de fréquence et de précision que dans un esprit féminin. Dire *moi* fait presque partie du caractère de la femme. Le *moi* jaillit à tout propos de son discours, non à titre d'auxiliaire, non pour la commodité du langage, mais avec ce cortège d'impressions personnelles et caractérisées qui signifient très exactement : *moi qui parle, moi et nulle autre*. Comme dit énergiquement la petite nonne du *Visage émerveillé*, le dernier livre de M[me] de Noailles : « Moi c'est moi, et les autres sœurs sont les autres sœurs ! » Ne riez pas de cette admirable sentence. On n'a rien écrit de plus féminin. Dans le canon de la statuaire hellénique, les deux mains d'Aphrodite sont repliées dans la direction de son corps. D'un geste auguste et primitif, la vraie femme ramène à soi tout le ciel et toute la terre.

Les conversations impersonnelles, si communes entre les hommes qui sont hommes, peuvent être dites impossibles d'homme à femme et, bien plus encore, entre femmes. Le plus général des sujets ne manquera jamais de les jeter rapidement aux abîmes de leur personne singulière ou du privé d'autrui. Les raisons de ce caractère ne sont pas simples. Un philosophe féminin d'une rare lucidité qui signe du pseudonyme de *Fœmina* dans quelques journaux parisiens, en a donné cette raison très forte, que la vie intérieure de la femme est, au physique, à l'organique, plus intense que la nôtre. La conscience de la femme ne se fait le centre du monde que parce que la femme est continuellement rappelée dans son corps. Des sensations profondes et souvent douloureuses déterminent ce sentiment. C'est un perpétuel *Je souffre, donc je suis.* Tant de sacrifices

et tant de tributs rigoureux qui lui sont imposés par la loi de son être la contraignent à des replis sur elle-même[1]. Enfin, sévit entre elles cette concurrence amoureuse qui les oblige à se distinguer le plus nettement possible l'une de l'autre et, tant au moral qu'au physique, à se connaître, à s'interroger, à se surveiller, à souligner, avec une attention sans borne, tous les traits susceptibles de leur donner un aspect défini et particulier.

Bien avant que Montaigne y eût réfléchi, la femme savait que les hommages de l'homme ne sont pas au juste inspirés par le seul éclat du visage ou la perfection de la forme, prétextes nécessaires, indispensable occasion : le vrai artisan de l'amour, c'est un charme, un air, un accent impossible à déterminer, mais qui est toujours déterminé quant à lui, car il fixe, il enchaîne l'âme, plus encore qu'il ne lui plaît; il l'obsède et il la captive plus encore qu'il ne l'enchante : c'est un élément distinctif bien plutôt que supérieur. « J'étais Moi, et elle était Elle. » Absurde et décevante explication éternelle! Être belle ne nuira point, mais d'abord il faut être *elle :* depuis que notre monde est monde, *elle* aspire à la personnalité plus qu'à la beauté.

La femme exagère donc ce qu'elle est, beaucoup plus qu'elle ne le corrige et ne l'embellit. Elle a découvert, dès les origines, l'esthétique du Caractère à laquelle fut opposée plus tard cette esthétique de l'Harmonie, que les Grecs inventèrent et portèrent à la perfection, parce que l'intelligence mâle dominait parmi eux. Les Grecs firent du sens général et rationnel du beau le principe de toute leur civilisation que Rome et Paris prolongèrent. Les autres peuples, d'Orient ou d'Occident, c'est-à-dire tous les barbares, se sont tenus au principe du Caractère, tel que le sentiment féminin l'avait révélé.

Elle avait souligné son sexe par son costume. Mais elle s'appliqua à souligner encore les différences de sa nature en utilisant tout ce qui l'environne, la maison, les parures, les meubles,

1. Il faut détacher d'un article de *Fœmina* cette note sur la vie intérieure et la rêverie chez les femmes « Cet état comporte un engourdissement périphérique où s'amortit la sensibilité des parties du corps qui sont en contact avec l'extérieur ; *la vie viscérale,* par *contre, y gagne une excitation ;* le cœur rejette son sang avec plus de force et le fonctionnement cérébral est plus vif. » (*Gaulois* du 14 janvier 1900.)

les parfums, sans oublier la courbe des allées du jardin, ou la gerbe de fleurs dont elle est le centre vivant. Il faut que tout converge et que tout rayonne. C'est par rapport à soi qu'elle renouvelle le monde, et ce monde, qu'elle a frappé à son empreinte, doit tendre à la représenter dans une formule qui ne puisse se rapporter à d'autres qu'à elle. Si elle aspire ainsi à ce que le féminin Verlaine appelait *le prestige d'être bien soi,* c'est pour régner sur la mémoire de l'homme enivré, pour n'y être pas oubliée, pour le suivre, si loin qu'il aille, des effluves de son parfum. Créer une obsession, c'est le commencement de tout artifice d'amour. L'homme agit, court, voyage, mais la femme existe et demeure. Quand il lui parle des vains royaumes du monde, il dit *nous :* elle répond *moi.* Pour se traduire, il a le style général et la suite de ses actions, mais sa compagne, oisive, concentrée, casanière, travaille à sa propre statue, tour à tour artiste et ciseau, marbre à dégrossir et figure faite en vue du seul événement de la vie des femmes, l'amour.

Cet amour venu n'abolit pas l'obsession du *moi* dans l'éternel esprit féminin. C'est la naissance de l'amour qui parfois se dérobe dans la pénombre des formes inconscientes. « On ne pense à rien, on est content », écrit l'auteur de *la Nouvelle Espérance*, « on s'habille le soir, on se met des couronnes de fleurs sur la tête et des robes de tulle où l'on est à moitié nue, on se vide des flacons d'odeur sur les bras, et on va à cela en riant sans se douter comme on est brave ». L'excitation de cette ivresse pourra durer. Mais l'inconscience, elle, est très courte. L'héroïne de Mme de Noailles ne craint pas de se contredire en le constatant. « Je suis née ivre », écrit-elle, avec une lucidité très froide. « Je, moi... » ? Et elle demande aussitôt à son amant : « N'êtes-vous pas ivre d'être vous-même ? »

Or, l'amant ne l'est pas du tout. Ce genre de plénitude, qui est commun chez les fats, est aussi accordé aux professionnels de l'amour, espèce qui procède d'un sexe mitoyen entre l'homme et la femme. Il n'est pas normal qu'un amant soit ivre de lui : qu'une femme soit ivre d'elle, la nature entière le veut. Point d'énergie, point de fierté, point de violence dans aucun amour de femme sans un juste et glorieux sentiment du *moi* dans le *nous.* Le despotique amour de Sabine de Fontenay ne

permet à Philippe Forbier qu'un plaisir, celui de l'aimer. En cas de manquement, elle l'accusera d'injustice, de dol, de vol, et elle éclatera en ces sombres reproches, que connaissent également les sectaires et les victimes de la religion de l'Amour, le plus sombre et le plus étroit des monothéismes humains.

Lisons et relisons la page merveilleuse où Sabine ne se contente pas d'être jalouse des sensations de son amant, comme l'Amour pour sa Psyché dans la mélodie de Corneille. Elle défendra à Philippe toute pensée voisine de la distraction :

Le départ de Philippe fut fixé au lendemain.

Il devait prendre un train du soir, et de bonne heure Sabine fut chez lui. Elle avait, ce jour-là, son visage et ses gestes d'activité, son regard précis et gai. Philippe traînait d'une chaise à l'autre dans la bibliothèque, où il déplaçait ses livres. *Il menait naturellement deux sentiments à la fois,* et, quoiqu'il fît avec ordre et netteté ce dont il s'occupait, la tristesse qui enveloppait ses actes leur donnait l'apparence de la négligence et de l'importunité.

La vie sensible était en lui si abondante qu'il mourait et renaissait de deux sensations contraires.

Sabine, penchée sur une petite caisse de bois, y jetait les livres et les papiers que Philippe lui tendait. Soudain, reprenant des mains de la jeune femme un volume qu'il venait de lui remettre :

— *Ah ! — dit-il, — voilà une admirable étude sur le crime et la pénalité que je vais lire là-bas.*

Et son visage s'éclairait.

— *Cela va vous amuser ? demanda Mme de Fontenay sur un ton d'apparente indifférence.*

— *Oh ! oui, — répondit Philippe, — avec cette voix d'amour qu'il avait en parlant des choses où son désir glissait. — Un si beau livre et un sujet si passionnant !*

— *Et moi,* — répondit-elle, — QU'EST-CE QUE J'AURAI POUR M'AMUSER ?

Il ne faut pas être grand connaisseur pour distinguer ceci de nos jalousies d'hommes. Nos jalousies sont humbles. Dans une page admirable de son *Lys rouge,* M. Anatole France a parfaitement fait saisir comment le bon sens, la raison, le manque de fatuité, le sentiment d'une indignité naturelle devant le caprice divin et la grâce arbitraire d'une femme adorée contribuent à tordre d'angoisse et à percer d'effroi le cœur du jaloux naturel : la blessure est d'autant plus cuisante qu'il prend de lui une estimation plus modeste. Chez Sabine de Fontenay, l'amour-propre est à vif. C'est un mélange d'amour-

propre et d'orgueil tyrannique, qui saigne en elle et, jointe au dépit, une rancune sombre, mêlée d'envie :

— *Et moi? qu'est-ce que j'aurai?*

Tous les aiguillons de l'amour féminin, toutes ses arrière-pensées dorment dans cette phrase. Ils tendent bien au même point : faire rejaillir au dehors, à force de presser, cette nappe brûlante de douleur, d'amertume, de désir et de joie que le cœur exercé enveloppe de ses replis. Qu'elle aspire à l'amour ou qu'elle l'ait trouvé enfin, c'est elle-même, c'est le chaud sentiment de sa propre vie que la femme est sans cesse excitée à poursuivre. Tout le songe de vivre n'est, en somme, pour elle que passer et repasser devant ses miroirs, et les plus vivaces possible : aux beaux jours, ils sont tout ardents et lui renvoient son image pleine de feux. Il est trop naturel que, la plume à la main, elle excelle à conter la grande pensée de sa vie.

VII. — LA PROFANATION

Les femmes ont été lentes à faire valoir leurs droits sur la poésie et la philosophie romantiques. Mais il est à considérer que leur éducation littéraire a été faite par des hommes. Elles imitaient donc leurs maîtres et réflétaient avec docilité des procédés, des thèmes, des façons de penser et même de sentir qui ne leur allaient qu'à demi.

Assurément le charme de quelque gracieuse mollesse perçait toujours. Elles pratiquaient tout naïvement ce que Verlaine, en vieux roué, conseilla de faire de parti pris :

... Surtout ne va point
Choisir tes mots sans quelque méprise.

Les méprises, les impropriétés de leur style sont une grâce. C'est un des signes auxquels se révèle la littérature des femmes. Plus d'un voile serré avec une extrême pudeur en a été levé le plus innocemment, mais le plus clairement du monde. Pour la plupart nourries de littérature virile, elles ne songeaient pas à se montrer davantage et, si même la pensée

leur en fût venue, peut-être l'eussent-elles rejetée avec indignation par fidélité au *secret*.

Oui, le vrai *féminin,* c'est bien de se cacher éternellement. Celle qui avoue et qui déchire la draperie voluptueuse sacrifie quelque chose de son sexe à son art. Le sphinx se défigure au moment où il se révèle. Tous ces beaux prétextes, vérité, audace, bravoure, ne conviennent plus. Il n'y a qu'une trahison. En souffre toute femme ainsi livrée et profanée par ses sœurs écrivantes. Tel est, du moins, sur ce sujet, l'avis du grand nombre des hommes. Les femmes ne sauront jamais quel trésor de pudeur tout homme aime à concevoir à leur occasion. Il a souffert à cette place imaginaire. Il en a jeté les hauts cris. Tandis que les femmes discutent si *c'est vrai* (les plus intelligentes, alarmées bien plus que choquées de voir donner la clef de leurs complications), nous nous demandons uniquement si *c'est bien*. Un critique d'université s'est même caché la face : cette libre poignée d'aveux insultant à la délicatesse du monde, on était bien hardie de les avoir signés tout crus !

M. Gaston Deschamps[1], qui a grand besoin qu'on le renseigne, n'a pas pris garde au caractère des hardiesses qui l'ont surpris. Où il nota des aberrations profondes, il aurait pu apercevoir de simples naïvetés. Où il observa l'égarement d'une conscience coupable, sévit, tout simplement, la notion romantique de l'art. Mme de Noailles et les trois criminelles impliquées au même procès ont adopté l'esthétique du caractère, celle-là même que leur exposait M. Gaston Deschamps, retour d'Athènes, quand il leur commentait les beautés de Victor Hugo : — Puisqu'il faut être original, puisque le principe du beau c'est le nouveau, pourquoi ne ferait-on pas du nouveau, de l'original et du beau avec ce dont la femme, jusqu'ici, nous a fait mystère ? Si l'exotisme a quelque prix, nous en apportons à mains pleines ! Nous apportons l'immense Inconnu féminin. Ce cœur hermétique est ouvert, cette forme isidienne, livrée aux curiosités de chacun ! De fait, les *documents* ne nous manquent plus. On a écrit, en souriant, que le roman de Mme de Noailles valait trois Ribot et quatre Espinas.

1. M. Gaston Deschamps a eu pour successeur M. Paul Souday, *progeniem vitiosiorem !*

Sans doute, l'art n'est pas la science et le beau n'est pas le nouveau ; le romantisme a confondu ce que distinguait l'art classique. Fort bien. Mais tout cela M. Gaston Deschamps n'en disait rien jadis ; ni lui ni ses confrères ne l'ont appris aux générations qu'ils avaient la charge d'instruire. Ils devraient applaudir au désordre : ils l'ont préparé. Si l'on voulait défendre le génie féminin du trouble romantique, il fallait l'en prémunir avec plus de soins, puisque sa nature profonde l'y exposait directement.

Une fois qu'elle eut consenti à ce système de la confession générale et publique, la femme dut laisser ruisseler le flot des aveux avec une candeur et un naturel dont il ne reste qu'à goûter la violence orageuse. La *Nouvelle Espérance* est un registre merveilleux de ces mystères divulgués. Une femme se résigne mal à vieillir. Mais voici la palpitation de cette terreur :

Je serai un jour comme les hommes qui n'ont pas besoin d'être beaux pour qu'on les aime. Et quel regard lisse de fille de seize ans vaudra mon cœur démonté, *mes yeux de douleur et de rage !*

La petite fille, qui devient jeune fille, passe pour un animal dangereux. On nous confie pourquoi :

Elle se plaisait à émouvoir les jeunes gens qui l'entouraient, à leur faire désirer la fleur qu'elle avait cueillie et tenue entre ses mains, les fruits qu'elle avait touchés. Elle se sentait près d'eux forte de sa grâce, de la *science* naturelle et croissante qu'elle avait des détours du regard et du geste...

Où tant de femmes hypocrites eussent écrit « instinct », celle-là, *vraie,* écrit « science ». C'est autant d'appris. Mme de Noailles continue son métier de traître ; elle avoue les calculs que notre lourde honnêteté de petits garçons avait peine à admettre quand nous étions assez hardis pour les concevoir. Et voulez-vous scruter son héroïne auprès de l'homme que Sabine aime ou veut aimer ? « Elle le sentait sans le voir, par « tout son être, par le cœur et *par l'épaule.* » Un regard de convoitise forte, Sabine le reçoit « avec un pliement délicieux « et un merveilleux craquement de l'orgueil ». Et voici, profanée, la pointe du désir divin : *« Ce visage où tout la tentait! »*

Enfin, la vaincue éternelle se déclare une révoltée; le plus doux de ses rêves est de domination violente, de victoire perfide :

... Le tenir un jour endormi contre elle... Goûter ainsi à la faveur du repos de cette âme la plénitude possible de la sécurité et du pouvoir...

Nous obtenons jusqu'au secret de la tragi-comédie mensongère et sincère que joue à l'homme l'agitation féminine :

Celle que tu as prise pour sa vitalité, sa colère et ses cris, que tu as tenue contre toi, mouvante et multiple, à force d'aspects, de regards et de désirs...

Le lecteur continue tout seul : *celle qui se fera pour toi plus colère, plus vivace, plus bruyante et plus agitée pour être prise davantage, pour être mieux, plus étroitement retenue...*

On peut crier encore à l'épilepsie, à l'hydrophobie et à l'ataxie. Il suffit bien d'écrire : indiscrétion, indiscrétion conforme à la plus pure essence du romantisme. Cette esthétique est d'ailleurs employée avec un à-propos parfait à nous décrire des phénomènes de la passion féminine. Langue, style, sujet, correspondent étroitement. La convenance est donc parfaite. Jamais littérature aussi désordonnée n'a moins offensé le plan providentiel. Elle est dans l'ordre, à sa manière. Il faudra renverser toutes les colonnes du Droit, si l'on conteste la bacchanale aux Bacchantes.

VIII. — LE DESSÉCHEMENT

D'un autre point de vue, d'un point de vue supérieur, on peut se demander s'il doit y avoir des bacchantes.

Ce féminisme exaspéré est-il utile ? Ces femmes qui ne sont et ne veulent être que femmes, mais rêvent d'isoler et de dégager tout leur féminin, ne vont-elles pas au-devant des plus grands risques ? Est-il sans inconvénient, pour elles et pour le monde, de faire un système, une habitude et presque un métier de ce que la nature montre de plus spontané, un battement de cœur ?

Déjà, plus d'une femme distinguée reprend, de nos jours, un vieux paradoxe que l'on met en forme de syllogisme et qui se répand à la manière d'une doctrine religieuse ou morale. — La femme, disent-elles, est seule apte à comprendre et à recevoir, à donner et à rendre l'essence de l'amour, telle que son cœur la désire : « l'homme est dur », « l'amant est brutal »... Elles sont écoutées. Il ne faut pas exagérer la malignité du symptôme fourni par nos cafés ou nos cercles de femmes et quelques autres traits de mœurs américaines ou anglaises. En ce sujet le philosophe se confie à la nature, qui ne lui permet pas de douter de la vie. Il n'en est pas moins vrai qu'une cité de femmes est en voie de s'organiser, un secret petit monde où l'homme ne paraît qu'en forme d'intrus et de monstre, de jouet lubrique et bouffon, où c'est un désastre, un scandale qu'une jeune fille parvienne à l'état de fiancée, où l'on annonce un mariage comme un enterrement, un lien de femme à homme comme la plus dégradante mésalliance. Sous la Phœbé livide qui éclaire cette contrée, filles et femmes se suffisent et arrangent entre elles toute affaire de cœur.

— « Laissez, prétendent même les observateurs superficiels ! Il ne faut pas exagérer ce risque lesbien, contre lequel un cœur et une âme de femme sont assez naturellement prémunis. De tels maux ne peuvent s'étendre, resteront bien accidentels. Nos Ménades y échapperont pour la plupart. Elles n'ont pas encore banni l'homme de leurs mystères. Au lieu d'y être mis en pièces, les profanes sont conviés. Eh ! bien, ces jeunes femmes, dont le système est de s'efféminer encore, elles devraient être applaudies pour le contraste qu'elles forment avec tant de contemporaines. Quand celles-ci ne rêvent que de se mettre à notre place et de faire tous nos offices, en voilà qui publient que leur seul office est d'aimer, leur rôle de sentir et de nous apprendre à sentir. Outrance ? Elle compense l'autre. Ce chœur échevelé paie pour les malheureuses qui ont cru allonger leurs idées en se faisant tondre, et la ronde orgiaque aux violentes senteurs rachètera les pédantismes qui se multiplient autre part. Qui sait si le collège des vestales de Mitylène n'a pas lui-même son emploi dans les vues d'une prévoyante nature ? Ces petites filles nous gardent ce feu sacré des sciences de l'émotion,

que laisserait éteindre l'activité dispersée de tant d'autres femmes !

« C'est par un repli continuel des âmes muettes, par une vie intime, un peu recluse, ainsi longuement concentrée, que jadis se perfectionna, comme autour d'un rouet qu'on se passait de mère en fille,

Œuvre de patience et de mélancolie.

le grand art des soins nuancés, des infinis scrupules et des alarmes délicates, qui fut le privilège du sexe éloigné du combat : il vivait retenu dans une inquiétude éternelle sur le sort de la lutte engagée au dehors. Troublée comme le soir, ignorante comme la nuit, elle attendait au coin du feu ou guettait du haut de la tour. L'inactivité féminine, grande source de rêverie, d'affinement et de passion! D'ici cent ans, l'entrepreneuse, l'avocate et la députée riront des vaines toiles d'Arachné et de Pénélope. Tout sera abrégé en elles, succinct, simplifié. Oh! elles sauront tout ! Quelle barbarie, quel désert, si elles ignorent leur âme et se trompent sur leur destin ! Et, par contre, quelles délices qu'il jaillisse en un coin quelque fraîche fontaine de timide et rêveuse féminité ! Là se retrouveront ces douces vibrations sans cause précise, ces émois ressentis pour le simple amour de leur grâce et de leur beauté ! Le bonheur sera de courir s'y consoler de l'aridité générale.

« Les femmes que vous poursuivez d'épithètes désobligeantes, ces perverties, ces dénaturées, dites-vous, seront alors remerciées, comme de grandes bienfaitrices, comme des saintes, si l'on trouve qu'elles soient restées les gardiennes vigilantes du charme que le génie humain ajouta à l'amour. Vivant peut-être un peu trop près l'une de l'autre, elles auront perpétué, gardé et défendu l'arcane, bien loin de l'avoir déchiré. L'Inconnu féminin continuera, par elles, d'exalter les poètes et les philosophes d'amour. *Beatrice in suso ed io in lèi guardava !* Le citoyen des hautes civilisations ne se lassera point, quoi que prétende Nietzsche, de presser de questions le cœur énigmatique, formé de chair comme son cœur, mais vaste, obscur, étincelant comme l'arche du ciel nocturne. On aliène, on perd ce mystère. On le retrouvera dans la poitrine

des Ménades. L'homme les mettra sur l'autel. A supposer qu'il soit ingrat, n'en auront-elles pas moins été bienfaitrices ? Le monde leur devra le trésor secret de l'Amour... »

Ingénieuses prophéties qui ne sont pas vérifiées.

Bien loin de préserver la source de la vie féminine, cet entraînement régulier aux outrances du sentiment la dissipe et la brûle en vain, et ce sont les plus tendres et les plus naturelles qui en souffrent les premières, justement dans la qualité de cet amour dont elles tirent leur fierté. La sensibilité surmenée ne peut que déchoir.

Car la pente est fatale. Une conscience trop attentive à la vie du cœur précise et colore à l'excès le tableau de sa vie intime. On se représente ses vœux et ses désirs non comme ils sont, non pas même comme on les sent, mais bien comme on les pense et comme on les repense, à force d'attention, de répétition et d'étude. Un sentiment dont on s'exagère la force s'exagère à son tour, et l'hyperesthésie, d'abord fictive, devient réelle. Les choses ne reçoivent plus leur désignation ordinaire. On prend l'habitude de les appeler du nom qui les amplifie. Le moindre rêve atteint par cet artifice à la taille d'un vœu et d'un souhait formels, et le souhait se gonfle à la proportion d'un désir, le désir passe volonté, et la volonté même, se déclarant nécessité, édicte impérieusement au dehors des obligations absolues.

Le plus innocemment du monde, un cœur trop exercé, et surtout trop replié sur son exercice, est ainsi résolu à se tromper sur lui, mais aux dépens des autres. Ses idées fausses le conduisent à un système de caprices durs et de volontés exigeantes ayant force de loi, devant lequel aucun amant ne sera sans crime. Les vertus du cœur féminin, résignation, douceur, patience, sont dès lors exposées à bien dépérir. A la sécheresse des passions fortes s'ajoute une autre aridité, causée par ces méprises du jugement, qui élèvent à l'état de règle inviolable des soupirs qui ne sont rien autre que des faits. Faits sacrés d'un prix infini ! mais qui perdent leur grâce, leur charme et leur puissance même à siéger au nombre des Droits. Cette amante en bonnet carré invoque tour à tour, suivant le bon plaisir et les circonstances, le Droit à l'amour, le Droit de celle

qui est aimée ou le Droit de celle qui aime, et le justiciable pourra bien être aimé à travers les citations innombrables dont le tourmentera cette cour d'amour formée d'un seul juge, juge et partie ; mais il se verra peu à peu refuser tout ce que l'amour a de tendre, et celle qui fera le refus n'y gagnera rien, car la sophistique amoureuse est, de tous les poisons de la vie du cœur, le plus contagieux et le plus volatil ; il détruit aussi bien qui le verse et qui le reçoit.

La nature était sage de cacher certaines impulsions ou certains élans dans le demi-jour de l'inconscience. Nos Ménades ont été folles de les traîner dans une indiscrète lumière. Comme le sens outré de la beauté des mots fait négliger la beauté supérieure de leurs rapports et de leur signification, la sensibilité obsédée d'elle-même, accablée de l'écho de ses propres échos qu'elle répète à l'infini, pourra s'en croire agrandie et multipliée ; en réalité, elle néglige peu à peu sa fonction normale et profonde, puisqu'elle ne sait plus *s'oublier pour sympathiser* et, sans l'oubli de soi, la sympathie vraie n'est qu'un rêve ! La dureté et la rigueur naissent alors sur la plaque qui a trop vibré. Fatiguée d'avoir tant répondu à des minuties, l'âme devient obtuse ; elle est blasée sur l'essentiel. Les vraies réalités ne la font plus réagir. Elle ne connaît plus qu'un mot, *moi, moi*. Elle se cherche et ne parvient pas à se retrouver. Les racines physiques de la passion ont été arrosées et nourries trop jalousement, elles sont engorgées et elles dépérissent.

Ainsi l'exaltation du sentiment pour des curiosités de psychologie et des nouveautés d'esthétique tarit les âmes. La femme n'est point ramenée dans son royaume par ce régime qui la précipite, au contraire, au but commun des ambitions de l'insurgée moderne : copier l'homme, jouer à l'homme, devenir un petit homme elle-même. Celles qui promettaient de se montrer beaucoup plus femmes que leurs amies et que leurs sœurs tournent à l'être insexué, plus vite encore que la doctoresse ou l'avocate, que son activité pourra distraire de l'hypnose du *moi*.

Nous nous demandions s'il doit y avoir des bacchantes ; l'examen de la question nous oblige, à présent, à nous demander s'il peut y en avoir ou, du moins, si le petit chœur tournoyant n'est pas soumis de nécessité à une destruction

rapide. On demandera, avant peu, ce que sont devenues ces grandes maîtresses d'amour et leur beau rêve de donner une expression toujours sincère à des sentiments toujours vifs. A la place où s'enchaîna la ronde mystique, on ne trouvera plus que des femmes de lettres : un petit escadron d'amazones, si vous voulez, et telles qu'on les voit partout, guerrières enragées de domination et folles de gloire, mais, au fort du succès, un peu vexées de rester femmes, honteuses même et, à vrai dire, lasses de leur faiblesse, meurtries d'un jeu d'esprit où le cœur n'a battu que pour renseigner le cerveau et l'approvisionner des documents tirés du dernier repli d'elles-mêmes.

Cette variété de féminisme est la plus brillante, mais la plus menaçante pour le genre humain tout entier. Sous prétexte d'accroître une juste et utile influence des femmes, ceci la diminue, et l'annule même. Le génie féminin revient sur lui-même et se met en formules, afin de se connaître et de se décrire. Il n'aime plus. Au lieu d'aimer, il pense l'amour et se pense.

MADEMOISELLE MONK

OU LA GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENTS

MADEMOISELLE MONK[1]

OU LA GÉNÉRATION DES ÉVÉNEMENTS

L'amour meno, e l'art nous ajudo
PASCAL CROS.

QU'UNE *vie,* dit Pascal, *est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition!* Mlle de Coigny avait commencé sa vie par l'amour, et elle l'acheva de même. Mais il lui arriva de servir par amour certaines ambitions légitimes et pures, elle en conçut de la fierté, et ses *Mémoires,* découverts tout dernièrement, nous racontent comment la Restauration de la monarchie très chrétienne fut conspirée entre une dame très païenne et un ancien évêque assermenté et marié. L'un de ces sages Grecs, réalistes subtils, qui prenaient leur plaisir à exprimer le sens secret des réalités de la vie, y aurait trouvé la matière de réflexions bien instructives. Ce qu'on peut appeler *la Génération des événements,* et la mesure dans laquelle l'intelligence et la volonté des humains contribuent aux faits de l'histoire, devient sensible en un chapitre des *Mémoires* d'Aimée de Coigny[2]. Les rois et les guides du peuple devraient le lire comme une petite fable au travers de laquelle apparaît clairement la morale de la nature.

L'écrivain qui a mis au jour ce document précieux est placé malheureusement; il ne peut en distinguer le sens poli-

1. Le regretté marquis d'Ivry, ayant lu dans la *Gazette de France* les pages qui suivent, ne voulait plus nommer la belle Coigny autrement que Mlle Monk. Que ces feuillets conservent, s'ils le peuvent, le souvenir de cet homme charmant, heureux, magnifique, qui aima et comprit toute chose, en gardant le don de *choisir !*

2. *Mémoires d'Aimée de Coigny.* Introduction et notes par Etienne Lamy. Paris, C. Lévy (1902). In-8, 293 p.

tique, et, s'il vient à le voir, il en sera embarrassé. Il eût fallu un philosophe pour commenter et élucider l'apologue, mais le manuscrit est tombé entre les mains d'un homme d'État intéressé à faire l'innocent. Gardons-nous de parler à M. Étienne Lamy de restaurer la monarchie, car il a été le premier, et il reste le plus éloquent des catholiques républicains. Son introduction esquive tant qu'elle peut la haute leçon des *Mémoires ;* au point de vue des intérêts de son parti, M. Lamy ne pouvait rien faire de mieux.

I

MADEMOISELLE DE COIGNY

Combien elle fut aimable, et surtout combien elle aima, c'est ce qu'il importe de dire avant d'en arriver à son bout de rôle historique.

Anne-Françoise-Aimée Franquetot de Coigny était née à Paris, rue Saint-Nicaise, le 12 octobre 1769. Elle perdit sa mère à l'âge de six ans, et fut élevée, au château de Vigny, « par la maîtresse de son père », une princesse de Rohan-Guéménée. On l'avait mariée, à l'âge de quinze ans, au duc de Fleury, d'un mois plus jeune qu'elle.

Elle était fine, vive, cultivée et presque érudite, au point de savoir le latin et de se plaire aux deux antiquités et, comme dans la cantilène,

Bel avret cors e bellezour anima,

elle avait un beau corps et un esprit plus beau. D'ailleurs, « le charme même de son corps était fait de pensée », dit M. Étienne Lamy. Mais ce n'était pas une sainte. Pour ses débuts, elle enleva Lauzun à sa cousine, la marquise de Coigny, à la femme dont Marie-Antoinette disait : — *Je suis la reine de Versailles, mais c'est elle qui est la reine de Paris.* Cette petite fille ne tarda point à souffrir cruellement des légèretés du beau Lauzun. Elle promena son désespoir jusqu'à Rome, où l'attendait sa première consolation.

Lauzun touchait à la quarantaine : lord Malmesbury n'avait que vingt-quatre ans, et tout l'agrément de son âge. Il plut si bien qu'elle le suivit en Angleterre. Dans le même temps, on la séparait légalement du duc de Fleury, et, sans grande ver-

gogne, plus tard même pour des raisons qui lui font peu d'honneur, elle s'efforçait de maintenir son premier lien avec Lauzun. Mais Lauzun, devenu le général Biron, avait quelques autres soucis, dont le premier était de défendre sa tête.

Malmesbury lassé, ou lasse elle-même de lui, Mlle de Coigny était rentrée en France. Elle pouvait passer pour avoir bénéficié de la Révolution, puisqu'elle lui devait son divorce, mais n'en fut pas moins arrêtée et emprisonnée comme tout le monde sous Robespierre. Son séjour à la prison de Saint-Lazare dura du 26 ventôse an II au 13 vendémiaire an III.

M. Étienne Lamy prend en pitié le *Grand Dictionnaire Larousse*, qui veut qu'André Chénier ait succédé au duc de Fleury, à Lauzun et à Malmesbury. Je ne reprocherai au savant biographe que la vivacité de sa contestation. Il me semble en effet bien vif de décréter un caractère « misérablement banal » à la rencontre de cette jolie femme et du grand poète. Les hommages qu'elle avait reçus jusque-là, ceux qu'elle reçut par la suite ne valurent peut-être pas *la Jeune Captive*. D'après M. Lamy, Chénier aurait été converti à la plus austère vertu par les crimes de la Terreur. Il rappelle les cris de rage inspirés à Chénier par la stupide résignation des victimes :

Ici même, en ces parcs où la mort nous fait paître,
Où la hache nous tire au sort,
Beaux poulets sont écrits, maris, amants sont dupes,
Caquetage, intrigue des sots.
On y chante, on y joue, on y lève des jupes,
On y fait chansons et bons mots...

Mais depuis quand les poètes ont-ils perdu le droit de faire leur propre satire ? C'est les connaître mal que de les élever au-dessus de leur blâme. Qu'il fût « d'âme tragique », comme l'observe M. Lamy, et qu'il fît des iambes, à certains jours de sa prison, cela le rendait-il incapable de suivre le cours d'une idylle ? Les hommes politiques sont peut-être faits de ce bronze : mais *la Jeune Captive* atteste qu'il en est autrement des poètes. André Chénier n'avait changé ni ses dieux, ni sa foi, ni l'autel, ni le rite. La Muse aux yeux serrés, au sombre visage, n'avait pas eu le temps de secouer les roses de l'an-

cienne couronne, et ses fleurs ne respirent que le tendre amour de la vie selon l'idée que s'en était faite l'Antique :

> Pour moi Palès encore a des asiles verts,
> *Les amours des baisers, les muses des concerts :*
> Je ne veux pas mourir encore !

Il sied de relire la pièce à la lueur des renseignements biographiques recueillis sur M[lle] de Coigny. Certes, le poète, comme son génie s'y plaisait, a généralisé et sublimé la belle image ; une jeune femme en péril lui a rappelé l'agonie injuste de la jeunesse. Il a posé, moins durement, mais avec force, la question de Lucrèce : *Quare mors immatura vagatur ?* L'âme de sa composition semble condensée dans une demi-strophe aussi impersonnelle qu'il est possible de le souhaiter :

> Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin
> Je n'ai vu luire encore que les feux du matin,
> Je veux achever ma journée.

Malgré tout, et quelque élévation qu'ait gagné la pensée, les traits particuliers de M[lle] de Coigny ne se sont pas tous évanouis du poème. On peut bien supposer qu'elle s'écria presque mot pour mot :

> Qu'un *stoïque aux yeux secs* vole embrasser la mort.

Aimée de Coigny était philosophe. Si elle avait suivi Aristippe plus que Zénon, sa délicate volupté donnait et recevait d'autres biens que ceux du vulgaire, quoiqu'elle y fût parfaite aussi. « Tant de beauté qu'on lui eût permis d'être sotte, et tant d'esprit qu'on lui eût pardonné d'être laide ! » Ainsi parle M. Lamy. « La grâce », dit Chénier de son côté,

> La grâce décorait son front et ses discours.

« Ses discours ». Mais M. Lamy nous apprend que cette sirène tenait aussi d'un autre dieu de la mer, du sage Protée. « Il y avait en elle trop de femmes pour qu'on se défendît contre toutes : qui résistait à l'une cédait à l'autre, voilà le secret de l'empire exercé par elle et par celles qui lui ressemblent. » Chénier avait-il lu M. Étienne Lamy ? Presque aussi amoureux

que notre critique, il a senti autant que lui cet « empire » du charme. Il évoque le poids de la chaîne odorante :

> Et comme elle *craindront* de voir finir leurs jours
> Ceux qui la passeront près d'elle.

Il ne pouvait mieux confesser quel lâche sommeil menaçait de lui distiller ces beaux yeux. Signe qu'il y était bien pris.

Incontestablement, Mlle de Coigny fait le centre du petit poème, il est trop facile de voir qu'un peu d'amour s'en est mêlé. On ne discute que de savoir comment fut reçu l'amoureux. Plein d'objections, de répugnances, M. Lamy raisonne de Chénier comme d'un rival. Comment croire qu'on ait accordé la moindre faveur à un poète ainsi bâti ? « De stature massive, de taille épaisse, il avait cet aspect de puissance stable qui sied aux orateurs et aux combattants, mais qui, hors de l'action, paraît lourdeur. » On était peut-être dans le feu de l'action en 1794. M. Étienne Lamy insiste : les yeux étaient vifs, mais petits; les boucles de la chevelure avaient été abondantes, mais, à trente-deux ans, le crâne était déjà à nu. « Une femme de ses amies a dit qu'il était à la fois très laid et très séduisant. » Mais, ajoute fort sensément le biographe, c'est un mauvais début de séduction que la laideur. Rien de plus juste. On verra plus loin que Garat fit oublier le même défaut par la magie de l'éloquence. Pourquoi Mlle de Coigny, si longtemps amoureuse du « petit homme à l'air chafouin », aurait-elle nécessairement dédaigné un poète qui, sans être de beaucoup plus laid que Garat, aurait pu se montrer tout aussi éloquent ? Je ne tiens pas du tout à ce qu'elle ait rendu à Chénier réalité pour poésie et faveur pour hommage... — Pourquoi pas, alors, à Suvée, qui fit son portrait ? interrompt vivement M. Étienne Lamy. — En effet, pourquoi pas ?... Tout ce que je dis ne tend qu'à noter la faiblesse des raisons mises en avant par M. Lamy. Si l'idée de cette liaison lui déplaît, que ne la nie-t-il simplement ?

Aimée de Coigny fut simultanément la maîtresse de Lauzun et de Malmesbury. Peut-on tirer un grand avantage contre le bonheur de Chénier de ce que ce fut justement à Saint-Lazare qu'elle fit la rencontre du sieur Mouret de Montrond, lequel ne tarda pas à tenir une place considérable dans la vie de la pri-

sonnière ? Montrond avait été écroué le même jour qu'elle et, au lieu de forger des églogues à sa belle amie, il prit le bon parti, qui était de la délivrer. L'homme pratique eut la chance de réussir, environ deux mois avant Thermidor.

Fût-ce reconnaissance, fût-ce admiration pour son sauveur, tout jeune encore et si habile ? Il ne suffit pas à Mlle de Coigny de se donner, elle travailla du mieux qu'elle put à l'avancer. Elle l'épousa. Cette grande dame de l'ancien régime prenait le nom d'une espèce d'aventurier. Une fois établi dans l'une des premières familles de France, Montrond, comblé, ne put s'empêcher de laisser voir le fond de son caractère, qui était sec et froid. L'union malheureuse dura sept ans, au courant desquels la pauvre femme eut à connaître tous les dégoûts. Mais l'oubli lui revint avec la première espérance; elle divorça de nouveau et recommença.

Son premier mari l'avait ruinée à moitié; Montrond, joueur, avait dévoré la moitié de ce qui restait. Le dernier quart consistait, vers 1802, dans le château et le parc de Mareuil. Ce fut Garat qui les fondit. Mailla Garat, membre du Tribunat, parlait avec l'emphase de son hideux métier. Ainsi donnait-il l'impression d'une âme enthousiaste; son attitude, son langage promettaient d'autres joies que celles de l'intrigue. De plus. Garat n'était pas libre. Il fallait le prendre à Mme de Condorcet. Il fallait les obliger à une rupture. Mlle de Coigny était née guerrière et ne détestait pas d'unir la rapine à l'amour. Le tribun fut conquis. Il fut même adoré, et c'est lui qui paraît s'être le plus puissamment implanté dans ce cœur d'amante. Huit billets d'une mâle écriture de femme, que détient M. Gabriel Hanotaux, ne laissent aucun doute sur la vivacité du lien de chair qui la tint assujettie durant six années. Ils vécurent ensemble. Trompée, ruinée, un peu battue, la triste esclave, toujours belle, eut bientôt cessé de songer à la liberté et à la nation : que lui faisaient les phrases rondes du marchand de paroles ? C'était à l'homme qu'elle s'attachait de toute son âme. Il en bâillait. « C'est elle », dit M. Étienne Lamy, « qui s'obstina à le retenir; quand il fut parti, à le reprendre; quand il eut disparu, à le pleurer. »

II

UN DERNIER AMI

Que ce deuil suprême ait été porté dans la solitude ou qu'on l'ait éclairci de nouvelles expériences, rien de certain n'est digne d'être retenu jusqu'à l'apparition du marquis de Boisgelin, vers 1811 ou 1812. On peut dire de ce dernier ami, ami parfait, qu'il fut le seul ; pour la première fois peut-être dans cette vie, il sut mettre d'accord la passion et l'honneur, l'amour et l'estime. Elle se sentit adorée, mais aussi comprise et chérie. « Mon âme », dit-elle, « réunie à celle d'une noble créature, se sentait relevée et mise à sa place. J'étais devancée et soutenue dans une voie où notre guide était l'honneur. » Langage singulier. Mais il faut patienter un peu. En ce temps-là, Napoléon faisait la campagne de Dresde.

Les amants habitèrent trois mois, en deux fois, au château de Vigny que leur prêta la princesse Charles de Rohan. Mlle de Coigny avait passé là son enfance. Elle y revenait, sa vie faite. Un esprit arrivé à ce point d'initiation qui fait apprécier la vie, un cœur mûri par les meurtrissures et les mélancolies de l'épreuve, une beauté intacte et un charme croissant sonnaient alors, on peut le dire, et sonnaient bien ensemble l'heure parfaite d'un beau jour. On en goûte mieux la profonde lumière sur cette page écrite à la mémoire du dernier séjour à Vigny.

Rien ne me presse, je veux me rappeler les impressions que m'a fait éprouver le séjour à Vigny. C'est le seul endroit où l'on ait conservé mémoire de moi, depuis mon enfance. On voit encore mon nom écrit sur des murs, des êtres vivants parlent de ce que je fus ; enfin là je me crois à l'abri de cette fatalité qui semble avoir attaché près de moi un spectre invisible qui rompt à chaque instant les liens qui unissent mon existence avec le passé, et qui efface la trace de mes pas. Je retrouve à Vigny tout ce qui pour moi compose le passé

et j'acquiers la certitude d'avoir été aussi entourée d'intérêt doux dans mon enfance et de quelques espérances dans ma jeunesse. Voilà la chambre de cette amie qui protégea mes premiers jours, je vois la place où je causais avec elle, où je recevais ses leçons. Voilà le rond où je dansais le dimanche, voilà les petits fossés que je trouvais si grands, et le saule que mon père a planté au pied de la tour de sa maîtresse. Hélas ! sa maîtresse, à la distance d'une chambre, gît là, dans la chapelle, derrière le lit qu'elle a si longtemps occupé et où peut-être elle a rêvé le bonheur ! Ah ! mon père, lors de ce dernier voyage à Vigny, était vivant, et la douce idée de sentir encore son cœur battre embellissait pour moi un avenir où il n'est plus !

Ces grands arbres, sous lesquels mon enfance s'est écoulée, qui ont reçu sous leur ombre protectrice nos parents, le duc Fleury, un moment après, M. de Montrond, après un espace de dix-huit années, je les revoyais, j'étais sous leur abri ! j'habitais cette même chambre verte où les mêmes portraits semblaient jeter sur moi le même regard ! Eux seuls n'ont point changé ! La belle Montbazon, la connétable de Luynes avaient traversé intactes cet espace de temps nommé *révolution* qui a attaqué, dispersé toutes les nobles races et leur descendance. Les rossignols de Vigny nichent dans les mêmes arbres, les hiboux dans les mêmes tours ; moi, j'ai la même chambre, et le vieux Rolland et sa femme le même pavillon.

Quel charme est donc attaché à ce retour sur la vie ? Quelle émotion me saisit en montant ces vieux escaliers en vis ? Pourquoi la vue de ces meubles vermoulus, de ce billard faussé, de cette grande et triste chambre à coucher fait-elle couler les larmes de mes yeux ? O existence ! Tu n'attaches que par le passé, et tu n'intéresses que par l'avenir ! Le moment présent, transitoire et presque inaperçu, ne vaudra que par les souvenirs dont il sera peut-être un jour l'objet !

Je ne crois pas être dupe de ce langage ; mais voilà un accent de sereine tristesse qui donne la mesure de l'intelligence et de la passion qu'enveloppait cette âme et que développa capricieusement une vie rude et inconstante. Le souvenir de l'*intérêt doux* qui avait entouré cette enfance, celui des *espérances* qui avaient suivi la jeunesse accusent une certaine force de sentiment. Mais, de là jusqu'à sa rencontre avec M. de Boisgelin, Mlle de Coigny avait été seule au monde. Nulle foi, aucune espérance que dans le plus ou moins d'adresse et de succès à se suspendre à la chevelure de la fortune.

Elle ne crut à rien du tout, non pas même à l'amour imaginé comme un droit ou comme un devoir. Il était cependant le seul bien qu'elle désirât. Elle avait la religion de Chénier ou des libertins du grand siècle, plutôt que des vertueux radoteurs du

sien. Lucrèce, Démocrite en avaient arrêté le dogme. Cette religion ne conteste pas la bonté des fruits de la vie, mais elle reconnaît qu'ils sont rares et courts. *Brevis hic est fructus homullis*, pouvait-elle dire avec son poète : « Le ciel lui paraissait plus vide encore que la terre », ajoute le biographe, « et Dieu fut absent de sa mort comme de sa vie. » Ses désespoirs, ses rêves, ses amours furent donc des parties dans lesquelles elle était engagée, sans réserve : elle risquait sont tout là même où les croyants, fussent-ils des pécheurs, n'aventurent qu'une fraction de leur destinée, cette terre. Au delà rien. Nul avenir. La retraite coupée ; la consolation impossible. C'est ce qui donne à la rapide élégie de sa vie et de ses amours une intensité d'intérêt et d'émotion particulière. Si elle semble, par le langage et le style, l'élève négligente de Chateaubriand, de Mme de Staël et de Rousseau, elle diffère de ces chrétiens spiritualistes, toujours tournés aux compensations d'outre-tombe, par la frénésie, la nudité, la pureté de son sentiment, même impur. — O monde, ô vie, ô songe, chantent ses soupirs, ô amour ! me voici tout entière. Si vous ne me rendez rien de ce que je donne, je demeure vide à jamais.

Telle quelle, je la préfère aux dames protestantes dans le goût de Mme Sand. Ce doit être le sentiment de M. Étienne Lamy qui, par contenance, s'en cache. Mais il nous conte une triste histoire. A l'entendre, les trois ou quatre dernières années d'Aimée de Coigny auraient été sombres. Moins heureuse qu'Hélène et que Ninon, elle aurait survécu à son charme quelques saisons. M. de Boisgelin se serait détourné non de l'amie, mais de l'amante qui lui avait dédié sa dernière fleur. Le souci de mieux tenir sa place à la cour, des remords, des scrupules religieux seraient nés, au cœur de ce preux chevalier en même temps que la première ride de sa maîtresse. Le biographe s'avance un peu en opinant que dès lors Mlle de Coigny commença d'être malheureuse. Cessa-t-elle d'aimer ? de voir celui qu'elle aimait ? ou de le lui dire ?

M. Lamy a remarqué l'inflexion vraiment tendre de ce Mémoire politique, où « les caresses des mots » ne peuvent se cacher à la première ligne. « Dans un espace de près de trente années », dit-elle, « je ne mets de prix à me rappeler avec détail que les trois ou quatre dont les événements se sont trouvés en

accord avec les vœux que M. de Boisgelin et moi nous formions pour notre pays. » La phrase entortillée se traduit d'au moins deux façons. L'amitié qui survécut à un noble amour en garda ce ton d'équivoque. Un souvenir était entre eux, cette Restauration du trône et de l'hôtel, qui dut sanctifier aux yeux du dévôt pénitent ce que ses souvenirs lui peignaient de trop illicite, tandis qu'Aimée devait se complaire secrètement à la belle ordonnance de son dernier amour : il avait commencé par toutes les folies convenables entre deux esprits qui se plaisent ; à son déclin, il se parait de l'incomparable service rendu ensemble à la plus grande des réalités naturelles, la déesse de la Patrie.

III

UN THÉORICIEN DE LA MONARCHIE

MONSIEUR Étienne Lamy simplifie beaucoup : pour lui, notre jeune captive — d'avant et d'après ses prisons — s'était toujours liée presque sans le savoir aux sentiments politiques de ceux qu'elle aimait. Elle portait la couleur de ses favoris. Libérale et constitutionnelle avec ce Lauzun qui finit par servir la Révolution, elle devint aristocrate avec lord Malmesbury, *ralliée* avec M. de Montrond, frondeuse avec Mailla Garat : le commerce de Boisgelin suffirait donc à l'incliner à la monarchie légitime.

M. Lamy a tort de passer si vite. Est-il sûr que chacun des ralliements divers exécutés par Mlle de Coigny ne fut point précédé d'une lutte piquante, légère, mais approfondie, comme celle dont les *Mémoires* nous donnent idée et qui est fort intéressante ? Aimée ne dut se rendre sans combat ni aux vues de Lauzun, ni aux arguments de Malmesbury, ni aux discours de Mailla Garat. Elle dut accorder tour à tour à chacun le plaisir délicat de la vaincre et de la fixer pour quelque temps dans le voisinage de sa pensée. Celui d'entre eux qui aurait dédaigné ce plaisir eût été un esprit bien superficiel.

Les doutes, les questions d'une intelligence de femme, si elle est cultivée et forte, reflètent merveilleusement les principaux obstacles qu'il reste à surmonter pour une idée nouvelle. J'oserai soutenir contre une opinion satirique que les vraies femmes incarnent à merveille le sens commun, si l'on entend bien par ce mot une synthèse, et la plus fine, de ces idées reçues qui constituent la masse profonde d'un esprit public. Le philosophe ou l'agitateur qui se propose d'émouvoir et de déplacer exactement cet esprit ne connaîtra exactement les positions et les forces de

l'adversaire qu'auprès d'une femme informée, curieuse et, comme elles aiment à se dire, sans parti pris.

A ce point de vue, le dialogue de Bruno de Boisgelin, qui veut faire la monarchie avec son amie qui s'en moque, mais qui est fort intéressée par tout ce que pense Bruno, forme une page d'un grand sens. Mlle de Coigny y révèle son goût solide, modéré et sûr. Elle voit tout d'abord, très nettement, ce qui est prochain. Il faut que son ami la pousse, et même qu'il la presse un peu, pour qu'elle s'élève au-dessus de ces prétendues solutions « pratiques » qui, de tout temps, passèrent pour les plus vraisemblables, mais qui manquent toujours dans le jeu concret de l'histoire, précisément parce qu'elles sont tout à fait contiguës au système en voie de crouler. Ces grands esprits pratiques oublient toujours de calculer la *réaction!*

En 1812, l'idée de la chute de l'Empereur avait rang de chimère. Pourtant les analyses de M. de Boisgelin furent si précises, et si claires, que son amie n'y put tenir.

— Eh bien, lui dit-elle, il ne faut plus le garder pour maître ; renonçons à lui et même à l'Empire.

— Retournons en royaume, poursuit Boisgelin, fier de l'avantage.

Mais l'idée d'une royauté paraît extrêmement surannée à Mlle de Coigny.

— Qu'à cela ne tienne ! Je veux, dit Boisgelin, quelque chose de savamment combiné, de fort, de neuf : « en conséquence, j'opine pour rétablir la France en royaume et pour appeler Monsieur, frère du feu roi Louis XVI, sur le trône ».

Mlle de Coigny considéra cette opinion tantôt comme une ingénieuse plaisanterie, tantôt comme un « sophisme insoutenable ». Boisgelin tenait bon. Il développait sa théorie de la France nouvelle, théorie trop constitutionnelle pour notre goût, et trop parlementaire. Mais elle avait des parties justes, elle impliquait la Monarchie.

Quand on n'a point de troupes à insurger, ni de bandes populaires à diriger, la théorie demeure le meilleur mode de l'action : elle en étudie le terrain. Bruno de Boisgelin s'appliquait donc à théoriser fermement pour endoctriner sa maîtresse et la mieux préparer aux surprises de l'avenir. Sans aucun doute, ces leçons risquaient de ne servir à rien. Comme tout ce qui est d'ave-

nir, elles ne pouvaient être utiles que moyennant une *occasion*, c'est-à-dire par aventure, conjoncture et *combinazione* : mot admirable que les Français traduisent mal. Toute la politique se réduit à cet art de guetter la *combinazione*, l'heureux hasard, de ne point cesser d'épier un événement comme s'il était là, l'esprit tendu, le cœur alerte, la main libre et presque en action. Celui qui guette de la sorte ne dédaigne rien. Il sait que, de ce point de vue, les hommes et les choses n'ont que valeur de position : le propre des tourmentes est justement de renverser la position et, par conséquent, de renouveler les valeurs. La plus petite force, le plus maigre concours peut, par *combinazione*, et d'un léger coup de fortune, être affecté soudain d'une puissance inattendue, qui décidera de tout.

— Aucun Empire n'est possible. Eh ! bien, dit Aimée, puisqu'il faut unir la liberté et l'ordre...

— Arrêtez, dit Bruno, pas de République, pas de président, pas de Congrès ! Ces institutions ne valent rien pour la situation de la France.

— Et Napoléon II ? Une régence ?...

Bruno démontre l'impossible. Elle songe à celui qui devait être Louis-Philippe.

— Peut-être ces considérations-là, lui dis-je, pourront-elles décider à appeler M. le duc d'Orléans.

Quand une fois j'eus dit ces paroles, étonnée du chemin que j'avais fait, j'ajoutai :

— Eh bien, trouvez-vous que je vous cède assez. Êtes-vous content ?

— Non, certes, me dit-il, vous embrouillez toutes les questions et vous faites de la révolution. Vous prenez un Roi électif dans la famille des rois légitimes et vous introduisez la turbulence dans ce qui est destiné à établir le repos.

Boisgelin s'empresse de démontrer que le candidat de sa maîtresse serait dans une position bien fausse. Mais son amie insiste. Elle a le préjugé de la France moderne. Son cœur est révolutionnaire. Le mot de royauté légitime l'effraie. Elle voit venir les ultras. Voilà pourquoi le nom de « monsieur le duc d'Orléans », avec qui elle a d'ailleurs été élevée, revient dans la conversation.

— Mon Dieu ! me dit M. de Boisgelin, que vous raisonnez mal !

Et, très bon royaliste, encore qu'un peu teinté des nuances du libéralisme à l'anglaise, Bruno développe quelle politique *imposeraient* les nécessités entrevues.

Ce que vous dites aurait quelque apparence si, dans un moment de repentir et d'élan, le peuple français en larmes se prosternait aux pieds du roi Bourbon pour lui rendre la couronne en se mettant à sa merci. Je ne répondrais point alors de la cruauté de sa vengeance, parce que je ne me fais garant ni de sa générosité ni de sa force. Mais je ne parle que d'une combinaison d'idées dans laquelle la légitimité entrerait comme le gage du repos public, qui mettrait le peuple à l'abri des mouvements que cause l'ambition de parvenir à la suprême puissance, et d'une forme de gouvernement dans laquelle le trône ayant une place attitrée, légale et précise, se trouverait partie nécessaire du tout, mais serait loin d'être le tout.

Sur ce trône, au lieu d'un soldat turbulent ou d'un homme de mérite aux pieds duquel — comme vous l'avez bien observé — notre nation, idolâtre des qualités personnelles, se prosternait, je demande, dis-je, qu'on y place le gros Monsieur, puis M. le comte d'Artois, ensuite ses enfants et tous ceux de sa race, par rang de primogéniture : attendu que je ne connais rien qui prête moins à l'enthousiasme et qui ressemble plus à l'ordre numérique que l'ordre de naissance, et conserve davantage le respect pour les lois, que l'amour pour le monarque finit toujours par ébranler.

Cette observation assez fine est suivie d'une vue plus fine. Boisgelin, parlant en philosophe politique, vient à dire que, somme toute, la royauté légitime, qui est le plus personnel de tous les gouvernements, est aussi celui qui se ressent le moins des défauts de la personne du roi. « Je m'inquiète peu, comme vous le voyez, de l'union qu'il pourrait y avoir entre ses bons sentiments et ses mauvaises actions. »

Tout autre prétendant que Louis XVIII devient en conséquence un usurpateur aux beaux yeux de M[lle] de Coigny :

« — Vous avez raison : ou Bonaparte ou le frère de Louis XVI. Eh bien, vive le Roi, puisque vous le voulez. Mon Dieu, que ce premier cri va étonner ! On dit qu'il n'y a que le premier pas qui coûte : le premier mot à dire sur ce texte-là est bien autrement difficile... Allons, vive le Roi ! »

IV

LA THÉORIE EST PRATIQUÉE

Ici, la grande page, la page qu'il faut lire et méditer, parce qu'elle dégagera les esprits empêtrés d'histoire métaphysique, quant à ce que nous avons nommé tout à l'heure la génération des événements. Cette page révèle que le mot *impossible*, qui jadis n'était pas français, est du moins celui qu'il faut se garder le plus d'introduire arbitrairement dans les calculs de politique à venir. Le réalisme ne consiste pas à former ses idées du salut public sur la pâle supputation de chances constamment déjouées, décomposées et démenties, mais à préparer énergiquement, par tous les moyens successifs qui se présentent, ce que l'on considère comme bon, comme utile, comme nécessaire au pays. Nous ignorons profondément quels moyens se présenteront. Mais il dépend de nous d'être fixés sur notre but, de manière à saisir sans hésiter ce qui nous rapproche de lui.

Oui, l'on était en 1812, et ni rien ni personne ne pouvait faire qu'on n'y fût point. Voilà ce qui était *donné* aux conspirateurs : une multitude de forces surhumaines en travail. Et, sur l'essence, sur le *quantum* de ces forces, résultante de tous les siècles de l'histoire, on ne pouvait rien. Mais on pouvait prévoir que leur rencontre déterminerait une crise. Laquelle ? A quel moment ? Au profit de qui ? Contre qui ? Là revenait l'incertitude. Là donc l'effort humain pourrait s'exercer avec foi. Un effort très simple, appliqué à la juste place où des énergies presque égales se contrarieraient, pourrait développer des conséquences infinies. Napoléon régnant, les armées impériales couvrant l'Europe, un homme obscur conversait avec sa maîtresse. Il venait de la rallier à la cause qu'il croyait juste. Elle venait de répéter : « Vive le Roi ! »

M. de Boisgelin, enchanté de ce cri, avait l'air rayonnant. Je lui ris au nez, en *songeant au temps qu'il lui avait fallu pour acquérir à son parti une seule personne*, pauvre femme isolée, ayant rompu les liens qui l'attachaient à l'ancienne bonne compagnie, n'en ayant jamais voulu former d'autres, et étant restée seule au monde ou à peu près.

— Vous avez fait là, lui dis-je, une belle conquête de parti. C'est comme si vous aviez passé une saison à attaquer par ruses et enfin pris d'assaut un château fort, abandonné au milieu d'un désert.

— Je ne suis point de cet avis, me répondit M. de Boisgelin, ce fort-là nous sera utile ; j'en nomme M. de Talleyrand commandant, et je suis bien trompé, si, l'ennemi commun succombant par sa propre folie, le pays ne peut se sauver par la sagesse de M. de Talleyrand.

Mlle de Coigny connaissait Talleyrand !

Ce petit détail est de ceux qui intervertissent les rapports des choses humaines. En politique plus encore que dans les autres ordres de la nature, il n'y a pas de proportion entre un effet produit et ses causes immédiates. Tout y est concours, conjonction, brusque mise en rapport de *réactifs* d'une imprévisible énergie. Assurément, le compte fatal se retrouve après coup, quand on fait le dénombrement de toutes les causes en jeu. Mais, à l'heure d'agir, on les ignorait. Elles s'ignoraient elles-mêmes ou ne savaient pas leur valeur. Mlle de Coigny ne se doutait absolument pas de sa force, qui résultait du fait qu'elle voyait M. de Talleyrand chaque jour. Mais le théoricien avait fait un calcul exact fondé sur une vue juste : l'ancien évêque d'Autun devait tenir un jour la clef de la situation.

Mlle de Coigny eut à recommencer, avec plus de finesse, auprès de Talleyrand, la campagne brillante qu'avait menée contre elle-même Bruno de Boisgelin. Une année se passa. Les événements, à leur ordinaire et selon le cours inégal qui leur est propre, se précipitaient ou dormaient. La retraite de Russie étonna un instant et fut oubliée, car on l'oublia ! Pour se distraire ou nous faire prendre patience, Aimée de Coigny donne des croquis faits à coups de griffe (le mot est de M. Lamy) d'après l'entourage mâle et femelle du Monk ou du Warwick futur. Elle se moque des rêveurs de constitutions. « Vouloir faire une bonne chose toute seule et sans précédent, c'est *rêver le bien et faire le mal* », dit-elle en une phrase qui ne saurait manquer de plaire à l'auteur de l'*Étape*. Elle juge entre temps

l'éloquence des bulletins de la Grande Armée : un « jargon moitié soldatesque et moitié rhéteur qu'on appelait *son style* ». Un peu plus tard, sont appréciées avec dureté, mais justesse, les coûteuses merveilles de 1814.

Je ne me charge pas de rappeler les trois mois de la campagne la plus savante de Bonaparte. Cette partie fatale dont la France était l'enjeu fut admirablement bien jouée par l'empereur, et si tous les habitants, les citoyens doivent le regarder comme leur destructeur, pas un militaire, dit-on, n'a le droit de le critiquer. Comme athlète, il est tombé de bonne grâce ; son honneur de soldat est à couvert, sa vie comme homme a été conservée ; *il n'y a eu que notre pays et nous de perdus*. On n'a donc aucun reproche à lui faire, tels sont les raisonnements de certaines gens.

— Il y a longtemps que vous n'avez été voir M. de Talleyrand, dit un jour Boisgelin à l'intelligente disciple.

Elle fit trois ou quatre visites coup sur coup. Et, cette fois, elle endoctrina sans biaiser. Le vieux catéchumène la fit passer par la filière qu'elle avait parcourue : Napoléon II, le duc d'Orléans...

— Pourquoi pas le frère de Louis XVI ? dit-elle enfin.

Il ne donnait pas de réponse. C'est que Talleyrand eût mieux aimé attendre la Restauration et se donner le mérite de l'avoir faite. Mais l'agile bon sens de cette Française n'admettait pas que l'histoire se fît toute seule :

« Comme l'événement que je voulais avait besoin d'être fait, *et qu'il ne serait point arrivé naturellement*, la nonchalance de M. de Talleyrand m'était insupportable. »

Enfin, le mot décisif fut prononcé :

— *Madame de Coigny, je veux bien du Roi, moi, mais...*

Mais elle lui sauta au cou. L'ex-évêque ne stipula rien, que sa propre sûreté, ce qui fut accordé sans peine, et, bientôt, dans la vacance du pouvoir, qui ne tarda point, M. de Talleyrand osa, risqua et réussit.

On me demandera si Talleyrand n'eût pas conçu, de toute façon, la même entreprise : un tel projet n'était-il pas alors dans l'air du temps, dans la force des choses ? Je n'aime pas beaucoup l'air du temps, je ne sais pas bien ce que c'est que la force des choses. Aimée de Coigny a raison, les événements n'arrivent point naturellement. Il faut quelqu'un pour leur donner figure

humaine, tour utile et heureux. Dégageons nos esprits de ce fatalisme mystique. En 1814, plusieurs solutions se montraient. Si la meilleure prévalut, c'est en majeure partie par un effet de l'adresse de Talleyrand. Mais rien ne prouve que Talleyrand s'y fut employé sans les instances et les assurances précieuses dont il était l'objet de la part de M[lle] de Coigny et du marquis de Boisgelin, celui-ci expressément accrédité par le Roi.

Les vieux routiers de la politique excellent à exécuter un projet. Ils en ont rarement le premier éclair. Habitués à chercher le moyen le plus commode, il leur arrive de rechercher aussi (ce qui est tout différent) le but le plus voisin, au lieu du but utile. En rappelant à Talleyrand les hautes doctrines qu'elle tenait de son ami, la jeune femme lui signala un ouvrage enfin digne de son talent. Elle lui apporta ce que l'on nomme ordinairement une bonne idée, et qui n'est point si méprisable.

Il est permis de préférer à l'amusant détail de cette intrigue de château et de salon la poétique aventure de Jeanne d'Arc. Ainsi notre xv[e] siècle apparaît-il supérieur au xix[e]. Mais, à peu près comme les chevauchées de la Pucelle, les allées et venues de M[lle] de Coigny laissent voir le jeu naturel de l'histoire du monde. Il ne s'agit pas d'être en nombre, mais de choisir un poste d'où attendre les occasions de créer le nombre et le fait. La chétive bergère souleva par le centre même, qu'elle avait discerné avec infiniment de sagesse et de tact, la force immense de la mysticité de son siècle. La grande dame déclassée toucha au point sensible les intérêts du premier politique contemporain. Ces passions et ces intérêts, une fois qu'ils sont mis en branle, se recrutent eux-mêmes leurs auxiliaires : courtiers, sergents et partisans. Les foules, les événements en sont, pour ainsi dire, aimantés et polarisés. Dans l'écoulement infini des circonstances sublunaires, un être seul, mais bien muni et bien placé, si, par exemple, il a pour lui la raison, peut ainsi réussir

à en dominer des millions d'autres et décider de leur destin. L'audace, l'énergie, la science et l'esprit d'entreprise, ce que l'homme enfin a de propre comptera donc toujours. Un moment vient toujours où le problème du succès est une question de lumières et se réduit à rechercher ce que nos Anciens appelaient *junctura rerum,* le joint où fléchit l'ossature, qui partout ailleurs est rigide, la place où le ressort de l'action va jouer.

CONCLUSION

INVOCATION A MINERVE[1]

L'homme, et non l'homme qui s'appelle Callas.

ARISTOTE.

I

DÉESSE athénienne, invoquée sous le nom romain, rassure-toi sur le sens de notre cortège ; ne fais aucune erreur sur nos intentions, Minerva. Prends garde, Jeune fille, de ne pas nous confondre avec ces savants oublieux qui, t'ayant gravée au frontispice de leur volume, n'ont pas pu se défendre de rider ton front délicat. Les pauvres gens te voulaient faire à leur image : puisses-tu nous former, au contraire, sur ta beauté.

O Minerve, nous ne sommes pas des archéologues et, bien que plusieurs d'entre nous soient versés dans le doux mystère de ta fable, ce n'est pas la mythologie, ni l'épigraphie, ni aucune science particulière qui les a conduits dans nos rangs. N'alléguons même pas cette profession de poète ou de sage qui appartient également à certains. Des hommes, des hommes mortels, voilà leurs titres auprès de toi ! Mais ils s'avancent, ennemis des prétentions, des ambages vains : simples, usant des mots qui sont entendus de chacun, celui-ci grave, un autre plus riant ou plus familier, tous des fruits à la main, la tête ceinte de couronnes, mus par une raison aussi générale que toi.

Des hommes, ô Minerve ! des hommes conscients, autant que soucieux, de ce qui leur manque, dévorés du sacré désir. Que d'autres, moins pieux ou moins réfléchis, t'aient donné pour prison une case de leur pensée, qu'ils t'enferment en un point

1. Publié sans nom d'auteur dans le premier numéro de *Minerva*.

du temps, ou dans un lieu du monde! Entends mieux nos propos : c'est la vie, la vie tout entière et non un fragment de la vie, toute science, et non telle science unique, tout art, toute morale, toute rêverie, tout amour qui sont exposés devant toi. Il faut que tu nous marques la cadence de l'univers.

II

Bien plus tôt qu'on ne l'a écrit, et beaucoup au delà des temps qui lui sont assignés, ton histoire, ô déesse, te révèle l'amie de l'homme. De tous les animaux qui étaient épars sur la terre, tu connus qu'il était, sans comparaison, le plus triste, et tu choisis ce mécontent pour en faire ton préféré. Déesse, tu rendis sa mélancolie inventive ; il languissait, tu l'instruisis, tu lui montras comment changer la figure d'un monde qui lui déplaît.

Une bonne nourrice sait endormir ainsi la plainte du petit enfant ; ainsi tu fis des pauvres hommes. Que de jouets tu fis descendre de la tête de Jupiter ! Les poètes n'ont oublié ni le feu de ton Prométhée, ni l'olive athénienne, ni les ruses de guerre suggérées aux héros, ni ta flûte savante qui accompagna les chanteurs. Mais il sied de te rendre une justice plus complète. La charrue, le vaisseau, le double pressoir, la navette, les murailles des villes et celles du toit familier, le pavé des chemins, les conduites de l'eau, les métaux devenus dociles, il n'y a rien du matériel primitif que le genre humain ne t'ait dû.

Ce que la tradition te refuse, ou ce qu'elle attribue à d'autres inventeurs, la réflexion qui nous ressaisit te le rend. Mais elle fait bien voir que nos derniers trésors sont également ton bienfait. Qu'il s'agisse de détruire ou d'édifier, l'ingéniosité, l'audace, la patience, l'heureux concept, cela est tien. Ce qu'on nomme progrès n'est que la conséquence d'impulsions que tu nous donnas. S'il est certain que l'invention du labourage ou l'idée de se confier aux forces des eaux ont mérité sans doute une admiration plus profonde que l'appareil de la télégraphie sans fil, celle-ci n'est point méprisable : j'y reconnais tes mains sublimes, ma déesse. La découverte occupe, elle exerce, elle amuse et, si le succès la couronne, elle rendra aux hommes des services inattendus. Fidèle compagne d'Ulysse, ô trois fois

chère au genre humain, sois bénie de ta compassion ! Un impie seul te refusera son tribut.

Un impie ne peut être que l'esclave de sa paresse ! Il ne te connaît pas. Il ne sait point le vol suave des moments de la vie qui s'écoulent sous ton autel : leur nombre est infini ; cependant, ils se meuvent ! les abîmes qu'ouvre le Temps se laissent franchir. L'œuvre a beau varier, ton ouvrier participe des durées éternelles. Son effort, tant il est facile, est une grâce, et son plaisir, tant il est noble, une vertu. Content de soi ou, pour mieux dire, tout à fait oublieux de soi, l'homme que tu distrais se rue aux Heures éphémères sans en éprouver l'aiguillon.

III

En un seul cas, Minerve, on pourra se plaindre de toi. C'est quand il nous arrive d'arrêter le travail et de considérer la seconde nature que tu nous permis de créer. O Chaos ! O père des monstres ! Car il se trouve que notre œuvre est effroyablement touffue et dense, comme si la forêt primitive, à peine éclaircie, avait donné le jour à de nouveaux peuples de ronces moins faciles à pénétrer.

Que de fer ! Que de feu ! Que d'engins variés et que de complexes organes ! Que d'opérations presque inouïes, surajoutées ! Que de connaissances disparates amoncelées ! Supputons les terres nouvelles, les nations sorties de la nuit, les profondeurs du ciel ouvertes, l'imperceptible appréhendé. L'homme, qui inventait afin de s'asservir le monde, est tenu maintenant par les serviteurs nés de lui. Il en est à se demander ce qu'il fera de biens dont il perd le compte. O déesse, voilà l'inquiétude moderne. L'état de nos esprits réfléchit l'état de nos cœurs. L'industrie, et la civilisation les ont gravement compliqués.

Mais, Minerve, rien ne permet de conjecturer que tu ignoras notre mal. N'as-tu pas assisté à la naissance des civilisations de l'Asie ? Elles étaient tes filles, et tu sentis leur tumultueuse fureur. Tu vis bâtir les villes des ingénieux Mycéniens. Tu connus Tyr, Sydon, l'Égypte, l'Assyrie lointaine, les empires plus éloignés sur les deux bords du fleuve Indus. Athéna, Athéna, dis-nous ce que dit ta sagesse quand, d'entre ces bar-

bares dociles à son conseil, de la plus belle époque de ces barbaries avancées, tu fis paraître en Grèce quelque chose de différent, qui fut meilleur.

Tes Grecs athéniens étaient les plus intelligents et les plus sensibles des hommes. Ils virent donc beaucoup plus vite les maux attachés à tout bien, et le génie leur parut un don plus cruel. Les premiers ils sourirent de la vanité des passe-temps que tu fournissais et de la monotonie inséparable des successions les plus variées. Ni le plaisir de faire une œuvre, ni la joie de la posséder, ni l'ivresse d'en imaginer de nouvelles ne compose un état qui soit satisfaisant. Ouvriers, artisans, législateurs, sages ou poètes, et je dirai même amoureuses et courtisanes, ce peuple magnanime ne fut point ta dupe longtemps. Il riait de ta peine comme Apollon ton frère de l'effort des mauvais chanteurs. Sa tristesse, dorée d'une courte espérance, n'avait fait que grandir. Elle ressemblait à la nôtre, de notre temps : débordés comme nous, quoique autrement que nous, par les créatures de leur génie, ils étaient où nous en serons quand nous aurons grandi un peu au-dessus de nous-mêmes. Tu les vis, Athénienne, et ton tendre cœur se rouvrit ; mais le nouveau présent passa de beaucoup le premier.

IV

On ne l'a pas nommé encore. Je ne peux appeler un nom ces désignations flottantes, riches en équivoques, passibles d'objections de la part de tes adversaires. Tantôt l'on dit Sagesse, tantôt Mesure, ou Perfection, ou Beauté, et peut-être Goût. D'autres préfèrent Rythme, Harmonie. Et d'autres, Raison. N'est-ce pas aussi la Pudeur ? N'est-ce pas le flambeau des Compositions éternelles ? La victorieuse du Nombre, la claire et douce Qualité ?

On l'a figuré comme un Lien mystérieux autour d'une gerbe, comme le Frein mis à la bouche de célestes chevaux, comme la Ligne pure cernant quelque noble effigie, comme un Ordre vivant qui distribue avec convenance chaque parcelle. O mélancoliques images, imparfaite allusion à la splendeur qui n'est qu'en toi ! J'arrive après les autres pour tenter de la définir. Mais j'aime mieux te dire, ô déesse, ce que j'en vois.

Qui la trouve, trouve la paix en même temps. Il s'arrête, sachant que l'au-delà ni l'en-deçà n'enferment plus rien qu'il ne tienne. L'homme vulgaire pense : celui-ci pense *bien*. Les Grecs nous semblent aujourd'hui avoir bien abusé de cette fine particule qu'ils ont reçue de toi. Dis, la comprenons-nous? Savons-nous ce que c'est que bien être, bien vivre, bien mourir, bien penser? Sentie d'abord exactement, puis négligée, puis méconnue, la leçon de Minerve n'a cependant jamais été oubliée tout à fait : nos pires déchéances se souviennent qu'il est des règles, des figures, pour tout dire des lois divines en vertu desquelles le bonheur se conçoit et se peut fixer la beauté.

Comme un navire qui descend sous le pli de la vague est trop bien construit pour sombrer : ta Civilisation, celle que l'on désigne entre toutes les autres quand on veut nommer l'excellente, ne s'est jamais perdue, quoiqu'on l'ait perdue quelquefois. On dit que l'homme crée un règne nouveau dans le monde : l'homme classique forme un règne dans le règne humain. Il s'étend sur le meilleur de l'œuvre romaine et française. L'Église a mis ton nom, Minerva, sur plus d'un autel; en Italie, en Thrace, tu triomphes près de sa croix. Des coins de France gardent, eux aussi, ton vocable. La douceur de notre langage, la politesse de nos mœurs, le raffinement de l'amour ne seraient point nés sans Minerve. Ton influence agit de tout temps. Si elle a pu faiblir au cours d'un siècle, le dernier, la douce vérité, la vérité cruelle est qu'il en a souffert : plus il se compliquait, plus il eût été sage de s'adresser à toi, tant pour mettre en bon ordre des notions qui l'enrichissaient que pour distribuer le flot d'une humeur vagabonde.

Le siècle nouveau-né comprendra que l'heure le presse. Un degré de malaise permet le traitement; un autre n'admet que la mort. Déesse, vois nos bras et nos mains que chargent les œuvres, écoute quels démons nous soufflent la vie, le plus lâche refuse de se retirer sans combattre, ah! nous ne sommes pas une race de suicides. L'activité circule dans les veines de notre peuple, aucun effort ne nous coûtera pour guérir. De tous les lieux, de tous les âges, immortelle, pourquoi refuserais-tu ton conseil? Fille de la nature et supérieure à ta mère, ainsi produis de notre sol des générations meilleures que lui.

Nous relisons tous tes poètes. Ronsard, Racine, La Fontaine,

Molière ont reparu à notre chevet. Comme nous reprenons le chemin de Versailles! Sans dédaigner les jeunes merveilles du gothique, nous rendons à la colonnade unique, à celle du Louvre, son rang. Notre Poussin commence d'être relevé de l'oubli. Lorsque nous parlons du grand siècle, nous ne pourrions plus ajouter comme Michelet autrefois : « c'est le XVIIIe », et, bien que nous n'ayons rejeté aucune vraie gloire, nous savons quelle est la plus belle. Le sentiment de nos destinées nous revient. Cependant il est vrai que le cœur chaud est resté sombre; les mains sont maladroites et les têtes appesanties. Il dépendrait de toi de récompenser tant de vœux! N'a-t-on pas dit que ton image, taillée en un marbre très pur, vient de reparaître au soleil d'une vieille ville[1] ? C'était à la fin du premier mois de l'année nouvelle. Cette statue te représente long voilée, tenant une pique, armée du bouclier où montent les hydres. Une découverte semblable annonça pour l'Italie la première des renaissances; mais, comme ce n'était qu'un portrait de Cypris, quelque chose manquait à la Renaissance italienne. Déesse amie de l'homme, ton charme seul est apte à nous introduire au divin!

1. Poitiers.

APPENDICE

FORMULES POLITIQUES ET MORALES D'AUGUSTE COMTE

L'esquisse générale du positivisme n'a pas permis de développer le détail de certaines idées politiques et morales, qui ont beaucoup contribué, ces dernières années, à l'influence et au succès croissant d'Auguste Comte. Il me paraît utile de détacher un certain nombre de passages qui déterminent assez bien le caractère de sa doctrine sur quelques points controversés.

I. — LE POSITIVISME DANS SON RAPPORT AVEC LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANTS

« Je dois spécialement approuver, et même encourager, le projet de publication que vous me soumettez, et qui, s'il est bien exécuté, pourra beaucoup seconder notre propagande. *Peut-être, au lieu du mot* « Anarchy », *vaudrait-il mieux, dans votre triple titre, mettre « Protestantism »,* surtout en vue de votre milieu, *mais sans altérer l'équivalence radicale des deux termes.* Le moment est venu de réaliser le vœu que je formais en 1841, dans une note de ma *Philosophie positive* (t. V, p. 327), de concentrer les discussions philosophiques et sociales entre les catholiques et les positivistes, en écartant, d'un commun accord, tous les métaphysiciens ou négativistes (protestants, déistes et sceptiques), comme radicalement incapables de coopérer *à la construction qui doit distinguer le XIXe siècle du XVIIIe. Il faut maintenant presser tous ceux qui croient en Dieu de revenir au catholicisme, au nom de la raison et de la morale; tandis que, au même titre, tous ceux qui n'y croient pas doivent devenir positivistes.*

« Quoiqu'on ne puisse pas espérer que cette netteté de situa-

tion se réalise dans le milieu britannique ou germanique, *nous devons pourtant faire toujours sentir combien le protestantisme, sous tous ses modes, est contraire au siècle de la construction.* Si, comme je l'espère, la France se débarrasse du budget ecclésiastique, il sera bientôt facile de combiner les catholiques avec les positivistes contre les négativistes quelconques. » (Lettre à John Metcalf, 1856.)

II. — LA VÉNÉRATION

« Si l'état révolutionnaire consiste chez les praticiens en ce que tout le monde prétend commander, tandis que personne ne veut obéir, il prend chez les théoriciens une autre forme non moins désastreuse et plus universelle, *où chacun prétend enseigner et personne ne veut apprendre...* Si vous faisiez une lecture journalière de l'*Imitation,* vous reconnaîtriez cela, qui vous servirait mieux que les résultats, intellectuels ou moraux, d'une avide lecture des journaux, revues ou pamphlets. *On ne peut, sans la vénération,* ni rien apprendre, ni même rien goûter, ni surtout obtenir aucun état fixe de l'esprit comme du cœur, non seulement en morale ou en sociologie, mais aussi dans la géométrie ou l'arithmétique. » (Lettre à Dix-Hutton, 1855.)

III. — LES DOGMES DE LA RÉVOLUTION

« Une vaine métaphysique, se sentant incapable d'aborder sérieusement l'immense question de l'ordre, avait même tenté de l'interdire, en imposant matériellement un respect légal pour les dogmes révolutionnaires que toute doctrine vraiment organique doit préalablement exclure. » (1857.)

IV. — SOUVERAINETÉ DU PEUPLE ET ÉGALITÉ

« Depuis trente ans que je tiens la plume philosophique j'ai toujours représenté la souveraineté du peuple comme une mystification oppressive et l'égalité comme un ignoble mensonge. » (*Lettre au Gal Bonnet,* 1er décembre 1855.)

V. — LE PARLEMENTARISME

« L'opinion française permit ensuite le seul essai sérieux qui pût être tenté parmi nous d'un régime particulier à la situation anglaise. Il nous convenait si peu que, malgré les bienfaits de la paix occidentale, sa prépondérance officielle pendant une génération nous devint encore plus funeste que la tyrannie impériale : en faussant les esprits par l'habitude des sophismes constitutionnels, corrompant les mœurs d'après des mœurs vénales ou anarchiques, et dégradant les caractères sous l'essor croissant des tactiques parlementaires. » (*Pol. pos.,* II.)

VI. — LE CÉSARISME ADMINISTRATIF

« ... Dernière conséquence générale de la dissolution du pouvoir spirituel, l'établissement de cette sorte d'autocratie moderne qui n'a point d'analogie exacte dans l'histoire et qu'on peut désigner, à défaut d'expression plus juste, sous le nom de ministérialisme ou de despotisme administratif. Son caractère organique propre est la centralisation du pouvoir poussée de plus en plus au delà de toutes les bornes raisonnables. Son moyen général d'action est la corruption systématisée. » (*Considérations sur le pouvoir spirituel,* 1826.)

Ce dernier fragment cité date de 1826, mais a été réimprimé en 1854 comme témoin d'une invariable doctrine.

VII. — LA ROYAUTÉ

Reste à déterminer comment cet ennemi de la démocratie, de la bureaucratie, du parlementarisme, des principes de la Révolution et du protestantisme même, a pu être républicain Jusqu'à quel point n'a-t-il pas été royaliste ? La république d'Auguste Comte prend pour devise « liberté et ordre public ». Elle est gouvernée par des hommes d'Etat, « purs de toute croyance anarchique » (Lettre au Dr Audiffrend) ; elle exclut le Parlement, la centralisation et le plébiscite. Elle est présidée par un dictateur, soumis au régime de l'hérédité sociocratique,

c'est-à-dire qui choisit lui-même son successeur. On trouvera partout le mécanisme du système, qui est expérimenté au Brésil.

Page x de l'*Appel aux conservateurs*, écrit en 1855, c'est-à-dire trois ans après le Deux-Décembre, Auguste Comte envisage la royauté comme « le moyen de salut le plus extrême » auquel les amis de l'ordre pourraient être conduits en un cas, un seul cas bien spécifié, le cas où « l'anarchie parlementaire » se « rétablirait momentanément ». Cette éventualité paraissait alors impossible au philosophe. Il avouait que le retour de cette « anarchie », de cette « aberration » n'était pas concevable. Mais il ajoutait que, dans ce cas, sous la Monarchie nécessairement rappelée pour sortir du désordre, « le positivisme continuerait à se développer en utilisant les propriétés du régime qui protégea le premier essor de la synthèse universelle ». La légitimité lui avait toujours paru fournir le meilleur mode pour instituer la transition organique, et il appelait le ministère de Villèle (1821-1828), « le plus honnête, le plus noble et le plus libre de tous les régimes sous lequel il eût vécu jusqu'en 1855 ». Il conviait les « âmes aptes à représenter la postérité à ne pas oublier le nom du digne président de la dictature légitimiste ».

L'avantage d'un gouvernement où *l'autorité se transmet selon le même mode que la propriété* était loin de lui échapper. Il s'objectait que ce régime fut peu populaire. C'est pourquoi, pensait-il, cette monarchie ne pourrait revivre que « passagèrement ». Mais, en 1860, trois ans après la mort de Comte, l'empire devenant libéral rétablit un parlementarisme, qui devint, en 1870, démocratique et républicain, et cette double et triple « aberration anarchique » devait motiver, d'après Comte, la restauration de la monarchie légitime. Ce péril intérieur était d'ailleurs accompagné d'un bouleversement en Europe. Quatre grandes guerres, en 1859, 1866, 1870 et 1878, fortifiaient des dynasties déjà puissantes, développaient les compétitions nationales et redoublaient l'ambition des empires. Comte se demanderait certainement aujourd'hui si le péril extérieur n'est pas de nature à ramener vers la légitimité non seulement les hommes d'ordre, mais les « inclinations » de la foule elle-même.

TROIS IDÉES POLITIQUES

CHATEAUBRIAND — MICHELET
SAINTE-BEUVE

En dépit de la voix haute et salutaire des lois de gradation qui pénètrent si vivement toutes choses sur la terre et dans le ciel, des efforts insensés furent faits pour établir une démocratie universelle.

EDGAR POE.

A

M. PAUL BOURGET

EN SOUVENIR

DES JUSTES CONCLUSIONS

D'*OUTRE-MER*

« Nous devons chercher ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé, l'autonomie municipale sous la centralisation administrative, les universités locales et fécondes sous notre Université officielle et morte, reconstituer la famille terrienne par la liberté de tester, protéger le travail par le rétablissement des corporations, rendre à la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la suppression du budget des cultes et le droit de posséder librement assuré aux associations religieuses, en un mot, sur ce point comme sur les autres, défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la Révolution française. »

Paul BOURGET, *Outre-Mer*, T. II.

NOTE A L'ÉDITION DE 1912

L'année 1898, traversée d'agitations profondes, ne pouvait manquer d'introduire la politique et la religion dans ses trois grandes commémorations littéraires : le centenaire de la naissance de Michelet, le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand, l'érection du buste de Sainte-Beuve. Mes réflexions d'alors aboutirent à des conclusions générales qui n'ont pas perdu tout leur intérêt aujourd'hui, car elles ne furent pas étrangères à la fondation de notre *Action française* sept mois plus tard. Je leur dois mes premières relations intellectuelles avec quelques-uns de ceux dont je suis le collaborateur depuis quatorze ans. Ce souvenir précieux me fera pardonner l'amitié que je garde à ce petit livre et le plaisir avec lequel j'ai cédé à mes vieux amis les éditeurs Honoré et Édouard Champion, quand ils m'ont proposé de le réimprimer dans la maison où il a vu le jour.

Il me paraît bien vain d'y changer grand'chose, hormis quelques paroles aiguës que j'ai plaisir à effacer. S'il fallait tout récrire, je n'aurais pas de peine à m'abstenir d'un certain courant d'épigrammes. L'expression d'un sentiment qui se cherchait encore côtoie ici, à chaque ligne, le formulaire d'une pensée qui se trouvait.

Les défenseurs de l'anarchie démocratique et libérale, seuls visés et atteints par la direction générale de ma critique, ne manqueront pas de la représenter de nouveau comme ennemie secrète d'une organisation religieuse que je vénère. C'est pourquoi il ne m'a pas semblé inutile de fixer, dans cette nouvelle édition, page 61 [page 275 du présent volume], en note, la preuve décisive de l'intention calomnieuse acharnée à dénaturer ma pensée.

NOTE DES ÉDITEURS

Comme on le voit par la note que l'auteur plaçait en tête de l'édition de 1912, les études qui suivent ont été éditées à cette époque par la librairie Champion, qui a bien voulu autoriser les éditeurs de *l'Œuvre de Charles Maurras* à la reproduction qui est faite ici.

La Nouvelle Librairie Nationale tient à remercier M. Edouard Champion de la courtoise autorisation qu'il a bien voulu lui donner.

AVANT-PROPOS

Je ne traite pas de Chateaubriand, de Michelet, ni de Sainte-Beuve ; mais on n'a point traité de Sainte-Beuve, de Michelet, ni de Chateaubriand dans les solennités dont ils ont fourni le prétexte.

Je veux parler de ce qui fut l'unique sujet des discours et des écrits publiés à propos de ces trois écrivains. Je dirai quel sens politique peut être sans erreur prêté à leurs ouvrages. Ce n'est pas de ma faute si on leur en a prêté un.

Que les partis en quête d'un aïeul représentatif se trompent parfois de grand homme, je n'y peux rien non plus ; ils m'auraient épargné de relever l'erreur s'ils l'eussent d'abord évitée. Comme disent les philosophes, tout cela m'est *donné*. Mais, sur cette donnée, je me préoccupe d'avoir raison ; il me semble douteux que ces réflexions souffrent de conteste sérieuse.

La vieille France croit tirer un grand honneur de Chateaubriand, elle se trompe. La France moderne accepte Michelet pour patron, mais elle se trompe à son tour. En revanche, ni l'une ni l'autre des deux Frances ne nous montre un souci bien vif de Sainte-Beuve ; c'est encore une faute, un Sainte-Beuve peut les remettre d'accord.

I

CHATEAUBRIAND

OU

L'ANARCHIE

> La soumission est la base du perfectionnement.
>
> AUGUSTE COMTE.

J'ADMIRE surtout l'égarement de la vieille France. Ce Régime ancien dont elle garde la religion, l'État français d'avant dix-sept cent quatre-vingt-neuf, était monarchique, hiérarchique, syndicaliste et communautaire ; tout individu y vivait soutenu et discipliné : Chateaubriand fut des premiers après Jean-Jacques qui firent admettre et aimer un personnage isolé et comme perclus dans l'orgueil et l'ennui de sa liberté.

La vieille France avait ses constitutions propres, nées des races et des sols qui la composaient : les voyages de Chateaubriand aux pays anglais marquent, avec ceux de Voltaire et de Montesquieu, les dates mémorables de l'anglomanie constitutionnelle ; il ne guérit jamais de son premier goût pour les plagiats du système britannique, libéralisme, gouvernement parlementaire et régime de cabinet.

La vieille France avait l'esprit classique[1], juridique, philosophique, plus sensible aux rapports des choses qu'aux choses mêmes, et, jusque dans les récits les plus libertins, ses écrivains se rangeaient à la présidence de la raison ; comme les Athéniens du ve siècle, cette race arrivée à la perfection du génie humain avait, selon une élégante expression de M. Boutmy, réussi à

1. Voir la note I.

substituer « le procédé logique » au « procédé intuitif », qu'elle laissait aux animaux et aux barbares : Chateaubriand désorganisa ce génie abstrait en y faisant prévaloir l'imagination, en communiquant au langage, aux mots, une couleur de sensualité, un goût de chair[1], une complaisance dans le physique, où personne ne s'était risqué avant lui. En même temps, il révélait l'art romantique des peuples du nord de l'Europe. Quoiqu'il ait plus tard déploré l'influence contre nature que ces peuples sans maturité acquirent chez nous, il en est le premier auteur.

La vieille France professait ce catholicisme traditionnel qui, composant les visions juives, le sentiment chrétien et la discipline reçue du monde hellénique et romain, porte avec soi l'ordre naturel de l'humanité : Chateaubriand a négligé cette forte substance de la doctrine. De la prétendue Renaissance qu'on le loue d'avoir provoquée datent ces « pantalonnades théologiques », ce manque de sérieux dans l'apologétique, qui faisaient rire les maîtres d'Ernest Renan. Examinée de près, elle diffère seulement par le lustre du pittoresque et les appels aux sens du déisme sentimental[2] propagé par les Allemands et les Suisses du salon Necker. On a nommé Chateaubriand « un épicurien catholique », mais il n'est point cela du tout. Je le dirais plus volontiers un protestant honteux vêtu de la pourpre de Rome. Il a contribué presque autant que Lamennais, son compatriote, à notre anarchie religieuse.

Si enfin le *Génie du Christianisme* lui donne l'attitude d'un farouche adversaire de la Révolution, de fait, il en a été le grand obligé.

Lorsque, ayant pris congé des sauvages de l'Amérique, François-René de Chateaubriand retrouva sa patrie, elle était couverte de ruines qui l'émurent profondément. Ses premières ébullitions furent, il est vrai, pour maudire dans un *Essai* fameux ce qui venait d'ainsi périr. Peu à peu toutefois, l'imagination historique reprenant le dessus, il aima, mortes et

1. Voir la note II.
2. Voir la note III.

gisantes, des institutions qu'il avait fuies jusqu'au désert, quand elles florissaient. Il leur donna, non point des pleurs, mais des pages si grandement et si pathétiquement éplorées que leur son éveilla, par la suite, ses propres larmes.

Il les versait de bonne foi. Cette sincérité allait même jusqu'à l'atroce. Cet artiste mit aux concerts de ses flûtes funèbres une condition secrète, mais invariable : il exigeait que sa plainte fût soutenue, sa tristesse nourrie de solides calamités, de malheurs consommés et définitifs, et de chutes sans espoir de relèvement. Sa sympathie, son éloquence se détournaient des infortunes incomplètes. Il fallait que son sujet fût frappé au cœur. Mais qu'une des victimes, roulées, cousues, chantées par lui dans le « linceul de pourpre » fît quelque mouvement, ce n'était plus de jeu ; ressuscitant, elles le désobligeaient pour toujours.

Quand donc la monarchie française eut le mauvais goût de renaître, elle fut bien reçue ! Après les premiers compliments, faits en haine de Bonaparte et qu'un bon gentilhomme ne refusait pas à son prince, Chateaubriand punit, du mieux qu'il le put faire, ce démenti impertinent que la Restauration infligeait à ses *Requiem*. Louis XVIII n'eut pas de plus incommode sujet, ni ses meilleurs ministres de collègue plus dangereux[1].

Enfin 1830 éclate, le délivre. Voilà notre homme sur une ruine nouvelle. Tous les devoirs de loyalisme deviennent aussitôt faciles et même agréables[2]. Il intrigue, voyage, publie des déclarations. « Madame, votre fils est mon roi ! » La mort de Napoléon II lui donne un grand coup d'espérance : si le duc de Bordeaux, lui aussi... ? Mais le duc de Bordeaux grandit. Cette douceur est refusée à M. de Chateaubriand de chanter le grand air au service du dernier roi : il se console en regardant le dernier trône mis en morceaux.

La monarchie légitime a cessé de vivre, tel est le sujet ordinaire de ses méditations ; l'évidence de cette vérité provisoire lui rend la sécurité ; mais toutefois, de temps à autre, il se transporte à la sépulture royale, lève le drap et palpe les beaux membres inanimés ; pour les mieux préserver de reviviscences

1. Voir la note IV.

2. Voir la note V.

possibles, cet ancien soldat de Condé les accable de bénédictions acérées et d'éloges perfides, pareils à des coups de stylet.

Ceci est littéral. À ses façons de *craindre* la démagogie, le socialisme, la République européenne, on se rend compte qu'il les appelle de tous ses vœux. Prévoir certains fléaux, les prévoir en public, de ce ton sarcastique, amer et dégagé, équivaut à les préparer.

Assurément, ce noble esprit, si supérieur à l'intelligence des Hugo, des Michelet et des autres romantiques, ne se figurait pas le nouveau régime sans quelque horreur. Mais il aimait l'horreur : je voudrais oser dire qu'il y goûtait, à la manière de Néron et de Sade, la joie de se faire un peu mal, associée à des plaisirs plus pénétrants.

Son goût des malheurs historiques fut bien servi jusqu'à la fin. Il mourut dans les délices du désespoir ; le canon des journées de Juin s'éteignait à peine. Il avait entendu la fusillade de Février. Le nécrologue des théocraties et des monarchies, qui tenait un registre des empereurs, des papes, des rois et des grands personnages saisis devant lui par la disgrâce ou la mort, n'entonna point le cantique de Siméon sans avoir mis sur ses tablettes l'exil des Orléans et la chute de Lamartine.

Race de naufrageurs et de faiseurs d'épaves, oiseau rapace et solitaire, amateur de charniers, Chateaubriand n'a jamais cherché, dans la mort et dans le passé, le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel : mais le passé, comme passé, et la mort, comme mort, furent ses uniques plaisirs. Loin de rien conserver, il fit au besoin des dégâts, afin de se donner de plus sûrs motifs de regrets. En toutes choses, il ne vit que leur force de l'émouvoir, c'est-à-dire lui-même. A la cour, dans les camps, dans les charges publiques comme dans ses livres, il est lui, et il n'est que lui, ermite de Combourg, solitaire de la Floride. Il se soumettait l'univers. Cette idole des modernes conservateurs nous incarne surtout le génie des Révolutions. Il l'incarne bien plus que Michelet peut-être. On le fêterait en sabots, affublé de la carmagnole et cocarde rouge au bonnet.

II

MICHELET

OU

LA DÉMOCRATIE

> En dépit de la voix haute et salutaire des lois de gradation qui pénètrent si vivement toutes choses sur la terre et dans le ciel, des efforts insensés furent faits pour établir une démocratie universelle.
>
> EDGAR POE.
>
> *(Colloque entre Monos et Una.)*

DANS une de ses anciennes caricatures, le dessinateur André Gill se montre généreux envers Michelet : il lui met au bonnet une cocarde tricolore, insigne commun des Français. C'est une largesse du même goût que vient de faire au même auteur le monde officiel. On nous arrange Michelet en patron de l'histoire et de l'unité nationales. Tous les amis de l'historien acceptent un arrangement si avantageux pour son ombre. Mais beaucoup de Français ont jugé néanmoins le centenaire de cet homme comme une aggravation de la fête du 14 Juillet. Un évêque s'est plaint, tout lettré philosophe a haussé les épaules.

Il est vrai que l'État veille sur Michelet depuis longtemps. Il en fait son affaire et comme sa religion. Outre les quatre cultes reconnus par l'État, en voilà un cinquième de privilégié. Partout où il le peut sans se mettre dans l'embarras ni causer de plaintes publiques, l'État introduit les œuvres et l'influence de son docteur ; voyez, notamment, dans les écoles primaires,

les traités d'histoire de France, les manuels d'instruction civique et morale : ces petits livres ne respirent que les « idées » de Michelet. A Sèvres, à Fontenay, les jeunes normaliennes ont Michelet pour aumônier ; il est le Fénelon de ces nouveaux Saint-Cyr. Je ne discute point si l'action de l'État est ici constitutionnelle : je me contente de douter que Michelet puisse fournir le service attendu de lui.

L'État part de cette conjecture ingénue que l'auteur de la *Bible de l'humanité* « émancipe », introduit les jeunes esprits à la liberté de penser. Michelet s'en vante beaucoup. Mais, au son que donnent chez lui ces vanteries, je crois entendre un vieil esclave halluciné prendre ses lourdes chaînes pour le myrte d'Harmodius.

Qui fut plus serf que Michelet? Cette brillante intelligence, préposée aujourd'hui à la direction de tant d'autres, ne se posséda point elle-même. Il fallait toujours qu'elle pliât sous quelque joug, obéît à quelque aiguillon. Un esprit pur et libre se décide par des raisons et, en d'autres mots, par lui-même : le sien cédait, pour l'ordinaire, à ce ramassis d'impressions et d'imaginations qui se forment sous l'influence des nerfs, du sang, du foie et des autres glandes. Ces humeurs naturelles le menaient comme un alcool.

Fort savant, il aura été des grands travailleurs de son siècle : comme on dit, un bénédictin. Mais rien n'est aussi instructif que de saisir les différences de l'œuvre de Michelet et des œuvres bénédictines. Celles-ci, l'*Histoire littéraire de la France,* par exemple, montrent dès l'abord un grand air de sagesse et de gravité. Avec moins de génie que chez l'historien romantique, elles offrent, page par page et même phrase à phrase, sans parler des nobles qualités de la langue, un caractère si rationnel, un style si parfait et si vigoureux, un si vif sentiment de l'universelle ordonnance, une si sereine force d'esprit que la comparaison ne peut tourner qu'à la honte de Michelet. Bien penser, induire et déduire avec suite, sauve des agitations de l'envie, de la peur et de l'aversion. Les bonheurs d'expression, les couleurs vives, les vues perçantes de Michelet ne peuvent tenir la place de la raison. Ses avantages naturels

ne font que le livrer à plus de caprices : fruste, amorphe, enfantin, il vagit quand les autres parlent.

J'avoue que ce vagissement peut recevoir un sens historique; il peut signifier l'avènement aux lettres françaises des mineurs, des enfants, des « petits barbares », ainsi que les nomme Le Play.

Pendant de longs âges, la France fut représentée, en littérature comme ailleurs, par les membres d'une élite héréditaire; les beaux esprits qui pouvaient naître de la très petite bourgeoisie ou du peuple accédaient aux honneurs par la cléricature : les études de théologie et de casuistique imposées à ces clercs leur procuraient toute la fleur des acquisitions de leur Ordre; le profit de ce rude et subtil exercice égalait, pour leur affinement moral et logique, les avantages d'une longue série d'aïeux. Jusqu'au milieu du siècle cette gymnastique a gardé sa valeur, et Renan, qu'une heureuse étoile soumit au régime du séminaire, s'en est fait une idée très nette. Je regrette comme un malheur que Michelet, petit apprenti parisien, n'ait pas connu le privilège d'une pareille formation. Saint-Sulpice a manqué à cet homme nouveau; l'Université, même renforcée des leçons écrites de Herder et de Vico, ne suffit point à lui conférer ses quartiers de noblesse intellectuelle. On en a vu le résultat[1] : presque le premier, Michelet a donné ce scandale d'un très grand écrivain français dont la pensée est molle, l'ordre nul, la dialectique sans nerf.

Plus dépourvu parmi les idées générales que n'avait été Robinson parmi les bêtes et les plantes de son île, Michelet se trouva dans la même nécessité de se faire des outils sans aucun outil, une méthode sans méthode, un art de penser sans cerveau. Mourant d'envie de raisonner, il prit le plus court. Il utilisa son grand cœur. Comme il eût labouré avec la pointe d'un couteau ou taillé des sabots au moyen d'une bêche si la fantaisie du sabotage ou du labourage lui était venue, Michelet fit de la pensée avec son cœur.

1. Voir la note VI.

Il fit penser son cœur sur tous les sujets concevables, l'histoire des hommes, celle de la nature, la morale, la religion. Il crut connaître par le cœur les causes des faits, leurs raisons et leur sens humain ou divin ; il eût même exercé son cœur à jouer aux échecs et à réduire des fractions[1]. Le résultat des opérations de ce cœur-prodige lui parut si parfait[2] qu'il se confessa l'heureux inventeur de la première des méthodes. Le cœur de Michelet se promut cerveau, mais cerveau de bien meilleur ordre que les cerveaux de simple substance cérébrale et qui ne savent que penser ; sous le titre de conscience, il s'institua juge unique de la vérité. Aux divinations de son cœur, s'associaient quelque centon de christianisme allemand et de platonisme syrien, plusieurs idées antiques comprises assez mal, ou travesties par bonté d'âme, et beaucoup des sottises qui coururent les rues entre 1825 et 1850. Cette mixture, réchauffée et dorée au foyer de l'imagination et de la passion les plus belles, donne une pâte consistante, comme un humble *Corpus* de philosophie populaire, et fait rêver d'un Jules Verne mystagogue et sociologue.

Son procédé le plus familier consiste à élever jusqu'à la dignité de Dieu chaque rudiment d'idée générale qui passe à sa portée. Non un dieu de polythéiste, fini et balancé par un vaste concert d'autres forces divines, mais un vrai Dieu au sens chrétien, un Dieu de monothéiste, revêtu pour quelques minutes de toutes les perfections comptées par les théologiens.

Ces divinités temporaires se succèdent au gré de sa mobilité : c'est tour à tour la Vie, l'Homme, l'Amour, le Droit, la Justice, le Peuple, la Révolution. Quelquefois ces abstractions variées se fondent les unes dans les autres, car Michelet manquait à un rare degré de l'art de distinguer : elles font masse contre un commun adversaire, qui s'appelle, selon les besoins d'un moment, la Mort, la Bête, la Haine ou l'Autorité... Ces conceptions d'un manichéisme incertain nous ramènent, malgré la pompe des majuscules et l'emphase du style, aux premiers bégaiements du haut Moyen Age : quelques moines de

1. Voir la note VII.
2. Voir la note VIII.

grand chemin déifiaient ainsi les confuses et tendres énergies de leur sentiment ; mais leurs successeurs condamnèrent[1] cette « erreur des aveugles qui se font guides », *L'error de' ciechi che si fanno duci.* Dans la *Divine Comédie,* Virgile explique en deux tercets à son disciple que, si le cœur produit l'énergie de la vie et la matière brute de notre mouvement, la raison[2] a seule qualité pour tout diriger.

Michelet moraliste ignore la raison; politique, il n'en tient non plus aucun compte réel. Il crée un droit et même un privilège au profit de la non-valeur. Il forge à tout néant des titres à la vie. Il jette un grand pays pensant, une race active et féconde, en proie au bon plaisir de ses gueux niais et féroces. Tout cœur d'homme lui apparaît, comme son cœur, l'asile des oracles et le temple des prophéties, chose divine, inviolable et incoercible. Théologien des droits de la multitude et de cet instinct populaire qui lui semble infaillible, justificateur habituel de toutes les révoltes contre les sacerdoces et les empires, il définit les hommes supérieurs comme de simples mandataires et des représentants mystiques de la populace. Il définissait bien sa propre qualité. Il ne définissait rien d'autre. Ce qu'il raconte et célèbre en quarante volumes, ce n'est pas l'histoire de la France ni du peuple français, mais les fastes de notre plèbe; ce qu'il en exalte, au delà de tout, c'est deux passions, nullement particulières à ce pays et communes à toute masse

1. *Or ti puote apparer quant'è nascosa*
La veritade alla gente ch'avvera
Ciascuno amore in sè laudabil causa :

Perocchè forse appar la sua matera
Sempr'esser buona : ma non ciascun segno.
È buono, ancor che buona sia le cera,

(PURGATORIO, XVIII, 34-39.)

Ce que Dante dit de l'Amour se peut dire aussi de la volonté. Il a fallu descendre tous les degrés de la décrépitude intellectuelle pour en venir à l'état d'esprit de ces modernes professeurs et maîtres de la jeunesse qui appellent publiquement toute volonté, *in sè laudabil causa.*

2 ... *la virtù che consiglia*
E dell' assenso de'tener la soglia.

(PURGATORIO, XVIII, 62-63.)

populaire indiscrètement agitée : l'impatience de l'ordre, la furie de l'égalité.

On a de la peine à penser que cet annaliste d'une France décapitée, ce philosophe d'une humanité sans cerveau, représente l'essence de l'esprit national ou même l'esprit de l'État. Je concède que nos pouvoirs publics, en tant que démocrates, aient parfois intérêt à choisir de ces héros-là : mais en tant que Français ? en tant qu'hommes ? en tant que gardiens de la civilisation ? en tant même que parti de gouvernement ? Si j'étais à leur place, le souvenir de ce centenaire ne me laisserait point très paisible.

Ils en auront des remords avant peu de temps. Tout ce bouillonnant Michelet, déversé dans des milliers d'écoles [1], sur des millions d'écoliers, portera son fruit naturel : il multiplie, il accumule sur nos têtes les chances de prochain obscurcissement (à vrai dire, d'obscurantisme), les menaces d'orage, de discorde et de confusion. Si nos fils réussissent à paraître plus sots que nous, plus pauvres, plus grossiers, plus proches voisins de la bête, la dégénérescence trouvera son excuse dans les leçons qu'on leur fit apprendre de Michelet.

1. Au 14 juillet, le gouvernement de la République, représenté par deux ministres de l'Instruction publique, MM. Alfred Rambaud et Léon Bourgeois, a fait distribuer gratuitement dans toutes les écoles du territoire une brochure de morceaux choisis de Michelet (*Hommage à Jules Michelet, 21 août 1798-9 février 1874*, Paris, Imprimerie nationale). J'y note des pages sur la fédération de 1790, les volontaires de 92, la Marseillaise, Valmy, qui ne sont qu'un fatras d'erreurs historiques, politiques, philosophiques.

III

SAINTE-BEUVE

OU

L'EMPIRISME ORGANISATEUR

> Πάντα χρήματα ἦν ὁμοῦ, εἶτα νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε,
>
> Toutes choses étaient confuses ; l'intelligence est venue les organiser.
>
> Anaxagore, d'après Diogène Laerte, II, 3.

Michelet figurant l'inverse du progrès et Chateaubriand le contraire de la tradition, cette double méprise de la vieille France et de la France moderne se complique, ai-je dit, d'une double négligence envers Sainte-Beuve. J'aurai le courage de répéter et de montrer que Sainte-Beuve leur servirait à l'une et à l'autre.

A la vérité, ce grand homme ne brille point par le caractère. Il laisse assez vite entrevoir les basses parties de son âme. Ceux mêmes qui se plaisent infiniment auprès de lui ne l'aiment qu'avec précaution. Mais qu'est-il nécessaire que son personnage nous plaise ! En oubliant le peu que fut cette personne, il faut considérer l'essence impersonnelle de l'esprit pur.

La devise qu'on a inscrite au monument du Luxembourg : *Le vrai, le vrai seul,* serait, pour tout autre, ambitieuse. Elle devint juste pour lui. Sur ses derniers jours, Sainte-Beuve ne tenait à peu près qu'à la vérité. Cette vérité fut particulière-

ment cachée aux hommes de son âge, enfants névropathiques des révolutions et des guerres. Une singulière démence, née des entreprises de la sensibilité sur la fantaisie et de la fantaisie sur la raison, les empêchait tout à la fois de voir juste, de bien juger et d'argumenter avec rigueur et solidité. Manque d'observation, arrêt du sens critique, lésion profonde de la faculté logique, c'est proprement la triple tare du romantisme. Joignez que la rupture des hautes traditions intellectuelles, dont j'ai traité pour Michelet, rendait plus cruelle et plus difficile la guérison de cette maladie de l'intelligence.

En philosophie et en poésie comme en histoire et en religion, les écoles les plus brillantes s'attachaient à développer soit des vérités fort banales en termes ambitieux, soit des vues neuves et curieuses, mais démesurément amplifiées par le langage. Une foule de maîtres s'improvisaient ainsi et chacun avait ses disciples ; ceux-ci ramassaient et embauchaient les passants, Infatigable dans la curiosité, Sainte-Beuve visita un par un les cénacles contemporains. Il s'en mettait. On l'accueillait, on l'initiait sur-le-champ, tant il montrait de timide ferveur, de disposition à l'étude et de fine compréhension. Toujours intéressé, il paraissait conquis. Catéchumène ou néophyte, nul ne s'entendait comme lui à déraisonner dans le chœur. Puis, soudainement, sur le signe de quelque puissance invisible, il prenait un air mécontent ; son visage se refermait, il saluait, fuyait, et les plus douces habitudes ne le ramenaient point.

Ainsi répandit-il sa fine et discrète lueur chez les saint-simoniens du *Globe*, dans la société de Victor Hugo, le monde de Chateaubriand, l'école mennaisienne, le cercle de Vinet... Chaque départ indignait l'hôte, qui criait à la trahison. Je conviens que l'allure de Sainte-Beuve, un peu gauche et oblique, jointe à tout ce que l'on savait de son naturel, donnait une prise au reproche. Et cependant il n'avait trahi personne, ni rien livré. Le trahi, c'était lui : au lieu des vérités capitales promises, on lui avait fourni le faux ; mais ce contact du faux suffisait à l'émanciper.

Émancipé des autres, il se libéra de lui-même. Un jour arriva promptement que Charles-Augustin Sainte-Beuve sut préférer

la vérité à son cœur. Tout au moins, quand il s'occupa des écrivains d'un autre siècle que le sien, il cessa de chercher, comme il avait fait au début, sa propre ressemblance au fond de leurs œuvres ; il les lut, les approfondit pour elles-mêmes. Dans les vingt-cinq ou trente années dernières de sa vie, l'admirable vieillard entre, pénètre, s'insinue, agile et puissant comme un dieu, dans chaque repli des idées et des affaires ; il s'égale au moindre détail ; il en dresse des états aussi minutieux que brefs ; il se renseigne exactement, nous renseigne avec abondance ; il éclaire mille difficultés d'histoire par des chefs-d'œuvre de biographie. Peu à peu se dispose dans son esprit comme un Musée de la vérité partielle. Sans étiquette de politique ou de religion, il note ce qui est, tout ce qui est, comme il le perçoit, de son style paisible, honnêtement gracieux, mais substantiel et vivant, où tout conspire à peindre et à faire sentir.

L'exercice, ajouté à ses dons naturels, lui avait formé peu à peu ce jugement, ce sentiment, ce don de voir, de classer, de proportionner dont il n'était aucun exemple autour de lui. L'étude des siècles antérieurs aux nôtres, sa grande *Histoire de Port-Royal,* qui l'avait fait le contemporain et le condisciple de Blaise Pascal et de Jean Racine, avaient achevé de l'instruire et de le délivrer. Sans se vanter, mais infatigablement (bien plus qu'un Nisard, à vrai dire), il s'imprègne de la vraie moelle nationale : vivacité du XVIIIe, doctrine du XVIIe. Quand d'autres de son âge descendent à la mort sans avoir quitté le berceau, ce fin et large esprit ne s'arrête de croître, de mûrir, de fructifier. Il meurt et, à défaut d'une doctrine formulée, laisse au monde son répertoire de réalités bien décrites, ses leçons d'analyse et l'idée de traiter des œuvres de l'esprit en naturaliste et en médecin.

Un esprit d'une rare pénétration[1] a nommé l'auteur des *Lundis* notre Thomas d'Aquin. Le mot, qui peut surprendre, a sa profonde vérité. Chaque âge possède le Thomas d'Aquin qu'il mérite, et n'a rien de meilleur.

1. M. Anatole France, dans *La Vie littéraire*.

Le nôtre est sans doute plus critique que généralisateur et plus douteur qu'affirmatif. Pourtant, sachons tout ce que vaut cette Somme naturaliste, rédigée par le plus analyste des hommes. Il ne faut pas croire qu'on n'y trouvera que des faits à côté d'autres faits, privés de vie et de vertu, comme des fleurs d'herbier. C'est là un ancien préjugé, né de nos préventions, non contre Sainte-Beuve mais contre l'analyse. L'analyse passe aujourd'hui pour impuissante à donner autre chose que cette poussière de renseignements desséchés. Je ne sais pas d'erreur plus grande. S'il est très vrai que l'analyse décompose pour découvrir l'ordre de la composition, il n'est point vrai que cette décomposition, cette anatomie soient stériles pour la vie active et ne fassent que nous montrer l'ordre de ce qui est ou le mécanisme des composants. L'analyse fournit les éléments d'une recomposition : les personnes qui n'ont jamais usé de ce procédé sont les seules à l'ignorer.

En effet, l'analyse ne démembre point indistinctement tous les produits de la nature. Chez Sainte-Beuve comme ailleurs, l'analyse choisit plutôt, entre les ouvrages dont on peut observer l'arrangement et le travail, les plus heureux et les mieux faits, ceux qui témoignent d'une perfection de leur genre et, pour ainsi dire appartiennent à la Nature triomphante, à la Nature qui achève et réussit. En ce cas, l'analyse fait donc voir quelles sont les conditions communes et les lois empiriques de ces coups de bonheur ; elle montre comment la Nature s'y prend pour ne point manquer sa besogne et atteindre de bonnes fins.

De l'étude de ces succès particuliers, l'analyste peut se former une espèce de Science de la bonne fortune. Il en dresse le coutumier, sinon le code. De ce qui est le mieux, il infère des types qui y soient conformes dans l'avenir. Cette élite des faits lui propose ainsi la substance des intérêts supérieurs que l'on nomme, suivant les cas, le droit ou le devoir. Sainte-Beuve n'était ni si croyant ni si crédule qu'il se pût flatter d'avoir lu, comme un aruspice, aux entrailles des choses, soit les grandes lois de l'histoire, soit la clef de nos destinées particulières et le guide précis de la moralité : mais, aussi souvent qu'il pouvait ajouter au renseignement de fait une vue de droit naturel et, comme on peut dire en tudesque, *une échappée sur l'idéal,* qui

n'eussent rien d'imaginaire, il le faisait hardiment et modestement.

Qu'il s'agisse de la correspondance d'un préfet, des écrits de Napoléon ou des recherches de Le Play sur la condition du travail et de la famille en Europe (ce Le Play, qu'il appelle un « Bonald rajeuni, progressif et scientifique »), une diligente induction permet à Sainte-Beuve d'entrevoir et de dessiner, entre deux purs constats de faits, la figure d'une vérité générale. Cette vérité contredit souvent les idées reçues de son temps.

Elle contredit même, cette vérité aperçue par la raison de Sainte-Beuve, les goûts qui lui sont personnels, ceux qui lui viennent de naissance et de complexion. Il ne faut pas perdre de vue, quand nous parlons de lui, les différences capitales entre l'homme et l'esprit. Le premier a été jugé avec dureté, mais justice, par Frédéric Nietzsche[1]. « Il n'a rien qui soit de l'homme, il est plein de petites haines contre tous les esprits virils... Il erre çà et là, raffiné, curieux, aux écoutes. Un être féminin au fond... Ses instincts inférieurs sont plébéiens. — Révolutionnaire, mais passablement contenu par la crainte. »

C'est bien cela, mais à cette sensibilité anarchique s'alliait l'esprit le plus droit, le plus sain, le plus organique. Parlons mieux ; c'était un esprit, c'était une raison : il n'y a point d'esprit, ni de raison qu'on puisse appeler révolutionnaires. La révolution est toujours un soulèvement de l'humeur. Toutes les fois qu'intervint son intelligence, Sainte-Beuve étouffa ce soulèvement : si bien que c'est peut-être dans la suite de ses études que se rencontreraient les premiers indices de la résistance aux idées de 1789 qui, plus tard, honora les Taine et les Renan. Un effort continué de simple analyse lui avait fait sentir l'infirmité de ces ambitieuses idées que la nature même juge et condamne chaque jour, par l'échec qu'elle leur inflige.

En ce cas, l'analyse fit donc ouvrage créateur. Elle fournit un conseil pratique, une direction pour agir. Si les romans de philosophie cousinesque consacrés au Bon et au Beau faisaient sourire Sainte-Beuve, c'est justement qu'il aidait, d'un autre côté, à la science positive du beau et du bon. Une Hygiène, une

1. *Flâneries inactuelles*, traduites par M. Henri Albert au *Mercure de France*.

Morale, une Politique, une Esthétique même et même une Religion peuvent naître, en effet, par la suite des lents progrès de ce qu'il nommait finement son « Histoire naturelle des esprits ».

Examiner chacune des sciences que cette Histoire naturelle rendit possibles serait bien mal proportionné au sujet de cet examen ; mais il faut dire un mot de la première de toutes, celle qui régit la pensée et, de là, domine le reste.

Si le goût de la vérité n'est, à son origine, qu'une passion comme les autres, cette passion acquiert, en s'exerçant, tous les éléments de sa règle. Elle sait s'y plier, à la condition d'être pure, d'être un vrai désir de savoir, aussitôt qu'elle observe qu'on ne trouve et qu'on ne transmet la vérité que sous certaines conditions, dans un certain ordre et moyennant certains sacrifices. Chef-d'œuvre initial de sagesse empirique : l'intelligence, mue par la passion qui lui est propre, prend garde de ne pas se laisser conduire par son moteur. Pour rester elle-même, elle se tient au sentiment de ses sources et de ses limites ; cette raison tempère ou mesure l'essor de sa curiosité, et celle-ci, gardant son ancien rang de principe de la science, échappe ainsi au risque de devenir principe d'anarchie et de barbarie.

Tout cela peut paraître abstrait ; mais traduisons-le. Plutôt que de fonder certaines inférences sur des renseignements imparfaits et insuffisants, l'esprit maître de soi et capable de se régir différera d'en rien connaître, et, loin de se cacher de cette abstention, il en tirera de l'honneur. Dans l'intérêt de la science générale, il saura même ajourner beaucoup de curiosités, et la vertu de discrétion recevra, dans ce cas, un sens scientifique : on outre à peine cette discrétion généreuse quand, à l'exemple de certains positivistes, on hésite à se réjouir de la perfection des microscopes ou qu'on se fait scrupule d'observer les constellations[1].

Enfin l'appétit de savoir se peut même aussi refréner et tenir

1. Voir la note IX.

en respect par la considération de l'ordre public. Bien que fort jaloux des libertés de la plume, Sainte-Beuve se sépara des hommes de la seconde République pour se ranger à la contrainte impériale et, si la peur dont parle Nietzsche ne fut pas étrangère à la résolution, celle-ci fut du moins approuvée sans réserves par sa raison. Puisque, en effet, l'ordre public est la condition même des progrès et de la durée de la science (il n'y eut guère de science quand l'anarchie chrétienne eut énervé l'État romain devant les barbares, entre le VIe et le Xe siècle[1] !), comment la science pourrait-elle hésiter à céder à l'ordre public ? On ne scie point la branche sur laquelle on se trouve assis.

Il existe aujourd'hui un genre de fanatisme scientifique qui menace d'être funeste à la science : il ferait tout sauter pour éprouver un explosif, il perdrait un État pour tirer des archives et mettre en lumière un document « intéressant ». Ce système anarchique et révolutionnaire est de source métaphysique. Il n'a rien de rationnel. Proprement il consiste à remplacer le dieu des Juifs par la Curiosité, dite improprement *la Science*, mise sur un autel, fait centre du monde et revêtue des mêmes honneurs que Jéhovah. Cette superstition ne mérite pas plus de respect que les autres. Bien qu'elle soit fort à la mode parmi les savants, Sainte-Beuve ou l'empirisme organisateur lui donne son nom véritable : tantôt passion féconde, tantôt pure monomanie.

Ou ces mots aimés de progrès, d'émancipation et d'autonomie intellectuelle, de raison libre et de religion de la science, ont perdu leur sens défini, ou cet Empirisme organisateur que j'ai rapidement déduit de l'Histoire naturelle des esprits constitue le système religieux et moral, parfaitement laïc, strictement rationnel, pur de toute mysticité, auquel semble aspirer la France moderne.

Mais observons qu'en même temps la vieille France n'y répugne pas autant qu'elle répugne à Michelet et à Rousseau. Elle y est attirée d'abord par l'aspect ordonné et conservateur (au beau et ferme sens du mot) de tout le système. Elle y est

1. Si ce n'est dans les monastères catholiques.

retenue par un certain mépris que témoigne cet Empirisme pour le verbiage des courtisans du peuple. Cet Empirisme enseigne et professe en effet que l'ordre des sociétés, de quelque façon qu'on l'obtienne, importe plus que la liberté des personnes, puisque cela est le fondement de ceci ; au lieu de célébrer l'égalité, même devant la loi, son attention se porte, instinctivement mais aussi méthodiquement, sur le compte des différences naturelles qui ne peuvent manquer de frapper un œil d'analyste ; enfin, quand tant d'instituteurs publics fatiguent les oreilles de cette vieille France avec l'éloge de la plus molle sensiblerie dans les lois et les mœurs, l'Empirisme loue, au contraire, comme normale, une saine mesure d'insensibilité morale et physique.

Qu'est-ce que tout cela au regard de la vieille France, si ce n'est une réaction contre les idées de Jean-Jacques ? Elle y reconnaît les principes de morale classique et de politique païenne qu'avait gardés si précieusenent le catholicisme ; et peut-être nos contemporains sont-ils mieux éclairés sur cet ordre d'idées que ne le furent les jésuites de 1857, lorsqu'un ami d'Auguste Comte vint leur offrir l'alliance positiviste[1]. De ce qui est traditionnel ou « vieille France », l'Empirisme organisateur n'exclut à peu près rien, sinon peut-être les abus du sentiment chrétien. Mais ces grands abus, l'on peut dire que l'Église elle-même les neutralise ou les combat, puisqu'elle n'a jamais cessé de renier les sectes ignorantines ou iconoclastes qui sont nées de la lecture des livres juifs. Enfin cet Empirisme n'offre rien de sectaire. Il ne force personne. A peu près comme à l'Hygiène, il lui suffit que dépérissent tous ceux qui le négligent, personnes ou sociétés.

Ces remarques, qui nous éloignent de Sainte-Beuve autant qu'il s'est lui-même éloigné quelquefois de son type supérieur, ont du moins l'avantage de nous mêler aux plus nobles intelligences de sa famille. J'y trouve des naturalistes comme Taine et Renan, nommés réactionnaires, de ce que, ayant essuyé les maladies de leur époque, ils ont rétrogradé, en effet, jusqu'à la

1. Voir la note X.

santé ; des historiens comme Fustel de Coulanges qui rapatria dans son art la raison qu'en avait chassée le procédé de Michelet ; les élèves de cet Auguste Comte, dont l'influence, parallèle à celle de Sainte-Beuve, eût mérité d'être honorée et soutenue par tous les pays de culture classique, mais dont on n'a même point célébré décemment le centenaire qui tombait en janvier dernier... J'y reconnais pareillement les économistes du groupe de Le Play, certains Balzaciens réfléchis et, sans nulle surprise, ceux des catholiques modernes qui n'ont point perdu les leçons de Maistre et de Bonald.

La compagnie de Sainte-Beuve réunit, comme on voit, tout notre fonds solide et sain. Elle enferme à peu près tous ceux des écrivains de notre siècle qui ne vont point à quatre pattes. La littérature contemporaine laisse voir ici autre chose qu'une brutalité vivace ou moribonde, et redevient intelligente, raisonnable, humaine, française. Il ne serait point surprenant que la France choisît un jour cette maison étroite, ce nom modeste et ce génie supérieur pour célébrer la fête de ses qualités distinctives. Tout compté, une fête nationale de Sainte-Beuve ne me semble pas une pure imagination.

Si les partis de droite pouvaient oublier ses passades d'anticléricalisme ; si, à gauche, on savait ce que parler veut dire et qu'on y cherchât où elle est la liberté de la pensée ; si les radicaux prenaient garde que Sainte-Beuve ne fut jamais sacristain et si les catholiques observaient que non plus il ne se fit pas calviniste, bien qu'il ait fleureté du côté de Lausanne : eh bien ! l'œuvre, le nom, la moyenne des idées de ce grand esprit, sans oublier ce prolongement naturel, leurs conséquences politiques, feraient le plus beau lieu du monde où se grouper dans une journée de réconciliation générale. On y saluerait l'espérance du Progrès véritable, qui, pour le moment, ne consiste qu'à réagir ; et, d'entre les ruines du vieux mysticisme anarchique et libéral, se relèveraient les couronnes, les festons, les autels et la statue intacte de cette déesse Raison, armée de la pique et du glaive, ceinte d'olivier clair, ancienne présidente de nos destinées nationales.

ÉPILOGUE

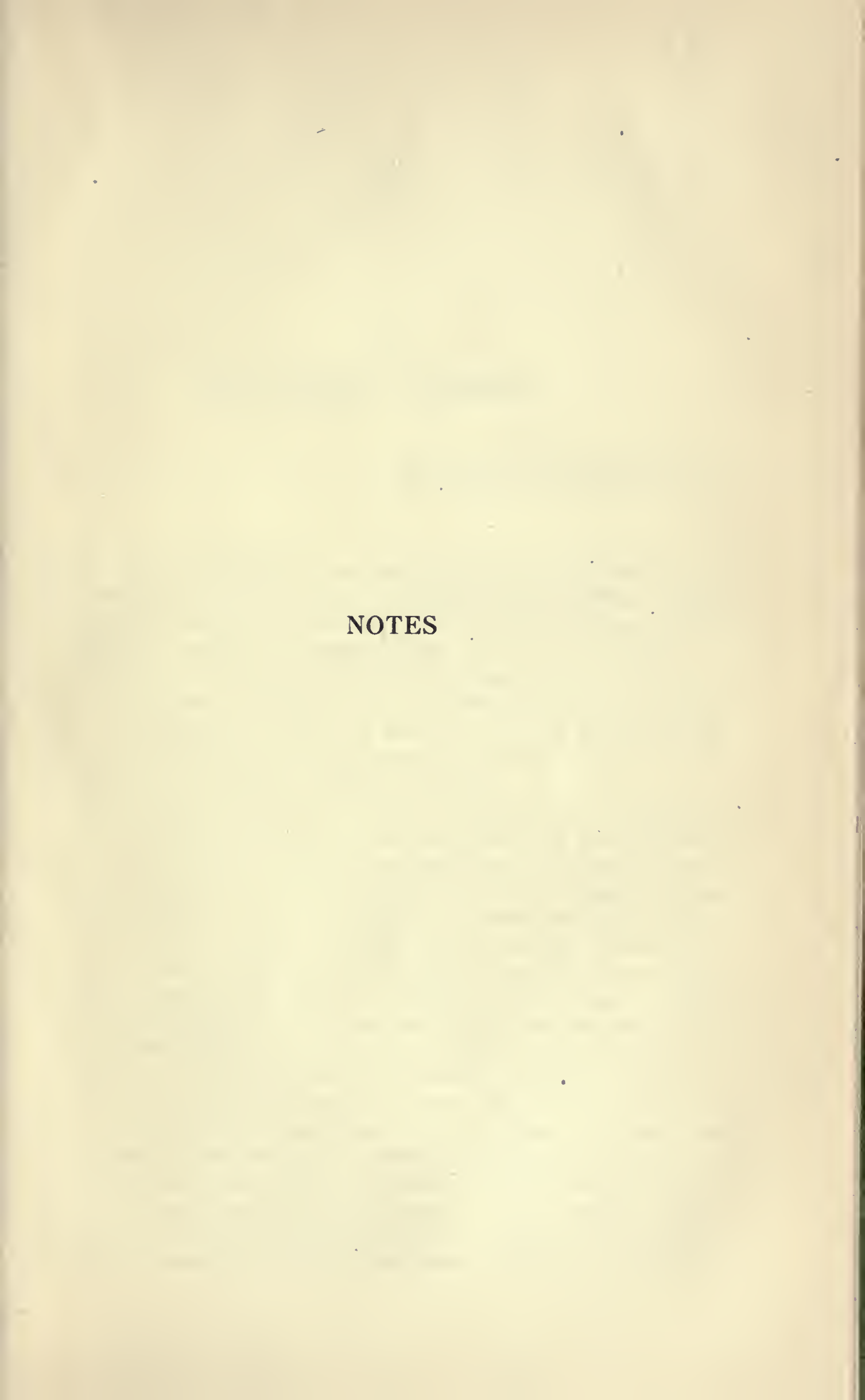
Et le peuple ? me dira quelque vociférateur de la suite de Michelet.

Si l'on appelle peuple les illettrés, je répondrai qu'une fête de Sainte-Beuve ne l'ennuierait aucunement. Au contraire, il s'admirerait de toute son âme d'ainsi fêter autre chose que ses instincts.

Orphée a dû chanter aux tigres, pour les civiliser, ses plus nobles poèmes. Pour les personnes que cette observation ne toucherait pas, je les prie d'assister à la prochaine fête de saint Bonaventure dans une église de capucins. C'est un saint très docte et très sage, d'une théologie profonde, dont les mérites ne sont appréciés que de gens d'esprit : toutefois, les mendiants du porche et le petit peuple suivent son office de très bon cœur.

Aussi bien, cette fête de Michelet a-t-elle échoué[1]. Essayons, s'il vous plaît, de fêter un Bonaventure ou un Sainte-Beuve. Ce n'est pas la noblesse et l'élévation des idées qui fatigue et fait bâiller le peuple. On l'assomme de son propre panégyrique. Il enrage de voir que l'on s'encanaille pour lui. Le bon peuple veut des modèles, et l'on s'obstine à lui présenter des miroirs. Il se doute qu'on l'abrutit.

1. Voir la note XI.



NOTES

NOTE I

DE L'ESPRIT CLASSIQUE

« La vieille France avait l'esprit classique. » (Page 245.)

Une erreur déplorable, due peut-être à des préjugés de professeur ou d'ancien élève, a conduit notre maître Taine à qualifier de classique l'esprit qui prépara la Révolution. Si l'on y réfléchit, l'antiquité classique eut ici une part infime. La bibliographie révolutionnaire ne comprend guère, en fait de livres classiques, que la *République* de Platon et les *Vies Parallèles* de Plutarque ; encore n'y sont-elles que de ce que le Père et Docteur des idées révolutionnaires, J.-J. Rousseau, leur a fait des emprunts de langage plus que de fond.

Plutarque fut d'ailleurs fort averti, déjà pénétré malgré lui, des idées sémitiques ; car il naissait presque au moment où le souffle de l'Orient avait altéré la grande âme antique. Quant à Platon, il est, de tous les sages grecs, celui qui rapporta d'Asie le plus d'idées et les plus singulières; plus que tous ses confrères, il a été commenté et défiguré par les Juifs alexandrins. Ce qu'on nomme platonicisme, ce qu'on peut nommer plutarchisme, risque, si on l'isole, de représenter assez mal la sagesse d'Athènes et de Rome ; il y a dans les deux doctrines des parties moins gréco-latines que barbares, et déjà « romantiques ».

Mais, avec ses physiciens et ses géomètres, avec ses sophistes, ses artistes et ses poètes logiciens, avec Phidias, avec Aristote qui ouvrit un monde nouveau, l'on peut dire que l'ancienne Grèce posa le fondement de la science, de la philosophie et de la religion positives ; avec ses hommes d'État, ses historiens, ses moralistes, l'ancienne Rome déroula une si puissante leçon de politique réaliste que les Chambres anglaises et la Monarchie Capétienne ne l'ont point surpassée. Ni dans la famille, ni

dans la cité des Anciens, rien n'est laissé à l'anarchie; l'arbitraire des chefs et les prescriptions des lois se tempèrent et se composent exactement. L'institution de l'esclavage enlève à la démocratie ses plus grandes difficultés ; et, du reste, l'histoire malheureuse du dernier demi-siècle de la liberté athénienne, les avis répétés des Aristophane, des Xénophon, des Platon même et de tous les maîtres du génie attique, la rapidité de la consomption, l'éclat foudroyant de la chute sont de grands témoignages en faveur des aristocraties et des autres régimes d'autorité. Qui en prend connaissance se sent assez mal disposé pour le dogme du gouvernement populaire.

Dans l'ère moderne, la philosophie catholique se modèle de préférence sur Aristote ; la politique catholique s'approprie les méthodes de la politique romaine. Tel est le caractère de la tradition classique. L'esprit classique, c'est proprement l'essence des doctrines de la haute humanité. C'est un esprit d'autorité et d'aristocratie. Nommer classique l'esprit de la Révolution, c'était donc dépouiller un mot de son sens naturel et préparer des équivoques.

La Révolution est venue d'un tout autre côté : la Bible de la Réforme, les statuts de la République de Genève, les théologiens calvinistes, le vieux ferment individualiste de la Germanie auquel la Suisse trilingue servait déjà de truchement européen, enfin les élans personnels d'une sensibilité qui n'était retenue ni par des mœurs héréditaires, ni par de très fortes études, ni par une raison très saine, voilà les humbles causes des idées qui naquirent dans l'esprit de Rousseau. Par la magie de l'éloquence, elles entrèrent avec lui dans la vieille société française ; loin d'y déterminer aucun état d'esprit classique, elles allèrent à détruire cet esprit de progrès et d'ordre. Qui niera que Rousseau n'ait ouvert l'ère romantique ?

Justement parce que Taine a droit à tous les respects, il importait de faire voir comment on ne peut admettre un détail de son vocabulaire et pourquoi même on a le devoir de le contester.

NOTE II

LE GOUT DE CHAIR

> « Chateaubriand désorganisa ce génie abstrait en y faisant prévaloir l'imagination, en communiquant au langage, aux mots, une couleur de sensualité, un goût de chair... » (Page 246.)

M'ABSTENANT ici de critique littéraire, je ne saurais développer le sujet de cette remarque. Elle est, du reste, confirmée par la lecture attentive de toute belle page de Chateaubriand. Les phrases en paraissent évidemment formées pour mettre en valeur certaines expressions, certains vocables ou même certaines syllabes d'une éclatante volupté. Volupté faite mot, volupté faite succession et agencement de sonorités. Je ne saurais qualifier autrement son « grand secret de mélancolie » ou sa « molle intumescence des vagues ». Impossible de rien voir de plus sensuel : c'est une caresse physique sur les papilles labiales et linguales, sur les petites fibres de notre appareil auditif. On goûterait à ces discours comme on en baiserait dans l'air les espèces matérielles.

« Avant Chateaubriand », écrivais-je ailleurs, « le mot était un signe, un signe abstrait et qui ne cessait d'être tel que par un vrai coup de fortune ; ce hasard lui-même valait ce qu'il valait, on ne s'appliquait point à le rendre régulier ni même fréquent; c'était à la lettre un bonheur d'expression, un accident heureux auquel on s'égayait sans trop y peser ; car s'il venait à perdre cette qualité d'accident, on sentait qu'il perdait son prix. Enfin, le mot-réalité, le mot-couleur, le mot-parfum, le mot-sensation, le mot-objet pouvait bien venir sous la plume par jeu ou par humeur, il n'était en aucune sorte la fin du style. C'est Chateaubriand qui l'a élevé à cette dignité nouvelle. Cha-

teaubriand tient moins à ce qu'il dit qu' à l'enveloppe émouvante, sonore et pittoresque de ce qu'il dit et, comme ce qu'il dit n'est rien qu'une suite d'images, ce n'est pas au système d'images qu'il nous veut attentifs, mais bien à l'imagé même de son discours, aux images diverses dont il est tout constitué ; en d'autres termes, à la nature propre des mots qui le composent, puisque souvent ces images et ces mots ne font qu'un.

« Source de peine et de plaisir, vivant principe de toute la poésie, ayant des vertus personnelles et des aspects originaux que tout écrivain s'est appliqué depuis à dégager et à souligner : tel est le grade auquel Chateaubriand a promu le mot. Avant lui, la syntaxe et le style, c'est-à-dire le génie de la langue et la pensée de l'auteur, étaient au premier rang ; ils sont, grâce à lui, descendus jusqu'au second, ayant cédé la place au vocabulaire. Les conséquences de cette révolution se sont continuées non seulement dans Hugo et ses contemporains mais jusque dans l'œuvre de ce romantique attardé que nous venons de perdre, M. Stéphane Mallarmé. » (*Revue Encyclopédique* du 15 octobre 1898.)

NOTE III

LES DÉISTES [1]

« Examinée de près, elle diffère seulement par le lustre du pittoresque et les appels aux sens du déisme sentimental propagé par les Allemands et les Suisses du salon Necker... » (Page 246.)

En dépit du grand préjugé que l'autorité de Voltaire a fait régner en France, c'est une question de savoir si l'idée de Dieu, du Dieu unique et présent à la conscience, est toujours une idée bienfaisante et politique.

Les positivistes font observer avec raison que cette idée peut aussi tourner à l'anarchie. Trop souvent révolté contre les intérêts généraux de l'espèce et des sous-groupements humains (patrie, caste, cité, famille), l'individu ne s'y soumet, en beaucoup de cas, que par nécessité, horreur de la solitude, crainte du dénûment : mais si, dans cette conscience naturellement anarchique, l'on fait germer le sentiment qu'elle peut nouer des relations directes avec l'Être absolu, infini et tout-puissant, l'idée de ce maître invisible et lointain l'aura vite éloignée du respect qu'elle doit à ses maîtres visibles et prochains : elle aimera mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. À tout propos, non une fois comme le fit Antigone très légitimement, elle invoquera les lois éternelles et inécrites pour se soustraire aux lois qui lui seront le plus directement relatives. Elle frondera sans mesure les principes de la cité et de la raison. Ce commerce mystique inspire le scepticisme en spéculation, comme

1. On trouvera page 275, en note, la raison pour laquelle j'ai estimé ne pas devoir changer une syllabe à la réimpression des cinq pages qui suivent. (Note de 1912.)

en pratique la révolte : il persuade que l'internelle force divine dicte tout jugement insuffisamment motivé et inspire les appétits qui contredisent à la règle. Tel est le multiplicateur immense qu'ajoute l'idée de Dieu au caprice individuel : accru à l'infini, multiplié par l'infini, chaque égoïsme se justifie sur le nom de Dieu et chacun nomme aussi divine son idée fixe ou sa sensation favorite, la Justice ou l'Amour, la Miséricorde ou la Liberté.

Il ne devrait y avoir qu'un cri parmi les moralistes et les politiques sur les dangers de l'hypocrisie théistique. Si, pour un instant, elle donne à chaque individu quelque ardeur et quelque ressort, ce n'est qu'une apparence ; cette passagère excitation de l'orgueil ne vaut pas les maux qu'elle fait, puisqu'elle décompose et dissout tous les éléments de la communauté des hommes, non seulement l'État et ses modes divers, mais aussi la science, mais jusqu'à la pensée. L'individu perd de la sorte, outre les conditions de sa vie élémentaire, ses ornements et ses plaisirs supérieurs.

Ne fût-on ni moraliste ni politique, il faudrait avoir encore une grande horreur du déisme pour si peu que l'on ait de goût. Ce déisme enlève, en effet, aux passions leur air de nature, la simple et belle naïveté. Elle les pourrit d'une ridicule métaphysique : entendez Julie, Lélia, Emma, Elvire et tout le chœur des amoureuses romantiques protester, aux bras de l'amant, qu'elles ne l'ont reçu qu'en vertu d'une injonction de l'Être suprême !

Le mérite et l'honneur du catholicisme furent d'*organiser* l'idée de Dieu et de lui ôter ce venin. Sur le chemin qui mène à Dieu, le catholique trouve des légions d'intermédiaires : il en est de terrestres et de surnaturels mais la chaîne des uns aux autres est continue. Le ciel et la terre en sont tout peuplés comme ils l'étaient jadis de dieux. (J. de Maistre, *Du pape,* dernières pages.)

Cette religion rend ainsi premièrement à notre univers, en dépit du monothéisme qui la fonde, son caractère naturel de multiplicité, d'harmonie, de *composition*. En outre, si Dieu parle au secret d'un cœur catholique, ces paroles sont contrôlées et comme poinçonnées par des docteurs, qui sont dominés à leur tour par une autorité supérieure, la seule qui soit sans appel[1], conservatrice infaillible de la doctrine : l'esprit de

1. Cette autorité elle-même reconnaît aux chefs et aux princes une onction, une désignation divines d'où découlent l'indépendance de ceux-ci vis-à-vis d'elle et l'autonomie du pouvoir civil. Depuis la fâcheuse scission intervenue à l'ère chrétienne entre l'ordre religieux et l'ordre civil, je ne vois pas qu'on ait rien imaginé de meilleur.

fantaisie et de divagation, la folie du sens propre se trouvent ainsi réduits à leur minimum ; il n'y a jamais qu'un seul homme, le Pape, qui puisse se permettre au nom de Dieu des égarements de pensée et de conduite, et tout est combiné autour de lui pour l'en garder.

Admirable système dans lequel chacun peut communiquer personnellement avec Dieu, à la condition de s'élever par ce nom à des pensées plus générales, à de plus généreux sentiments[1], mais qui ne permet point qu'on attribue à l'infini ses propres bassesses, ni qu'on en autorise ses rébellions. Le Dieu catholique garde immuablement cette noble figure que lui a dessinée la haute humanité. Les insensés, les vils, enchaînés par le dogme, ne sont point libres de se choisir un maître de leur façon et à leur image. Celui-ci reste supérieur à ceux qui le prient.

En conclusion, le catholicisme propose la seule idée de Dieu tolérable aujourd'hui dans un État bien policé. Les autres risquent de devenir des dangers publics. Chez les anciens Israélites, les prophètes, élus de Dieu en dehors des personnes sacerdotales, furent des sujets de désordre et d'agitation. Depuis que ses malheurs nationaux l'ont affranchi de tout principat régulier et souvent de tout sacerdoce, le Juif, monothéiste et nourri des prophètes, est devenu — MM. Bernard Lazare et James Darmesteter ne nous le cachent point — un agent révolutionnaire. Le protestant procède absolument du Juif : monothéisme, prophétisme, anarchisme, au moins de pensée. Le Vicaire savoyard est un déiste protestant. Dans les États restés

1. Un écrivain libéral ennemi résolu de l'*Action française* et médiocrement respectueux de la vérité, M. Laberthonnière, a voulu tirer de ces réflexions sur le déisme inorganique une conséquence opposée à leur esprit et à leur texte, mais favorable aux tristes rêveries que ce malheureux nous impute. D'après lui, le déisme catholique ne trouve grâce devant nous qu'à titre d'instrument de règne mis à la disposition non pas même du bien public, mais, ce qui fait une seconde fausseté, d'une rare de Forts conçue à la façon du barbare Nietzsche. Malheureusement pour cette ingénieuse et audacieuse folie, la phrase où je fais observer que la condition imposée au déisme catholique était de s'élever, par le nom de Dieu, « *à des idées plus générales, à de plus généreux sentiments* », cette petite phrase exclut de ma pensée toute imagination de cet ordre et renverse de fond en comble l'édifice de M. Laberthonnière. Mais qu'à cela ne tienne ! Ce critique n'est pas embarrassé pour si peu. Lui qui pèse une à une toutes les syllabes des considérations ci-dessus, lui qui les interroge, les sonde, les torture dans leur moindre détail, il n'a pas un regard ni un mot pour cette phrase si explicite. Il l'a supprimée de son souvenir et de son regard. Il l'a abolie de mon texte. Et son livre et sa thèse, qui s'écrouleraient sans cela, sont échafaudés tout entiers sur cette prétérition venimeuse. (Note de 1912.)

fidèles à l'esprit de la « prétendue réforme religieuse » et qui n'ont point tourné, comme l'Allemagne du Nord, à l'athéisme pur [1], ou, comme l'Angleterre, à une copie de plus en plus étroite du catholicisme, l'idée de Dieu menace beaucoup plus qu'elle ne soutient.

1. Les protestants athées, mais qui se meuvent au milieu des coreligionnaires déistes, ne nient que le nom de Dieu. La plupart attribuent une valeur métaphysique à certaines idées de leur choix, qu'ils tirent ainsi du rang naturel et de la place fixée par la Logique universelle. Cette erreur les dispose à la sédition.

NOTE IV

CHATEAUBRIAND ET LES IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES

« Louis XVIII n'eut pas de plus incommode sujet ni ses meilleurs ministres, de collègue plus dangereux... » (Page 247.)

Monsieur André Maurel a publié, à la librairie de la *Revue Blanche*, un intéressant et profitable *Essai sur Chateaubriand,* écrit d'ailleurs avec un enthousiasme qui n'admet point de réserves.

Malgré d'extrêmes divergences dans l'appréciation, nous nous accordons, M. Maurel et moi, sur plus d'un point de fait. J'extrais du livre les textes suivants qui sont relatifs au héros. Page 158 : *« Il a désiré le pouvoir et dès qu'il le tient, il s'ennuie. »* (C'est qu'il voulait non s'en servir pour le service d'une idée, mais en jouir, assez noblement il est vrai.) Page 173 : *« A vrai dire, l'opposition était l'atmosphère de ce passionné. »* (Parce que c'est là que la personnalité politique se donne commodément et impunément carrière.) Page 205 : *« La liberté !... Il la proclamait seule féconde. »* (Il fut, en effet, toute sa vie un libéral, ou, ce qui revient au même, un anarchiste ; je ne suis pas de ceux qui font de vaines différences entre les idées de Jules Simon et celles de Ravachol : ces deux esprits ne connurent que des désaccords de méthode.)

Dans son analyse des écrits politiques, M. André Maurel fait ressortir que Chateaubriand demeurera toujours attaché aux idées de la Révolution. Il est donc lamentable que des monarchistes puissent écrire le nom de Chateaubriand auprès de ceux de Maistre et Bonald.

Au contraire de ces deux philosophes royalistes, ce qu'il voulait, c'était les idées de la Révolution sans les hommes et

les choses de la Révolution. Il opinait de conserver la doctrine et de biffer l'histoire. Or, ceci ne se biffe pas et cela ne se peut garder dans une tête saine. Les idées de la Révolution sont proprement ce qui a empêché le mouvement révolutionnaire d'enfanter un ordre viable ; l'association du Tiers État aux privilèges du clergé et de la noblesse, la vente, le transfert, le partage des propriétés, les nouveautés agraires, la formation d'une noblesse impériale, l'avènement des grandes familles jacobines, voilà des événements naturels et, en quelque sorte, physiques, qui, doux ou violents, accomplis sous l'orage ou sous le beau temps, se sont accomplis. Je les nomme des faits. Ces faits pouvaient fort bien aboutir à reconstituer la France comme fut reconstituée l'Angleterre de 1688 : il suffisait qu'on oubliât des principes mortels ; les effets de ces mouvements une fois consolidés et ces faits une fois acquis, l'œuvre de la nature eût bientôt tout concilié, raffermi et guéri. Mais les principes révolutionnaires, défendus et rafraîchis de génération en génération (n'avons-nous pas encore une *Société des Droits de l'Homme et du Citoyen ?*) ont toujours entravé l'œuvre naturelle de la Révolution. Ils nous tiennent tous en suspens, dans le sentiment du provisoire, la fièvre de l'attente et l'appétit du changement. Il y eut un ancien régime ; il n'y a pas encore de régime nouveau : il n'y a qu'un état d'esprit tendant à empêcher ce régime de naître.

M. André Maurel exagère d'ailleurs les qualités et même, je crois bien, le rôle politique de Chateaubriand. En fermant cet *Essai*, il convient de relire les lettres du grand homme à M[me] de Duras, avec les réponses de celle-ci. Cette correspondance est un antidote assuré contre tous les panégyriques.

NOTE V

CHATEAUBRIAND EN JUILLET 1830

« Tous les devoirs de loyalisme deviennent aussitôt faciles, et même agréables... » (Page 247.)

Les documents abondent. Il faut retenir la relation des journées de Juillet par le marquis de Kercado Molac, major général de la garde royale en 1830. Charles X vient d'abdiquer. Les royalistes se concertent pour faire proclamer Henri V. Chateaubriand doit prendre la parole à la Chambre des Pairs :

« Je suis fâché de le dire, écrit le marquis de Kercado, mais, à un pareil moment, M. de Chateaubriand me parut beaucoup trop occupé du rôle qu'il allait jouer en Europe, lorsqu'on le verrait, lui (disait-il), si maltraité, si méconnu par le gouvernement du roi, proclamer hautement le principe de la légitimité... » (*Revue hebdomadaire* du 30 juillet 1898.)

Il ne se perdait pas de vue et, ce jour-là, il éprouvait, devant son miroir, la double joie de pardonner à l'adversaire et de l'enterrer.

NOTE VI

MISÈRE LOGIQUE

« L'Université, même renforcée des leçons écrites de Herder et de Vico, ne suffit point à lui conférer ses quartiers de noblesse intellectuelle. On en a vu le résultat... » (Page 251.)

« L'abandon des études logiques », dit M. Renouvier, « a été poussé en France à un tel point que, si l'étude des mathématiques et en partie celle du droit n'apportaient pas quelque remède à ce mal, on trouverait peu de gens instruits qui sussent bien manier la réciproque, par exemple, et n'eussent pas l'habitude de semer leur conversation de paralogismes grossiers. » (*Logique,* tome II.) Cet abandon est d'autant plus funeste que le romantisme et la démocratie ont eu pour effet d'environner la raison pure d'adversaires plus nombreux, plus puissants et plus intéressés.

Sur le même sujet que M. Renouvier, le Genevois Hennequin a remarqué l'affaiblissement des dons proprement intellectuels des Français depuis cent ans. Voir aussi le curieux ouvrage de M. Nordau, *Dégénérescence* (2 vol. in-8°, Paris, Alcan).

Encore Hennequin, Nordau, Renouvier s'occupent-ils ici des intelligences soumises à une culture générale assez profonde. Hors de ce cercle, dans le monde des spécialistes, les dommages sont plus considérables encore, si l'on en croit M. Alfred Fouillée. « Rétrécissement de l'intelligence », « égoïsme intellectuel », « individualisme moral », voilà les traits qu'il a comptés dans son curieux livre *Les Études classiques et la Démocratie :* « Ceux qui n'ont pas fait ces études dédaignent les idées générales, les *principes*, et ils prétendent s'en passer ! En réalité —

on en a fait maintes fois la remarque — *ils acceptent sans contrôle parmi leurs idées courantes celles qui répondent le mieux à leurs préjugés individuels, et ils les érigent indûment en principes.* »

La remarque de M. Fouillée est très juste. Rapprochée de celles que l'on a lues plus haut, elle me paraît incomplète. L'abandon des études classiques n'est pas seule cause du fléau qu'il décrit. L'affaiblissement intellectuel des « spécialistes » vient de la misère logique qui règne dans la sphère supérieure des lettrés et des philosophes. Mais cette misère résulte de l'abandon des anciennes études théologiques ou, si l'on aime mieux, de ce que ces études si brusquement abandonnées n'ont été remplacées par rien.

Je parle de ces études en tant qu'études, toute question de foi religieuse mise de côté. Il est bien trop clair que la foi, dans chaque individu, est un principe d'unité et d'ordre et, entre les hommes divers, un lien politique. Il ne s'agit point de cela, mais des vertus pédagogiques de la théologie dans le catholicisme. A la différence de la théologie protestante, son caractère est de former une synthèse où tout est lié, réglé, coordonné depuis des siècles, par les plus subtils et les plus vastes esprits humains, en sorte qu'on peut dire qu'elle enferme, définit, distribue et classe tout. Point de discussion inutile : tout aboutit. Les doutes se résolvent en affirmations; les analyses, si loin qu'on les pousse, en reconstitutions brillantes et complètes. Voilà pour de jeunes esprits la préparation désirable. Ils pourront changer plus tard au dogme ce qu'ils voudront et, s'il leur plaît, se faire boudhistes ou parsis. L'essentiel est qu'ils aient éprouvé les effets d'une discipline aussi forte. Ils réussiront de la sorte à marquer les éléments multiples d'une notion, et (comme répondait Mgr d'Hulst à un député radical qui riait de ses *distinguo*) ils oseront « distinguer pour ne pas confondre ». Ils seront exercés à juger de sang-froid et à raisonner avec suite. On les aura introduits à l'art de penser. La philosophie universitaire, enseignée en un an, a de plus le désavantage de se réduire dans beaucoup de cours à la seule morale, et quelle morale! celle de Kant. Du reste, ce n'est pas au cœur, mais au cerveau, que se marque la race humaine ; même pour notre vie pratique, le meilleur traité de morale n'aura point l'efficacité du noble exercice logique qui instruit l'âme à bien penser.

Quelle que soit la décadence des études théologiques dans les séminaires, les catholiques contemporains ont conservé des

traces de l'antique supériorité. Dans leurs établissements, la classe de théologie y commence en huitième, avec l'explication du catéchisme diocésain. Tout enfant y fait ainsi son apprentissage d'animal raisonneur. Après la première communion, ces leçons éminemment rationalistes se développent et s'étendent : on les jugerait mal sur les fantaisies malencontreuses de l'abbé Gaume, qui d'ailleurs se rapportent à l'ordre scientifique beaucoup plus qu'au philosophique. Philosophiquement, ces cours d'instruction religieuse m'ont paru sans reproche. Ils familiarisent l'adolescent avec les finesses et les difficultés des idées générales; mieux que la grammaire et les mathématiques, ils le rompent à la logique. L'esprit acquiert par là de la délicatesse et de la vigueur. Il y peut sentir de bonne heure l'enthousiasme de la sagesse.

« Pour moi, m'écrit quelqu'un, je n'oublierai jamais le battement de cœur que me fit connaître, en troisième, notre maître d'instruction religieuse, M. l'abbé X..., quand il nous résuma, en des termes d'une netteté enivrante, l'argument du baron Cauchy en faveur de la thèse *qu'il n'existe pas de nombre infini.* Cet enchaînement magnifique de raisons bien groupées et étroitement assujetties les unes aux autres, terminées par le rigoureux et majestueux *C.Q. F. D.* cher aux géomètres, m'imprima pour la vie la divine notion de la pure lumière. Depuis, le fond de cette thèse m'a paru mériter un examen plus approfondi, mais le sentiment ne m'a plus quitté : je le conserve, continué par le souvenir, avec le même soin jaloux que mes premières impressions de lecture de l'*Odyssée*, d'*Antigone* et d'*Iphigénie à Aulis.* Si par la suite j'ai continué de raisonner, si j'en ai retiré quelques avantages, je le dois au plaisir qui me fut donné ce jour-là. » (*Soleil* du 6 octobre 1898.)

NOTE VII

LE CŒUR DE L'HOMME

« Il eût même exercé ce cœur à jouer aux échecs et à résoudre des fractions. » (Page 252.)

Ces remarques étaient faites et rédigées, lorsque M. Jean Brunhes a publié son discours sur *Michelet* (Paris, Perrin), couronné par l'Académie française. On distinguera dans cette brochure une analyse exacte et précise du naïf albigisme de Michelet et de sa « théorie » du combat entre la liberté et la fatalité dans l'histoire.

M. Brunhes extrait du livre des *Jésuites* cette phrase significative à laquelle j'avoue que je ne pensais pas, mais qui confirme parfaitement ma propre analyse :

« Plus je creuse par l'étude, par l'érudition, par les chroniques et *plus je vois au fond des choses pour premier principe organique le cœur de l'homme, mon cœur.* »

Notez que Michelet pourrait avoir raison si ces mots n'avaient que leur sens ; mais ils le dépassent de tous côtés.

NOTE VIII

SENTIMENT ET VÉRITÉ

« Le résultat des opérations de ce cœur-prodige lui parut si parfait... » (Page 252.)

On ne conteste pas que le sentiment n'ajoute de la force aux tableaux de l'histoire. Il colore, vivifie, fortifie la vue des faits; par là il la rend plus distincte et plus claire. Mais c'est une clarté qui naît de l'historien, non des choses; elle peut causer des erreurs.

Un exemple. Michelet est horrible dans ses descriptions de supplices. Mais l'horreur qu'il nous communique est celle qu'il eût éprouvée si, avec ses nerfs du XIXe siècle, il eût été présent à ces spectacles du XIVe ou du XVIe. Or rien n'est plus variable que le sentir. Depuis un siècle environ, tandis que décroissait l'intelligence nationale, il est certain que la sensibilité fit chez nous d'inquiétants progrès : bien qu'aimant la physiologie en histoire, Michelet néglige sans cesse cette vérité historique et physiologique, plus importante que la fistule de Louis XIV ou le mal de François Ier!... Ses peintures tiennent donc à nos nerfs un langage que ne tenait point la réalité aux nerfs des gens dont il s'occupe. Que d'anachronismes il en tire et, de ces anachronismes, que de folies!

M. Funck-Brentano a comparé la *Jeanne d'Arc* de Michelet aux études précises faites sur le même sujet par Siméon Luce. Le morceau, si vanté, a beaucoup perdu de son prix. Il serait curieux de montrer comment la plupart des erreurs de cette idylle nous arrivent tout droit du cœur de Michelet.

NOTE IX

TEMPÉRAMENT DE LA SCIENCE PAR LA SAGESSE

« ... quand, à l'exemple de certains positivistes, on hésite à se réjouir de la perfection des microscopes ou qu'on se fait scrupule d'observer les constellations. » (Page 260.)

C'est moins la conscience, comme le croyait Rabelais, que la sagesse dont peut être tempérée la science. Il ne faut donc point se hâter de sourire des avertissements donnés par la philosophie à l'hystérie de quelques savants.

L'ancien directeur du positivisme, M. Pierre Laffitte, dans sa *Théorie générale de l'entendement,* parle « de ces appareils de précision par qui nos sens acquièrent une si extraordinaire puissance » et se demande si le résultat en est proportionnel à l'orgueil que nous en avons.

Il écrit :

Loin de nous assurément la pensée de médire d'inventions dont plusieurs témoignent si éloquemment en faveur du génie humain et *nous rendent d'incontestables services en une foule de cas particuliers ;* mais en quoi, nous le demandons, ces instruments si perfectionnés nous ont-ils aidés à trouver des lois ? Ce dont nous sommes sûrs, en revanche, c'est qu'ils ont contribué à en détruire, et qu'en nous montrant quantité de faits inaperçus, ils ont contribué à ruiner nombre de relations ou de similitudes que nous tenions pour démontrées, et qui, suffisantes pour la pratique, pouvaient sans danger être tenues comme certaines. La belle avance, en vérité ! *Rien ne serait mieux assurément que de perfectionner notre faculté contemplative, s'il était en notre pouvoir de perfectionner du même coup la méditation.* Alors que nous embrassons déjà avec une difficulté singulière la marche des phénomènes que nos sens, dans leur médio-

crité, nous révèlent, n'est-ce point folie que d'en chercher de nouveaux ? N'est-ce point duperie que d'accumuler les obstacles, que de nous embarrasser de nos propres mains, que de compliquer le spectacle du monde quand il y aurait plutôt lieu de le simplifier ?

En admettant que cette sagesse soit un peu courte et qu'au milieu des mystères de l'univers il y ait profit pour la science à chercher parfois l'aventure, on voit ici sur quels principes se devrait régler tout au moins la conduite ordinaire de nos savants. Mais, sous couleur d'évolutionnisme, ils ont tous aujourd'hui la rage de la nouveauté, même fausse.

NOTE X

RENCONTRE DES ATHÉES ET DES CATHOLIQUES

« ... les Jésuites de 1857, lorsqu'un ami d'Auguste Comte vint leur offrir l'alliance positiviste. » (Page 262.)

Le projet de liguer les athées et les catholiques n'est pas une imagination de M. Brunetière, comme on le répète souvent.

La dernière année de sa vie (1857), Auguste Comte députa l'un de ses disciples, Alfred Sabatier, au Gesu de Rome pour y négocier, avec le R. P. Beckx, une alliance entre le positivisme et l'Institut des Jésuites contre le déisme, le protestantisme et les autres formes de l'anarchie moderne « qui entretiennent la société dans un état permanent de fermentation ».

Le Français fut reçu par un dignitaire de l'Ordre, qui, dès les premiers mots, perdit le sens de l'entretien, car il prenait Auguste Comte pour Charles Comte, l'économiste. Les interlocuteurs se séparèrent, sans avoir eu contact, sur ces mots d'Alfred Sabatier : « Quand les orages politiques de l'avenir manifesteront toute l'intensité de la crise moderne, vous trouverez les jeunes positivistes prêts à se faire tuer pour vous comme vous êtes prêts à vous laisser massacrer pour Dieu. »

Les choses ont marché depuis 1857. Du côté des Jésuites, mieux renseignés, est sorti un excellent analyste du positivisme : l'Autrichien Gruber[1]. D'autre part, « ces orages poli-

1. Un agrégé de philosophie, M. Georges Dumas, a résumé l'entretien du positiviste et du jésuite dans un article ironique et malicieux de la *Revue de Paris* (1er octobre 1898). Mais, bien qu'il ait conduit la suite de son histoire fort au delà de la mort de Comte, il s'est gardé de souffler mot des travaux du Père Gruber. M. Georges Dumas veut évidemment insister sur les différences du système

tiques de l'avenir » dont parlait Alfred Sabatier, sont devenus comme présents, et la crise intellectuelle semble plus forte de jour en jour. Celle-ci aura bientôt fait de déclasser les « libres penseurs » et les « incroyants », pour les répartir en esprits anarchiques et en esprits politiques, en *barbares* et en *citoyens*. Commentant la démarche de Comte et de Sabatier, le Dr Audiffrend écrivait, il y a peu d'années : « Le positivisme invite ceux qui ne croient plus en Dieu et qui veulent travailler à la régénération de leur espèce à se faire positivistes, et il engage ceux qui y croient à redevenir catholiques[1]. » « Athées » positivistes et catholiques théologiens ont là-dessus, au temporel comme au spirituel, de profonds intérêts communs, les intérêts de la tradition et du monde civilisé, menacés d'une dilapidation soudaine en même temps que d'une dégénérescence insensible. S'ils se distribuaient entre ces deux systèmes, l'un et l'autre énergiquement ordonnés, les défenseurs du genre humain auraient vite raison de leur adversaire, l'esprit de l'anarchie mystique. C'est contre cet esprit, ennemi-né des groupements nationaux aussi bien que des combinaisons rationnelles, que les deux Frances peuvent se réunir encore. Si elles ne parviennent à tomber d'accord de ce qui est vrai, il leur reste à s'entendre sur le bon et l'utile.

Je ne prétends point que cela arrive nécessairement ; mais si cela n'arrive pas, nous sommes perdus.

catholique et du positivisme ; il néglige les ressemblances. Or, si les premières sont claires, elles sont d'ordre métaphysique et ne s'imposent point en un sujet de politique toute pure ; au lieu que les secondes, d'une égale clarté, sont ici d'intérêt capital. J'ai résumé ces ressemblances, ces sympathies, ces affinités, au cours d'une polémique avec M. Georges Renard, de la *Lanterne*, dans la *Gazette de France* des 11 et 23 juillet et 15 août 1898.

1. C'est d'ailleurs, à peine modifiée pour les termes, la formule dont se servait Auguste Comte dans une lettre à John Metcalf, en 1856 :

« *Il faut maintenant presser tous ceux qui croient en Dieu de revenir au catholicisme, au nom de la raison et de la morale ; tandis que, au même titre, tous ceux qui n'y croient pas doivent devenir positivistes.* »

NOTE XI

LA FÊTE DE MICHELET

« ... Aussi bien a-t-elle échoué » ...
(Page 265.)

« VOILA les fêtes de Michelet terminées », écrit M. Ledrain, qui y a un peu présidé. « Nous leur aurions souhaité je ne sais quoi de plus populaire et de plus joyeux. Ç'a été partout des lectures et des conférences, quelque chose de froid et de puritain, un mélange de prêche et d'école normale. » (*Éclair,* 15 août 1898.)

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

ERRATUM

Page 20, ligne 12, *lire :* « ... car les poids qu'il *y* mettait... »

Page 22, ligne 23, *lire :* « ... *des* larmes de piété... »

Page 23, ligne 23, *lire :* « ... centralisation ».

Page 30, dernière ligne, *lire :* « Mazet » et non « Mazel ».

Page 31, ligne 34, *lire :* « ... les *maîtresses* de la planète ».

Page 31, ligne 35, *lire : « ... Révoltons-nous, ... »*

Page 47, ligne 22, *lire :* « ... texte *de* loi... »

Page 67, note 1, ligne 4, *lire :* « jugeaient-ils ».

Page 132, ligne 23, le second vers du quatrain doit être séparé du troisième par une virgule et non par un point : *« De tes belles hanches sereines,*

Page 212, ligne 5, à la fin *lire :* « ... menaçaient... » et non « menaçait ».

Page 213, ligne 22, tout à la fin, il doit y avoir une virgule après : « De plus, » et non un point.

Page 216, ligne 8, *lire :* « ... elle risquait *son* tout ».

Page 217, ligne 5, *lire :* « ... du trône et de l'autel ».

Page 230, ligne 11, *lire* : *« ... ne composent d'état »* et non : « ne compose un état ».

Page 253, note 1, le premier tercet cité du *Purgatoire* doit être séparé du second par un point et virgule et non par un point, comme il a été imprimé.

Second tercet, premier vers, *lire : « Però che »*, deuxième vers, après *« sempr'esser buona »* un point et virgule et non deux points ; enfin troisième vers, à la fin, lire : *« la cera »* et non « le cera ».

Page 256, ligne 16, à la fin, il doit y avoir un point et non une virgule.

Page 275, note 1, ligne 7, *lire :* « ... d'une *race* de Forts... »

TABLE DES MATIÈRES

TROIS IDÉES POLITIQUES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY.